BX
1461
.L16
1844
v.4
SMFC

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

NANCY, IMPRIMERIE DE VAGNER,
Rue du Manége, 3.

A. V.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Des Frères Prêcheurs.

+ Considérations sur le système de Lamennais

TOME QUATRIÈME.

ANNÉE 1851.

PARIS,

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

1852.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/confrencesdeno04laco

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1851.

DE L'ÉCONOMIE PROVIDENTIELLE DE LA RÉPARATION.

AVIS.

Les discours contenus dans ce volume terminent la partie dogmatique des Conférences de Notre-Dame de Paris. Comme ils ne pouvaient pas former à eux seuls un volume complet, et qu'une simple livraison aurait produit avec les trois tomes précédents un disparate fâcheux pour les acquéreurs des premières éditions, nous y avons ajouté deux *Eloges funèbres* non encore publiés en corps d'ouvrage, et les *Considérations sur le système philosophique de M. l'abbé de La Mennais,* imprimées pour la première fois en 1834, et qui manquent dans la librairie depuis longtemps. Au moyen de cette addition, les propriétaires actuels des *Conférences* n'auront point à regretter d'avoir acquis une édition mal ordonnée. Ils auront de plus l'avantage, s'ils ont dans leur bibliothèque la troisième édition de la Vie de saint Dominique, de posséder en cinq volumes et sous le même format tout ce que le R. P. Lacordaire a fait paraître jusqu'à présent.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1851.

SOIXANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DE LA RÉALITÉ DU GOUVERNEMENT DIVIN.

MONSEIGNEUR[1],

MESSIEURS,

Après avoir traité de la chute et de la réparation de l'homme, de sa chute par la faute de l'homme primitif, de sa réparation par la mort volontaire et expiatrice du fils de Dieu fait homme, la suite des choses exigerait, ce semble, que nous traitassions de la

[1] Monseigneur Sibour, archevêque de Paris.

formation et de la nature de l'homme-Dieu. Mais au moment d'aborder ce sujet qui doit couronner notre enseignement dogmatique, nous sommes arrêtés par une question capitale que l'incrédulité nous adresse souvent. L'incrédulité nous dit donc : « S'il est vrai que la volonté de Dieu ait été de réhabiliter le genre humain, il est bien étrange qu'il s'y soit pris aussi tard. C'est la date même de la venue du Christ qui juge son œuvre et lui imprime le sceau de l'humanité. Si Dieu eût voulu sauver le monde, il l'eût sauvé dès les premiers jours ; il n'eût pas laissé tant d'âges et tant de nations s'égarer dans des voies incertaines et s'en aller au hasard dans les abîmes d'une éternelle perdition. Le Calvaire eût été contemporain du paradis terrestre, Adam eût vu de ses yeux son libérateur et celui de sa race ; il eût bu le sang divin que devait boire à longs flots sa postérité. Or, de l'aveu même des chrétiens, il n'en a pas été ainsi, et nous n'avons besoin contre eux que d'une date avouée par eux. Le Christ, disent-ils, le Christ, fils de Dieu, est né il y a dix-huit siècles ; cela suffit, nous n'en voulons pas davantage. Nous leur faisons la même réponse que ce sauvage qui demandait à un missionnaire si son père avait pu être sauvé sans avoir connu l'Evangile, et qui, ayant entendu que non, lui dit avec le ressentiment de la piété filiale : « J'aime mieux être avec mon père qu'avec le Dieu qui n'a pas sauvé mon père. »

Je pourrais, Messieurs, vous satisfaire en une seule

fois sur cette difficulté, si je la restreignais à ses termes propres ; mais je préfère lui donner plus d'étendue afin de donner à ma réponse un champ plus vaste, et d'entrer dans l'exposition générale des voies de Dieu en ce qui concerne notre salut. Je veux donc, à l'occasion de la date où le fils de Dieu a fait son apparition parmi nous, traiter de l'économie providentielle de la réparation, ce qui inclut un grand nombre de vérités de l'ordre le plus haut, que nous n'avons point encore touchées jusqu'à présent. Je les résume dans les questions que voici : Existe-t-il un gouvernement divin ? Quelles sont les lois fondamentales du gouvernement divin ? Quels sont les résultats historiques ou présumables du gouvernement divin ?

Il faut avant tout que nous sachions ce que c'est qu'un gouvernement.

Gouverner, c'est diriger des êtres libres vers leur fin. Je dis des êtres libres, car les êtres qui ne le sont pas, étant assujétis à une loi irrésistible et fatale, n'ont pas besoin d'être gouvernés. Ils agissent le second jour comme le premier, le troisième comme le second, et l'éternité les retrouve, sans qu'il leur en coûte rien, au point même de leur commencement. Ne touchez pas à cette mécanique, ne vous en occupez pas ; elle a reçu de Dieu une impulsion qui lui suffit, et qui ne s'arrêtera que sur un ordre dont la souveraineté ne rencontrera pas plus d'obstacles que n'en a rencontré le mouvement. Telle est la nature, et c'est pourquoi la nature, si nous la considérons en

dehors de ses relations avec l'humanité, n'a pas besoin d'être gouvernée : elle va toute seule, sous le joug pesant des lois mathématiques, qui sont sa règle immuable et son éternel frein. Là où sont les mathématiques, le gouvernement n'a point de place, et c'est la raison qui fait que les esprits accoutumés à ce genre de spéculation sont généralement de très-pauvres gouverneurs d'hommes, parce qu'ils ignorent les choses qui résistent, et que la liberté échappe par son essence même à tous leurs calculs. C'est de la liberté que naît le gouvernement ; le gouvernement est la direction des êtres libres vers leur fin.

Mais pourquoi, me demanderez-vous, les êtres libres doivent-ils être dirigés vers leur fin ? Ils doivent l'être, parce qu'ils peuvent s'en écarter, et que s'il est une bonté qui veille sur leur sort, sa pente naturelle est de leur prêter une assistance qui dépend des divers modes par où ils sont exposés à leur perte. Or, ces modes sont nombreux.

Vous êtes voyageur. Vous suiviez une route large et éclairée ; mais peu à peu le jour descend, l'obscurité se fait, le chemin se perd dans des sentiers incertains, vous ne savez plus où poser le pas sans vous égarer. Un homme se présente et vous dit : Où allez-vous ? Voici votre route. Cet homme, c'est un gouvernement.

Ou bien votre voie vous est connue, mais vous êtes las, sans pain et sans abri, et déjà le silence du soir vous présage l'abandon d'une nuit cruelle. Un homme

vient et vous dit : Que faites-vous là ? Venez sous mon toit, vous y passerez la nuit. Cet homme, c'est un gouvernement.

Ou peut-être êtes-vous plein de courage et sachant bien votre route, mais vous rencontrez en plein jour un ennemi plus fort que vous. Tandis que vous résistez ou retournez en arrière, un homme accourt et vous dit : En avant, chassons ce misérable. Cet homme, c'est un gouvernement.

Il y a donc trois actes de gouvernement : éclairer, soutenir, combattre, éclairer les aveugles, soutenir les faibles, combattre les ennemis. Mais pour éclairer ceux qui par ignorance s'écartent de leur fin, il faut la connaître soi-même, et par conséquent posséder la science des destinées. Or, la science est le fait des esprits ; elle n'appartient qu'à eux. Et ainsi le gouvernement n'est possible qu'à une intelligence, ou pour mieux dire, il est une intelligence, et une intelligence supérieure, puisqu'elle doit diriger les autres, en leur dévoilant le mystère d'où dépend leur sort. En outre, soit pour soutenir les faibles, soit pour combattre les obstacles que les forts peuvent rencontrer, il est nécessaire de posséder une puissance prépondérante, sans quoi, en voulant défendre les autres, on ne ferait qu'ajouter sa ruine à la leur. Le gouvernement est donc une puissance qui domine toute puissance, et dès qu'il s'en présente une qui surpasse la sienne, il cesse à l'instant même d'être un gouvernement.

Mais d'où vient qu'une intelligence et une puissance supérieures se mettent au service d'autrui? Ce ne peut être, en général, que par un sentiment de bonté, c'est-à-dire d'amour gratuit. Car on ne voit pas que la justice proprement dite exige dans tous les cas que le fort protége le faible et que le savant éclaire l'ignorant. Il entre ainsi dans l'idée du gouvernement, comme cause ou mobile de son action, un élément d'amour, et d'amour supérieur, puisque cet amour embrasse d'innombrables multitudes sur lesquelles la clarté doit se répandre et la protection se manifester incessamment. Bref, Messieurs, le gouvernement est une intelligence, une puissance et un amour supérieurs, qui dirigent des êtres libres vers leur fin, en leur communiquant la lumière et la force dont ils ont besoin pour y parvenir. Cette définition pourra surprendre plus d'un gouvernant et d'un gouverné : mais il est ainsi.

Toutefois une définition n'est pas de soi-même une réalité, et après avoir entendu cette notion idéale du gouvernement, vous me demanderez peut-être : le gouvernement existe-t-il ? Est-ce autre chose qu'un rêve ou une création de notre esprit? Y a-t-il rien dans les faits de ce monde qui témoigne d'un gouvernement quelconque, et nous porte à croire que plus haut que nous il soit un gouvernement universel, suprême, véritablement divin? Messieurs, regardez-vous. Je ne vous dis pas : Regardez-vous dans votre union avec le ciel et la terre, mais regardez-vous seuls, sé-

parés du monde entier et n'ayant affaire qu'à vous-mêmes. Savez-vous bien ce que vous êtes ? Vous êtes un gouvernement. Car vous êtes un être libre composé de deux parties, d'une partie obscure et faible, qui est votre corps, et d'une partie lumineuse et puissante, qui est votre esprit ; et la partie supérieure éclaire, dirige, protége incessamment la partie inférieure avec un amour qui ne manque jamais. Je sais bien qu'il se rencontre de lâches humains qui ne se gouvernent pas ; je sais que, comme il y a des rois sur le trône qui ont abdiqué le commandement, il y a aussi de simples hommes qui ont abdiqué la direction de leur propre personnalité ; âmes vendues à leur corps, ne sachant ni n'osant lui donner un ordre, ce signe de la possession de soi-même, par où éclate en nous la virilité. Mais cette dégradation de quelques-uns ne prouve rien contre la nature de tous; l'homme esclave ne dépouille pas l'homme libre de sa royauté, et lui-même, jusque dans la servitude, il conserve encore les titres de sa gloire native et le pouvoir de la reprendre quand il le voudra.

L'homme est un gouvernement. Je dis l'homme seul avec lui-même : que sera-ce si nous le considérons à l'heure où il sort de lui pour se propager dans les branches d'une race ? Le voilà père ! c'est-à-dire qu'il règne sur des âmes venues du ciel en pleine ignorance de tout, auxquelles il doit tout révéler, même leur naissance, et dont la vie est un épanchement continu de la sienne. Il faudra qu'il ouvre leurs yeux, qu'il

façonne leurs oreilles, qu'il transforme leur respiration sur leurs lèvres et en fasse une parole qui dise leurs pensées ; qu'il assouplisse leurs membres, prépare leur beauté, travaille au mystère de leur conscience et y verse avec le bien la joie de l'accomplir. Il faudra qu'il leur laisse un nom, un patrimoine, un état stable dans ce monde qui ne fait que changer, qu'il les conduise enfin de toutes les impuissances de leur berceau à la liberté d'une jeunesse sans tache et capable de se contenir. Qu'est-ce qu'une famille, sinon le plus admirable des gouvernemens ? Nul de nous n'échappe à cette sainte tutelle ; nul de nous ne peut se dire qu'il s'est formé tout seul, et nos vertus, si nous en avons, ne sont qu'un écho prolongé de l'âme de nos pères. Nous redisons leur vie dans la nôtre, et en y ajoutant nos propres mérites, nous ne faisons qu'élever leur gloire et couronner leur œuvre.

Mais du moins, sorti par l'âge du gouvernement domestique, l'homme se verra-t-il affranchi de tout autre gouvernement ? N'aura-t-il plus à répondre de lui qu'à lui-même ? Sera-t-il à lui seul sa lumière, sa puissance et sa loi ? Il n'en va pas de la sorte, Messieurs, et toute notre ardeur d'émancipation, dans les plus effrénés jours de la jeunesse, ne parvient qu'à nous rendre esclaves de nos vices sans rompre le moindre fil des liens tissus autour de nous. Dès que l'homme met le pied au seuil de sa maison, il rencontre la cité, ou si vous l'aimez mieux, la commune, c'est-à-dire l'association d'un certain nombre de familles ras-

semblées sur un même territoire et sous un gouvernement plus étendu que le gouvernement paternel. Dans la famille, l'homme n'était assujéti qu'à l'amour de ses parens ; il était éclairé, protégé et conduit par la plus douce autorité qui soit au monde : mais en entrant dans la cité, un regard moins proche et moins indulgent tombe sur lui. La sévérité s'augmente avec la force, et les devoirs s'élèvent dans la mesure où grandit la protection. Ce n'est plus le père ou la mère qui instruit, qui redresse et qui sauve : ce sont des concitoyens que leur âge et leurs services ont élus. Ils gouvernent les intérêts communs au nom de la confiance de tous, et la nécessité qui a fait leur magistrature est soutenue de l'opinion publique qui a choisi leurs personnes.

La commune toutefois n'est que l'élément borné d'une puissance bien autrement vaste. De même que la famille ne subsisterait pas sans la commune qui la contient et la protége, la commune à son tour n'aurait aucune chance de durée si elle n'était comprise dans un gouvernement plus général et plus fort. L'instinct de la sécurité l'eût bien vite appris à l'homme. Il ne se contenta point d'entourer de murailles des champs et des maisons pour y défendre avec la cité le premier élément de sa vie, il étendit sa droite, et prenant au loin possession de l'espace, il se fit avec les fleuves et les montagnes des barrières que ses vertus rendirent sacrées. Il y mit son nom avec un drapeau, et tranquille par son courage derrière cette lointaine circon-

vallation, il fut un peuple et commença l'histoire. Mais ni frontières profondes, ni combats victorieux ne suffisent à l'existence d'un peuple ; il y faut une intelligence unique et universelle, qui remplisse de son action toutes les parties du territoire commun, règle et maintienne les droits, prévoie les besoins, et soit comme l'âme où respirent le vouloir et la pensée de tous. Un peuple qui perd son gouvernement se perd lui-même, à moins que, par un effort immédiat, il ne tire de ses ruines un homme ou un corps qui lui rende l'intelligence et la puissance avec l'unité. Car l'intelligence et la puissance, nous l'avons dit, sont les conditions essentielles du gouvernement, et quelle que soit sa forme, monarchie, aristocratie, démocratie, c'est toujours, sachez-le bien, Messieurs, l'intelligence qui conduit, la puissance qui protége, et il n'est aucun moyen d'échapper à ce droit naturel de la supériorité. Si vous vous étiez flattés jamais de créer un Etat où, par amour d'une égalité parfaite, le gouvernement appartiendrait aux esprits sans lumière et aux bras sans génie, détrompez-vous de ce rêve. Athènes fut la plus populaire des républiques; Athènes pourtant nommait dans ses institutions l'aréopage et le sénat. Et encore que l'assemblée du peuple eût un pouvoir qui dominât tout le reste, la tribune aux harangues s'élevait encore plus haut. Elle ne supportait pas l'ambition sans habileté; elle repoussait Démosthènes encore trop jeune dans l'éloquence, et suscitait de ses marches souveraines les grands hommes qui ont fait du nom

de la Grèce une partie même de l'immortalité, Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, Phocion, Périclès, et tant d'autres qui se nomment sans vous et malgré moi. Il est vrai, le peuple athénien s'indignait souvent d'obéir à la gloire de ses héros, et cherchait dans l'ostracisme une consolation de ses jalousies. Mais le lendemain du jour où il avait banni l'éloquence et le courage, il les applaudissait à la tribune, et la Grèce, docile aux caprices de ses enfans, leur rendait d'autres Miltiades et d'autres Thémistocles par une fécondité plus inépuisable que la proscription.

A tous les degrés donc de l'existence, dans la famille, dans la cité, dans l'état, l'homme est gouverné. Nulle part, pas même au fond des forêts, il ne vit sans une intelligence qui le guide et sans une puissance qui le couvre. Spectacle d'autant plus remarquable que nous n'aimons pas le pouvoir, et que tout un côté de notre génie nous pousse à l'humilier. Mais c'est en vain. Si le nom de roi nous fait peur, nous nous donnerons un archonte; si le nom d'archonte nous semble encore trop fier, nous choisirons un consul; si le nom de consul nous blesse, nous mettrons à notre tête un président; enfin si tout titre et tout règne nous sont importuns, nous prendrons pour un jour un enfant dans la foule, et nous lui dirons : Sois l'homme d'aujourd'hui!

Peut-être m'opposerez-vous cependant qu'après tout l'humanité n'est pas gouvernée, mais que réduite en tronçons qui se heurtent et se déchirent, elle ne pré-

sente aux yeux qu'un amas informe où l'on ne discerne ni plan, ni unité, ni progrès, rien qui annonce un corps avançant sous une main éclairée et puissante vers une fin connue. Flots brisés par des flots, les peuples se succèdent aux mêmes lieux avec de pareilles vicissitudes, et leur nom demeuré dans leur héritage ne nous apprend d'eux et de nous que notre commune fragilité. C'est l'apparence, Messieurs, mais ce n'est pas l'état vrai. L'humanité n'a pas de gouvernement visible et connu pour les choses de l'ordre temporel, et cela par un dessein exprès de Dieu, qui n'a pas voulu placer sous une seule main tous les droits et tous les intérêts du monde, mais en partager la direction pour en maintenir l'harmonie par la lutte et la liberté. L'ordre temporel d'ailleurs ne contient pas la fin dernière de l'homme; il n'en est que la préparation, et il convenait qu'un gouvernement général ne fût donné au genre humain qu'en ce qui concerne son bien universel et final. Nierez-vous que ce gouvernement existe? Nierez-vous qu'il y ait au monde, quant à notre fin religieuse et suprême, une intelligence, une puissance, un amour, par qui nous sommes universellement et solidairement gouvernés? Mais je n'ai pas besoin de vous interpeller ainsi : vous l'avez nommée déjà cette autorité unique qui étend sa providence au-delà de toutes les fonctions créées par le hasard des armes et la justice des peuples, et qui, sans distinction de races ni de cultures, pousse le genre humain comme un seul homme au terme où Dieu lui a promis

de se trouver. Sans doute, vous n'acceptez pas tous volontairement son éminente direction; mais qu'importe! elle n'en existe pas moins. Elle atteint, malgré eux, les enfans qui la renient, et poursuit leur ingratitude de bienfaits qui ont pour ce monde même une éclatante efficacité. Comme l'Araxe mugissait sous le pont que lui avaient un jour bâti les consuls romains, ainsi les flots des générations passent, en lui jetant l'outrage, sous l'arche tutélaire de l'Eglise catholique. L'Eglise, tranquille dans sa lumière et dans sa force, laisse dire leur colère; elle bénit ceux qui l'insultent avec ceux qui la respectent, et leur ouvre à tous la route qui mène par la vérité à l'Océan de l'éternité.

C'est le sort commun des gouvernemens, d'être méconnus d'une partie de ceux qui jouissent des effets de leur protection. Le père, dans sa famille, n'est pas exempt de cette dure loi; le magistrat et le prince la subissent plus haut, et l'Eglise, sommet vénéré de toute humaine direction, est au-delà de toute autre la victime de l'empire qu'elle exerce et des biens qu'elle répand. Un lien mystérieux unit ici-bas la souffrance et le pouvoir. L'âme elle-même subit l'injure du corps qu'elle conduit, et jusqu'au plus profond nœud de notre indivisible personnalité, la révolte a des heures, pour ne pas dire des âges. C'est donc ne rien affirmer contre le gouvernement universel de l'Eglise que de lui opposer l'indifférence ou la rébellion d'une partie du genre humain; son pouvoir, quoique nié et com-

battu, ne s'en exerce pas moins avec une plénitude qui pénètre l'ensemble et conduit ou dispose à ses destinées la postérité d'Adam. Lumière supérieure à toute lumière, force invincible à toute force, amour plus grand que tout autre amour, l'Eglise réunit à un incomparable degré les élémens qui composent la notion idéale du gouvernement. Elle couronne ici-bas cette magnifique hiérarchie de direction et de protection dont l'âme humaine est le principe et dont Dieu, sans doute, est l'invisible et dernier anneau. Car, comment s'imaginer que cette loi généreuse du gouvernement ne remonte pas plus haut que l'homme, et que Dieu se soit interdit d'éclairer et de conduire le monde qu'il a fait? Partout où nous avons rencontré le fort avec le faible, nous avons vu le faible sous la protection du fort; partout où nous avons saisi l'ombre avec la lumière, nous avons vu la lumière envelopper l'ombre pour la dissiper; or, Dieu est la souveraine lumière et la souveraine force, et l'homme n'est devant lui qu'un point obscur et débile, d'autant plus digne de pitié qu'il gravite vers l'infini et que c'est Dieu lui-même qui lui a fait signe de venir. Est-il permis de croire qu'il l'abandonne, après l'avoir appelé, et que cette main libérale et puissante soit la seule main qui ne tienne pas le sceptre d'un gouvernement?

Ecoutons là-dessus, Messieurs, le sens de l'humanité. Sachons d'elle-même si elle se croit gouvernée par Dieu, et si dans cette grande question de la réalité du

gouvernement divin, elle nous parlera comme l'Eglise et comme Jésus-Christ.

Sa réponse n'est ni longue, ni douteuse; elle est contenue dans un seul mot que toute la terre connaît, parce que toute la terre l'a répété : la Providence! La Providence, mot admirable, qui a jailli de deux autres mots, où la conscience universelle a puisé l'éloquente expression de sa foi, *prævidere, providere,* prévoir et pourvoir. C'est qu'en effet les deux fonctions principales de tout gouvernement sont de prévoir les besoins par une sagesse qui plonge dans l'avenir, et d'y pourvoir par une puissance qui commande aux événemens. Et l'humanité croit que cette sagesse est en Dieu, que cette puissance s'y trouve aussi, et qu'un amour sans bornes les met l'une et l'autre au service des faibles, c'est-à-dire au service de tous, mais particulièrement de ceux qui savent leur faiblesse, et qui, la confessant à Dieu dans la prière, lui demandent humblement son secours. C'est pourquoi l'humanité prie en tout lieu et à toute heure; il n'est aucun de ses besoins qu'elle croie étranger au cœur de Dieu. Elle s'adresse à lui comme à la clarté qui voit tout, à la souveraineté qui peut tout, à la bonté qui veut tout ce qu'elle peut, et fallût-il des miracles pour exaucer sa prière, elle y compte fermement comme sur l'effet naturel d'un ordre qui commande à toutes les lois. Ce n'est pas seulement dans de rares et solennelles circonstances que sa voix suppliante monte vers Dieu, comme si Dieu ne s'était

réservé d'intervenir que dans les événemens fameux qui changent le cours des choses et des nations. Non, la prière sort du cœur des pauvres comme du cœur des rois, elle se croit aussi forte en s'élevant du toit de chaume qu'en s'élevant des lambris de cèdre, en parlant à Dieu d'un morceau de pain qu'en l'occupant d'un empire. *Ce pauvre a crié,* disait David, *ce pauvre a crié et Dieu l'a entendu ; — Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum*[1]. Même à voir la confiance des petits dans le gouvernement du Très-Haut, on croirait qu'ils savent à fond cette grande loi qui engendre la protection de l'impuissance même, et qui fait ainsi de Dieu et de l'opprimé les deux choses qui se touchent de plus près.

Je ne crois pas, Messieurs, que personne puisse nier l'universalité de la prière, ni démentir cette conséquence qu'elle porte avec elle, de la foi du genre humain au gouvernement de Dieu. Sans doute, il est des hommes qui ne prient pas; il y en a même aujourd'hui peut-être plus qu'il n'y en eut jamais. Depuis que le christianisme a enseigné aux hommes la prière dans toute sa pureté, cette pureté même a soulevé des dégoûts, et le cœur d'un plus grand nombre s'est retiré en soi, loin de tout secours divin. Mais cette apostasie de l'orgueil envers la Providence n'a pas ébranlé le fonds de l'espérance commune; l'âme humaine se tourne encore vers Dieu dans ses difficul-

[1] Psaume 33, vers. 7.

tés, et ceux-là mêmes qui ont appris du raisonnement à ne plus s'appuyer qu'en eux réapprennent du malheur le secret de la supplication. Ce qu'ils ôtent dans les jours de leur gloire à l'unanimité du témoignage en faveur du gouvernenement de Dieu, ils le lui rendent avec usure dans les jours de leur infirmité. Et ce cri plaintif et confiant ne pût-il jamais être arraché de leur poitrine, que fait l'obstination de quelques-uns contre la pente naturelle de tous ?

Vous me direz peut-être à votre tour : Que fait la foi de l'homme à la réalité du gouvernement divin ? Messieurs, rappelez-vous toujours que je ne me suis pas posé devant vous comme un philosophe, mais comme un chrétien. Je ne vous enseigne pas ce que j'ai appris des investigations de ma pensée, mais ce que j'ai reçu de Jésus-Christ, après m'être démontré et vous avoir démontré à vous-mêmes la divinité de son œuvre et de sa personne. Cette autorité divine plane au-dessus de tout mon enseignement. Elle en est la lumière, la garantie, la puissance : j'y ajoute une clarté de plus, celle de la raison. Je tiens de Jésus-Christ que Dieu gouverne le monde. J'ai entendu les prophètes qui ont préparé sa venue s'écrier à l'envi : *Peuples de la terre, adorez le Seigneur; que les nations se réjouissent et qu'elles triomphent, parce que, Seigneur, vous les gouvernez avec équité et que vous les conduisez dans la justice! Votre trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles, et le sceptre de votre règne est un sceptre*

de direction[1]. J'ai entendu Jésus-Christ prononcer lui-même cet oracle, plus magnifique encore dans sa simplicité : *Ne soyez pas inquiets de votre vie au sujet de la nourriture que vous lui donnerez, ni de votre corps au sujet du vêtement dont vous le couvrirez. Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne rassemblent la moisson dans des greniers, mais c'est votre Père céleste qui les nourrit. Or, n'êtes-vous pas plus qu'eux?... Et pourquoi seriez-vous inquiets de votre vêtement? Regardez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas couvert comme l'un d'eux. Si donc Dieu habille ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et que demain l'on jette au feu, combien plus vous autres, hommes de peu de foi? Cherchez donc d'abord le règne de Dieu et la justice, et tout le reste vous sera donné pardessus*[2]. Les chrétiens ont reçu avec amour cette ineffable expression de la Providence de Dieu; ils n'ont pas besoin d'une autre assurance pour se tenir convaincus de l'action qu'elle exerce à toute heure en faveur de tous. Mais tranquilles sur une parole qui ne les a ja-

[1] Psaume 66, vers. 4 et 5. — Psaume 44, vers. 7.

[2] Saint Mathieu. chap. 6. vers. 25 et suiv.

mais trompés, ils sont bien aises pour vous que la voix du genre humain s'unisse à la voix du fils de l'homme pour rendre hommage à la réalité du gouvernement divin. Car, même en séparant ce témoignage du témoignage prophétique, il n'est pas facile à la raison des incroyans de mépriser la raison de l'humanité. Nous sommes tous de la même chair et du même esprit; nos instincts, nos sentimens, nos intuitions, nos expériences, tout cela vient du fonds de l'homme, et compose une solidarité intellectuelle dont il n'est permis à personne de briser légèrement le faisceau. Ici d'ailleurs la pensée commune n'est pas un simple fait, une attestation dénuée d'évidence et de raisonnement : le genre humain, en donnant sa foi au gouvernement de la Providence, cède à la clarté d'une loi générale dont il est partout l'acteur autant que le témoin. Tout être sur la terre, même les poisons et sauf les scélérats, nous apparaît sous la forme d'une activité bienfaisante, et plus l'être s'élève, plus il répand autour de lui le parfum et la semence des biens dont il a le trésor. Un être inactif est une chimère, et une activité qui ne se verse pas en bienfaits est un monstre. Comment donc l'être infini, l'être créateur, l'être seul qui ne perd rien en se donnant, comment Dieu, le monde une fois créé, cesserait-il d'être actif à notre égard, et comment, s'il reste actif, nous dispenserait-il autre chose que la lumière, la force et l'amour, en qui se résument tous ses attributs? Mais la lumière illumine, la force soutient et combat, l'a-

mour échauffe ce qui est déjà illuminé et resserre dans une étreinte puissante ce qui est déjà fortifié : or, être éclairé, soutenu, protégé, embrassé, c'est être gouverné. Ou Dieu se tait à notre égard, ou il nous gouverne : c'est l'un des deux. Mais dire qu'il se tait, dire qu'il s'enfonce loin de nous dans son inaccessible essence, spectateur à peine curieux de nos efforts et de nos maux, c'est l'accuser d'être moins utile qu'une goutte de pluie et moins généreux que le calice d'une fleur. Ni la pluie ne garde sa fécondité, ni la fleur son baume.

J'entrevois votre pensée. Dieu, dites-vous, n'est jamais inactif à l'égard de l'homme, et pourtant il ne le gouverne pas. Il n'est point inactif, parce qu'il le conserve dans son être par le sien ; il ne le gouverne point, parce qu'il n'ajoute rien, selon les circonstances, à la quantité d'être qu'il lui a départie primitivement. Dieu est le soleil unique dont le rayonnement immortel soutient les existences, mais il ne varie point sa splendeur selon leur faiblesse ou leur force, et c'est leur liberté qui roule autour de son astre immobile dans une orbite diversement féconde en vigueur ou en défaillance, en illumination ou en obscurcissement.

Sans doute, Messieurs, Dieu, dans cette supposition, n'est pas métaphysiquement inactif à l'égard de l'homme, mais il lui est strictement indifférent. Fais ce que tu peux, vas où tu veux, deviens je ne sais quoi, telle est, selon vous, la pensée de Dieu pour sa créature libre, pour cette créature qu'il a faite par

amour et prédestinée, si elle est fidèle, à vivre éternellement avec lui. Est-ce là le rôle d'une activité bienfaisante, le rôle d'un père? Suffit-il d'avoir donné la vie à une âme fragile, en lui assignant un but immense, pour que soit accompli le devoir du fort envers le faible, du père envers le fils? Et si l'on veut distinguer la simple conservation du fait même de la création, suffit-il à la bonté infinie de ne pas replonger les êtres dans le néant, et de les tenir suspendus sur l'abîme où la liberté les retient et peut les faire tomber? Qu'une puissance, comme le soleil, privée de délibération et de vouloir, verse sa lumière sur les corps inférieurs avec une indifférence mathématique, cela se conçoit; mais que la lumière vivante et libre se répande avec la même impassibilité, cela se conçoit-il? Le soleil, outre qu'il n'est pas maître de lui, n'éclaire que des mondes subordonnés comme lui à des lois mécaniques, qui ne leur permettent pas de s'écarter du plan où les rayons de l'astre souverain peuvent les atteindre et les vivifier. Mais les intelligences, qui ont Dieu pour astre, ne sont pas soumises à l'empire inflexible du mécanisme; elles s'éloignent de leur centre autant qu'elles le veulent, et si Dieu ne les suit pas dans leur fuite, il est manifeste que l'ordre moral manque des secours surabondamment départis à l'ordre physique, et que Dieu traite les esprits avec une négligence que n'avoue point la paternité. Si je le pensais tout seul, je m'inquiéterais de l'isolement de ma pensée; mais c'est le genre humain qui le pense

avec moi. Il ne sépare point l'idée de Dieu de l'idée de la Providence, et chose digne d'attention, il s'est beaucoup plus mépris sur la nature divine que sur la nature du gouvernement divin. L'antiquité païenne s'est fait plus ou moins des dieux indignes : elle ne refusait à aucun d'eux une oreille sensible à nos plaintes, une intervention dans nos biens et nos maux, et encore qu'elle supposât qu'il y en eût de méchans, elle savait des chemins pour descendre jusqu'aux enfers et y toucher le cœur des plus durs immortels. La négation de la Providence commença dans Epicure le règne de l'athéisme; le premier qui voulut rejeter Dieu au nom de la sagesse se contenta de rejeter son gouvernement. C'était frapper au cœur la notion même de la divinité. Élevez dans le ciel, aussi haut que vous le voudrez, une intelligence et une puissance immesurable; donnez-lui des noms sublimes et des attributs aussi grands que ses noms : si vous retirez de sa main le sceptre qui gouverne, sachez-le, vous n'aurez pas même fait une idole. Le peuple passera sans la voir, et plus puissant que votre implacable métaphysique, il redira, sur un mode ou sur un autre, le chant de David : *Qui habitat in adjutorio Altissimi in protectione Dei cœli commorabitur,—Celui qui habite en pensée dans le secours du Très-Haut habitera réellement dans la protection du Dieu du ciel*[1].

M'opposerez-vous, Messieurs, opposerez-vous au

[1] Psaume 90, vers. 1.

genre humain que le gouvernement de la Providence est incompatible avec le maintien des lois générales qui régissent l'univers? Mais que me répondrez-vous si je vous dis que le gouvernement est lui-même une loi générale, et n'ai-je pas commencé cette Conférence en vous démontrant qu'il en est ainsi? Une loi générale est un ordre constant, qui embrasse les êtres et les faits de même nature et se les assujétit. Or, tel est le gouvernement. Dieu, auteur de toutes les lois, en donnant aux intelligences le pouvoir de les méconnaître, a préparé aussi le moyen de les y maintenir et de les y ramener. En même temps qu'il fondait la liberté, il fondait le gouvernement, et tous les deux sont les élémens réciproques dont se compose l'ordre moral. Sans la liberté, l'ordre moral, cet ordre où l'être travaille à sa propre perfection, n'existerait pas, et sans le gouvernement il se perdrait dans une irrémédiable confusion. La liberté est le fleuve des actes responsables; le gouvernement est le rivage qui les contient et les conduit à leur terme naturel. Chaque goutte d'eau, chaque vague peuvent s'écarter du cours où ils sont compris et se frayer des routes sans issue; mais la masse des eaux ne se dérobe jamais tout entière à la force de la pente et des rives, et il en reste toujours assez au fond du vrai lit pour que l'ordre subsiste et que le plan divin obtienne sa réalisation. Ou il faut nier la notion même des lois générales, ou il faut convenir que le gouvernement en porte tous les caractères avec soi.

Il est vrai que les lois de l'ordre moral n'agissent pas comme celles de l'ordre physique, c'est-à-dire qu'elles ne saisissent pas les êtres et les faits de leur domaine par une irrésistible action ; la volonté gouvernée demeure libre devant la volonté qui gouverne : mais s'ensuit-il que la loi du gouvernement n'existe pas ? S'il en était ainsi, la loi serait synonyme de nécessité, et à la matière seule appartiendrait le privilége d'être ordonnée. D'une autre part, la liberté se confondrait avec le désordre, et toute intelligence serait de sa nature un chaos.

Restons dans le vrai. Que la peur d'être éclairés par la bonté divine, soutenus et conduits par elle, ne nous précipite pas dans les profondeurs d'un matérialisme sans conscience et sans humanité. Confessons que l'harmonie universelle se décompose en deux ordres, l'ordre physique et l'ordre moral, tous les deux régis par des lois qui agissent selon la nature des êtres compris dans leur sphère, tous les deux venant de Dieu qui est leur modérateur parce qu'il est leur principe, et qui les fait servir à la destinée des esprits capables de le connaître et de l'aimer. Ni les lois de l'ordre moral ne détruisent celles de l'ordre physique, ni les lois de l'ordre physique ne détruisent celles de l'ordre moral. Dieu éclaire les intelligences par une lumière qui ne blesse en rien la lumière des corps ; il les soutient par une force qui n'altère en rien la force mécanique ; il les conduit par un mouvement qui n'arrête point le mouvement des mondes, en quelque ma-

nière qu'ils parcourent les champs infinis de l'espace où Dieu les a semés. Le miracle, il est vrai, entre pour une part dans le gouvernement de la Providence ; mais quand même il suspendrait çà et là les lois de l'ordre physique, il n'en compromettrait point l'ensemble et la gravité. Une goutte d'eau détournée de sa place dans l'Océan y causerait plus de sensation qu'un miracle perdu dans l'orbe entier des choses. Le miracle d'ailleurs, ainsi que je l'ai prouvé en parlant de ceux de Jésus-Christ, est un hommage de la toute-puissance de Dieu à la stabilité de la nature. Dieu respecte la nature en paraissant la violer; il n'y trouble en rien l'ordonnance mathématique qui est la seule loi des corps, et l'effet qu'il obtient de leurs forces par l'application de la sienne est aussi simple que l'effet que nous y produisons par l'application de la nôtre.

Dieu gouverne le monde, l'humanité le croit, et l'humanité se rend compte de cette croyance qui fait partie de ses plus chères pensées et de ses plus invincibles traditions; mais elle fait plus encore que d'y croire et de se justifier sa foi, elle voit de ses yeux, à n'en pouvoir douter, l'action même du gouvernement divin. Dieu est invisible dans son essence, il ne l'est point dans ses actes. S'il était dans ses actes aussi mystérieux que dans son essence, nul ne croirait en lui, ou du moins la voix du peuple ne le saluerait pas de cette acclamation unanime et invétérée qui fait frémir l'enfer du bruit de son nom, et le rapporte jusqu'au ciel à l'oreille émue des purs esprits. Le peuple raisonne peu, il voit, il touche, il sent, et

pour qu'il s'émeuve de Dieu, il faut que Dieu lui arrive moins comme une idée que comme une sensation. Ainsi en est-il. Pendant que le ciel et la terre roulent dans leur cycle impassible, l'homme s'agite en d'autres révolutions, et la Providence lui apparaît sur un double théâtre, le théâtre privé des âmes et le théâtre public de l'histoire. Quel est celui de nous qui n'ait point rencontré dans sa vie une autre main que la sienne, une main imprévue, habile, profonde, inexplicable par un autre nom que le nom de la Providence ? On en peut douter quelquefois, on n'en doute pas toujours. Si le succès cause aisément l'ingratitude de l'orgueil, le malheur que nous n'avons pas cherché nous révèle en nous un autre artisan que nous. Et encore que je ne puisse pas dire d'où nous vient cette certitude, elle nous vient pourtant. Une âme est bien maudite qui ne s'arrête jamais dans ses annales intérieures à un certain point, pour se dire : ce n'était pas moi. Mais quoi qu'il arrive des sages et des superbes, les simples de ce monde, ceux qui n'ont point de ressources contre leur conscience, ceux-là s'aperçoivent de Dieu dans le tissu de leur vie, et tous les astres ensemble ne les touchent pas autant que cette entrevue privée que les Ecritures appellent la visitation de Dieu. *Qu'est-ce que l'homme*, disait David, *pour que vous ayez souvenir de lui, et le Fils de l'homme pour que vous le visitiez*[1]. Et Job, s'épanchant dans les mêmes termes, disait aussi : *Qu'est-*

[1] Psaume 8, vers. 5.

ce que l'homme pour que vous approchiez de lui votre cœur ? Vous le visitez dès le matin, et vous l'éprouvez aussitôt[1].

Mais ces mystères de l'existence intime brisent tout à coup leur enveloppe et deviennent, en s'appliquant aux peuples, des événemens qui font de leur histoire l'histoire même de Dieu. On travaille bien contre cette histoire pour lui ravir dans le passé son caractère divin ; on lui fait du temps un linceul pour y cacher la Providence aux regards trompés : heureusement l'histoire n'est jamais finie, elle se poursuit vivante sous les yeux des générations, et tous, avant de mourir, nous la voyons un jour ou l'autre telle qu'elle est. Vous la voyez, Messieurs : et sans regarder en arrière ni en avant de notre âge, en nous tenant à l'heure précise où nous sommes parvenus, je vous le demande, qui tient le sceptre de nos destinées? Qui se flatte de nous conduire? Qui peut se promettre ou même nous nommer le port? Ni les hommes d'expérience pourtant, ni le sens et l'esprit et le courage ne manquent à notre nation ; elle est encore ce peuple éloquent et brave que dépeignait César, doué du plus beau territoire qui soit au monde, d'une antiquité supérieure à toute antiquité des peuples ses contemporains et ses rivaux, et d'une histoire qui lui assure les titres de premier-né de l'Église, de bouclier de la foi et d'épée de Dieu pour la justice. Si une terre habitée par des

[1] Job, chap. 7, vers. 17 et 18.

hommes pouvait se passer du gouvernement de la Providence, ce serait la nôtre : et pourtant, au quatorzième siècle de notre âge, au sein de tant de souvenirs et de trésors, nous voici incertains de nous-mêmes, tremblans devant l'avenir, et que nous le voulions ou non, attendant de Dieu seul le secret et l'heure de notre salut. Vous vous étiez flattés de le mettre à l'écart; vous vous disiez désabusés de son Christ, et n'accordiez plus à l'Évangile que l'honneur vieilli d'avoir été le préparateur ou le précurseur du règne de la raison. Qu'en dites-vous à l'heure qu'il est? Le bras de Dieu est-il si peu de chose, son secours inutile, son nom une simple antiquité de la métaphysique et de l'abstraction? Dans quel fabuleux labyrinthe il a pris votre sagesse! et si je pouvais autre chose que pleurer dans vos égaremens les malheurs de la patrie, avec quelle sanglante volupté ne jouirais-je pas de votre incroyance vaincue par ses fruits!

Or, ce que vous voyez, le monde l'a vu dans tous les temps. Sous des formes qui changent et des noms qui se succèdent, la vanité des peuples se montre tôt ou tard. Je dis tôt ou tard, parce que la Providence n'est pas toujours également visible; si elle paraissait toujours, elle ne paraîtrait jamais. Une apparition n'a lieu qu'en vertu d'une absence. Dieu se cache et se révèle tour à tour, afin d'être mieux vu. Son silence fait le relief de sa parole, son ensevelissement donne crédit à sa résurrection. C'est pourquoi il veut être attendu, et David, son prophète, disait excellemment au

peuple d'Israël : *Attends le Seigneur..... et tu le verras.* Et quand le verra-t-il, Messieurs? Écoutez : *Tu le verras quand les pécheurs périront, — Expecta Dominum..... cùm perierint peccatores videbis*[1].

Oui, Dieu est dans l'histoire; il est dans l'histoire des âmes et dans celle des peuples. Et lorsqu'il me dit par l'Évangile, *que les cheveux de ma tête sont comptés*[2], je n'ai pas besoin de le croire, je le sais, je le sens, je le vois. O Dieu, c'est vrai, vous avez compté mes cheveux, et pas un ne tombera de ma tête sans votre permission. Vous m'avez marqué mon heure et ma place; vous me versez votre lumière, vous me portez dans votre main, vous combattez pour moi. Je ne suis qu'un passereau, mais un passereau, vous l'avez dit, *n'est pas en oubli devant vous*[3]. Combien plus un homme et un chrétien; un homme fait à votre image, un chrétien baigné dans le sang de votre fils! C'est là, Messieurs, la force indicible du chrétien : plus que toute chose ici-bas, il est dans la droite de Dieu. La Providence, qui enveloppe et gouverne tout, l'enveloppe et le gouverne avec prédilection. Que sera-ce de l'Église, cénacle immortel des âmes rachetées, où dans l'obscurité du temps et du changement, la foi, l'espérance, la charité, la prière, toutes les vertus et toutes leurs œuvres se

[1] Psaume 36, vers. 34.
[2] Saint Luc, chap. 12, vers. 7.
[3] Saint Luc, chap. 12, vers. 6.

tiennent debout devant Dieu en attendant son jour? Si ce jour vient pour tout le monde, combien plus vite pour l'Église et plus inévitablement? Combien tout enfant de cette mère féconde et sublime doit-il répéter, avec une certitude que rien n'a jamais confondue, le mot de David : *Attends le Seigneur,..... et quand les pécheurs périront, tu le verras!*

Mais je me lasse de ces accens élevés; je voudrais descendre, et au lieu que le poète romain disait :

Sicelides musæ, paulo majora canamus,

il me plairait, en parlant de la Providence de Dieu, d'humilier mon langage, et d'oublier les cèdres des montagnes pour l'hysope des champs. Car c'est ainsi que la Providence descend elle-même; du rayon dont elle illumine le front des astres elle éclaire la fente du rocher, et la tempête dont elle ébranle l'Océan réserve une goutte d'eau pour la feuille qui se meurt au fond des bois. Je voudrais l'imiter; laissant là les empires, les grands destins, les chutes et les avénemens des choses fameuses, je voudrais rechercher dans une âme des souvenirs obscurs, mais qui nous seraient fraternels, et qui réveilleraient au cœur de nous tous la mémoire de Dieu dans ses bienfaits inconnus.

Je vais prononcer un nom qui n'est plus celui d'un homme vivant, mais qui est pourtant un nom contemporain. Celui qui l'a porté me le pardonnera sans

peine; car je ne dirai rien qui ne puisse honorer sa vie et ranimer ses cendres.

Notre âge se rappelle encore la célébrité dont jouissait, il y a un quart de siècle, un homme qui avait porté dans les œuvres de la chirurgie une intrépidité d'âme aussi rare que la précision de sa main. Cet homme, déjà vieux, vit entrer dans son cabinet une figure simple, grave et douce, qu'il reconnut aisément pour un curé de campagne. Après l'avoir entendu et examiné quelques instans, il lui dit d'un ton brusque, qui lui était naturel : « Monsieur le curé, avec cela on meurt. » Le curé répondit : « Monsieur le docteur, vous eussiez pu me dire la vérité avec plus de ménagement; car bien qu'avancé dans la vie, il y a des hommes de mon âge qui craignent de mourir. Mais en quelque manière qu'elle soit dite, la vérité est toujours précieuse, et je vous remercie de ne me l'avoir point cachée. » Puis posant sur la table une pièce de cinq francs préparée d'avance, il ajouta : « Je suis honteux plus que je ne puis le dire de si mal témoigner ma reconnaissance à un homme comme Monsieur le docteur Dupuytren, mais je suis pauvre et il y a bien des pauvres dans ma paroisse; je retourne mourir au milieu d'eux. » Cet accent parvint au cœur de l'homme que le cri de la douleur n'avait jamais troublé; il se sentit aux prises avec lui-même, et courant après le vieillard qu'il avait repoussé d'abord, il le rappela du haut de sa porte et lui offrit son secours. L'opération eut lieu. Elle touchait aux

organes les plus délicats de la vie; elle fut longue et douloureuse. Mais le patient la supporta avec une sérénité de visage inaltérable, et comme l'opérateur étonné lui demandait s'il n'avait rien senti : « J'ai souffert, répondit-il, mais je pensais à quelque chose qui m'a fait du bien. » Il ne voulait pas lui dire : J'ai pensé à Jésus-Christ, mon maître et mon Dieu crucifié pour moi; il eût craint de blesser peut-être l'incroyance de son bienfaiteur, et retenant sa foi sous le voile de la plus aimable modestie, il lui disait seulement : J'ai pensé à quelque chose qui m'a fait du bien. A plusieurs mois de là, par un grand jour d'été, le docteur Dupuytren se trouvait à l'Hôtel-Dieu, entouré de ses élèves et à l'heure de son service. Il vit venir de loin le vieux prêtre, suant et poudreux, comme un homme qui a fait à pied un long chemin, et tenant à son bras un lourd panier. « Monsieur le docteur, lui dit le vieillard, je suis le pauvre curé de campagne que vous avez opéré et guéri il y a déjà bien des semaines; jamais je n'ai joui d'une santé plus solide qu'aujourd'hui, et j'ai voulu vous en donner la preuve en vous apportant moi-même des fruits de mon jardin, que je vous prie d'accepter en souvenir d'une cure merveilleuse que vous avez faite et d'une bonne action dont Dieu vous est redevable dans ma personne. » Dupuytren prit la main du vieillard : c'était la troisième fois que le même homme l'avait ému jusqu'aux entrailles.

Enfin cet homme illustre, le docteur Dupuytren, se

trouva lui-même sur son lit de mort, et du regard dont il avait jugé le péril de tant d'autres, il connut le sien. Cette heure le trouva ferme ; il avait eu trop de gloire pour regretter la terre et se méprendre sur son néant. Mais la révélation du peu qu'est la vie ne suffit pas pour éclairer l'âme sur sa destinée, et peut-être est-elle le plus grave péril de l'orgueil aux prises avec la mort. Il faut à ce moment suprême reconnaître également la misère et la grandeur de l'homme, et si le génie peut s'élever de lui-même jusqu'à sentir sa misère, il ne peut pas en même temps comprendre sa grandeur. Ce double secret ne s'unit et ne se manifeste à la fois que dans une clarté qui vient de plus haut que la gloire. Dupuytren la vit venir. En roulant dans les replis de sa mémoire le spectacle des choses auxquelles il avait assisté, parmi tant de figures qui s'abaissaient sous son dernier regard, il en était une qui grandissait toujours, et dont la simplicité pleine de grâce lui rappelait des sentimens qu'il n'avait éprouvés que par elle. Le vieux curé de campagne était demeuré présent à son âme, et il en recevait, dans ce vestibule étroit de la mort, une constante et douce apparition. Messieurs, je ne vous dirai pas le reste : Dupuytren touchait aux abîmes de la vérité, et pour y descendre vivant, il n'avait plus qu'à tomber dans les bras d'un ami. C'est le don que Dieu a fait aux hommes depuis le jour où il leur a tendu les mains du haut de la croix, le don de recevoir la vie d'une âme qui la possède avant nous et qui la verse dans la

nôtre parce qu'elle nous aime. Dupuytren eut ce bonheur. Au terme d'une mémorable carrière, il connut qu'il y avait quelque chose de plus heureux que le succès et de plus grand que la gloire : la certitude d'avoir un Dieu pour père, une âme capable de le connaître et de l'aimer, un rédempteur qui a donné son sang pour nous, et enfin la joie de mourir éternellement réconcilié avec la vérité, la justice et la paix. Messieurs, la Providence gouverne le monde, et son premier ministre, vous venez de l'apprendre, et vous en devez à Dieu d'immortelles actions de grâces : son premier ministre, c'est la vertu.

SOIXANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE.

DES LOIS FONDAMENTALES DU GOUVERNEMENT DIVIN.

Monseigneur,

Messieurs,

Il existe un gouvernement divin : ce n'est pas seulement la foi de l'Eglise catholique, c'est la foi persévérante du genre humain tout entier, et vous avez vu les motifs qui élèvent cette croyance à la clarté d'un dogme philosophique autant qu'à la certitude d'un dogme religieux. Mais ce n'est pas tout que de connaître l'existence d'un gouvernement ; il faut aussi

connaître ses lois, c'est-à-dire les règles qu'il suit dans la direction et la protection des êtres libres qu'il se propose de conduire à leur fin. Et comme toutes les règles ont elles-mêmes leur source dans certains principes premiers et généraux qui prennent le nom de lois fondamentales, nous nous demanderons ces deux choses : Le gouvernement divin a-t-il des lois fondamentales ? Quelles sont ces lois ?

Or, se demander si le gouvernement divin repose sur des lois fondamentales, c'est-à-dire sur des principes qui le dirigent lui-même, c'est se demander s'il est absolu ou tempéré, arbitraire ou rationnel, en d'autres termes, si la volonté de Dieu considérée en soi est la norme unique et suprême des choses, ou bien si cette volonté est elle-même régie par une lumière qui est la racine de l'ordre, son type et son flambeau. La question est grande, Messieurs : car, Dieu étant l'exemplaire universel, la forme de son gouvernement nous révélera la forme vraie des gouvernemens inférieurs qui dérivent du sien.

Je le répète donc : est-ce la volonté pure de Dieu qui règle tout et qui décide de tout, et faut-il inscrire à la première page des lois divines, source des lois humaines, ce vers fameux :

Sic volo, sic jubeo, stet pro ratione voluntas ?

ou bien Dieu, dans l'équité sereine et sublime de son être, consulte-t-il au dedans de lui quelque chose

quand il veut commander? La volonté est le siége du commandement; mais le commandement que rien n'éclaire et ne dirige est, de sa nature, une puissance aveugle, et la volonté d'où il sort n'est pas non plus, à ne considérer qu'elle-même, une lumière et une direction. Cette lumière et cette direction, où sont-elles, et Dieu, à supposer qu'elles existent, y trouve-t-il une loi première et immuable, qui soit la loi de son gouvernement?

Écoutez la réponse de la théologie catholique, et écoutez-la par la bouche de ce grand docteur, saint Thomas d'Aquin : *De même que la raison divine, en tant que tout est créé par elle, prend le nom d'art, d'exemplaire, ou d'idée, de même prend-elle le nom de loi en tant qu'elle dirige toutes choses à leur fin*[1]. Ainsi c'est la raison divine qui présente à Dieu le modèle de la création, et c'est elle qui, l'univers une fois créé, lui trace la règle de son gouvernement. Dieu regarde sa raison pour produire un être ou un monde; il la consulte pour les gouverner. Dans le premier cas, sa raison est l'exemplaire original des choses; dans le second, elle est leur loi primordiale et éternelle et en même temps celle de Dieu. Pourquoi celle de Dieu? Parce que s'il était libre de s'en affranchir, il serait libre de violer sa raison, laquelle, faisant partie de son essence, est aussi inviolable que lui. Au lieu donc que Dieu choisit librement entre les ty-

[1] Somme, première — seconde, quest. 93, art. 1.

pes des choses possibles ceux qu'il lui plaît de réaliser, il n'a plus la même latitude lorsqu'il s'agit de les conduire à leur fin, parce que son gouvernement doit nécessairement répondre à leur nature et à leur vocation. Libre dans son choix, il est lié par ce choix même ; sa raison, qui n'est qu'un exemplaire quand il se propose de créer, est une loi quand il se propose de gouverner : s'il vous restait un doute à cet égard, sortez un instant du monde moral pour considérer le monde matériel. Dieu est le maître assurément de ne pas donner l'existence à des corps doués de figures géométriques ; mais s'il le fait, s'il appelle des sphères à rouler dans l'espace, il est impossible que ces sphères n'aient pas tous les points de leur orbe extérieur à une égale distance de leur centre, et qu'elles n'accomplissent pas dans les profondeurs du ciel des mouvemens en harmonie avec le mode de leur configuration. Or, ce qu'est la loi mathématique pour les corps, la loi morale l'est pour les esprits. De même que Dieu ne peut pas produire une figure qui soit en contradiction avec l'essence même de cette figure, il ne peut pas davantage faire à une âme intelligente et libre des conditions de nature et de gouvernement qui blessent l'intelligence et la liberté. Il est lié à l'égard des esprits par la loi de justice, comme il est lié à l'égard des corps par la loi mathématique, et ces deux lois préexistent dans son éternelle raison à tous les corps possibles et à tous les esprits créables. En un mot, l'entendement divin éclaire et dirige la volonté divine, et

le gouvernement de la Providence est un gouvernement qui puise ses lois fondamentales dans la constitution même de Dieu.

Aussi le voyons-nous bien paraître dès les premières pages de l'histoire sainte. Après que Dieu eut six fois éveillé sa toute-puissance par un commandement créateur, comme pour nous donner dans ces intervalles affectés la leçon de la patience et du conseil, il est écrit qu'il s'arrêta pour considérer son œuvre, et que l'ayant embrassée d'un dernier regard, il jugea qu'elle était digne d'approbation : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona*[1]. Par où il apparaît clairement que vouloir et agir ne sont pas pour Dieu des choses qui n'ont point de règle, mais qu'il existe en lui une lumière, un ordre, une loi, auxquels il compare ses actes, et qui lui donnent ensemble la mesure de ce qu'il veut faire et la preuve qu'il a bien fait. Quelquefois même il semble qu'il ne veuille pas pousser d'abord les choses à leur perfection, afin de se reprendre lui-même et de nous révéler par là le soin de conscience qu'il apporte à ses ouvrages. C'est ainsi qu'ayant formé de ses mains le limon de l'homme et l'ayant animé de son souffle, l'Écriture ajoute qu'il ne fut pas content, mais qu'il prononça cette parole de retour sur soi : *Non est bonum esse hominem solum, — Il n'est pas bon que l'homme soit seul*[2]. Les annales du gouvernement divin

[1] Genese, chap. 1, vers. 31.
[2] Genèse, chap. 2, vers. 18.

sont pleines de ces exemples et de justifications que Dieu se donne à lui-même de sa conduite, soit en se parlant seul à seul, soit en appelant ses créatures en témoignage de ses bienfaits.

Nous pouvons donc nous rassurer dans nos craintes sur la toute-puissance de Dieu. Elle ne débordera pas sur nous dans des flots sans rivages ; ce sceptre que David appelle un *sceptre de direction* est aussi appelé par saint Paul un *sceptre d'équité*[1]. Entre Dieu et l'homme, entre la force qui gouverne et la faiblesse gouvernée, il est une loi de justice, une loi première, éternelle, fondamentale, qui est la raison même de Dieu, et dont Dieu ne pourrait s'écarter qu'en s'anéantissant. Est-ce là cependant toute notre garantie? Non, Messieurs ; si grande qu'elle fût, Dieu a eu peur qu'elle ne nous semblât point suffisante et il a voulu prendre des précautions pour n'être point seul dans ses conseils et ses jugemens sur nous. Se voyant si fort et nous si faibles, il s'est défié en quelque sorte de sa justice même, et lui qui est l'indépendance et la souveraineté, il lui a plu de se lier à notre égard par des pactes positifs, comme en font entre eux de simples mortels. Écoutez-le parlant à Noé, le second père du genre humain, et à ses fils : *J'établirai mon alliance avec vous et avec votre race après vous.... Et voici le signe de l'alliance que je fonde entre moi et vous et avec toute âme*

[1] Épître aux Hébreux, chap. 1, vers. 8.

vivante au milieu de vous, dans la suite éternelle des générations : je poserai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et la terre[1]. Dieu ne se contente pas de prendre un engagement solennel avec les hommes ; il le confirme par un symbole extérieur, dont la perpétuité doit rassurer à jamais nos ancêtres et leurs descendans. Quels que soient leurs crimes, la vengeance universelle des flots déchaînés ne les atteindra plus. Cependant, malgré de si terribles souvenirs tempérés par de si grandes miséricordes, l'homme se corrompt une seconde fois; l'idolâtrie commence à poindre au milieu des obscurcissemens de la tradition, et Dieu, pour sauver son culte, se choisit une race privilégiée dans un homme fidèle, au moyen d'un pacte nouveau. *Je suis le Dieu tout-puissant,* dit-il à cet homme élu, *marche devant moi et sois parfait..... Et j'établirai mon pacte entre moi et toi, et avec ta race après toi dans toutes ses générations, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta race après toi..... et vous circoncirez votre chair, pour être le signe de l'alliance entre moi et vous*[2]. Cette fois, ce n'est plus de la nature extérieure qu'est tiré le symbole du contrat entre Dieu et l'homme; c'est la chair de l'homme lui-même qui en reçoit et en perpétue le stygmate, pour indiquer de combien plus

[1] Genèse, chap. 9, vers. 11 et suiv.
[2] Genèse, chap. 17, vers. 1, 7, 11.

près Dieu s'est approché de nous. Il va plus loin encore. Après avoir éprouvé l'obéissance d'Abraham en lui demandant la vie de son fils unique, il confirme son alliance avec le patriarche en cette étonnante manière : *Je l'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu as fait cela, et que tu n'as point épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est au bord de la mer ; ta race possédera les portes de ses ennemis, et en elle seront bénies toutes les nations de la terre*[1]. Ici le serment intervient pour donner au signe et à la promesse un surcroît de puissance, et Dieu, par qui jure tout esprit quand il veut attirer créance à sa parole, descend à cette ressource devant sa créature et se prend lui-même en témoignage de sa sincérité sous une forme d'autant plus auguste qu'elle paraît indigne de lui. Aussi, deux mille ans après, saint Paul, encore tout ému de ce serment fait à ses pères, disait à leur postérité : *Les hommes jurent par un plus grand qu'eux, et le serment appelé en confirmation de leurs droits met fin à toutes leurs controverses. C'est pourquoi Dieu, voulant montrer aux héritiers de l'alliance l'inviolabilité de son conseil, interposa entre eux et lui un serment, afin que par deux choses immobiles qui ne permettent pas à Dieu de mentir, nous eus-*

[1] Genese, chap. 22, vers. 16 et suiv.

sions en sa parole une inébranlable consolation[1].

Suivons Dieu dans cette voie, Messieurs, allons jusqu'au bout de son respect pour l'homme et de ses scrupules de conscience contre l'immensité de son pouvoir.

Le peuple, choisi dans Abraham, venait de quitter la terre étrangère ; il avait, sous la protection visible de Dieu, trompé les injustices et brisé la puissance de l'oppression. Ses bataillons, rangés dans le désert, au pied fumant du Sinaï, attendaient en silence la législation qui devait constituer à jamais sa nationalité, et que Moïse, son libérateur et son chef, devait rapporter de la montagne, après l'avoir reçue de la bouche même de Dieu. Moïse descend en effet ; il lit au peuple le *livre de l'alliance*[2], et prenant du sang sur l'autel du sacrifice, il en arrose la multitude, en disant : *Ceci est le sang de l'alliance que le Seigneur vient de contracter avec vous par la loi que vous avez entendue*[3]. Puis il dresse une tente en face du peuple, selon le modèle que Dieu lui avait fait voir, et il l'appelle le *tabernacle de l'alliance*[4]. Il y place derrière un voile inviolable un coffre de bois revêtu d'or, qui reçoit le nom *d'arche du testament*[5], et entre les parois de cette arche, comme au lieu le plus

[1] Epître aux Hébreux, chap. 6, vers. 16 et 17.
[2] Exode, chap. 24, vers. 7.
[3] Exode, chap. 24, vers. 8.
[4] Exode, chap. 33, vers. 7.
[5] Exode, chap. 30, vers. 26.

saint et le plus inaccessible, il dépose deux tables de pierre où Dieu lui-même avait gravé la loi, et qui sont appelées les *tables du pacte*[1]. Ainsi le sang du sacrifice, le temple, l'arche, les tables de la loi, la loi elle-même, tout, dans cette inauguration solennelle du peuple élu, prend un seul et même nom, le nom d'*alliance*, de *testament* ou de *pacte*, Dieu voulant se lier à son peuple et son peuple avec lui par la force sacrée d'un volontaire et réciproque engagement. Et lorsque les prophètes reprocheront à ce peuple ses longues prévarications, ils ne le feront jamais avec plus d'éloquence qu'en lui rappelant la mémoire incorruptible de ce premier moment de son histoire, lorsqu'il jurait à Dieu fidélité et que Dieu lui rendait face à face de pareils sermens.

Enfin, arrive le jour où devait se consommer dans le Christ, fils de Dieu, la promesse faite aux âges précédens. Comment s'appellera l'ère prédestinée qui va s'ouvrir? Quel nom sorti de la pensée divine se substituera au nom glorieux de l'alliance? Par quels signes fédératifs seront détruits et remplacés les signes antérieurs de l'iris et de la circoncision? Le prophète Jérémie disait : *Voici que viennent les jours, dit le Seigneur, et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle; non pas selon le pacte que j'ai juré avec leurs pères lorsque je les prenais par la main pour les tirer de*

[1] Deutéronome, chap. 9. vers. 9.

la terre d'Égypte, pacte qu'ils ont annulé, dit le Seigneur, et à cause de quoi je les ai traités avec empire; mais voici le pacte que je ferai avec la maison d'Israël en ces jours-là, dit le Seigneur : Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple[1]. Ainsi c'est le nom de l'alliance qui succède au nom de l'alliance, le nom de pacte au nom de pacte, le nom de Nouveau Testament au nom d'Ancien Testament, et quant au signe fédératif qui présidera pour jamais à ce dernier traité entre Dieu et l'homme, ne le cherchez plus à la voûte du ciel ni dans la chair de l'homme, il est ailleurs maintenant; il ne sort plus des nuées qui précèdent ou qui suivent la tempête, ni d'une blessure douloureuse faite à des membres honteux : il est plus grand, plus doux, plus près à la fois et de Dieu et de l'homme. Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, l'a tiré de sa double nature, et l'a institué la veille de sa mort, dans les sereines joies du banquet pascal, en disant à ses apôtres : *Prenez et mangez, ceci est mon corps : ..... buvez tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance*[2]. Voilà dix-huit siècles qu'obéissant à cet ordre, nous buvons le sang de la nouvelle alliance, et que s'accomplissent en lui et par lui les plus efficaces mystères de ce gouvernement divin,

[1] Chap. 31, vers. 31 et suiv.

[2] Saint Mathieu, chap. 26, vers. 26 et 27.

dont vous venez de sonder les bases primordiales.

Ces bases, vous l'avez vu, sont au nombre de deux : une loi éternelle de justice, un pacte volontaire de justice. La loi éternelle de justice est la raison même de Dieu, en tant qu'elle renferme, outre les exemplaires primitifs des êtres créables, l'ordre nécessaire de leurs rapports. Le pacte de justice est ce qu'ajoute à ces rapports, sans blesser ce qu'ils ont d'absolu, le libre concours des intelligences et des volontés. Nul, pas même Dieu, ne peut déroger à la loi éternelle de justice; tous, Dieu compris, peuvent se lier par des engagemens personnels. Si tel eût été le plaisir de Dieu, il se fût abstenu de promesses à notre égard, et n'eût obéi dans le gouvernement du monde qu'à l'invincible lumière de sa souveraine raison; mais nous ayant appelés par pure grâce à la participation de sa nature et de sa vie, ce don, le plus haut de tous, l'a conduit à nous traiter, pour ainsi dire, d'égal à égal, et à s'abaisser vers nous par des obligations contractées sous la foi du serment. Peut-être aussi, dans cette double économie de sa providence, voulait-il nous offrir un modèle accompli de nos gouvernemens humains. Instruits à cette leçon, princes et peuples, n'oublions pas qu'il est au-dessus de nous, pour règle de nos rapports, une loi éternelle de justice à laquelle Dieu lui-même est soumis, non comme à un pouvoir qui lui soit étranger et supérieur, mais comme à l'empire de sa propre essence et de son infaillible raison. Quiconque viole cette loi,

si grand qu'il soit, attaque à sa source même le commandement et l'obéissance, et il ne recueillera de cette audace impie que des renversemens. Rien ne s'asseoit, dans l'ordre moral, que sur la justice; rien ne dure que par elle. Et si les annales du monde présentent un spectacle si rempli de vicissitudes, une succession alternative de ruines et d'édifications, qui sont comme le flux et le reflux de l'histoire, à quelle cause l'attribuer, sinon à l'oubli de la loi éternelle, qui seule est le fondement du droit et de la stabilité? L'injustice appelle l'injustice, la violence engendre la violence, et tôt ou tard les maîtres du monde, après avoir élevé leur fortune aussi haut que leur vouloir, viennent se briser contre un écueil qui leur apprend qu'aucune puissance n'est rien quand elle n'a pas la raison de Dieu pour règle et pour appui. Dieu n'a pas besoin de pousser du pied leur domination pour la détruire; il lui suffit de les laisser faire. De même qu'une maison croule quand l'architecte y a violé la loi mathématique, de même tombent les empires quand la loi éternelle de justice s'est retirée d'eux.

Mais la loi éternelle, à cause de sa sublime généralité, ne peut pourvoir toute seule au règlement des nations. La vie humaine reçoit du temps, des lieux, des besoins, des faits, des mœurs, une impulsion vive et variable, qui cherche nécessairement sa forme dans des pactes de justice soit tacites, soit exprès. De là vient que les peuples, outre la loi éternelle qui leur sert de lien commun et de fondement premier,

se donnent ou reçoivent des institutions appropriées à leur génie, d'où naît parmi eux un droit national qui communique son empreinte et sa vie à tout le reste de leur législation. Ces pactes n'ont pas pour but de créer la société, parce qu'elle existe naturellement entre les êtres doués d'intelligence; mais ils ont pour but, s'il est permis de parler ainsi, de déterminer la figure d'un peuple, le mode de son existence et de son action.

Vous entendrez plus d'une fois, Messieurs, traiter légèrement cette matière, et il est vrai que, dans nos temps mal assis, on a beaucoup abusé du droit de faire et de défaire les pactes nationaux. Mais de quoi les hommes n'abusent-ils pas? Élevez votre esprit plus haut que votre époque, et quand vous serez tentés de mépriser les choses à cause de leur profanation, regardez-les dans leur exemplaire divin, là où elles ont leur origine, leur sanction et leur sainteté. Souvenez-vous que Dieu lui-même, si sûr qu'il fût de sa justice, n'a pas cru inutile de s'engager envers nous par des promesses appuyées de son serment. Souvenez-vous que le plus grand des législateurs humains, Moïse, a donné une constitution à son peuple, et que ce peuple encore régi par elle survit, après quatre mille ans, à toutes les injures de l'âge et de l'adversité. Souvenez-vous que Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, venu ici-bas pour sauver le monde, a donné une constitution à l'humanité régénérée, et qu'en vertu de cette constitution divine, l'Église, plus forte et plus

durable que tout empire, accomplit fidèlement parmi nous son impérissable mission. Souvenez-vous que les fondateurs d'ordres religieux, saint Basile, saint Benoît, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, saint Vincent de Paul, ont donné des constitutions à leur postérité mystique, et que par elles, chacune de ces familles bénies unit son immortalité terrestre à l'immortalité divine de son fondateur. Et s'il était permis d'affaiblir de si augustes exemples par des exemples profanes, souvenez-vous que les plus illustres cités de l'ancien monde, Athènes, Sparte, Rome, eurent aussi des institutions consacrées par le temps, et qu'elles leur durent cette suprématie dans la guerre et dans la paix, dans les arts et dans les lettres, qui a porté si haut leur gloire et en a fait, à quelque degré, des instrumens préparateurs de la civilisation chrétienne.

Mais pardessus tout, Messieurs, en quelque manière que vous soyez appelés, maintenant ou un jour, au gouvernement des hommes, souvenez-vous d'aimer la justice et de ne la sacrifier jamais. Faites-lui dans votre cœur un asile où ne pénètrent ni les intérêts, ni les passions, ni les engagemens de parti, où elle règne seule, et d'où elle se répande en une incorruptible efficacité sur tous les actes de votre vie. Vous vivrez souvent dans la solitude avec la justice; les événemens, plus forts que le droit, vous apporteront l'injure et l'ironie : ne craignez rien, laissez passer l'outrage avec le temps. Tôt ou tard la justice relè-

vera sa tête inclinée; les hommes, après l'avoir bannie, reviendront à ses autels, et vous trouvant debout à ses côtés, votre main dans la sienne, ils mettront sur vous le signe de l'admiration, ce signe qui s'efface d'autant moins qu'il a été précédé des coups de l'ingratitude. Mais ne dussiez-vous jamais recueillir des hommes le prix de votre inviolable droiture, il vous resterait encore une récompense qui suffit à elle seule, celle qui navrait le cœur du grand pape saint Grégoire VII, mourant à Salerne et disant à sa conscience ces douces paroles : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. »

Après avoir établi que le gouvernement divin n'est pas un gouvernement arbitraire, mais un gouvernement de raison, de droit, d'équité, régi en conséquence par des lois fondamentales, nous nous demandons naturellement quelles sont ces lois. Les connaissons-nous? Nous ont-elles été révélées? Ou bien, ensevelies dans la conscience inscrutable de Dieu, n'avons-nous d'autre consolation que de savoir qu'elles existent et que Dieu les prend pour règle de ses rapports providentiels avec nous?

Saint Paul s'écriait : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugemens sont incompréhensibles et ses voies incapables d'investigation*[1]! Ce cri d'une telle âme

[1] Épitre aux Romains, chap. 11, vers. 33.

devant les conduites mystérieuses de la Providence devrait, ce semble, nous arrêter au seuil des conseils de Dieu, et ne nous permettre que l'adoration tremblante de leur équité. Mais David nous rassure lorsqu'il disait dans ses épanchemens avec Dieu : *Seigneur, montrez-moi vos voies, apprenez-moi vos sentiers..... Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice pour ceux qui recherchent ses témoignages et son testament*[1]. S'il y a des ombres, il y a donc aussi des lumières; si le voile ne peut se lever tout entier, il peut du moins s'entrouvrir, et là, comme en toutes les questions divines, il ne faut ni tout se permettre, ni tout se refuser, mais allier la pudeur d'une sainte réserve à la confiance d'une âme éclairée de Dieu. Les écritures ne sont autre chose que l'histoire authentique du gouvernement divin pendant quarante siècles : comment ne nous apprendraient-elles rien des lois de ce gouvernement? Comment nous laisseraient-elles ignorer les causes en présence de leurs effets? D'ailleurs, Messieurs, l'Église a rendu dans ces matières, qui sont celles de la distribution de la grâce, de nombreuses décisions, et nous n'aurons qu'à les suivre pour être sûrs de ne pas nous égarer. Approchons-nous donc avec respect, mais avec espérance, du trône où siége, dans la miséricorde, la droiture et la vérité, Celui qui tient le sceptre de

[1] Psaume 24, vers. 4 et 10.

toutes les destinées, et qui, ayant appelé les intelligences libres à participer de sa perfection et de sa béatitude, les conduit à cette fin surnaturelle par un épanchement de lumière, de force et d'amour, dont il ne nous a point entièrement dérobé les lois.

Le premier article de ces lois fondamentales, qu'on pourrait appeler la constitution du gouvernement divin, est ainsi conçu : *Dieu est libre et tous ses dons sont gratuits.*

Je dis le premier article, Messieurs, non pas, vous le comprenez, qu'il y ait en Dieu une charte divisée par chapitres et paragraphes, mais parce que, selon l'ordre naturel de toute législation, le premier droit est le droit du souverain. Le souverain, en effet, est celui qui est le principe de vie d'une société, d'où il suit qu'étant la source, tout droit commence par le sien. Ainsi, dans la société intime qui constitue notre personnalité, c'est l'âme qui est le principe de vie, par conséquent le souverain, et son droit est en nous le premier droit. Dans la société domestique, c'est le père qui, étant le principe de vie, est aussi le souverain, et son droit est à l'intérieur de la famille le premier droit. S'il s'agit de la société politique, il faut distinguer : ou l'État est une monarchie, et alors le prince, qui est le point de départ et le centre de la vie sociale, est naturellement le souverain, et son droit est le premier droit; ou l'État est une république, et, en ce cas, la communauté étant elle-même le principe et la règle de sa propre vie, c'est elle qui

est le souverain, et son droit est le premier droit. Que si votre orgueil s'offensait de cette hiérarchie dans la distribution des droits, qu'il se console en pensant que le premier droit entraîne aussi le premier devoir, et que l'âme, le père et le prince, placés en avant de tous par la juridiction, le sont aussi par la responsabilité. Il n'est pas si aisé que vous le croyez peut-être de revendiquer des droits, car c'est par là même revendiquer des devoirs. Et c'est la cause qui a obscurci dans l'histoire la renommée de tant d'hommes fameux pour s'être portés les libérateurs des nations. Illustres comme tribuns, ils ont péri comme princes. Du jour où le droit reconquis s'est changé en devoir sur leur tête, ils sont tombés au-dessous de l'espérance qu'ils avaient donnée d'eux, et l'autorité les a faits d'autant plus petits, que la liberté les avait faits plus grands. Le gouvernement est l'épreuve dernière des hommes, parce qu'il contient dans le droit suprême le devoir suprême aussi.

Or, Dieu étant le premier principe de tout, est par cela même le premier et universel souverain, et c'est avec raison que la théologie catholique place son droit en avant et au-dessus de tous les droits, en le résumant dans cette belle formule : *Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits.*

Dieu est libre, c'est-à-dire qu'il est le propriétaire de soi. Être libre, c'est se posséder soi-même. Quiconque se possède dans son âme et dans son corps, celui-là est libre. Or, Dieu se possède ainsi, et à un

degré qu'il ne nous est pas permis de concevoir, parce que la liberté dont nous avons l'idée par la nôtre n'est qu'une ombre de la vraie liberté. En quelque état d'indépendance que nous élèvent la fortune, le génie, l'autorité, la vertu, il reste en nous des liens que nous ne saurions détruire qu'en nous séparant de la nature et de l'humanité, solitude chimérique, qui, fût-elle réalisable, ne serait que la mort voilée par l'orgueil d'un nom fastueux. Nous ne pouvons respirer sans être les sujets de l'air qui enfle et rafraîchit notre poitrine, ni marcher sans obéir à la terre qui nous porte, ni penser sans nous asservir aux images que nous recevons des corps, ni vivre sans payer aux plantes et aux animaux le honteux tribut d'une apparente domination : l'esclavage nous presse de toutes parts, et chacun de nos actes, même ceux où nous nous croyons les maîtres, renferme avec un signe de notre dépendance une insulte à notre vanité. Dieu seul ne dépend de rien, parce qu'il vit de soi et par soi; immobile en son éternité solitaire, son être, sa pensée, sa vie, son action, c'est lui-même et rien que lui. Il est, voilà son nom, et voilà sa liberté. Étranger à tout lien par la force métaphysique de son essence, il ne connaît non plus d'obligation morale avant de l'avoir voulue. Car, à qui devrait-il, puisqu'il est seul? Une dette suppose que l'on est deux, et si Dieu est plusieurs dans le secret impénétrable de son intime épanchement, cette pluralité ne multiplie pas sa substance et ne détruit pas son unité. Il n'est toujours que lui, de

lui et par lui; sa triple personnalité se résume en un seul droit qui est le sien. Sans doute, la loi éternelle de justice préexiste dans l'essence divine dont elle fait partie; mais tant que Dieu est seul, cette loi demeure sans application, attendant en silence l'heure où elle rencontrera au dehors les relations qu'elle doit régler.

Ainsi Dieu est libre d'une liberté incomparable; il se possède pleinement; il est par nature sans lien et sans obligation. Comment s'affranchira-t-il de cette liberté? Comment, sans blesser son essence, sortira-t-il de cette absolue propriété de soi? Quand on a des dettes, on sort de la propriété en les payant; quand on n'en a pas, qu'on est parfaitement libre et le maître, on sort de soi et de sa propriété par un moyen très-simple, quoique merveilleux, par le don gratuit. On se possède et on se donne; on se donne d'autant mieux qu'on se possède avec plus de plénitude. Se posséder est le premier acte de la vie divine; se donner est le second. Mais le premier acte est nécessaire, tandis que le second dépend de la libre volonté de Dieu, sauf dans cette effusion intérieure, d'où procède le mystère de la très-sainte et ineffable Trinité. Le don gratuit est une conséquence de la liberté absolue de Dieu à l'égard de tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire à l'égard de tout. La créature, au contraire, se doit avant de se donner, parce qu'elle a reçu d'autrui avant même qu'elle fût. Que ne doit pas l'homme en particulier à ceux qui l'ont précédé dans la vie? Que

n'a-t-on pas fait pour cet être innommé encore, inexistant, qui pouvait venir ou ne pas venir, et qui apparaissant un jour a pris sa place dans un ordre préparé, mais préparé par les sueurs, les larmes et le sang des générations? Cependant l'homme n'est pas tout lien et toute servitude, et c'est pourquoi il connaît aussi la gloire du don gratuit. Le don gratuit est l'âme de l'amour humain comme de l'amour divin; car l'amour, quel qu'il soit, renferme dans son essence le dévouement volontaire, et qu'est-ce que le dévouement volontaire, sinon le don gratuit de soi-même, l'imitation de l'acte par lequel Dieu se communique à des êtres dont il n'avait pas besoin et qui n'avaient aucun droit sur lui?

Mais il existe entre le don gratuit humain et le don gratuit divin des différences sensibles qu'il importe de vous dire. L'homme, dans ses affections les plus pures et les plus ardentes, cède à l'attrait des qualités qui ornent l'objet de son choix. Son choix est libre, et pourtant déterminé par des mérites qui le précèdent et dont il n'est que l'auteur. Dieu, au contraire, avant de choisir et d'aimer, ne découvre rien nulle part que le néant. Le premier moteur de ses préférences n'est pas la créature, puisqu'elle n'existe pas, ni les beautés qu'elle renferme au moment de la création, puisque c'est lui qui en est le dispensateur souverain. Il aime et il se donne par un mouvement qui vient de lui seul, et qui est la cause originelle de tout le bien qui se rencontre dans l'être créé. Celui-ci,

en vertu de son libre-arbitre, aidé de la grâce, peut se tourner ensuite vers Dieu, et mériter vraiment son amour, mais il n'en reste pas moins établi que Dieu a commencé, et a commencé sans autre raison déterminante que sa libre et absolue bonté.

En second lieu, quoique l'homme n'ait pas besoin d'aimer tel ou tel de ses semblables, il a cependant besoin d'aimer ; son cœur est un abîme qui appelle à haute voix la plénitude et le rassasiement que l'amour seul contient. Lors donc qu'il se donne, il se donne par une impulsion dont il est à la fois la victime et le bénéficiaire ; il pourra mourir de son amour, mourir de douleur ou de joie, mais en quelque manière que son sacrifice se consomme, il se trouvera lui-même dans son sang répandu, et il ne pourra se rendre le témoignage de s'être livré sans s'être satisfait. Pour Dieu, il n'en est pas ainsi. L'amour, qui est sa nature encore plus que celle de l'homme, obtient au dedans de lui-même, dans les plis et replis de sa triple personnalité, une ineffable et pleine satisfaction, et lorsque de cet éternel enivrement il jette un regard sur les mondes qui ne sont pas encore, il sait, il voit qu'il n'a pas besoin d'eux pour aimer et pour être aimé. Le mystère est accompli tout entier au dedans de son essence, et s'il lui permet de déborder sur les siècles, ce sera par une effusion dont la gratuité sublime ne trouvera jamais l'univers assez reconnaissant.

Enfin ce que l'homme donne à l'homme dans l'amour le plus généreux n'est pas au-dessus de l'homme ;

celui qui reçoit est l'égal de celui qui donne, et ce qui est donné et reçu entre eux est de même nature que le cœur de l'un et de l'autre, faible, borné, mortel. Mais qu'il en est autrement quand c'est Dieu qui est le donateur ! Ce qu'il épanche sur sa créature, c'est l'infini, c'est une semence de l'éternité, une aspiration à sa propre vie dans une âme qui en est naturellement incapable, et plus tard, si cette âme est reconnaissante et fidèle, une union étroite et indissoluble, entre elle et lui, entre le néant et la perfection, la misère sans bornes et la suprême félicité. Là encore le don est gratuit d'une gratuité incompréhensible à notre pensée, et devant laquelle l'homme ne peut plus parler de ce qu'il donne, fût-ce mille fois son être tout entier.

Tout cela, Messieurs, vous fait juger combien est importante, dans l'économie du gouvernement divin, cette première loi fondamentale que j'exprimais ainsi : Dieu est libre, et tous ses dons sont gratuits. Voici la seconde : *Dieu dispense à tous les êtres libres les secours dont ils ont besoin pour atteindre leur fin.*

En effet, une fois la créature mise au monde et volontairement appelée de Dieu à une fin qui est sa destinée, Dieu ne peut plus sans injustice lui refuser les moyens de parvenir au but où il l'attend, parce qu'il lui a commandé de s'y rendre. Or, les intelligences libres, et l'homme en particulier, ont reçu de Dieu la vocation de le connaître, de l'aimer, de le servir, et de le posséder un jour face à face dans une vraie et pénétrante contemplation. Telle est leur fin, et cette

fin, aucune créature, si élevée qu'elle soit, n'est capable d'y atteindre d'elle-même, à cause de la disproportion infinie qui existe entre le créé et l'incréé. Il faut donc, pour que la pensée de Dieu se réalise, pour que le droit conféré aux intelligences ne soit pas chimérique, et leur devoir impossible à remplir, il faut que Dieu lui-même vienne à leur aide par un secours persévérant de lumière et de force qui les attire dans l'atmosphère naturellement inaccessible de leur divine vocation. Ce secours, nous l'avons dit ailleurs, s'appelle la grâce. La grâce doit donc être le bénéfice de tous, parce qu'elle est le besoin de tous, le moyen de tous, et que tous sont appelés. Aussi le voyons-nous déclaré de la sorte à chaque page de l'Ecriture. Salomon disait : *Il n'y a pas d'autre Dieu que vous qui prenez soin de tous..... C'est votre vertu qui est le principe de la justice, et parce que vous êtes le Seigneur de tous, vous avez pitié de tous*[1]. Saint Jean-Baptiste dira du Sauveur des hommes : *C'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, qui est antérieur à moi, et de la plénitude duquel nous avons tout reçu*[2]. Saint Jacques dira : *Dieu donne à tous avec abondance*[3]. Et saint Pierre : *Dieu agit avec patience à cause de vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent, mais*

[1] Sagesse, chap. 12, vers. 15 et 16.

[2] Saint Jean, chap. 1, vers. 15 et 16.

[3] Epître cathol., chap. 1, vers. 5.

que tous reviennent à pénitence[1]. Et saint Paul : *Nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes.... Le Christ est mort pour tous.... De même que tous sont morts en Adam, tous seront vivifiés dans le Christ*[2]. Et l'Eglise priant le samedi-saint pour les hérétiques, les Juifs et les païens : *O Dieu tout-puissant et éternel, qui êtes le Sauveur de tous, qui ne voulez la mort d'aucun.... qui ne repoussez pas même de votre miséricorde la trahison des Juifs.... qui ne cherchez point la mort des pécheurs, mais toujours leur vie !* Et saint Thomas d'Aquin : *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et c'est pourquoi la grâce ne manque à aucun, mais il se communique à tous, autant qu'il est en lui*[3].

Ces magnifiques témoignages du droit des intelligences au secours de Dieu me dispensent de tout raisonnement ultérieur, et je passe à la troisième loi fondamentale du gouvernement divin, dont voici la teneur théologique : *Dieu respecte l'efficacité d'action des êtres libres, soit pour le bien, soit pour le mal.*

Etre secouru, Messieurs, être éclairé, fortifié, gouverné en un mot, ce n'est pas perdre dans l'action

[1] IIe Epître, chap. 3, vers. 9.

[2] Ire Epître à Timothée, chap. 4, vers. 10. — IIe Epître aux Corinthiens, chap. 5, vers. 15. — Ire Epître aux Corinthiens, chap. 15, vers. 22.

[3] Sur l'Epître aux Hébreux, chap. 12.

qui nous aide l'énergie et le mérite de notre propre action. Autrement il faudrait dire que gouvernement et servitude c'est une seule chose, et même cette expression ne suffirait pas encore, mais il faudrait dire que gouverner c'est absorber, c'est annihiler l'être sujet au gouvernement. En effet, l'être n'est rien qu'une activité dans une substance, et l'activité n'est réelle que par l'action qui en jaillit. Or, qu'est-ce qu'une action qui manquerait d'efficacité ? Qu'est-ce qu'une action dont le principe nous serait étranger, dont la responsabilité ne nous appartiendrait pas, dont le résultat final reviendrait tout entier à un autre que nous ? Il est manifeste qu'une telle action serait un pur néant, qui entraînerait dans son inanité continue la suppression de l'activité elle-même, et par suite l'anéantissement moral de l'être ainsi dépouillé au dedans et au dehors de lui de toute cause et de tout effet. Il resterait, je le veux bien, une substance, mais une substance inerte, qui aurait à peine l'honneur de servir d'instrument passif au moteur inexorable de son infériorité. Dieu, en agissant ainsi à l'égard de ses créatures libres, agirait en contradiction de la nature qu'il leur a donnée, et il n'aurait pas même l'excuse de les conduire sûrement à leur fin. Car leur fin n'est pas seulement la béatitude, mais la perfection. La béatitude serait compatible peut-être avec la passivité absolue; la perfection suppose dans une créature l'acquisition du mérite personnel par l'emploi libre de l'activité.

C'est pourquoi le gouvernement divin, en raison même de son but, doit à la liberté des intelligences un respect profond. Il doit, tout en les dirigeant, leur laisser la qualité de cause, qualité sans laquelle l'action ne serait en eux qu'une apparence, et l'activité qu'un mensonge. Dieu est la cause première, parce qu'il a produit le monde et qu'il le gouverne ; les esprits sont la cause seconde, parce qu'ils produisent des actes efficaces sous le gouvernement de Dieu. Et cette efficacité ne va pas seulement à faire librement ce que Dieu leur inspire de faire, mais à lui résister par une énergie victorieuse, et à substituer l'empire de leur volonté à l'empire de ses conseils, de ses commandemens et de ses impulsions. Quand les esprits obéissent au mouvement divin qui sollicite leur concours, ils travaillent à l'œuvre de la perfection et de la béatitude de tous : c'est le bien. Quand ils se refusent aux inspirations de la grâce et méconnaissent le vouloir de Dieu par un vouloir contraire, ils travaillent à la dégradation et au malheur de tous : c'est le mal. Dans le premier cas, ils sont les coopérateurs de Dieu ; dans le second, les instrumens de leur propre perversité. Mais toujours ils sont libres, actifs, puissans, responsables, véritablement causes dans le drame profond de l'universelle destinée.

Ce drame, il s'en faut donc bien, n'est pas un spectacle préparé d'avance, où chaque personnage a reçu son rôle et le remplit fidèlement. Les esprits et les mondes ne viennent pas, sous l'œil de Dieu, lui réciter

une pièce qu'il a composée pour son plaisir et qu'il se fait jouer par des acteurs dont la pensée répond à sa pensée, le vouloir à son vouloir, et où les catastrophes morales ont été prédestinées à l'ornement du tout. Non, Dieu ne veut pas le mal, il a pour lui l'horreur d'une infinie sainteté; le mal est son adversaire, le mal se prend corps à corps avec lui, et s'il en avait le pouvoir, il le précipiterait du trône d'où sa Providence le voit et le permet, afin de laisser pleinement aux fils de la liberté ce titre magnifique de cause sans lequel la vertu n'aurait pas tout son lustre, l'amour tout son prix, la récompense toute sa vérité. Dieu et les esprits, dans le drame de la destinée, sont chacun à leur place des acteurs sérieux qui ne font pas tout ce qu'ils souhaitent, qui ne veulent pas tout ce qu'ils peuvent, les esprits parce qu'ils sont bornés, Dieu parce qu'il est Dieu, et que sa toute-puissance même arrête sa toute-puissance par respect pour la sincérité du but qu'il nous a donné. Si Dieu eût jeté dans la balance le poids total de son action, c'en était fait du mystère même des choses libres. Quel que fût l'art avec lequel il aurait exclu la possibilité du mal, en quelque manière qu'il eût introduit dans les âmes l'influence maîtresse de sa grâce, par cela seul qu'elle eût toujours, en tout temps, tout lieu, tout esprit, obtenu son effet, il ne fût resté rien de grave et d'héroïque dans le combat des destins. Le péril manquant, la gloire eût manqué, et Dieu n'eût pas voulu préparer à de si faibles vertus un si haut couronnement.

Mais, puisque Dieu respecte la libre efficacité des esprits jusqu'à leur permettre le mal, quelle est donc la mesure de puissance qui reste à son gouvernement? Se borne-t-il à répandre dans les âmes une certaine quantité de lumière et de force, sans rien prévoir ni disposer du cours des choses? Ne suit-il aucun plan? Son plan, s'il en a un, est-il supérieur à la révolte des esprits, ou bien est-il tantôt brisé, tantôt rectifié, selon que le bien et le mal l'emportent tour à tour l'un sur l'autre?

Messieurs, il est manifeste que Dieu suit un plan, parce qu'aucune sagesse n'agit à l'aventure; mais il est manifeste aussi que ce plan ne se réalise pas dans toutes ses parties d'une manière infaillible, sans quoi le mal serait inefficace, ou bien il eût été directement prédestiné de Dieu comme un élément essentiel de l'ordre expressément voulu de lui, ce qu'il est impie d'affirmer. Le mal n'est pas prédestiné de Dieu; le mal existe, le mal est une violation du plan divin : donc ce plan n'obtient pas son entière réalisation. Mais Dieu le rectifie incessamment en transportant ses grâces, et en tirant le bien du mal par une manœuvre sublime qui maintient dans le monde la vérité et la justice, sans que jamais la prévarication des intelligences puisse en éteindre le règne et le flambeau. Le mal se fait ainsi sa part, mais une part impuissante, qui n'altère l'ordre que pour mieux le révéler. Sous la main réparatrice de Dieu, les ténèbres éclairent, le mensonge témoigne, la négation affirme, le blasphème

adore, et toute l'armée des esprits reconnaît tôt ou tard dans son triomphe la victoire de Dieu.

Le gouvernement divin, considéré dans la coordination de ses actes, se décompose donc en deux plans, le plan primitif et le plan rectifié. Le plan primitif renferme l'enchaînement des choses et des grâces, tel qu'il eût été, si les créatures libres eussent en tout répondu aux inspirations de Dieu, et soumis pleinement leur volonté à la sienne. Le plan rectifié renferme l'enchaînement des choses et des grâces, tel qu'il est résulté de l'obéissance et de la révolte, du mérite et du démérite des esprits, dont l'efficacité réelle forme avec l'action divine le mouvement complexe et définitif de l'univers moral. Ainsi, pour me servir d'un exemple, le paradis de délices où l'homme fut placé à son origine appartenait au plan primitif de la Providence, l'incarnation et la passion du Fils de Dieu appartiennent au plan postérieur ou rectifié; car le Verbe divin n'eût pas pris chair et souffrance, si l'homme n'avait pas rompu la trame de sa destinée par la prévarication. Sans doute, Dieu avait permis et prévu cette prévarication; mais il ne l'avait ni souhaitée, ni préparée, parce qu'il est impossible à la sainteté infinie de souhaiter et de préparer le mal. D'où il suit que comme il y a deux plans de gouvernement divin, le plan primitif et le plan rectifié, il s'y rencontre aussi deux prédestinations, la prédestination primitive et la prédestination rectifiée. En effet, tout plan suppose que l'intelligence prévoit une suite d'ac-

tions coordonnées pour un but, et que la puissance éclairée par la prévision pourvoit à ce que les moyens soient en proportion avec la fin. Or, ce double acte de prévoir et de pourvoir, appliqué au gouvernement de la Providence, s'appelle prédestination, et puisque la Providence s'est tracé deux plans de conduite, l'un idéal, l'autre repris en sous-œuvre, il s'ensuit que le mystère de la prédestination a éternellement subi le même partage et la même loi. Ainsi, pour me servir d'un nouvel exemple, la vocation de Saül à la royauté d'Israël appartenait à la prédestination primitive de ce jeune homme, sa réprobation causée par ses fautes fut un effet de la prédestination rectifiée. C'est pourquoi Dieu, dans l'Écriture, annonce qu'il se repent, qu'il retire ses promesses, qu'il transporte ses grâces, et il emploie mille expressions semblables qui n'auraient point de vérité si, réellement, il n'avait sous les yeux de premières résolutions modifiées par le défaut de concours des êtres qu'il avait idéalement prédestinés. Sans doute, l'intelligence divine n'est pas sujette comme la nôtre à des successions et des retours, et tout en Dieu prend la forme sacrée de l'unité. Mais cette unité, comme nous le voyons dans le mystère même des trois personnes coéternelles, n'exclut pas la distinction, et par conséquent rien n'empêche que d'un seul regard Dieu n'embrasse à la fois ce qu'il eût fait des esprits fidèles et ce qu'il fera des mêmes esprits révoltés contre son amour. En ce sens, il n'y aura, si on le veut, qu'une seule trame du gouver-

nement divin, un seul plan, une seule prédestination; mais de même que l'analyse physique découvre sept couleurs dans l'unité de la lumière, l'analyse métaphysique découvrira deux ordres de résolutions dans l'unité du prévoir et du vouloir de Dieu. C'est là, ce semble, le nœud des contradictions apparentes de l'Écriture sur ce sujet profond. Quand saint Paul dit de Jacob et d'Esaü : *Avant qu'ils fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien ni mal, afin que le décret de Dieu eût pour base l'élection et non les œuvres, il leur fut annoncé que l'aîné servirait le plus jeune*[1] ; quand, dis-je, saint Paul tient ce langage, il parle évidemment de la prédestination primitive, antérieure à tout mérite, et n'ayant d'autre règle que la liberté même de Dieu. Quand saint Pierre dit : *Mes frères, efforcez-vous par vos bonnes œuvres de rendre certaines votre vocation et votre élection*[2] ; il parle évidemment de la prédestination rectifiée, c'est-à-dire de ce que peut l'usage de notre libre-arbitre aidé de la grâce pour confirmer, infirmer ou même étendre l'effet de la prédestination primitive à notre égard. C'est en ce sens que saint Thomas d'Aquin a dit : *Encore que deux baptisés reçoivent une grâce égale, ils n'en usent pas également, mais l'un en tire un plus grand profit par ses soins, l'autre manque à la grâce de Dieu par sa négligence*[3].

[1] Épitre aux Romains, chap. 9, vers. 11 et suiv.
[2] 2e Épitre, chap. 1, vers. 10.
[3] Somme, 3e partie, question 69, art. 8, 2e argum.

La quatrième loi fondamentale du gouvernement divin peut s'exprimer ainsi : *L'ordre surnaturel étant la fin des êtres libres, l'ordre naturel est conduit et s'explique au point de vue de l'ordre surnaturel.*

Cela veut dire que la possession éternelle de Dieu étant notre vocation et notre fin, le monde visible avec tout ce qui s'y passe n'est pour nous qu'un lieu d'épreuve et de préparation : d'où il suit que ce monde n'est pas gouverné de Dieu en vue de l'état présent, mais en vue de l'état futur, par la raison décisive que le gouvernement est la direction des êtres libres vers leur fin, et que cette direction suppose nécessairement que tout se fait pour la fin et non pour le moyen. Ce seul mot, Messieurs, tout bref qu'il soit, vous explique les obscurités qui couvrent ici-bas les jugemens de Dieu sur les hommes ; il vous explique, en particulier, pourquoi trop souvent le juste est atteint par des maux qui semblent épargner d'heureux criminels. Qu'importe, en effet, que le juste souffre en passant des douleurs qui ne lui sont pas dues, puisqu'il marche vers une éternité plus vaste que sa vertu? Ou plutôt il importe beaucoup qu'il souffre, beaucoup pour lui et beaucoup pour nous. Pour lui, la souffrance est une occasion de mérite, un moyen de s'élever vers Dieu par la sincérité du détachement et l'héroïsme de l'immolation. Pour nous, le spectacle de ses malheurs nous avertit éloquemment que la terre n'est pas notre lieu, et qu'il faut chercher plus loin et plus haut la

raison de notre vie, le repos de nos vicissitudes et la récompense de nos devoirs remplis. Quoi de plus grand que de souffrir persécution pour la justice! Quoi de plus digne de Dieu, de l'homme et de la vertu! Arrière donc les questions puériles de la philosophie antique sur le gouvernement de la Providence, ou plutôt rendons-lui cette gloire de ne s'être point aveuglée tout à fait, et d'avoir entrevu dans le mystère des souffrances imméritées la preuve et les arrhes de notre immortalité. C'est ainsi que Socrate, condamné par Athènes, le présageait dans cette nuit fameuse où il expira. « Mes amis, disait-il, ne méconnaissons pas les dons du Ciel; croyons à Dieu, puisque je meurs injustement; croyons à la récompense invisible, puisque la récompense terrestre ne nous est pas donnée. Buvons avec joie le breuvage mortel, vous du cœur, moi des lèvres, car c'est un parfum de l'immortalité qui descend de Dieu sur nous. »

Telles sont en abrégé, Messieurs, les lois fondamentales du gouvernement divin. Je les ai disposées métaphoriquement par articles, afin de leur donner une plus grande clarté. Le premier établit le droit de Dieu sur les créatures et dans la distribution de ses grâces; le deuxième et le troisième expriment le droit des êtres libres à l'égard de Dieu et de ses dons; le dernier montre quel est, dans l'ordre de la Providence, le rapport du présent avec le futur, du temporel avec l'éternel. Éclairés par cette révélation, il nous sera maintenant permis de considérer dans le specta-

cle même des choses la marche du gouvernement divin, et de voir si elle répond en réalité aux lois dont nous venons de reconnaître la justice et la grandeur.

SOIXANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

DE LA DISTRIBUTION DES GRACES AUX AMES DANS LE GOUVERNEMENT DIVIN.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous connaissons les lois fondamentales du gouvernement divin. Il nous faut maintenant considérer ce gouvernement non plus d'une manière purement spéculative, mais dans les faits personnels et historiques qui sont sous nos yeux, afin de juger si les réalités répondent aux principes, les phénomènes aux lois. Ainsi considéré, le gouvernement divin se pré-

sente sous un double aspect, en tant qu'il régit les âmes prises chacune à part, et en tant qu'il régit l'ensemble de l'humanité. Nous l'envisagerons aujourd'hui sous le premier point de vue.

Or, dès que l'on jette un regard sur les âmes dans leurs rapports avec le gouvernement de la Providence, on y discerne aisément deux ordres de phénomènes, le phénomène de l'inégalité dans la distribution des dons divins, et le phénomène du progrès dans l'usage de ces dons. Inégalité, progrès, voilà le spectacle permanent qu'offrent les âmes à l'œil scrutateur du philosophe et du théologien. Nous devons en rechercher les causes, nous demander d'où vient l'inégalité dans le partage des dons de Dieu, et d'où vient aussi le progrès auquel a voulu les assujétir la main qui les distribue.

Tout homme naît créé à l'image de Dieu : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam* [1]. Tout homme naît racheté par le sang de Dieu : *Pro omnibus mortuus est Christus* [2]. Tout homme est appelé à l'éternité de Dieu : *Speramus in Deum vivum qui est salvator omnium hominum* [3]. Ces trois choses, l'image de Dieu, le sang de Dieu, l'éternité de Dieu, nous appartiennent à tous; elles sont le trésor commun de l'humanité, mais aussi le trésor personnel de cha-

[1] Genèse, chap. 1, vers. 27.
[2] IIe Epître aux Corinthiens, chap. 5, vers. 15.
[3] Ire Epître à Timothée, chap. 4, vers. 10.

que âme, le capital divin avec lequel tout esprit fait son avénement dans la chair. Car, de même que nous sommes investis par notre naissance d'un certain patrimoine que nous ont acquis nos aïeux, et qui, sous le nom de capital, est le premier fondement de notre vie terrestre, de même pouvons-nous appeler de ce nom le patrimoine que nous recevons du Ciel en naissant, et qui est le premier fondement de notre éternelle vie. Mais ce capital divin, donné à tous, ne leur est pas donné avec une mesure égale pour tous. Comme il y a des pauvres et des riches dans l'ordre naturel, il y a aussi des pauvres et des riches dans l'ordre surnaturel. Les uns viennent au monde pénétrés du souffle d'en haut, avec une foi si vive qu'elle ne leur coûte point d'effort, et que leur âme semble être une page de l'Évangile écrite de la main même de Dieu. Leurs sens, dociles aux ordres de la raison, ne connaissent pas les injures de la révolte, ou s'il arrive qu'un vent trop fort les émeuve un instant, ils se font de ce trouble passager une paix plus profonde, un ciel plus serein. Leurs jours sont des œuvres, leurs pas des grâces. D'autres, pesamment courbés vers la terre, ne lèvent qu'avec effort leurs yeux vers l'ordre invisible, et quand ils en recherchent le spectacle par un hasard plutôt que par une volonté, ils n'y discernent que des lignes mal éclairées qui éveillent leurs doutes autant que leur foi. L'orgueil altère en eux toutes les visions, et le goût des voluptés les détourne de ce qu'il leur est encore permis d'apercevoir. Entre ces deux ex-

trêmes, et dans une dégradation de nuances infinies, se range la multitude des âmes plus ou moins abondamment favorisées de Dieu.

Or, quelle est la cause de cette prodigieuse diversité dans la distribution des grâces? Pourquoi tous recevant le nécessaire, les uns ont-ils le superflu, les autres ne l'ont-ils pas? Pourquoi celui-ci est-il saint Pierre, celui-là saint Jean, ce troisième saint Paul? Est-ce pur effet du choix divin, ou bien la coopération libre et différente des âmes dans toute la suite des générations est-elle le nœud où ce mystère prend son éclaircissement? Sans contredit, Messieurs, la vertu personnelle et l'enchaînement héréditaire des mérites contribuent à dévoiler le secret de la Providence dans l'épanchement de ses dons. Mais ils ne suffisent pas à l'expliquer. D'une part, avant toute correspondance volontaire de l'homme, on remarque en lui une action plus ou moins efficace de la grâce divine, et d'autre part, cette action n'est pas toujours en rapport avec le trésor d'œuvres laissé par les aïeux à leur postérité. Il arrive même que l'impiété sort d'une souche bénie, et la bénédiction d'une race de colère, comme aussi quelquefois Dieu semble poursuivre d'une miséricorde spéciale l'âme qui le fuit avec le plus d'ingratitude et d'obstination. Encore que ces cas ne soient pas la règle générale, ils existent pourtant, ne fût-ce que pour arrêter notre esprit en face des jugemens de Dieu et nous interdire une trop facile appréciation de leurs causes.

Que dirons-nous donc? Recourrons-nous à cette loi fondamentale que nous avons écrite en tête de la législation providentielle : *Dieu est libre et tous ses dons sont gratuits.* Il est vrai, Messieurs, et vous en avez vu la démonstration, Dieu ne doit rien à personne avant de lui avoir promis et donné, mais quand il s'agit du plan général de l'ordre surnaturel, la liberté n'exclut pas dans l'intelligence divine une raison qui la dirige et dont nous avons le droit de rechercher les motifs. Dieu pouvait s'arrêter à l'un ou à l'autre de ces plans, ou dispenser à tous une grâce égale, qui n'aurait reçu d'accroissement qu'en proportion du mérite et du démérite de chacun, ou bien, tout en laissant aux efforts personnels une influence sur le cours ultérieur de la grâce, en distribuer dans le principe une part inégale aux esprits créés. Dieu a choisi le second plan, et nous nous demandons pourquoi. Nous nous demandons pourquoi, parce qu'il nous est impossible de supposer que Dieu ait fait ce choix au hasard, sans se rendre compte à lui-même de sa prédilection, et que s'il s'en est rendu compte, il nous est permis, avec le respect d'une intelligence bornée pour l'intelligence suprême, d'interroger le mystère d'une volonté qui nous touche d'aussi près.

Or, un plan, quel qu'il soit, est un ordre, et l'ordre renferme quatre élémens que je vais dire. Premièrement, la multiplicité. En effet, l'ordre est un enchaînement de relations disposées avec harmonie, et les

relations supposent que l'on est plusieurs, c'est-à-dire la multiplicité. Et plus l'ordre est vaste, étendu, profond, plus la multiplicité y entre et s'y accroît, mais avec un second élément, qui est la similitude. Car il n'y a que les êtres semblables qui soient susceptibles de se lier entre eux par des relations. A quoi il faut joindre la variété, sans laquelle la similitude, au lieu de produire l'harmonie, n'engendrerait qu'un tissu froid et monotone, incapable de donner à la vue de l'esprit comme à la vue du corps cette satisfaction qui naît de la beauté. Choisissez dans la nature la plus belle des choses créées, le cèdre ou la rose, le lion ou l'homme, et réduisez l'univers à cette chose unique indéfiniment multipliée, sans qu'il apparaisse nulle part dans ses traits la plus légère modification : je vous le demande, que deviendra la beauté et par conséquent l'ordre de l'univers ? Vous n'y rencontrerez même plus l'étendue, et l'on pourrait dire que la multiplicité s'y perdrait dans la foule insignifiante causée par une identique répétition. Le cèdre ou la rose vue quelque part, vous auriez tout vu, et l'immensité de la nature, tout en subsistant, ne serait plus qu'un obscur et imperceptible point. Mais la variété dans la similitude et la multiplicité n'achèvent pas encore la notion de l'ordre : il y manque le trait suprême, qui est l'unité. Il faut que tous les êtres dont se compose l'ensemble, à quelque distance qu'ils soient les uns des autres et malgré l'opposition de leur figure et de leur mouvement, se ramènent à une seule vie

embrassée d'un seul coup d'œil. Il faut que le multiple soit un, que l'un soit multiple, que le multiple soit semblable et divers, semblable pour tendre à l'unité, divers pour y mieux tendre encore ; car l'unité est la pénétration réciproque des êtres, et les êtres se pénètrent à la fois par leur similitude et leur diversité. « Nie-moi quelque chose, afin que nous soyons deux, » disait un ancien à son ami trop complaisant ; « Accorde-moi quelque chose, afin que nous soyons un, » aurait pu répondre l'interlocuteur.

Tel est donc l'ordre : multiplicité, similitude, variété, unité. Qu'en conclure, me direz-vous ? Ah! qu'en conclure, vous l'allez voir. La multiplicité est de sa nature indifférente à l'égalité ou à l'inégalité; elle subsiste aussi bien avec des êtres égaux qu'avec des êtres inégaux. La similitude, au contraire, appelle déjà l'inégalité ; car elle est d'autant plus sensible, que certaines nuances interviennent entre les objets pour les distinguer. Mais, en admettant que des êtres semblables ne perdissent rien du mérite de leur similitude dans une égalité parfaite, il n'en est plus ainsi, lorsqu'on ajoute à la notion de leurs rapports celle de leur variété. La variété suppose le plus et le moins, le grand et le petit, le vaste et le restreint, le ruisseau et l'océan, l'abîme du néant et l'abîme de l'élévation. Quoi que vous fassiez par un effort de compensation impartiale, jamais le lierre n'égalera le chêne qu'il étreint de ses fragiles anneaux, jamais la mousse attachée aux flancs humides du rocher n'égalera l'oiseau brillant

dont elle tapisse le nid, jamais l'herbe foulée aux pieds du pâtre n'égalera le lys qui bravait la pourpre de Tyr et de Salomon. La variété se rencontre jusque dans les êtres de même famille, et les nuances qu'elle y produit, sans détruire leur identité de nature, y causent pourtant de sensibles inégalités. Que sera-ce entre des êtres qui, n'ayant pas la même constitution, n'appartiennent pas à la même espèce? Et par là, Messieurs, vous comprenez déjà comment l'inégalité fait partie de la nature même de l'ordre ; mais allez jusqu'au bout, considérez que l'unité, qui est le caractère suprême et dernier de l'ordre, tient par son essence à l'idée de hiérarchie, puisque rien n'est ramené à l'un que par la subordination, et alors vous saurez tout ce qu'il entre d'inégalité dans une ordonnance de choses quelle qu'elle soit. Sur quatre élémens de l'ordre, un seul, la multiplicité, est indifférent de soi à l'égalité ou à l'inégalité ; les trois autres appellent l'inégalité dans une gradation croissante : la similitude un peu, la variété beaucoup, l'unité davantage encore. Telle est la loi.

Or, Dieu, qui est l'ordre, ne peut faire que de l'ordre. Soit donc qu'il étende la main pour créer des mondes ou pour épancher des grâces, soit qu'il prenne le temps ou l'éternité pour l'orbite de ses bienfaits, il distribue la vie avec nombre, poids et mesure, nommant les anges après les séraphins, jetant les satellites autour de leurs soleils, élevant les monts sur les collines, conduisant les fleuves aux mers,

élisant l'un de préférence à l'autre, faisant enfin de similitudes et de diversités innombrables un seul monde pour un seul Dieu. C'est son droit qui le permet, sa volonté qui l'ordonne, sa puissance qui l'exécute, sa raison qui le justifie, et l'univers, expression de tout ce qu'il est, nous redit à la fois son droit, sa volonté, sa puissance et sa raison. Avouons donc hardiment avec saint Paul que Dieu a voulu l'inégalité des grâces par un dessein premier et principal, et disons avec lui : *Le vase demandera-t-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait de la sorte*[1] ? Car tout vase, même celui qui a été préparé pour des usages d'ignominie, appartient à l'ordre général d'une maison, et y trouve avec sa place la gloire de l'utilité. Dans la maison de la grâce, d'ailleurs, tout vase est un instrument libre et méritoire, qui a le temps pour épreuve, l'éternité pour but, et qui peut, à force de vertu, rectifier sa prédestination originelle, et s'élever au plus haut degré de l'honneur final.

Mais remarquez un autre point de vue de l'inégalité prédestinée. L'ordre étant un par la pénétration réciproque des êtres qui le composent, ce qui est donné à l'un d'eux comme sa dotation personnelle appartient véritablement à tous. Si Dieu allume un astre au plus haut du firmament, c'est pour éclairer les mondes; il n'y a qu'un soleil, mais tous les yeux le voient, et la plus obscure planète rejetée à l'extrémité du ciel

[1] Épitre aux Romains, chap. 9, vers. 20.

reçoit la lumière et la chaleur de l'astre privilégié. De même, parmi nous, si un homme s'élève et conduit son siècle, ce n'est pas en vue de sa gloire propre qu'il a été tiré de la multitude; mais en vue du peuple auquel il a été donné, et qui abrite sous son génie le cours las et incertain de sa destinée. L'instinct populaire ne s'y trompe pas; il salue dans le législateur qui lui rend des lois ou dans le capitaine qui lui rend la victoire, le ministre de son salut, et il fait de l'élévation d'un seul homme la commune et solidaire élévation de tous. Quel peuple s'y est jamais mépris? Quel ostracisme n'a pas tôt ou tard ramené dans la patrie les os illustres, et élevé à leur mémoire des tombeaux aimés? L'histoire d'un peuple est celle de ses grands hommes; il oublie tout, excepté eux, et en se souvenant d'eux seuls, il est persuadé qu'il se souvient assez de lui-même. Combien plus en est-il ainsi dans l'ordre surnaturel, dans cet ordre où les législateurs sont des saints, les conquérans des apôtres, les citoyens des martyrs, et où l'abnégation de soi consomme les vertus qui s'épanchent sur tous! Est-ce que quand saint Paul tombait à Damas sous la foudre de sa conversion, Dieu entendait lui donner, dans une élection égoïste, la vérité, l'éloquence et le courage pour lui seul? Oh! non, l'Écriture nous le dit assez, Dieu l'envoyait aux nations, il en faisait le témoin universel de sa vie ressuscitée, le glaive étincelant de sa parole, l'homme du Juif, du Grec, du Romain, du barbare, et il se proposait de faire tomber sa tête, après qu'elle

aurait luï sur le monde, dans un holocauste éternellement visible au genre humain. Saint Paul était un don du Ciel à l'humanité régénérée, sa grâce était la grâce de tous, sa prédestination la prédestination de son siècle et des siècles à venir. Aussi entendez-le lui-même vous parler de ce mystère, il vous dira dans son grand langage : *Dieu donne à chacun une manifestation de l'esprit pour l'utilité commune ; à l'un la parole de sagesse par l'esprit, à l'autre la parole de science par le même esprit, à celui-là la grâce de foi dans le même esprit, à celui-ci la grâce de guérison dans l'esprit qui est un ; puis les œuvres des vertus, le ministère de prophétie, le discernement des âmes, le don des langues, l'interprétation des discours : et c'est un même esprit qui opère tout cela, en se partageant entre tous comme il lui plaît*[1]. Et si vous lui en demandez plus expressément la raison, il vous dira : *Car de même que le corps est un dans une multitude de membres, et que la multiplicité des membres n'empêche pas l'unité du corps, ainsi est le Christ. Ainsi tous avons-nous été baptisés en un seul esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit gentils, soit esclaves, soit libres*[2]. Vous l'entendez, il en appelle à l'unité et à la solidarité de l'Eglise pour justifier la différence d'effusion des grâces, et

[1] Ire Epitre aux Corinthiens, chap. 12, vers. 7 et suiv.
[2] Ibidem, vers. 12 et 13.

comme il prévoit encore la plainte de l'égoïsme qui se croira mal partagé, il ajoute immédiatement : *Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? s'il était tout ouïe, où serait l'odorat ?..... s'il n'y avait qu'un membre, où serait le corps ? mais maintenant vous êtes plusieurs membres pour être un seul corps..... Et ce corps, c'est celui du Christ*[1].

Les dons de Dieu sont personnels dans le siége qui les porte, universels dans l'office qu'ils doivent remplir. Et c'est ce qui explique l'horreur que le genre humain eut toujours pour l'envie. Les hommes estiment l'orgueil ; ils pensent voir dans une certaine fierté le signe d'une âme qui comprend son excellence et qui est prête aux plus grands sacrifices pour en défendre l'honneur. Je n'examine pas jusqu'à quel point ce sentiment est juste ; je le constate seulement, pour vous faire remarquer que le monde, qui estime l'orgueil, méprise l'envie, cette fille pourtant naturelle de l'orgueil. C'est que l'envie, au lieu de chercher sa gloire dans ses propres dons, veut s'élever par la haine et l'abaissement des dons d'autrui, mouvement injuste, égoïste, étroit, qui, dans la spoliation d'un homme, aurait pour terme la spoliation du genre humain. L'envie est une conspiration d'un seul contre la grandeur de tous, et tous le sentent ; tous comprennent qu'elle hait la lumière parce qu'elle n'est pas la lumière, semblable à un aveugle qui tenterait

[1] Ire Epître aux Corinthiens, vers. 17, 19, 20, 27.

de monter au firmament pour en arracher le soleil. De quelle excuse peut se voiler une passion aussi insensée, de quelle vertu peut-elle se couvrir ? C'est donc justement qu'elle tombe sous le mépris de tous : mais ce mépris nous prouve que l'inégalité dans le partage des dons est une loi naturelle, équitable, utile à tous, digne à la fois de l'homme, du monde et de leur auteur.

Cependant, Messieurs, nous sommes loin encore d'avoir expliqué le mystère de la diversité dans la prédestination des grâces. On conçoit bien que l'ordre, considéré en général, exige cette diversité, mais pourquoi est-ce l'un qui en reçoit le bénéfice et l'autre qui en subit la défaveur ? Dieu veut l'inégalité, j'y consens; elle est nécessaire, soit : mais il n'est pas nécessaire que ce soit l'un plutôt que l'autre à qui profite le choix divin. Saint Jean pouvait, comme saint Pierre, être appelé à la fonction privilégiée de chef de l'Eglise ; il pouvait, comme lui, au lieu d'être surnommé *fils du tonnerre,* prendre le nom de *Céphas,* et s'entendre dire : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* Pourquoi l'un fut-il élu de préférence à l'autre ? Ici, Messieurs, nous touchons aux dernières profondeurs de la théologie et de la destinée, et force nous est de remonter à l'origine des choses.

Adam, je vous l'ai dit autrefois, était le principe et le représentant unique de sa postérité ; il contenait dans sa vie la vie de tous, dans sa science la science de tous, dans son innocence et sa beauté l'innocence

et la beauté de tous : le genre humain avait reçu en lui une mesure égale de biens, et père impartial autant qu'universel, il était chargé d'en ouvrir la source sur toutes les générations par un épanchement qui devait suivre la loi du mérite à chaque degré. Comme une eau sortie du même bassin, au pied des monts, s'en va selon la pente des terres et se divise en mille rameaux, ainsi le don primordial fait aux hommes dans la personne de leur père commun devait se distribuer à sa race tel qu'il avait été primitivement dispensé, et ne souffrir d'altération que par la libre activité de ses dépositaires successifs. Et cela était vrai des dons de la grâce aussi bien que des dons de la nature. Car Adam était à la fois le principe de la vie naturelle et de la vie surnaturelle de ses descendans ; il était homme et sacrement tout ensemble : comme homme, il devait transmettre la vie humaine, selon les lois de la génération extérieure; comme sacrement, il devait transmettre la vie divine, selon les lois d'une génération plus profonde cachée à tous les regards. Et dans l'un et dans l'autre cas, Dieu n'intervenait que pour protéger la libre communication de ce double capital primitif. Il laissait faire l'homme, parce que l'homme était roi, pontife, investi souverainement de la confiance de son créateur. L'action élective de la Providence ne devait paraître qu'en second lieu, lorsque chaque homme, ayant reçu le capital adamique dans son intégrité, eût surajouté à ce trésor de nature et de grâce l'effet de son travail personnel et de sa

propre vertu. Alors Dieu eût élevé les uns de préférence aux autres, selon la proportion de leurs mérites, et la hiérarchie se fût manifestée dans le monde comme un surcroît de perfection dû au concours de l'homme et de Dieu.

Cet ordre sublime, le péché le brisa. Adam, devenu prévaricateur, perdit dans sa personne le dépôt de la grâce qui lui avait été confié comme son trésor et celui de sa race. Il cessa d'être le principe de la vie surnaturelle, pour ne plus garder dans son sein entrouvert et dévasté que le flot corrompu de la vie de nature. Dans cet état de mutilation, nous ne recevons pas de lui le capital uniforme et plein qui devait être pour nous le point de départ de notre libre activité ; nous venons au monde sans la grâce, sans même en posséder un débris, pauvres et nus sous ce rapport, comme des naufragés qui abordent un rivage inconnu d'eux. Ce qui nous reste de notre premier père, c'est une nature infirme, infirme en tous, mais de plus sillonnée des diversités qu'elle recueille en passant à travers les siècles et les générations. Chacun de nos mille ancêtres a laissé une cicatrice bonne ou mauvaise sur la substance qui nous arrive par ces longs détours de la vie héréditaire, et victimes de leurs fautes comme bénéficiaires de leurs mérites, nous naissons plus ou moins pauvres, plus ou moins dénués de dispositions heureuses, selon les branches qui nous ont portés. L'avénement de l'âme dans la chair ne change en rien ces hasards de notre naissance; car,

en vertu des lois qui l'unissent au corps, elle en subit elle-même la physionomie, et y contracte avec la souillure commune du péché originel les nuances particulières qui s'y ajoutent par la diversité des filiations. Bien mieux, dans la doctrine de saint Thomas d'Aquin, Dieu imprime à l'âme une prédisposition analogue à celle du corps qui doit la recevoir, afin que l'harmonie de son alliance soit plus parfaite, et que la similitude du fils au père, qui appartient à l'essence de la paternité, obtienne une plus entière réalisation[1]. Ainsi l'homme naît différent de l'homme quant aux qualités naturelles, non par la volonté arbitraire de Dieu, mais par l'effet des lois générales qui président à la transmission de la vie, dont la source est plus ou moins corrompue, plus ou moins purifiée par le mérite et le démérite de nos aïeux. Je ne veux pas dire que Dieu s'interdise à jamais d'intervenir dans la dispensation de cet ordre de qualités; mais s'il le fait, c'est par exception, pour quelque grand dessein.

Cela posé, Messieurs, nous nous rendons compte de la distribution des inégalités de la nature : mais le mystère n'est point éclairci quant à la distribution des inégalités de la grâce. Dirons-nous que Dieu proportionne les unes aux autres, et que de même qu'il destine une âme plus parfaite à un corps plus

[1] *Manifestum est enim quòd quanto corpus est melius dispositum, tanto meliorem sortitur animam.* Somme, 1re partie, question 85, art. 7.

parfait, selon la doctrine de saint Thomas d'Aquin, il envoie aussi une grâce plus abondante à l'âme qui est le mieux douée d'intelligence, d'énergie et de native beauté. Ç'a été la pensée de ce fameux hérésiarque, Pélage, et de ses sectateurs, en y ajoutant que le don naturel entraîne la collation du don surnaturel par l'effet d'un mérite déterminant. L'Église a condamné Pélage. En effet, comment une qualité humaine reçue de nos ancêtres, même en invoquant le principe de la solidarité, pourrait-elle avoir un droit de justice à l'éternelle possession de Dieu renfermée en germe dans le don de la grâce? Quel rapport de proportion existe-t-il entre l'humain et le divin, le fini et l'infini? aucun. Un homme naît : il est d'un sang généreux; son intelligence embrassera un jour avec facilité tous les objets de la spéculation scientifique, il écrira heureusement, il parlera avec éloquence; son cœur aura du feu, de la pitié, de la tendresse; la vertu s'y ouvrira de grands chemins. J'admire cette magnifique dotation d'un homme : mais qu'est-ce que cela fait pour recevoir du Christ une meilleure part? Est-ce que Jésus-Christ est mort plus particulièrement au Calvaire pour les enfans de famille et les gens d'esprit? Est-ce qu'il a réservé une goutte de son sang pour les privilégiés de la nature? Non, il est mort pour tous, en présence de l'indignité de tous. Il a vu au pied de sa croix le grand et le petit, le pauvre et le riche, le poète et l'idiot, le cœur ardent et le cœur insensible; et tous il les a vus pécheurs, tous il les a

vus condamnés, tous il les a vus sans droit qu'à sa colère et à son abandon. C'est cette misère universelle qui a ouvert ses deux bras à droite et à gauche, et qui, arrachant de sa poitrine sa vie cruellement et surabondamment versée, lui a fait dire à tous : Buvez gratuitement!

Si l'ordre primitif, qui était l'ordre d'innocence, avait persévéré, l'homme, venant au monde avec la grâce, eût pu mériter immédiatement et donner lieu à une préférence de justice et de raison. Mais il vient au monde sans la grâce, et de plus avec le péché, deux fois impropre au royaume de Dieu. Comment Dieu discernerait-il en lui une cause de préférence? Et cependant il faut un choix, puisqu'il faut un ordre. Qui est-ce qui le fera? Qui est-ce qui marquera leur place à ces êtres dégradés, et leur distribuant la vie divine avec mesure, préparera dans cette première et libérale effusion l'éternelle harmonie de la cité de Dieu? Manifestement, ce ne peut être que Dieu. Quand un architecte a devant lui des matériaux également impropres à se placer dans le fondement ou dans le couronnement de l'édifice qu'il se propose d'élever, il ne cherche pas en eux le motif d'un choix qui ne s'y trouve point, il le tire de sa souveraine volonté : il prend ceux qu'il lui plaît, à droite, à gauche, au centre, et si vous lui demandez la raison qui le détermine, il ne vous comprendra même pas. Ce qui le détermine, c'est qu'il faut bâtir : et ainsi en est-il de Dieu bâtissant la Jérusalem céleste, avec cette différence que les pierres

qu'il emploie sont des pierres vivantes, des pierres douées d'action et de liberté, qui ne sont définitivement placées qu'après avoir accepté leur élection et transfiguré par leur concours la forme primitive qui leur avait été donnée sans leur vouloir. La cité de Dieu ne se construit qu'une fois, dans le ciel, mais elle se construit avec des matériaux qui se préparent ici-bas, et leur préparation finale est le résultat logique autant que mystérieux du double travail de la grâce et de la liberté. La grâce commence, la grâce choisit, la grâce prévoit et pourvoit ; mais la liberté accepte, confirme, infirme, étend, détruit, et toujours inséparable de l'impulsion divine, elle met pourtant son sceau propre à l'œuvre commune de l'éternelle édification.

En vous disant, Messieurs, que l'inégalité des grâces, dans son origine première, dépend de la volonté de Dieu, et n'a point dans les dons naturels son principe et son régulateur, je ne veux pas dire que la nature soit absolument étrangère à l'œuvre compliquée de notre prédestination. Il est loin d'en être ainsi. Car, en premier lieu, les dispositions innées favorisent ou contrarient plus ou moins l'influence de la grâce, selon leur degré de perfection morale, et il résulte de cette rencontre différemment heureuse un véritable élément de diversité dans le succès de la lutte entre l'âme et Dieu. Il est des cœurs naturellement simples et droits, qui ne cherchent point à se tromper : l'Evangile répond à leur droiture par la sienne, à leur simplicité par son

accent. Ils en discernent au goût la vérité, et chacune de ses paroles rend à leur oreille un son qui les persuade avant de les avoir convaincus. On pourrait dire qu'ils sont nés chrétiens. D'autres, plus habiles qu'ingénus, n'ont rien dans leur intelligence qui sympathise avec l'œuvre du Christ; ils pensent aisément que l'Evangile est un livre assez mal conçu et plus mal encore exécuté. Ceux-ci ont plus d'âme que de passion ; ils entendent le sacrifice de Jésus-Christ par leurs entrailles, et ils n'ont que de faibles efforts à tenter pour asservir leurs sens à la loi de l'immolation. Ceux-là ont des reins où le vice roule du feu, et la foi elle-même, la foi la plus sincère et la plus généreuse, tout en leur donnant la science de la pureté, leur laisse par derrière l'horreur d'affreux combats. Je pourrais étendre ces oppositions, Messieurs, mais leur nombre ne vous apprendrait rien que vous ne sachiez. Il est manifeste que le corps, selon sa température organique, altère plus ou moins les facultés de l'âme, et que le corps et l'âme ensemble, selon la perfection de la personnalité qu'ils constituent, opposent à l'action divine une résistance plus ou moins facile à surmonter. La même grâce peut donc, en tombant sur deux vases diversement préparés, y produire des résultats inégaux, et en ce cas l'inégalité ne vient pas de Dieu, mais de l'homme.

Gardez-vous de croire cependant que ce soit là une règle générale. Comme il n'y a pas de proportion entre la nature et la grâce, il arrive qu'un homme de bien

selon le monde éprouve à l'égard du christianisme de singuliers éloignemens, et qu'un scélérat ou une femme perdue se sentent attirés vers lui jusqu'à devenir des saints. Dieu se plaît, par ces exemples, à confondre tout l'art du raisonnement dans son application aux préférences divines, et à nous prouver que l'élection d'en haut ne dépend pas de motifs qui soient toujours à notre portée.

Toutefois, Messieurs, on peut expliquer, en bien des cas, ces anomalies apparentes de la distribution des grâces. Car, bien que nul n'ait un droit natif à une plus grande part dans l'héritage divin, et que les dispositions naturelles les plus heureuses n'entraînent pas nécessairement une correspondance sympathique aux mouvemens de l'ordre surnaturel, cependant il est prouvé par l'Écriture que certaines situations de l'homme et certains goûts de l'âme touchent le cœur de Dieu, qui leur a destiné gratuitement des secours plus étendus. Ainsi Jésus-Christ disait, en voyant l'incrédulité des pharisiens et la foi du peuple en sa parole : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savans et de ce que vous les avez révélées aux petits*[1]. Les petits, les pauvres, les simples, les ignorans, on le voit par l'expérience comme par l'Écriture, ont une part plus abondante au mystère de Jésus-Christ, non-seulement

[1] Saint Mathieu, chap. 2, vers. 25.

parce qu'ils ont moins reçu du côté de la terre, mais surtout parce qu'ils n'opposent point à la vérité la conjuration de l'orgueil et l'idolâtrie de la raison. Ils savent qu'ils sont peu et qu'ils ignorent beaucoup; leur pente est de s'en rapporter à la vertu qui leur fait du bien, et s'ils se détournent quelquefois de ce sentier où Dieu les illumine, c'est par l'effet d'une dépravation qui vient de plus haut qu'eux et qui démolit avec perversité dans leur âme sa naturelle construction. Le sage, au contraire, puise dans sa science une vanité qui le détourne de la foi; il s'imagine être le créateur de ses pensées, l'astre de son intelligence, la mesure du monde et de Dieu, et s'il rencontre en de si vastes sujets une ombre qui l'arrête, il s'en prend à la vérité plutôt qu'à son esprit, et se transforme en puéril contempteur des lois qu'il n'entend pas. Dieu hait et méprise ce pygmée qui le juge et le rejette; il se plaît à confondre ses desseins, à troubler ses notions, à en faire le jouet d'une historique crédulité, un monument de folie, à moins qu'un jour le doute de tout ne le ramène au doute de lui-même, et qu'un rayon d'humilité ne lui rende le Dieu des simples et des petits. C'est là, Messieurs, ce qui explique ce que je vous disais tout à l'heure des hommes de bien selon le monde, qui demeurent éloignés du christianisme pendant que des scélérats et des femmes perdues y entrent à pleines voiles : ceux-ci se méprisent, ceux-là s'estiment, et les uns et les autres accomplissent, mais diversement, la parole de l'Écriture : *Dieu ré-*

siste aux superbes et donne sa grâce aux humbles[1].

Vous le voyez donc, entre l'action de la justice déterminée par le mérite, et l'action de la bonté pure qui n'est déterminée que par elle-même, il existe en Dieu un troisième ordre d'actions qui a la convenance pour mobile. C'est le *quod decet* des anciens. Il joue dans toutes les œuvres divines un rôle considérable, qu'il importait de vous signaler. De ce que Dieu n'a pas promis et ne doit rien, il ne s'ensuit pas que ses dons n'aient plus d'autre règle que l'arbitraire. La convenance lui indique des solutions, et si vous me demandez ce qu'elle est, je vous répondrai qu'elle est la nuance entre la justice et la bonté. La justice suppose un droit, la bonté un don gratuit, la convenance une raison de faire qui n'est pas encore un titre. Le plus fréquent et le plus sensible exemple que nous en ayons dans la matière qui nous occupe, est l'application du mérite des aïeux à leur postérité.

Si l'on s'en tient à la rigueur du droit, le mérite surnaturel n'est pas reversible sur autrui, puisque la grâce dont il est le résultat n'est pas transmissible par voie d'hérédité. Le sang, la forme, la vie, les aptitudes naturelles passent des pères aux enfans, et ainsi des dispositions plus ou moins heureuses pour l'ordre surnaturel, mais non pas l'ordre surnaturel lui-même dans sa substance et son action. Néanmoins, à cause de l'unité morale qui rattache les ancêtres à

[1] Saint Jacques, chap. 4, vers. 6.

leur descendance, Dieu tient compte aux générations de ce qu'ont été dans la grâce celles qui les ont précédées et produites, même à de longs intervalles de temps. Il reconnaît Abraham dans Isaac, Isaac et Abraham dans Jacob; il se rappelle, en voyant le petit-fils, ce qu'a fait pour lui l'aïeul, et lorsque la mémoire des hommes est impuissante à retrouver, loin d'elle, les traces du passé, celle de Dieu y discerne encore des motifs de disgrâce et surtout de faveur, selon qu'il le disait au Sinaï, dans ces fameuses paroles : *Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les enfans jusqu'à la troisième génération de ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à la millième génération de ceux qui m'aiment et gardent mes commandemens*[1]. C'est pourquoi les patriarches tenaient à si grand prix la bénédiction de leurs pères, convaincus de son efficacité sur le cœur de Dieu, jusque-là qu'en la donnant d'une manière inégale ils plaçaient dans des rangs divers de grâce leur postérité.

Nous sommes tous, Messieurs, sous cette loi de la solidarité surnaturelle, et bien qu'elle n'ait pas pour base un droit strict, cependant elle est d'une application continuelle et considérable dans le gouvernement de la Providence, comme on le voit à chaque page des livres saints. Nos pères ont travaillé pour nous dans les deux ordres, l'ordre du temps et celui de l'éter-

[1] Exode, chap. 20, vers. 5 et 6.

nité; ils ont, au ciel et sur la terre, tracé le sillon de nos voies, et nous rencontrons, en y marchant, les plantes amères ou les plantes fécondes qu'ils y ont semées pour nous. Nous sommes héritiers de la grâce comme héritiers du sang, quoiqu'à des titres divers, et ce qu'ont été pour nous nos ancêtres, nous le serons à notre tour pour les générations qui sortiront de la nôtre. Nous leur léguerons un trésor de bien ou de mal, qui leur aplanira le chemin du ciel ou le leur rendra plus difficile et plus strict. Et à cette occasion, Messieurs, permettez-moi de donner un conseil à ceux d'entre vous qui n'ont pas encore enchaîné dans les liens du mariage leur première liberté. Qu'ils sachent bien que s'allier à une famille c'est s'allier à des bénédictions ou à des malédictions, et que la dot véritable n'est pas celle que l'officier public constate sur le papier. La dot véritable, Dieu seul la connaît. Mais, à un certain degré, par la mémoire des hommes, vous pouvez la connaître aussi. Cherchez donc non pas l'or visible, mais l'or invisible; demandez-vous si le sang qui va se mêler au vôtre contient des traditions de vertus humaines et divines, s'il s'est longtemps purifié dans les sacrifices du devoir, si la main que vous allez recevoir s'est jointe à l'autre main pour invoquer Dieu, si les genoux qui vont se ployer devant l'autel avec les vôtres sont accoutumés et heureux de s'humilier ainsi. Demandez-vous si l'âme est riche de Dieu. Remontez aussi haut que possible dans son histoire héréditaire, afin que tous les rameaux

en étant explorés comme une mine où votre destinée prendra ses racines en arrière de vous, vous sachiez ce que pèse devant Dieu cette génération qui vous était étrangère et qui va se joindre à la vôtre, pour n'en faire qu'une seule à votre postérité. Si l'auréole de la sainteté y manque visiblement, fuyez à l'autre pôle quand même on vous apporterait tous les trésors du monde, et ne confondez pas dans une alliance adultère de longues bénédictions avec de longues malédictions. Hélas! si tant de gémissemens plus forts que la pudeur s'élèvent du sein des familles, c'est qu'en les formant un jour on avait compté la dot de la terre sans compter la dot du ciel.

Le premier phénomène de la grâce considérée dans sa distribution visible, c'est l'inégalité; le second, que je dois vous expliquer aussi, c'est le progrès.

Notre vie s'ouvre par un état sourd, irresponsable, où la grâce aussi bien que la raison semble dormir dans les langes de notre berceau. Nous n'avons que des germes en nous, et nous-mêmes nous ne sommes qu'un germe dont l'activité cachée se développe lentement sous l'inspiration des deux mondes auxquels notre âme appartient. Enfin, après de longues préparations, l'âge d'homme s'inaugure en nous par une secousse; notre pied frappe la terre, comme le cheval qui vient de connaître sa force, et nous nous précipitons dans le mystère du bien et du mal avec la plénitude de l'instinct et de la liberté. A ce moment, le premier de notre course, nous nous trouvons munis

d'une grâce que j'appellerai la grâce de possibilité, c'est-à-dire que le péché poursuit notre jeunesse de la sienne avec une ferveur qui nous laisse juste la stricte puissance de lui désobéir. Tout jeune homme l'éprouve; tous, enfans de cet âge, vous avez connu votre faiblesse contre une passion sanglante qui touche à ce qu'il y a de plus doux et à ce qu'il y a de plus vil; à ce qu'il y a de plus doux, parce qu'elle se rattache aux affections du cœur, à ce qu'il y a de plus vil, parce qu'elle tombe naturellement dans la fange extérieure des voluptés. C'est là votre blessure. Elle est grande et profonde, et si la grâce vous est donnée pour en cicatriser les charmes, c'est une grâce jeune comme vous, qui n'a point encore mûri dans les combats du bien. Elle vous parle, elle vous touche, elle vous fait libres; mais parce qu'elle n'est qu'une première et virginale émanation de la bonté divine, parce que vous ne lui avez point imprimé par une longue correspondance le caractère de la vertu, elle n'apporte à votre aide que l'action sobrement efficace dont vous avez besoin pour être capables de résister.

Ah! pleurez votre âge, mais n'en désespérez pas. Evitez surtout une erreur, ne vous dites pas : J'aimerai Dieu et je le servirai plus tard; je l'aimerai et le servirai quand la passion des sens sera refroidie dans mon sein frémissant. Car vous attendriez en vain cette heure de paix; elle ne vient pas toute seule et du simple cours des années. Le temps ne fortifie dans

les êtres que ce qu'il y trouve, et s'il y trouve le vice, il le scelle de jour en jour d'un sceau plus pesant. Ne vous figurez pas que le vieillard respire sous ses cheveux blancs le calme d'une tempérance qui lui soit comme innée : cela est vrai de l'homme qui a combattu ses passions dès l'aurore de sa liberté, et qui leur a fait prendre vers le ciel une route d'autant plus sûre qu'elle coûtait plus d'effort. Mais l'homme qui a lâchement abandonné les rênes de son âme, qui a compté sur l'âge et non sur la vertu, celui-là ne reçoit de la vieillesse que l'opprobre au lieu du secours. Les ressorts de sa volonté, détendus par une longue déshabitude de l'empire, sont impuissans à le gouverner, et son intelligence, corrompue par les images séculaires de la volupté, suscite de ses os une fumée qui l'enivre, et ne lui permet pas même de demander au sommeil la pureté que lui refuse le jour. Ne tournez donc point vos espérances vers le temps : le temps ne vous amènera que la maturité de vos vices ou de vos vertus. Commencez en vous, dès cette heure, le règne des choses que vous aimez, le règne du bien, si c'est le bien qui a vraiment votre amour. Ce règne vous coûtera. La lutte est le caractère de l'âge spirituel où vous vous trouvez, mais une lutte féconde où chaque victoire vous raffermira dans la puissance de vaincre et enfoncera l'ancre de vos destinées dans le sol de l'éternité.

C'est un grand moment que celui où l'âme reçoit enfin de Dieu la récompense des longs efforts de sa jeu-

nesse, et où la grâce d'équilibre succède à la simple grâce de possibilité. En ce nouvel état, la passion se fait sentir encore, elle pousse contre nous la pointe ancienne et trop connue de son triste aiguillon : mais elle rencontre une chair lentement purifiée par la vertu, des os pleins d'honneur, une mémoire que Dieu remplit, un temple où l'Esprit saint réside comme en un lieu depuis longtemps familier, et ainsi, malgré la force vivante encore des penchans corrompus, le chrétien pressent son empire définitif, et il peut déjà s'écrier avec saint Paul dans la vérité de sa joie : *Pour nous, la face découverte, regardant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés avec lui en une même image, et nous allons de la clarté à la clarté par le souffle de Dieu*[1].

Encore n'est-ce point là que s'arrête le progrès de la grâce, en ceux du moins qui vont jusqu'au bout de leur élection, et qui, fidèles au temps de l'équilibre, comme ils l'avaient été au temps de la simple possibilité, recueillent de leur patience les trésors derniers d'une vieillesse divine. Alors tombent en ces bienheureux les ombres qui leur restaient de la vie; leurs yeux ouverts voient les vérités de la foi dans des larmes douces et étincelantes; ils ne peuvent plus ni regretter, ni se plaindre, ni maudire, tant le monde avec ses amertumes a passé de leur cœur, et au lieu

[1] IIe Epître aux Corinthiens, chap. 9, vers. 18.

de cette jeunesse troublée qui les a autrefois et si longtemps bercés dans ses périls, il leur monte du plus profond de l'âme une jeunesse pure, ingénue, stable, qui leur est un crépuscule de l'éternelle jeunesse de Dieu. Je dirais qu'ils n'ont plus de vertus, parce qu'ils n'ont plus d'efforts, et que l'amour coule en eux d'une source où toute peine s'étanche et s'évanouit. Cherchez-vous quelque part des restes de leurs passions ? Ce ne sont plus que des débris impuissans et dispersés, des vaincus qui baisent la main de leur maître, et on pourrait dire d'eux, en voyant leur respect, ce que le poète disait des meurtriers de Coligny :

> Et de ses assassins ce grand homme entouré
> Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Tels sommes-nous, Messieurs, lorsqu'après avoir fait un heureux usage de la grâce de possibilité et de la grâce d'équilibre, nous obtenons de Dieu par notre fidélité la grâce de surabondance, qui termine ici-bas le cycle du progrès divin.

Ce cycle accomplit ses phases avec plus ou moins de rapidité, et le point de départ aussi bien que le cours en est infiniment divers, selon que Dieu donne et que l'homme correspond. Quelques-uns ne franchissent jamais l'âge de possibilité ; d'autres n'atteignent qu'à l'âge d'équilibre ; ceux-ci vont plus vite, ceux-là plus lentement. Mais, en tous, dès que le temps se rencontre avec la grâce, la loi du progrès se manifeste et produit ses résultats.

Quelle en est la raison? Il est aisé de la dire, Messieurs, et je la dirai d'un mot : de même que l'inégalité est un élément de l'ordre, le progrès est un élément de la perfection. En effet, c'est Dieu qui est la perfection, et tout être, étant éloigné de Dieu jusqu'à l'infini, se trouve par conséquent à une infinie distance de la perfection. Veut-il y tendre, comme c'est son droit et son devoir, il faut nécessairement qu'il y monte par degrés, et chaque pas qu'il fait sur cette route ajoutant quelque chose à son mérite comme à sa vertu, détermine en lui ce mouvement d'ascension qui est appelé dans toutes les langues du nom de progrès. On pourrait concevoir un passage brusque du mal au bien, du bien au mieux, et que l'homme arrivât d'un seul coup au terme de son avancement spirituel. Mais quoiqu'il y ait, en effet, des exemples de conversion subite, du moins en apparence, il n'y en a pas d'âmes arrivées, dès le premier jour, à l'apogée de leur sanctification et n'ayant plus qu'à se répéter elle-même dans le cercle monotone d'une vertu circonscrite fatalement. Pourquoi ne s'élèveraient-elles pas plus haut encore? Est-ce qu'elles ont atteint la mesure de plénitude qui est en Dieu, leur modèle et l'auteur de leur vocation? Non, sans doute : à quelque point qu'elles soient parvenues, toujours elles entendent à leur oreille la parole du maître : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[1]. Et

[1] Saint Mathieu, chap. 5, vers. 48.

cette autre parole : *Que celui qui est juste se justifie encore, que celui qui est saint se sanctifie encore*[1]. Lors même donc qu'une intelligence recevrait du ciel une effusion de grâce plus grande que celle des apôtres et des martyrs, lors même qu'elle naîtrait en état de sainteté, elle serait encore soumise à la loi du progrès, parce qu'elle aurait toujours pour type et pour terme l'excellence infinie de Dieu.

De plus, il est vrai que le progrès, dans son cours ordinaire, s'accomplit lentement et par degré. La grâce, comme la nature, *ne fait rien par saut ;* de même que la plante croît d'un mouvement insensible, que le fruit se colore et se mûrit avec patience, que l'heure marche d'un pas égal sur le cadran, la grâce et la vertu se bâtissent dans l'âme une maison qui n'est pas l'œuvre d'un moment, mais le travail quotidien de l'éternité. La raison en est que Dieu seul, à cause de sa toute-puissance, peut agir sur tous les points à la fois, et créer instantanément quelque chose de parfait; la créature, bornée par son essence, fait un pas après un autre, et noue une maille à la suite d'une maille, et soit ouvrier, soit voyageur, ne remplit son espace et son œuvre que par des efforts consécutifs. Sans doute il lui arrive des jours singuliers, de rapides illuminations et de sublimes emportemens ; mais ce n'est là qu'une grâce d'exception, et encore est-elle ordinairement le fruit d'une force qui

[1] Apocalypse, chap. 22, vers. 11.

s'est lentement amassée au fond du vase, entre l'homme et Dieu.

La loi du progrès et la loi de l'inégalité, dérivées elles-mêmes des lois fondamentales du gouvernement divin, résument les procédés de Dieu à l'égard des âmes, et en expliquent le droit, la convenance et la bonté. Car l'inégalité est un élément nécessaire de l'ordre, et le progrès un élément nécessaire de la perfection. Or, que peut vouloir Dieu en toutes choses, sinon l'ordre et la perfection? Remarquez même que, par une rencontre métaphysique admirable, le progrès renferme dans sa nature une compensation de l'inégalité. Tel qui a moins reçu peut, à l'aide du progrès, s'élever plus haut que l'homme qui a reçu davantage, et nous en avons souvent la preuve dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel. Un homme vient au monde riche, puissant, héritier d'un grand nom; un autre y entre à la même heure pauvre et méprisé. C'est la loi d'inégalité qui se manifeste : mais laissez faire au temps. Bientôt l'enfant de la fortune s'oublie dans la fascination de sa naissance; il végète entre la mollesse et l'adulation, incapable d'appliquer son esprit à de mâles études et son âme à de généreux mouvemens. Il se laisse conduire au flot des puérilités de chaque jour, aux caresses de ses proches, aux empressemens de ses serviteurs, à l'abondance trompeuse d'une vie qui ne lui coûte rien dans le présent et ne le menace de rien pour l'avenir; peu à peu sa personnalité s'énerve,

et le fils des vieux héros n'est tout au plus qu'un homme aimable, et encore aimable aux yeux qui ne cherchent point la vertu dans la beauté. Le pauvre, au contraire, connaît de bonne heure sa faiblesse et ses besoins; il apprend des rudes années de son père le sort que la Providence lui a fait, et si la foi le préserve de l'envie, comme la nécessité le préserve du repos, il accoutume son cœur aux fermes pensées, son esprit aux sévères cultures, et son travail à la préparation persévérante d'un meilleur avenir. Il en voit le jour enfin, et son élévation occupe dans les pages inconnues où la Providence écrit la place demeurée vide par l'absence volontaire du fils d'Annibal ou du fils de Scipion. Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel : une petite grâce fructifie dans une âme peu favorisée, tandis que des dons merveilleux s'éteignent au fond d'une âme ingrate, trompée par la grandeur même de son élection.

Laissons donc là, Messieurs, nos plaintes contre le gouvernement de la Providence. Tous nous avons reçu de Dieu le germe de la vie éternelle et des secours suffisans pour la développer en nous. Les grâces plus précieuses données à d'autres appartiennent à toute l'Eglise, et retombent par conséquent dans notre propre part, comme notre propre part retourne dans le trésor commun pour y servir à l'édification de la cité permanente des anges et des saints. Nous pouvons d'ailleurs par une coopération plus généreuse accroître avec nos mérites et nos vertus l'effusion de la grâce

elle-même, et nous susciter ainsi une seconde et meilleure prédestination. Le royaume de Dieu n'est pas le royaume de l'envie, mais celui de la charité, et la charité y résout dans la communion toutes les querelles de partage et de préséance. Prenons-nous tels que nous sommes et au point où nous sommes, non pour nous plaindre, mais pour avancer dans le bon usage des dons de Dieu. Vous, qui êtes au premier degré de l'action divine, au degré où elle ne communique encore à l'âme que la simple possibilité d'opérer le bien surnaturel, ne vous désespérez pas du terrible empire de vos passions ; combattez-les avec la certitude de les dompter un jour, et méprisez jusqu'à vos défaites, comme les Romains méprisaient les victoires d'Annibal. Annibal fut seize ans devant Rome, au pied du temple de Jupiter Latial, insultant de son doigt et de son regard cette magnifique plaine du Latium qui avait donné naissance au peuple romain. Mais après seize ans de cette domination superbe, Rome un jour prit un enfant par la main, le mit sur un vaisseau, et lui ordonna de faire tomber Carthage : Carthage tomba, et Rome, tant qu'elle fut Rome, ne revit plus jamais la fumée de l'ennemi. Etes-vous à l'âge de l'équilibre entre le bien et le mal, à l'âge de la station, n'y restez pas : la véritable station, c'est Dieu. Tant que vous n'y êtes point parvenu, ne vous arrêtez point, ne vous dites pas : Je suis mûr et parfait. Quand vous serez mûr et parfait, l'éternité le saura, et l'éternité vous le dira par la mort. Que si la grâce de surabon-

dance opère en vous, si vos passions se taisent devant vos vertus, si vous goûtez déjà dans votre âme quelque chose de la tranquillité du ciel, oh ! alors ouvrez-vous comme un fruit qui n'a plus qu'à se donner, et versez dans les autres le baume inépuisable de l'éternelle vie. Mais demeurez humble, car l'humilité est la gardienne des dons de Dieu. Une femme célèbre a dit que la *gloire fait la nuance entre le ciel et la terre*. Elle se trompait : c'est l'humilité qui fait la nuance entre le ciel et la terre.

SOIXANTE-DIXIÈME CONFÉRENCE.

DE LA DISTRIBUTION DES GRACES A L'HUMANITÉ DANS LE GOUVERNEMENT DIVIN.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Vous pouvez me dire : Vous avez justifié le gouvernement de la Providence en ce qui concerne les âmes obscurément prises une à une ; mais toute âme au fond est un mystère, ce qui s'y passe est douteux, inconnu, et n'a ni la certitude ni la clarté nécessaires pour expliquer pleinement la conduite de Dieu. Par bonheur, Dieu agit autre part ; il agit à découvert, à

la face du soleil, dans l'histoire authentique de l'humanité : c'est là que nous l'appelons à comparaître, et qu'il faut entendre sa justification. Or, si nous considérons les annales humaines au point de vue de la Providence, qu'y voyons-nous? Dieu, dit-on, veut sauver tous les hommes; il le veut comme un Dieu veut ce qu'il veut, avec une puissance et une sagesse souveraines mises au service d'une souveraine bonté. Il le veut du commencement à la fin, hier, aujourd'hui, demain, toujours, et par conséquent il a dû préparer à cette race qu'il a bénie sans exception des moyens universels et permanens de salut? Est-ce là ce que nous voyons? Nous voyons, au contraire, le genre humain abandonné pendant des siècles aux hasards de sa perversité. Mille ans se passent : où est le Christ sauveur? où est ce sang promis au monde, et qui, dans un mystère de justice, d'amour et de liberté, doit, vous nous l'avez dit, laver de sa souillure originelle la malheureuse postérité d'Adam? Rien ne paraît. Mille ans se passent encore : où est le Christ? où est le sang réparateur? où est le salut? Le genre humain se précipite dans une corruption qui n'a plus de remède ; des cultes infâmes y déshonorent l'idée de Dieu, et font de ses autels une école de débauche consacrée par la piété; les tyrannies dignes de pareils cultes inaugurent leur règne contre le droit et le bon sens, et l'univers semble une proie livrée au triple démon de la folie, de la servitude et de l'impudicité. Cependant silence au ciel, silence sur la terre, silence de

quarante siècles : rien de Dieu, sinon je ne sais quels faits obscurs qui se montrent, dit-on, dans un coin prédestiné du monde, à une famille privilégiée, et quelle famille encore ! Qu'est-ce que ces Juifs où se concentre le regard de Dieu, et où il oublie le genre humain ? Voilà l'histoire de la Providence pendant quatre mille ans : ô vengeur de Dieu, de ses lois, de son gouvernement, qu'en pensez-vous ? qu'en dites-vous ?

Messieurs, je l'avoue, quiconque veut sauver doit pourvoir au salut de ceux qu'il veut sauver. Il faut donc, puisque Dieu avait résolu de ne pas perdre l'homme après sa faute, mais de le régénérer lui et toute sa race, il faut qu'il ait travaillé sérieusement à ce grand ouvrage dès l'origine du monde, et que nous en trouvions les traces mémorables et efficaces à toutes les pages de l'histoire du genre humain. L'œuvre de notre salut étant, depuis la création, l'œuvre principale, et même l'œuvre unique de Dieu, il faut qu'elle apparaisse dans un éclat qui surpasse tout autre éclat, et que rien sur la terre ne porte un sceau de puissance, de sagesse, de durée et de majesté comparable à celui dont sera historiquement revêtu ce magnifique effort de la bonté divine en faveur de notre nature tombée. Or, qu'il en soit ainsi, pouvez-vous en douter ? N'est-ce pas le christianisme qui est cette œuvre même de notre salut, et qu'y a-t-il au monde de plus ancien, de plus durable, de plus visible et de plus grand que le christianisme ? Il est vrai, le Christ, fils

de Dieu, n'est apparu parmi nous qu'après quarante siècles de préparation, et sa mort, instrument principal de notre renouvellement surnaturel, ne s'est matériellement accomplie qu'à cette époque tardive de l'humanité. Mais il ne s'ensuit pas que le christianisme n'ait commencé qu'à ce jour précis, et que le mystère de notre réparation n'ait pris son cours qu'au pied de la croix où se consomma extérieurement le sacrifice du Dieu fait homme. Ce sacrifice avait été consenti et accepté à l'heure même de notre chute, et le ciel avait été témoin de la mort idéale et expiatrice du fils de Dieu quatre mille ans avant qu'elle se traduisît sous nos yeux dans une sanglante réalité. *L'agneau*, dit saint Jean, *avait été tué dès l'origine du monde*[1], et, victime suffisante, son sang avait réconcilié, du ciel à la terre, tout ce qu'avait désuni la prévarication. L'humanité était sauvée au moment où elle venait de périr : le Christ, fils de Dieu par sa génération éternelle, était devenu le fils de l'homme par une génération prédestinée, et il avait pris dans ses indéfectibles mains le sceptre de notre vie surnaturelle tombée des mains coupables d'Adam.

C'est bien là, me direz-vous, la doctrine catholique; mais cette doctrine n'a point sa vérification dans les faits humains. Qu'était au fond le christianisme avant Jésus-Christ? Tout au plus une espérance, un certain pressentiment obscur entretenu chez le peuple juif par

[1] Apocalypse, chap. 13, vers. 8.

ses prophètes, et dans le reste du monde par un souvenir affaibli de quelque antique tradition. Mais rien de sérieux avait-il été fait pour préparer au sein des peuples les dogmes et les mœurs que nous avons depuis appelés du nom de chrétiens? Le christianisme réel, actif, puissant, n'est-il pas un établissement nouveau, une ère qui a commencé avec l'Évangile et qui était inconnue de tous ceux qui ont précédé la promulgation de ce Code divin.

Je ne nie pas, Messieurs, la différence des temps. Je dois même l'affirmer, puisque je vous ai fait voir que Dieu, dans la distribution de sa grâce, procède par voie d'inégalité et de progrès. De même qu'en chaque âme, prise en particulier, la grâce a un certain cours qui dépend à la fois du libre-arbitre de Dieu et du libre-arbitre de l'homme, de même, au sein de l'humanité, elle se développe sur un plan graduel, qui n'accuse pas l'indifférence de son auteur, mais la profonde sagesse avec laquelle il conduit tout à sa perfection. Avant Jésus-Christ, le christianisme était à l'état de germe, soit comme dogme, soit comme loi, soit comme sacrement; mais ce germe n'était pas inerte et incapable de sauver le monde. Il avait reçu, dès Adam, l'efficacité nécessaire pour guérir toutes les générations, et à mesure qu'elles s'avançaient vers l'heure prédestinée de la venue et de la mort sensibles du Christ, Dieu, loin de les abandonner, renouvelait et augmentait la lumière qu'il leur avait départie primitivement. Si nous accusons la Providence d'avoir

oublié nos pères, c'est que nous ignorons ce qu'elle a fait pour eux; apprenez-le aujourd'hui, et apprenez-le de la seule histoire qui contienne authentiquement les titres et les souvenirs du genre humain.

Adam sortait du paradis terrestre; il en sortait déchu, mais avec un Rédempteur qui lui avait été annoncé de la bouche même de Dieu, et qui ne devait plus un seul jour quitter ses pas, ni les pas de sa postérité. Il en sortait avec un dogme, une loi, un sacrement, tous les trois impérissables, tous les trois source universelle de salut pour les hommes et base indéfectible de leur commerce avec Dieu. Un dogme, parce qu'il faut à l'esprit une connaissance certaine du principe des choses et de leur fin; une loi, parce qu'il faut à la volonté une règle inviolable de ses actes; un sacrement, parce qu'il faut à l'âme un moyen surnaturel d'appeler Dieu à son secours et de s'unir à lui. Dogme, loi, sacrement, voilà toute l'architecture du christianisme et toute l'organisation du salut. Adam les possédait. Il connaissait Dieu non pas seulement par la déduction philosophique de son intelligence, mais pour l'avoir vu et entendu sous une forme qui lui révélait sa personnalité. Il le connaissait comme principe, providence et justice du monde, et cette triple notion de son activité souveraine ne se séparait pas en lui de l'idée même de son être. Dieu lui apparaissait vivant et vrai, parce qu'il lui apparaissait créant, gouvernant, jugeant, et lorsqu'il prononçait son nom, ce nom disait à lui seul : Il a tout fait, il gouverne tout, il ju-

gera tout. Tel était le dogme primitif et universel, bien différent du déisme par son origine, puisqu'il était le fruit d'une révélation extérieure, plus différent encore de lui par sa certitude, puisqu'il ne se livrait point à l'esprit comme son ouvrage, mais s'appuyait au granit d'une persévérante et invincible tradition. Et dans ce symbole si court étaient contenus, comme l'arbre est contenu dans son germe, tous les mystères que le fleuve du christianisme devait ultérieurement développer. Croire au Dieu principe, c'était croire à toutes les perfections renfermées dans son incompréhensible nature; croire au Dieu providence, c'était croire à tous les moyens qu'il lui plairait d'employer pour conduire les hommes à leur régénération; croire au Dieu rémunérateur, c'était croire aux récompenses et aux peines de l'éternité sous telles formes que l'infaillible justice le déciderait. Adam, quant à sa personne et à cause des illuminations du paradis terrestre, connaissait en grande partie les conséquences cachées dans le sein du dogme primordial; mais la mémoire de sa race ne devait point être assistée pour en garder pleinement le souvenir, jusqu'au jour où tous les voiles tombant, la parole de Dieu livrerait ses derniers secrets. En attendant cette heure de la consommation, le genre humain jouissait d'une lumière divine capable de l'éclairer, s'il le voulait, et de le tenir par l'intelligence dans un commerce efficace et surnaturel avec Dieu.

L'a-t-il voulu toujours et partout, je ne l'affirme

pas. De même qu'après Jésus-Christ il y a eu des nations qui se sont séparées des splendeurs de la vérité catholique, il y a eu avant lui des hommes qui ont rejeté le flambeau de la première révélation. Mais de même que les schismes postérieurs à l'Evangile n'en ont éteint dans le monde ni la voix ni le règne, les rébellions de l'ancien âge contre le symbole patriarcal n'en ont étouffé nulle part la certitude et la notoriété. L'idée de Dieu, de sa providence, de ses jugemens, est demeurée suspendue quarante siècles devant les yeux de nos pères, et les faux cultes, en encadrant d'erreurs ces immortelles vérités, n'obscurcissaient la conscience sur le mode qu'en l'éveillant sur le fond. La fable répercutait une image défigurée de l'histoire, mais cette image tombant dans le cœur de l'homme s'y purifiait au contact de l'intelligence, et Dieu trouvait jusque dans le mensonge un auxiliaire de sa gloire et de ses droits. Alors sans doute, alors aussi bien qu'aujourd'hui, le sophisme et la négation travaillaient l'esprit humain pour lui persuader l'athéisme ou pour réduire à des termes sans puissance la notion de la divinité : c'était vainement. Le peuple n'entendait pas ces abstractions solitaires qui cherchaient à lui dérober sa foi; le Dieu qu'il adorait était un Dieu vivant, personnel, actif, s'intéressant aux choses de l'homme, et son penchant était bien plus de le rapprocher trop de lui que de l'en éloigner. L'idolâtrie était le fruit de ce penchant; mais l'idolâtrie n'excluait pas la connaissance du

Dieu véritable, et ce Dieu, comme l'a remarqué Tertullien, s'échappait à tout moment de la conscience païenne par ces cris involontaires que la langue du christianisme a conservés : O Dieu! ô mon Dieu! L'idolâtrie était dans l'antiquité ce que l'hérésie est dans nos temps modernes, et de même que l'hérésie n'abolit pas en ceux qui la professent la mémoire de Jésus-Christ, l'idolâtrie n'éteignait pas en ceux qui s'en rendaient victimes le souvenir du Dieu un et parfait. Ouvrez un livre sérieux de l'antiquité, histoire, poème, tragédie, vous y sentirez, au travers des extravagances du paganisme, un parfum de religion grave et profonde, qui y transpire aisément, et qui nous révèle que Dieu n'avait pas abandonné le genre humain, mais que toute âme pouvait, dans une certaine mesure, le connaître, l'aimer et le servir. Quand les apôtres se répandirent dans le monde avec la parole et la croix de Jésus-Christ, ils n'y rencontrèrent pas seulement des Juifs et des idolâtres, mais aussi une classe particulière d'hommes qui est désignée dans leurs actes sous le nom d'adorateurs de Dieu, *colentes*[1]. Tel était le Romain Corneille, à qui un ange fut envoyé pour lui dire : *Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées en la mémoire et devant la face de Dieu*[2].

Le dogme primitif et universel puisait sa force de

[1] Actes, chap. 13, vers. 43; chap. 17, vers. 4 et 17.
[2] Actes, chap. 10, vers. 3 et 4.

conservation dans une double cause : la raison même de l'homme et la tradition. Chacune de ces causes n'eût pas suffi pour en assurer la perpétuité. La raison est trop faible pour porter à elle seule le poids de Dieu, et la tradition purement extérieure n'agit pas assez d'elle-même sur l'esprit. Mais leur alliance et leur répercussion, en les complétant l'une par l'autre, les rendent maîtresses de l'humanité.

Il en est de même de la loi. La loi donnée à Adam, pour être la règle de ses actes et des actes de sa descendance, était celle-là même qui fut plus tard renouvelée au Sinaï. Elle portait :

« Je suis le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que lui.

» Tu ne prendras point mon nom en vain.

» Tu te reposeras le septième jour en le sanctifiant.

» Tu honoreras ton père et ta mère.

» Tu ne tueras point.

» Tu ne commettras point l'impureté.

» Tu ne voleras point.

» Tu ne rendras point de faux témoignage.

» Tu ne désireras rien de ce qui n'est pas à toi. »

Ces articles n'avaient pas été gravés, dans l'origine, sur des tables de pierre, mais sortis de la bouche de Dieu, Dieu les avait écrits presque tous dans la conscience de l'homme, pour être à jamais le principe des saintes mœurs et de la vraie civilisation. Je dis presque tous, parce que le repos et la sanctification du

septième jour, bien que d'origine primordiale, portaient un caractère de règlement qui n'était pas susceptible de revêtir dans l'esprit la forme métaphysique d'un devoir absolu. Sauf ce point que la coutume devait transmettre à la plupart des peuples, la législation primitive avait son double appui dans la conscience et la tradition. Fille et sœur du dogme, elle empruntait à sa lumière une consécration religieuse, et le dogme à son tour empruntait d'elle l'éclat bienfaisant que la justice ajoute à la vérité. Le dogme disait Dieu, l'homme et leurs rapports ; la loi disait aussi Dieu, l'homme et leurs rapports : mais le dogme liait l'esprit en l'éclairant, et la loi liait la volonté en lui commandant. Naturalisés tous les deux dans l'âme humaine, ils s'y prêtaient un mutuel secours, et saint Paul, les confondant ensemble sous un même nom, pouvait dire aux païens pour justifier les voies de Dieu à leur égard : *Comme les nations qui n'ont pas la loi écrite accomplissent naturellement les choses de la loi, ils sont à eux-mêmes leur loi, tout en n'ayant pas notre loi, et ils montrent que cette loi est écrite dans leurs cœurs par des témoignages qui les accuseront et aussi qui les défendront au jour où Dieu jugera les secrets des hommes, selon mon Evangile, par Jésus-Christ* [1].

Il ne suffit pas, Messieurs, du dogme et de la loi pour constituer l'ordre surnaturel que nous appelons

[1] Épître aux Romains, chap. 2, vers. 14 et 15.

le christianisme, la grâce en est un indispensable élément, puisque c'est elle seule qui pénètre au fond de l'âme pour la disposer à croire le dogme, à accomplir la loi, pour l'élever jusqu'à Dieu par une réelle participation de sa nature et de sa vie. C'est la grâce qui fait le chrétien; car c'est elle qui lui donne l'onction intérieure de la vérité et de la charité, onction que le Sauveur du monde reçut avec une abondance inexprimable, pour être en sa personne le trésor sans fond de l'humanité, et d'où lui est venu le nom de Christ, c'est-à-dire de oint. Et tous après lui, dans une mesure qui dépend de l'élection de Dieu et de notre coopération, nous devons être des hommes de grâce et par conséquent des oints, ou chrétiens. Mais Dieu, qui nous a fait ce grand don, n'a pas voulu s'en réserver à lui seul l'économie; il lui a plu, par un sentiment de largesse et d'équité, de nous donner pouvoir sur lui comme il a pouvoir sur nous, et de renfermer dans certains actes une efficacité surnaturelle qui en fît, même en nos faibles mains, des instrumens de grâce et de régénération. C'est ce que la langue chrétienne appelle du nom de sacremens. Comme le dogme et la loi, les sacremens n'ont obtenu qu'à la venue de Jésus-Christ leur perfection entière; mais leur institution remonte à l'origine du genre humain. L'arbre de vie, dans le paradis terrestre, était un sacrement; Adam lui-même, en tant que dépositaire d'une grâce héréditairement transmissible à sa postérité, était un sacrement. Après sa chute, dépouillé de ce privilége

qui avait mêlé en lui comme en un seul océan le fleuve de la vie humaine et le fleuve de la vie divine, Dieu lui laissa pour arrhe de sa miséricorde et pour appui de sa déchéance un sacrement imparfait, quoique puissant, qui devait être à jamais la lumière, la force et la consolation de sa postérité. Quel est-il, Messieurs, ce sacrement premier de la chute? Quel est cet instrument de grâce que la faute ne brise pas, qui est destiné à lui survivre toujours, et dont toute âme contient la vertu par un sacerdoce inamissible et universel? Vous l'avez nommé sans doute; car il n'est aucun de vous qui n'en ait éprouvé le bienfait, qui n'ait essayé à son aide de reconquérir Dieu, s'il l'a perdu, et d'en accroître le règne dans son cœur, si ce règne y est déjà commencé. Jésus-Christ disait au peuple du haut de la montagne : *Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvre la porte*[1]. Ce que disait là Jésus-Christ au peuple nouveau, Dieu l'avait dit au peuple ancien en la personne d'Adam, et cette leçon retenue d'âge en âge avait fait de la prière l'épée, le baume et l'encens de l'humanité.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous démontrer l'universalité de la prière. Regardez dans l'histoire : à quelque point du temps et de l'espace qu'il vous

[1] Saint Mathieu, chap. 7, vers. 7 et 8.

plaira de l'ouvrir, et vous y trouverez l'homme prosterné devant Dieu, lui demandant toutes choses, même l'impossible. Que le sceptique s'en étonne et que l'impie s'en moque, c'est une raison de plus d'admirer cette imperturbable confiance de tous les siècles dans l'efficacité de la prière, et d'y reconnaître une institution qui fait partie du cœur de l'homme et de la volonté de Dieu sur lui.

Etait-ce donc avoir abandonné nos pères que de leur avoir mis dans les mains tous les moyens de salut que nous venons d'énumérer? Nous avons plus qu'eux sans doute, mais ils avaient avant nous l'essence intégrale du christianisme, le dogme, la loi, le sacrement, et ce qu'ils possédaient est encore la racine qui porte et nourrit ce que nous possédons, comme la vie de l'homme mûr remonte aux jours de son enfance et y puise la sève qui caractérise sa personnalité. Il y avait d'ailleurs des compensations à cette jeunesse du christianisme : c'est que le genre humain était jeune lui-même, plus voisin des origines, et soumis à une éducation qui s'exerçait à la fois par le ministère prophétique et par des événemens dont la grandeur renouvelait d'époque en époque toute la lumière des traditions. Dieu agit encore dans notre âge d'une manière sensible, proportionnée aux besoins du monde moral; mais, parce que l'avénement de Jésus-Christ et l'autorité de l'Eglise ont donné à tout une assiette définitive, la voix des prophètes, s'il s'en présente, n'est plus qu'un accident, et les actes de la Providence les

plus significatifs ont perdu le caractère gigantesque des temps primordiaux. Comme en creusant la terre, on découvre dans ses couches les plus anciennes les débris d'une végétation colossale, ainsi en remuant l'histoire dans ses antiques profondeurs, on y rencontre les traces d'événemens qui n'ont point eu leurs semblables dans les siècles nouveaux. Tels furent le déluge, la réunion et la dispersion des hommes dans les champs du Sennaar. Le but providentiel du déluge était, outre le châtiment de la dépravation générale, de ramener encore une fois l'homme à l'unité d'une seule famille afin d'y raviver les traditions, et que, reprenant de là leur cours, elles se répandissent avec une plus éclatante autorité dans les veines purifiées du genre humain. La catastrophe de Babel, contraire en apparence à ce dessein d'unité, n'en était pourtant que la suite, parce qu'en multipliant les langues, elle multipliait les témoignages en faveur de la vérité que chaque tribu emportait dans sa mémoire sous des sons et des signes divers. Mais c'étaient là des événemens exceptionnels, semés dans les entr'actes du drame de la Providence, et qui, à proprement dire, ne faisaient point partie du progrès naturel du christianisme, bien qu'ils servissent à sa conservation.

Ouvrez maintenant une mappemonde, et posez le doigt sur le point où le trente-deuxième degré de latitude septentrionale se rencontre avec le trente-troisième degré de longitude à l'orient du méridien de Paris : la terre que vous touchez s'appelle la Terre-

Sainte. Regardez autour de vous : ici à l'occident, s'ouvre une longue et large mer qui va baigner de ses flots tous les golfes de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, et qui, s'étendant par un détour jusque vers les solitudes du septentrion, tandis que, par une autre extrémité, elle aborde les déserts de l'Atlantide, a été destinée de Dieu à être la grande route des nations. Au midi, une autre mer s'avance et fait effort pour rejoindre celle-là ; c'est un bras de l'Océan indien qui appelle les vaisseaux du monde pour les conduire à tous les rivages de l'Asie et leur livrer la source des richesses qui s'alimentent au foyer d'un inépuisable soleil. Vers l'orient, deux grands fleuves, sortis du même berceau que le genre humain, arrosent les plaines fécondes où s'imprimèrent les premiers pas de l'homme, et s'inclinant au midi, vont par une autre porte retrouver les eaux puissantes qui enveloppent l'Asie. Autour de ce point brillant, à des distances inégales mais rapprochées, Memphis a construit ses temples où se cache la sagesse ; Tyr a creusé ses ports d'où elle jette sa pourpre à tous les peuples, en échange de leurs biens ; Ninive et Babylonne ont élevé leurs murailles et bâti ces vieux empires qui ont inauguré ici-bas l'orgueil de la conquête et du gouvernement. Chaque coin de terre est là célèbre, et le pied de l'Arabe, après soixante siècles, y heurte sans fin des ruines qui étonnent les yeux et des souvenirs qui émeuvent le cœur. Toute la civilisation antique, la guerre, la paix, les arts, le commerce, la vie et la

mort ont habité là primitivement, et lorsque la Grèce et Rome, secondes filles de l'antiquité, parurent dans le lointain pour annoncer et préparer de nouveaux âges, elles envoyèrent, l'une Alexandre, l'autre ses consuls, pour mêler la gloire de leur jeunesse à la gloire épuisée de ce premier monde.

Là donc, au confluent des affaires humaines, Dieu, qui avec sa parole avait fondé et renouvelé une fois déjà le christianisme, Dieu résolut de l'écrire, et de l'écrire par un peuple qui fût à la fois le dépositaire et l'organe de ses pensées, opiniâtre comme l'écriture, mobile comme la propagation. De l'Égypte au Sinaï, du Sinaï à Jérusalem, de Jérusalem à Damas, à Ninive, à Babylone, Dieu conduisit le peuple scripturaire et initiateur par des vicissitudes qui remplissent l'histoire, et qui, associées aux événemens les plus fameux du monde profane, se retrouvent dans les monumens que la science moderne ranime chaque jour et tire, à son grand étonnement, du sépulcre entrouvert de l'antiquité. La guerre, l'exil et le commerce mirent les Juifs en communication avec tous les peuples anciens; ils régnèrent avec Daniel à Babylone, en Perse avec Esther, ils dictèrent des décrets à Cyrus, obtinrent le respect d'Alexandre, et l'un des Lagides fit traduire leurs livres sacrés dans la langue grecque deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Partout où les portait l'esprit de Dieu, ils portaient aussi leur culte, et leurs synagogues paisiblement semées dans l'univers furent les premiers temples où les apôtres

annoncèrent la venue et la mort du Désiré des nations.

Ainsi, Messieurs, sept siècles après le déluge, quinze siècles avant Jésus-Christ, au moment où se formaient les grandes puissances humaines, Dieu gravait en airain les fondemens renouvelés du christianisme, le dogme, la loi, le sacrement, les traditions du passé avec les prophéties de l'avenir, et il présentait ces tables écrites de son doigt ou sous sa dictée à la connaissance de tous les peuples qui occupaient alors la scène du monde. En vain l'incroyance a voulu le nier, et répandre sur les saints livres l'obscurité d'une science hypocrite autant qu'épouvantée : la construction biblique trop fortement assise au centre de l'histoire a bravé ces jeux d'une sagesse trompeuse, et chaque jour, à mesure que le vieux monde perd des voiles qui le dérobaient à notre vue, la Bible augmente miraculeusement de certitude et de clarté. L'écriture de Dieu a confirmé sa parole, et ce qui n'eût été à la longue, les prophéties se taisant, qu'un souvenir mal soutenu, est l'ancre impérissable où s'appuie à jamais l'arche de la vérité.

Mais est-ce là tout? Au-delà de la parole et de l'écriture, n'y a-t-il plus rien à faire pour une doctrine qui vient de Dieu et qui doit sauver le monde? Vous avez raison, Messieurs, il reste une chose à faire. C'est beaucoup d'avoir parlé, non comme un rhéteur qu'on applaudit ce soir et qui est oublié demain, mais avec une autorité qui se perpétue dans la cons-

cience et fonde une universelle et vivante tradition. C'est beaucoup d'avoir écrit, non comme un auteur qu'on admire et qu'on relit, fût-ce même toujours, mais avec une puissance qui inspire la foi, qui trouble l'impie, et qui, ayant une fois divisé les temps et les choses en deux parts, l'une divine, l'autre humaine, ne permet plus à aucune intelligence de les confondre impunément. C'est, dis-je, beaucoup : mais la parole et l'écriture étant le signe ou la représentation d'une personne, il reste à la voir. Ça été le troisième et dernier progrès du christianisme. Après quatre mille ans de préparation, où jamais l'humanité n'avait été abandonnée un seul jour, celui-là vint qui était l'auteur de la parole et de l'écriture, et qui, ayant fait l'homme pour une carrière de perfection terminée par le point fixe de la béatitude, n'avait cessé de le poursuivre dans le long et douloureux pèlerinage de sa liberté. Il vint en la personne de son fils unique, coéternel à lui, victime acceptée depuis l'origine du monde pour être l'expiation de la faute qui nous avait perdus, et à laquelle nos pères avaient ajouté durant quarante siècles le poids personnel de leurs prévarications. Il vint, non pour commencer le christianisme, mais pour l'achever, non pour créer ou détruire le dogme, la loi et le sacrement, qui avaient fait la vie des âges antérieurs, mais pour leur donner une dernière forme et une suprême sanction. Il vint : tous les peuples le virent à ce point magnifique du monde et de l'histoire autour duquel la Providence avait

tout ordonné. La victime attendue tomba devant les représentans de l'humanité présens au Calvaire; le ciel accepta ce sang, la terre le but, il recouvrit la parole et l'écriture de Dieu, en leur apposant le sceau d'un mérite et d'une démonstration que rien ne pouvait plus surpasser : quelque chose d'un renouvellement inouï s'opéra, et l'œil de l'homme, humide, serein et ouvert, ne cessa plus de regarder cette croix où, dans la chair du Dieu fait homme, venait de se consommer le mystère du salut universel.

Devant cet exposé rapide du plan de la Providence à l'égard de l'humanité, je ne pense pas, Messieurs, que vous puissiez accuser Dieu d'indifférence ou d'inaction. Tout au plus accuserez-vous le mode qu'il a suivi dans l'épanchement séculaire de sa miséricorde, comme constituant un progrès illogique et inefficace, incapable de satisfaire l'esprit autant que de suffire à nos besoins.

En effet, direz-vous, que l'homme dans ses opérations soit assujéti à la loi du progrès, cela se conçoit, puisque l'homme est borné et qu'il tend vers un but infiniment supérieur à lui. Mais Dieu, sagesse et puissance éternelles, quel que soit le but qu'il se propose d'atteindre, n'a point à franchir l'espace ni le temps; il est tout entier partout, et son action, parfaite comme son essence, embrasse en un indivisible instant l'orbe du passé, du présent et de l'avenir. Il lui suffit de vouloir pour être au terme, et il dépend de lui de commencer par la fin. Pourquoi donc s'est-il

traîné lentement à la suite de nos siècles ? Pourquoi, sauveur tardif et embarrassé, a-t-il déployé un à un les ressorts complexes de notre régénération, au lieu d'allumer au printemps de nos fautes le soleil qui les eût dissipées dès le premier jour ?

Messieurs, il est hors de doute que Dieu n'est point assujéti comme nous par sa nature à la loi du progrès, et qu'il est le maître de donner du premier coup à l'œuvre qu'il veut, quand elle est uniquement la sienne, toute sa perfection. Mais vous oubliez deux choses, que Dieu est libre de travailler dans le temps, et de travailler dans le temps à une œuvre qui exige la coopération d'êtres successifs et bornés. Cette double condition posée, le progrès, loin d'être dans un ouvrage divin un inexplicable caprice, y est un élément nécessaire d'ordre, de convenance et de beauté. En effet, ce n'est plus la main de Dieu seul qu'il y faut voir, mais la main de la créature, main faible et lente, qui doit d'autant plus être respectée qu'elle disparaîtrait si l'action divine abusait, en la guidant, de sa toute-puissance et de sa souveraineté. Comme un statuaire vieilli dans son art conduit le ciseau d'un enfant sur le marbre, ainsi l'architecte éternel doit tenir avec délicatesse la main de l'humanité, et lui permettre, par une éducation progressive, de développer dans l'ouvrage qui leur est commun tout son génie et toute sa vertu. C'est pourquoi Dieu s'est montré à notre race dans une mesure toujours suffisante, mais qui nous initiait par degrés aux mystères de

notre régénération. Simple famille d'abord, l'humanité n'avait besoin que de souvenirs domestiques, d'un sacerdoce paternel, d'un dogme et d'une loi qui s'emparassent de sa conscience par leur naturelle clarté, et d'un sacrement qui fût une source vive et simple au cœur de chacun. La durée de l'homme, devant laquelle la nôtre n'est plus qu'une ombre, prolongea longtemps cet état virginal de la religion. La tente des patriarches, en abritant plusieurs siècles avec leur tête blanchie, conservait aisément la mémoire du passé, et le fleuve de la vérité divine n'avait pas besoin, pour demeurer vivant sous les yeux des générations, que l'écriture gravât ses flots sur l'airain. Adam, riche des souvenirs de son bonheur et de la pénitence de sa faute, présidait à ce premier âge comme Jésus-Christ préside à l'âge où nous sommes parvenus. On le voyait de loin, à travers les choses accomplies et non oubliées, comme nous voyons le Christ à travers la succession des événemens dont nous sommes les héritiers directs.

Le déluge ramena le genre humain au régime de l'ère patriarcale, au moment où la dépravation des mœurs étouffait dans la postérité d'Adam la reconnaissance qu'elle devait à Dieu. Noé, sauveur du monde, redescendit des montagnes avec ses fils et ses filles, unique débris de dix-huit siècles moissonnés, et il reprit au bord des fleuves qui avaient arrosé le paradis terrestre la trame interrompue de nos destinées. Mais les jours de l'homme, aussi bien que la nature entière,

avaient subi par l'effet du déluge une notable altération. La main de Dieu les avait abrégés, et, au lieu de cette longue durée qui rendait toutes les générations contemporaines, il ne nous resta plus pour aider notre mémoire et mesurer notre carrière que de trop courts soleils. Des peuples divisés sortirent de l'abréviation du temps et de l'accroissement des besoins, et ce fut alors que Dieu soutint les traditions en les renouvelant par l'écriture dans un peuple qui devait être à la fois témoin du passé, prophète de l'avenir, pontife et missionnaire du genre humain. Le genre humain se formait ainsi peu à peu sous la direction progressive de la Providence, en la manière dont l'homme individuel passe de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité. Et de même qu'aucun de nos âges ne peut se plaindre d'avoir été abandonné ou mal servi, à cause de la disproportion qui existe entre eux, aucun des âges de l'homme universel n'est en droit non plus d'accuser les secours qui lui furent départis. Ces secours correspondaient au développement normal de l'humanité; ils l'aidaient à croître en lui laissant sa part légitime d'action, afin que l'œuvre du christianisme fût commune à Dieu et à l'homme, et que chaque siècle, fils du temps et fils de l'éternité, apportât sa pierre vive à l'édifice dont le Christ était la base et devait être le couronnement. Ce n'était pas le ciel tout seul qui enfantait le Sauveur ; il était nourri dans les flancs du monde autant que caché dans le sein de Dieu, et c'est pourquoi le prophète s'écriait pour hâter sa venue :

Cieux, faites descendre votre rosée, et que les nues pleuvent le juste ; que la terre s'ouvre, et qu'elle donne le germe de son Sauveur [1]. Cet élan prophétique dit tout le mystère. Dieu et l'homme, le temps et l'éternité, la terre et le ciel étaient en travail de l'incarnation du fils de Dieu. Elle se préparait en haut par une effusion progressive de grâces; elle se préparait ici-bas par les gémissemens et les sueurs des saints, jusqu'à ce que d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à David, de David à Marie, le sang de l'homme se fût assez purifié dans la douleur et la vertu pour présenter au Verbe sans tache une chair à laquelle il pût s'associer, dans laquelle il voulût souffrir, avec laquelle il pût et voulût sauver l'univers.

C'est ainsi qu'aujourd'hui même, sur le versant du Calvaire qui regarde l'avenir, l'humanité travaille encore par ses mérites au salut commun qu'elle a autrefois préparé. Pas plus maintenant qu'autrefois, Dieu n'agit tout seul dans le mystère de la régénération ; nos prières y concourent, nos larmes y servent, et le grand jour où il n'y aura plus *qu'un troupeau et qu'un pasteur* se retarde ou s'avance dans la prédestination de Dieu, selon que nos crimes et nos vertus pèsent plus ou moins au sanctuaire éternel de l'infaillible justice. S'il en était autrement, Dieu ferait tout, l'homme rien, et les siècles moralement séparés les uns des autres ne s'enchaîneraient que par la succession des nuits et des

[1] Isaïe, chap. 45, vers. 8.

jours, tandis qu'ils s'enchaînent par les résultats entrelacés du bien et du mal.

Cette remarque nous conduit à résoudre la seconde difficulté que l'on oppose au progrès du christianisme, tel qu'il se manifeste dans l'histoire. On le disait illogique : nous avons prouvé qu'il ne l'est point. On soutient de plus qu'il est inefficace, c'est-à-dire qu'il n'a point obtenu autrefois et qu'il n'obtient pas davantage aujourd'hui l'effet universel qu'il était destiné à produire dans la pensée de Dieu.

Cela est vrai, Messieurs, le christianisme n'a point conquis l'univers, si on l'entend d'une conquête ou d'une possession matériellement illimitée. Mais le christianisme est universel dans le sens moral, c'est-à-dire que, par son expansion et ses renouvellemens successifs, il a exercé une action constante sur les destinées du genre humain, et donné à tous les hommes, en quelque temps et en quelques lieux qu'ils aient vécu, les moyens d'atteindre la perfection à laquelle ils sont appelés, et la béatitude qui est la récompense promise à leur perfection. Pour qu'un seul homme eût échappé à l'influence intérieure et extérieure du christianisme, il faudrait qu'aucune tradition ne l'eût jamais touché soit directement, soit indirectement, et que jamais Dieu n'eût envoyé jusqu'à son cœur la lumière d'un pieux mouvement. On ne prouvera point qu'il en soit ainsi, et ce que nous avons vu de la Providence, au grand jour de l'histoire, nous permet d'affirmer que sa miséricorde, même dans les cas les

moins heureux, s'est ménagé des ressources pour nous laver dans le sang de la rédemption. Cependant il reste vrai que le christianisme, toujours agissant et toujours invincible, n'a pas obtenu le succès d'une réalisation matériellement universelle, telle que l'esprit peut se le représenter d'un établissement divin. Il est la plus grande chose, mais il n'est pas l'unique chose du monde. Il est supérieur à tout, mais il n'est pas tout. Est-ce à la loi du progrès qu'il faut attribuer cette imperfection dans le résultat? Non, Messieurs, c'est à vous-mêmes : quelque chemin qu'eût pris Dieu pour vous conduire, qu'il vous eût menés par la droite ou par la gauche, par l'orient ou par l'occident, qu'il vous eût éclairés d'une lumière uniforme au lieu de répandre sur vous une lumière progressive, dans tous les cas, êtres libres, revêtus par conséquent d'efficacité pour le mal comme pour le bien, vous auriez frustré la Providence d'une partie de ses vœux, et diminué son empire de toute cette part faite aux trahisons de votre cœur. Je vous l'ai dit en traitant des lois fondamentales du gouvernement divin : Dieu respecte l'efficacité des êtres libres, soit pour le bien, soit pour le mal. Que serait-ce en effet qu'une liberté dont l'action n'obtiendrait jamais son résultat naturel ? Ce serait une paternité sans filiation, une cause sans produit, une puissance abstraite qui s'évanouirait au contact de toute réalité. Il n'en est pas ainsi ; le pouvoir de l'homme est inférieur à celui de Dieu, mais il est un vrai pouvoir. Et de même que l'action divine se

manifeste dans l'histoire du monde avec une éclatante efficacité, il était juste que la nôtre y apparût aussi d'une manière éclatante, quoique subordonnée, et sous ce double aspect du bien et du mal qui est le caractère de l'être appelé et non encore parvenu.

Vous vous étonnez que le christianisme n'ait pas soumis toute créature à son empire? Hélas! je m'étonne bien plus qu'il vive et que je vous parle en son nom. N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu seras humble? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu seras chaste? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Tu passeras dans ce monde comme n'en étant pas, tu jouiras comme ne jouissant pas, tu pleureras comme ne pleurant pas? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Bienheureux les pauvres? N'est-ce pas le christianisme qui vous a dit : Soumettez-vous à toute créature à cause de Dieu? N'est-ce pas lui enfin, et lui seul, qui a brisé tous vos penchans, foulé aux pieds toutes vos gloires, abaissé ce que vous aimiez et élevé ce que vous haïssiez? Et il vit pourtant : opiniâtre à vous suivre dans vos générations superbes, il a grandi avec vous dans des miracles plus puissans que vos fautes, et courbant sous ses signes et sous ses ordres les siècles épouvantés de le revoir toujours, il s'est mis en possession de vous d'une manière d'autant plus terrible que vous êtes maîtres de vous et que vous le lui avez mille fois prouvé. C'est vous qui avez créé contre lui ces débauches de géans qui ont précédé et attiré le déluge;

c'est vous qui avez inventé l'idolâtrie pour le perdre ; c'est vous qui avez crucifié le Christ attendu des nations, et qui l'avez enveloppé des opprobres où sa beauté s'est fait jour à jamais ; c'est vous qui avez séparé l'Orient de l'Occident, suscité l'islamisme, divisé l'Europe, élevé le doute et la négation à des hauteurs sublimes : vous avez fait tout cela, afin qu'il fût clair que vous êtes libres, et plus clair encore que Dieu est dans le christianisme pour vous, sans vous et malgré vous.

Ne croyez même pas que vous vous arrêterez au point d'erreur et de haine où vous êtes aujourd'hui : le progrès s'applique au mal comme au bien. Si Dieu travaille à la régénération de l'humanité sur un plan progressif, quelqu'un travaille à sa ruine sur un plan progressif aussi. Car l'abîme appelle l'abîme, l'écho grossit avec la voix, et l'enfer regarde le ciel pour l'imiter. A mesure que Dieu fait un pas pour le salut du monde, l'enfer en fait un pour sa perte. C'est une nécessité de la lutte entre le bien et le mal. Si le mal demeurait stationnaire pendant que le bien s'accroît, il ne serait bientôt plus qu'un enfant aux prises avec un colosse. Il faut donc qu'il se développe lui-même, et que, suivant la Providence avec une inquiète jalousie, il se tourmente pour égaler ses œuvres et leur opposer de nouveaux boulevards. Tel fut le passé, tel sera l'avenir. A chaque phase du christianisme correspond dans l'histoire une certaine phase de l'erreur. L'ère patriarcale, trop proche des origines pour se

tromper sur Dieu, reçoit le venin d'une molle dépravation. Elle enfante des monstres de volupté dans un océan de lumière. La notion de Dieu s'altère à l'âge suivant; le mal ne se contente plus de prendre l'homme par son corps, il essaie d'obscurcir en lui l'idée d'où procède tout ordre, toute justice, toute piété, et ne pouvant la détruire, tant elle a de force, il suscite à l'entour des images confuses de divinités secondaires, afin d'étouffer le vrai culte dans des cultes faux. Le Christ venu, l'idolâtrie s'affaisse devant la vraie figure de Dieu; mais l'esprit des ruines, après avoir cherché sa défense dans le carnage trois fois séculaire d'une inouïe persécution, s'attache à la personne sacrée du Christ pour la dégrader dans la foi même de ses adorateurs. L'arianisme succède à l'idolâtrie, idolâtre lui-même en une manière plus profonde, puisqu'il réduisait le christianisme au culte d'un homme, mais d'un homme qui avait dicté l'Évangile et fondé l'Église dans la merveilleuse efficacité de son sang. La lumière s'étant faite à la fin autour de l'homme-Dieu, et rien dans les souvenirs ou les débris de l'idolâtrie ne pouvant plus s'opposer à l'universalité de son règne, on vit apparaître Mahomet. L'unité de Dieu, qui avait été précédemment l'objet de tous les assauts du mal, devient son étendard, et cette vérité puissante se change tout à coup en une arme que le mensonge vibre avec succès sur une moitié du genre humain. La trahison grecque livre l'Orient à cette invasion défigurée du passé; le nom d'Abraham détrône celui du Christ

dans une partie du monde, et l'Église n'a plus qu'à pleurer là où elle comptait ses enfans et ses joies par nations.

Mais l'Occident fidèle n'avait point secoué le joug de la vérité. Des pieds de l'antique Rome, où siégeait le vicaire du Christ, une eau toujours vive avait coulé sur des peuples nouveaux. Une sainte confédération de la foi s'était formée entre eux, malgré la guerre; ils avaient lentement dépouillé le caractère du barbare, introduit les évêques dans leurs conseils, partagé leurs terres avec les pauvres et les cénobites, fondé des monarchies, ressuscité l'empire romain, chassé les Grecs, humilié les fils de l'islamisme jusqu'au tombeau reconquis du Sauveur; et enfin les arts, le commerce, la boussole venant à leur aide, ils avaient poussé leurs découvertes au-delà des mers que l'antiquité n'avait pas franchies, et présenté à des rivages inconnus la croix de Jésus-Christ. Tout annonçait au monde ses derniers et légitimes souverains; ils allaient, prenant la route opposée à celle d'Alexandre, retrouver l'Orient perdu pour la foi, et lui rendre la vérité en échange de ses trésors. Le genre humain n'avait jamais été plus près de l'unité, jamais aussi plus proche d'une horrible et universelle division.

Le protestantisme naquit de ce point culminant des affaires divines, à l'heure juste où rien n'était plus capable de résister à la puissance morale de la chrétienté. L'enfer, qui le savait, fit un effort suprême, il attaqua le christianisme au cœur en attaquant l'au-

torité de l'Eglise et en livrant ses lois et ses mystères aux interprétations privées de la raison. C'était mettre l'homme au-dessus de Dieu, et créer une idolâtrie intellectuelle d'autant plus subtile qu'elle devait se voiler longtemps des apparences survivantes de la foi. La chrétienté divisée demeura néanmoins maîtresse du monde, tant elle avait acquis de supériorité sur le reste des nations; mais en portant ses discordes avec ses victoires aux extrémités de la terre, elle n'y porta plus qu'un apostolat diminué et un prosélytisme qui se déchirait de ses propres mains.

Je ne poursuivrai point l'histoire de nos maux. Une grande lumière est sortie de leurs entrailles, et après trois siècles de luttes intestines, l'autorité de l'Eglise reprend peu à peu sur les intelligences égarées l'ascendant qu'elle avait perdu par une illusion. Un nouveau progrès s'accomplit dans la cité sainte; l'unité qu'elle posséda toujours, parce qu'elle est la fille et la mère de la vérité, s'élance plus radieuse des révoltes qu'elle a subies, et des expériences dont elle a été l'objet. Le protestantisme expire dans l'impuissance de constituer un symbole, un ordre, une foi, une raison de son être, et le jour inévitable de sa chute sera le jour où le christianisme, ravivé au sein des nations qu'il a civilisées, reprendra de concert avec elle la grande route de l'avenir, la route qui conduit l'univers aux pieds du même Dieu. Mais ne vous attendez pas que ce soit sans rencontrer dans le mal un progrès parallèle au sien. Déjà vous en avez plus que le pressentiment, vous en avez

l'aurore. Le protestantisme est dédaigné du mal ; il en connaît la ruine, et se revêt d'autres armes qu'il a forgées d'avance dans la corruption même de ce vieux levain qu'il rejette de lui. Le protestantisme altéra la foi par la raison ; la raison séparée de toute foi aura l'ivresse de sa souveraineté. Ne prévoyons pas ce qu'elle sera, laissons à Dieu ses secrets. Le présent et le passé suffisent pour nous instruire des voies de la Providence dans la conduite de l'humanité, et pour en justifier la trame aux yeux de tout sincère esprit.

Dieu veut le salut du genre humain, et il y travaille incessamment; je l'ai montré par l'histoire. Il y travaille d'une manière progressive ; j'ai fait voir que ce progrès était logique et efficace. Que me reste-t-il, Messieurs, après cette exposition où vous avez vu la grande part de l'homme dans ses propres destinées, qu'à vous conjurer d'unir votre action à l'action divine pour assurer le triomphe moral de la chrétienté? On lisait dans les armoiries des Chartreux, au-dessus d'un globe surmonté d'une croix, cette belle inscription : *Stat crux dum volvitur orbis, — La croix demeure pendant que le monde tourne.* C'était une image heureuse de la stabilité du christianisme au milieu des révolutions humaines, en même temps qu'une invitation au repos de la solitude sous les lois contemplatives de saint Bruno. Mais cette image n'exprime qu'à demi la situation du christianisme dans le torrent des siècles, et cette invitation ne nous dit qu'imparfaitement nos devoirs. J'aimerais mieux, en conservant le même

symbole, cette autre inscription : *Incedit crux dum incedit orbis, — La croix marche aussi vite que le monde.* Elle nous rappellerait le progrès parallèle du bien et du mal, et la nécessité d'élever nos vertus aussi haut que les desseins de Dieu et plus haut que les jalouses conjurations de l'enfer. Elle nous presserait de ne pas perdre un jour, parce que l'ennemi ne perd pas une heure. Elle nous dirait notre épreuve, qui est le temps; notre but, qui est l'éternité; notre histoire, qui est le combat; notre consolation, qui est d'avancer toujours; notre repos, qui est Dieu seul.

SOIXANTE-ET-ONZIÈME CONFÉRENCE.

DES RÉSULTATS DU GOUVERNEMENT DIVIN.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous vous avons exposé les voies de Dieu dans le gouvernement des âmes et de l'humanité, et nous les avons justifiées : c'est un grand ouvrage accompli. Cependant tout n'est pas fait encore : car, bien qu'un gouvernement se juge par les moyens qu'il emploie pour atteindre son but et remplir sa mission, il se juge aussi, et définitivement, par ses résultats. Or,

quels ont été, quels sont les résultats du gouvernement divin? Cette puissance infinie qui est en Dieu, cette sagesse, cette justice, cette bonté du ciel, appliquées toutes ensemble à nous rendre parfaits pour nous rendre heureux, quel en a été jusqu'ici, et quel en sera finalement le succès? Dieu nous a créés par amour; il nous a rachetés par un amour plus grand encore, et toute oreille a entendu de la bouche même de la vérité cette chère parole : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son fils unique*[1]! Qui n'eût cru que tant d'amour en tant de pouvoir obtiendrait son effet, et qu'à part quelques intelligences obstinées follement dans leur ingratitude, le monde entier, au jour du banquet nuptial, se trouverait assis à la table du père de famille, et que lui, se promenant tout autour, se réjouirait de ne voir aucune place vide, aucune âme absente, aucun enfant échappé aux étreintes de la souveraine affection? Voilà ce que l'homme se figure dans son cœur pauvre et mortel. Mais est-ce là ce que nous prophétise l'Écriture? Est-ce là vraiment la conclusion? Est-ce le bien qui l'emporte sur le mal, ou n'est-ce pas plutôt le mal qui l'emporte sur le bien? Je me fais, en votre nom, la demande avec effroi, et j'attends la réponse. Quelle est-elle? O mon Dieu! quelle est-elle? Écoutez : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*[2].

[1] Saint Jean, chap. 3, vers. 16.
[2] Saint Mathieu, chap. 20, vers. 16.

Voilà donc le dernier mot! Dieu a donné son sang pour glaner le long des siècles quelques âmes éparses, et le reste, troupeau perdu dans l'iniquité, s'en va, par phalanges pressées, grossir l'abîme qui ne rend jamais ce qu'il a reçu, l'abîme qu'habitent les pleurs et les grincemens de dents, un feu qui ne s'éteindra jamais, et le ver qui ronge toujours. Ce n'est pas moi qui le dis : c'est une autre main que la mienne qui a gravé cette menace : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.* Qu'est-ce que je puis contre une si manifeste prophétie? Qu'est-ce que je puis, moi, le simple dépositaire d'une parole qui n'est pas la mienne, mais la parole de Dieu, contre un arrêt si clair, si précis, si au-dessus de toute interprétation. Le sang du fils de Dieu est d'une éloquence d'amour que je ne saurais nier; il me crie des choses qui remuent mes entrailles jusqu'au fond; mais cette parole : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*, est d'une éloquence de terreur qui ravage l'âme, et lui ravit ses tendresses et ses sécurités. Si je me tourne vers ce tabernacle, j'y touche le sang versé pour moi par un Dieu qui ne me devait rien; si je me tourne vers cette porte, elle s'ouvre à deux battans, pour laisser passer la foule innombrable des esprits perdus. La bénédiction est à ma droite, la malédiction à ma gauche : mais la bénédiction n'est qu'un point, et la malédiction un océan. Oh! qui me dira ce que je dois vous dire, et qui apaisera mon intelligence troublée, pour que je verse dans la

vôtre le baume d'une vérité que ne corrompe ni une bonté trompeuse, ni une justice plus sévère que Dieu ne l'a faite et ne la voit. J'ai l'espérance que Dieu m'assistera ; je me persuade qu'ici comme ailleurs il y a dans les mystères divins une porte consolante, une porte connue des âmes qui ne cherchent ni à diminuer ni à obscurcir les ombres de la foi. Au lieu de restreindre ce sujet terrible de nos réflexions, je veux même l'étendre, et me demander pour vous et avec vous quel est le rapport comparatif du bien au mal, non seulement dans l'éternité, mais dès aujourd'hui dans le temps que nous habitons. Appelons à notre tribunal le bien et le mal présens, le bien et le mal futurs : pesons-les dans une balance équitable, autant qu'il est permis à des hommes de le faire, et sachons qui des deux l'emporte réellement.

Je commence par le côté le plus proche de nous, par celui qui est sous nos yeux.

Or, Messieurs, je vous prie de remarquer qu'en toute comparaison, il faut tenir compte de deux élémens, de la quantité matérielle et de la quantité morale, ou, si vous l'aimez mieux, de la masse et de la qualité. Un géant surpasse en grandeur mathématique un homme ordinaire; mais celui-ci peut surpasser le géant par la beauté, le génie et la vertu. Lors donc que nous nous demandons si le bien l'emporte sur le mal dans l'humanité, nous devons tenir compte des deux élémens naturels de toute comparaison, et

nous dire : Le bien l'emporte-t-il dans le monde en quantité matérielle, l'emporte-t-il en quantité morale sur son ennemi ?

Je vous prie de remarquer, en second lieu, qu'il ne s'agit pas seulement dans cette comparaison du bien surnaturel, mais du bien, en général, quels qu'en soient la source, le mérite et l'effet. Le bien surnaturel, celui qui a la foi pour principe, et la vision divine pour terme, est le seul bien parfait, le seul qui donne à une créature l'espérance et le droit de posséder Dieu face à face ; mais tout autre bien est agréable à Dieu dans son ordre, et l'Eglise a condamné ceux qui disaient anathème à tout acte de vertu émané de moins haut que le souffle de l'Esprit saint. La probité naturelle, la fidélité du cœur, la grandeur d'âme, la compassion, la tempérance, la force, mille autres mouvemens généreux se pressent dans le sein de l'homme, et encore qu'ils n'aient pas la grâce pour moteur, et l'Evangile pour règle, ils viennent de Dieu par la conscience, et Dieu les reçoit comme un hommage indirect et imparfait rendu à sa souveraine perfection. Il les récompense à leur place et dans leur mesure, et même il en fait à quelque degré un vestibule qui conduit de loin aux illuminations de l'ordre surnaturel. Il ne nous est donc pas permis de les dédaigner dans une appréciation de l'état moral du genre humain.

Enfin, Messieurs, remarquez encore qu'il ne s'agit pas, pour connaître l'étendue comparative du bien et

du mal, d'opposer le vice à la vertu, mais la quantité des actes bons à la quantité des actes mauvais. La vertu est un état stable, complet, qui suppose une âme ordonnée de toutes parts dans la justice et la vérité, et par conséquent cet état est rare, tandis que le vice est commun. La plus grande partie des hommes est travaillée de quelque passion qui altère l'harmonie de leurs habitudes morales, et ce n'est que lentement, par beaucoup d'efforts, qu'ils parviennent à se dégager des ombres de ce triste empire pour se reposer dans la paix d'une conscience qui ne leur reproche plus que des imperfections. Mais cet état combattu n'est pas stérile en actes dignes d'aveu ; il n'a pas pour conséquence l'impossibilité de produire du bien, et même mille fois plus de bien que de mal. Cet homme est ambitieux, il sacrifiera beaucoup au désir de son élévation ; cependant il est juste, sobre, exact, incapable de vengeance et d'infidélité ; il honore sa vie par un dévouement sérieux à la chose publique, et dans l'obscurité pieuse de la famille, on le retrouve meilleur en exemples et en affection. Ainsi en est-il d'un grand nombre. Victimes coupables d'un mauvais penchant, ils ne sont ni dans la grâce de Dieu, ni dans la gloire de la vertu sans tache et sans éclipse ; mais il y aurait injustice à peindre leurs jours comme un tissu de crimes, et à ne pas reconnaître en eux les instrumens d'un bien plus grand que le mal dont ils sont les auteurs. Dieu les voit tels qu'ils sont. Il compte leurs fautes, il écrit leurs bonnes œuvres, et

lui seul sait le degré de miséricorde où les place son équité.

En prenant donc l'ensemble des faits humains, non pas dans un temps ni dans un lieu, mais dans la suite totale des générations, Dieu découvre-t-il au monde une quantité de bien matériellement supérieure à la quantité du mal? Voilà la première question.

Or, Messieurs, il est certainement difficile de la résoudre. Qui a dressé jamais la statistique du bien et du mal? Quel œil, hormis celui de Dieu, connaît les pages du livre de la vie et du livre de la mort? Un jour les sceaux se briseront, et devant l'univers assemblé, toute conscience apparaîtra ce qu'elle fut. Mais, jusque-là, qui peut accuser le genre humain d'avoir semé plus de mal que de bien dans le champ douloureux de son exil?

Lorsque nous voulons connaître l'état de santé du corps de l'homme, la Providence y a pourvu par un moyen aussi simple que sûr. Le cœur, source de la vie, communique son mouvement aux artères, où il jette le sang qu'il nous a préparé, et cette impulsion retentit jusqu'aux extrémités de nos organes, là où leur frêle enveloppe nous permet de les interroger. Y a-t-il aussi un cœur et des artères dans le genre humain? Nous est-il possible de les toucher de près, et de connaître à leur battement quel est l'état moral de ce grand corps dont nous sommes les membres, et auquel nous portons le flux de notre vie, et qui nous

rend le reflux de la sienne? Je le crois, Messieurs, et peut-être en m'écoutant, ne m'accuserez-vous pas de pousser trop loin l'investigation d'un mystère où il suffirait du doute pour rassurer notre esprit.

Moïse avait conduit son peuple aux portes de la terre promise. Averti de sa fin, et qu'il allait se rapprocher de l'heure où le Dieu qu'il avait vu dans les ombres et les foudres du Sinaï lui apparaîtrait dans la simplicité nue de son essence, le front brillant encore des deux éclairs redescendus avec lui des hauteurs de l'Horeb, il assembla les générations du peuple élu, et debout devant elles, après leur avoir rappelé les miracles et les lois du Dieu de leurs pères, il éleva la voix, et leur dit : *Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous ai proposé aujourd'hui la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction ..... Considère, ô Israël, qu'aujourd'hui même je t'ai proposé la vie et le bien, et d'un autre côté la mort et le mal* [1]. Ainsi, ce grand législateur, jetant sur la nation qu'il avait formée un dernier et prophétique regard, lui révélait son avenir par un seul mot qui explique aussi l'histoire de toutes les races humaines : le bien, c'est la vie, le mal c'est la mort. Le bien c'est la vie du corps, de l'âme et des sociétés; le mal, c'est la mort du corps, de l'âme et des sociétés. En effet, Messieurs, qu'est-ce

[1] Deutéronome, chap. 30, vers. 15 et 19.

que le bien, sinon la conformité à la loi éternelle de l'être telle que Dieu la porte en lui-même, et qu'est-ce que le mal, sinon l'opposition à cette loi ? Quiconque fait le bien se conforme à la loi de l'être ; quiconque fait le mal, s'éloigne de cette loi. Et la loi de l'être étant nécessairement celle de la vie, puisque la vie n'est que l'être en activité, il s'ensuit que le bien se confond avec la vie même, et le mal avec la mort. L'expérience nous le prouve, s'il est possible, encore plus manifestement.

Vous êtes jeunes : vos yeux rayonnent de l'immortalité de tout ce qui commence, et vous sentez dans les derniers replis de votre chair une obéissance à vos désirs qui ne vous permet pas même de croire à la fragilité de vos années. Cependant prenez garde : prenez garde, non pas à la foudre, mais au péché. Si vous ouvrez votre âme et vos sens à cet hôte mystérieux, il y opérera sourdement des ravages dont le contre-coup apparaîtra bientôt sur votre front. Des rides précoces en terniront la chaste limpidité ; la lumière de vos regards s'affaiblira sous vos paupières devenues pesantes ; vos lèvres contractées ne laisseront plus passer qu'un sourire diminué et triste ; une profanation lente s'étendra sur tout votre visage, et y gravera les ruines que votre âme se fait au-dedans. Vous vous croirez seul avec votre conscience ; mais la mort y est avec vous, et elle traduit incessamment vos débauches en une éloquente accusation. Tout œil la reconnaît. Elle est la sœur du péché, et le péché est son aiguillon :

Stimulus autem mortis peccatum[1]. Comme le bœuf se hâte sous le dard qui le presse, ainsi la mort se hâte sous les coups du péché; elle s'infiltre dans les veines pour en tarir le sang, elle relâche la vigueur des nerfs, elle pénètre au fond des os et en dévore la substance, jusqu'à ce qu'enfin elle et le péché se saisissant dans une dernière étreinte, le cadavre tombe, et le ciel et la terre passent avec mépris : car il y a là un homme qui a tué lâchement la vie dans son sein.

Le même et effrayant mystère s'accomplit dans les nations. Le bien les fonde, le mal les couche au tombeau. Ni l'antiquité, ni la grandeur, rien n'est capable de sauver un peuple corrompu. Il traîne quelque temps sur la scène du monde les restes ignobles de son histoire, défendu par la jalousie de ses voisins et par ce je ne sais quoi qui tient en l'air un édifice ruiné : mais tôt ou tard sa décadence morale avertit le destin. Il vient, on ne sait d'où, des races neuves et inuomées : elles regardent de loin cet empire usé qui semble encore vivant par ses fonctions, ses magistratures, ses armées et ses souvenirs, mais qui n'a plus de substance ni de ciment, parce qu'il n'a plus de vertus. Elles se disent : Voilà Rome! Et quelque chose leur répond : Venez, mes Goths, venez mes Parthes! N'ayez pas peur de cette vieille pourpre qui est encore au dos de la maîtresse du monde, car elle ne couvre plus Scipion, elle ne couvre que le vice et la mort avec

[1] Epître aux Corinthiens, chap. 15, vers 56.

lui. Passez le Rhin, insultez le Danube, renversez l'Euphrate, étendez à terre vos peaux de bêtes, et jetez-y votre proie !

Si je ne me trompe, Messieurs, nous avons découvert dans l'humanité deux artères capables de nous révéler le secret de son état moral, l'artère de la vie et l'artère de la mort, la vie qui est le signe et la récompense du bien, la mort qui est le signe et la récompense du mal. Or, en les interrogeant, que nous diront-elles? Elles nous diront sans doute que le mal est grand dans le monde, puisque les nations y meurent, mais elles nous diront aussi que le bien y est plus grand encore, puisque l'humanité vit. L'humanité vit : elle a traversé des phases sans nombre dans des siècles multipliés, se renouvelant comme la nature qui pousse de jeunes rameaux sur le tronc épuisé des forêts, et tire de la corruption même un élément de vigueur. On l'a vue dans tous les temps, soutenue par la main de Dieu, s'épanouir en une civilisation, l'élever par des vertus, la nourrir de dévouemens obscurs autant qu'innombrables, puis, la dépravation s'introduisant à la longue, rejeter les peuples pourris pour en susciter d'autres et rendre à de nouveaux âges un spectacle d'honneur. N'est-ce pas là l'histoire? Les vicissitudes dont elle est remplie sont-elles autre chose que les tempêtes par où le genre humain, aidé de la Providence, purifie l'atmosphère moral qu'il respire, et perpétue, malgré la puissance du mal, la supériorité du bien? Ne sentons-nous pas tous qu'un peu-

ple ne subsiste que par ses vertus, et que si le mal vient à y usurper le trône du bien, il est inévitablement condamné? Or, ces condamnations ne sont pas de tous les jours; la foudre vengeresse n'atteint qu'à de longs intervalles l'existence séculaire des nations. Il est donc permis de croire que le bien y prévaut longtemps, et lorsqu'elles succombent, il est permis de croire aussi que Dieu donne ou réserve leur place à des peuples meilleurs.

J'en appelle encore, Messieurs, à deux autres symptômes parallèles qui me semblent propres à nous éclairer dans cette difficile question. De même que le bien et le mal sont unis à la vie et à la mort comme à leurs conséquences logiques, ils ont un autre signe dans la peine et la jouissance, ces deux états qui composent, par leur distribution entre les hommes, le sort général du genre humain. Vivre et mourir, ce sont les termes extrêmes où nous sommes contenus; souffrir et jouir, ce sont les termes intérieurs qui résument les pulsations de notre être. Or, si nous cherchons quels sont les rapports de la peine et de la jouissance avec l'ordre moral, il nous est aisé de voir que la peine correspond au bien et que la jouissance correspond au mal. Non pas, Messieurs, entendez-le bien, que jouir soit par soi-même un crime, ni que souffrir soit par soi-même une vertu. Non assurément. La peine peut être portée sans en connaître le prix, elle peut être un motif de blasphême et de haine contre Dieu; comme aussi, la jouissance, toute cor-

ruptrice qu'elle soit de sa nature, peut enfanter des actions de grâce, des sacrifices, des austérités, et, dans tous les cas, être l'objet d'une généreuse modération. Mais, cette réserve faite, il n'en reste pas moins vrai que la peine, c'est-à-dire le travail sous toutes ses formes, est favorable au développement du bien, parce qu'elle purifie le corps, détourne les vaines et fausses pensées, diminue les moyens du mal, en retranche les occasions, et nous tient enfin devant Dieu dans un état conforme à l'expiation qui est la source unique de notre salut. La jouissance, au contraire, c'est-à-dire la satisfaction de l'être dans le repos, contient un poison qui énerve l'âme, et en déracine lentement la virilité. L'homme qui n'a rien à faire pour vivre que de vivre, et qui n'applique pas ses facultés à la glèbe honorable d'un service volontaire, celui-là tombe, par une pente rapide, de la langueur dans l'ennui, et de l'ennui dans les désordres du cœur. Ce n'est qu'à la fin de l'âge, lorsque nous avons payé notre dette au travail, et que la vie diminuée dans tous nos sens nous retire les flots trop vifs de son activité, ce n'est qu'alors, Messieurs, que le repos nous sied et que Dieu le bénit. Le repos du vieillard est un droit et une majesté. Assis à son âtre, il fait doucement scintiller dans sa mémoire le souvenir modeste du bien qu'il a fait, et il éveille en autrui la vertu par le spectacle de la paix qui couronne ses ans. Mais se reposer quand on n'a rien produit, se reposer dès la jeunesse, livrer à une jouissance précoce et continue

son âme et son corps, c'est leur préparer d'effroyables corruptions.

L'histoire vous l'a dit, la ruine morale d'un peuple commence par le repos honteux de ses grands. Tandis que la vie se conserve encore avec le travail dans les rangs obscurs, elle s'enfuit déshonorée des hautes régions de la société. Des mœurs lâches y appellent des mœurs dissolues; les plus généreux sangs s'avilissent dans les voluptés après s'être affaiblis dans la mollesse, et la dépravation gagnant de proche en proche, il ne reste quelque souffle à ce peuple vieilli que par la quantité de sueur qu'il est strictement obligé de répandre pour ne pas mourir de faim.

Cela étant, Messieurs, la peine étant un signe du bien, et la jouissance un signe du mal, en la manière et dans les limites que j'ai posées, il nous est possible d'en tirer quelque horoscope pour l'appréciation de l'état moral du genre humain. Nous n'avons, en effet, qu'à nous demander lequel l'emporte ici-bas de la peine ou de la jouissance, du travail ou du repos. Or, assurément la réponse n'est pas difficile. Dieu s'y est pris de bonne heure pour nous attacher à la noble gymnastique d'une laborieuse activité; dès que nous eûmes failli, il prononça contre nous l'arrêt du labeur, dans ces miséricordieuses paroles qu'il ne faut jamais se lasser de redire : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* [1]. Depuis lors l'arrêt n'a pas cessé

[1] Genèse, chap. 3, vers. 19.

de s'accomplir. En vain la civilisation s'est formée; en vain les arts de la paix, le commerce, l'industrie, les inventions économiques de la science ont succédé aux dévastations de la guerre : rien n'a pu soustraire l'homme à la loi du travail pénible, et c'est à peine si, après soixante siècles d'efforts pour en diminuer le fardeau, il a pu se flatter d'un imperceptible succès. Le christianisme, à la mort du fils de Dieu, a retranché des misères de notre sort; il a relevé l'esclave, la femme, l'enfant, adouci le pouvoir, donné à notre cœur certaines larmes qui apaisent l'amertume des autres : mais il n'a rien ôté de leur résistance aux froides couches de la terre, et de leur ardeur aux rayons du soleil. Nous sommes demeurés les sujets du travail pour demeurer les frères de la vertu.

Cependant, je le répète encore une fois, afin que vous n'accusiez pas ma pensée, la peine n'est pas de soi-même un bien ni la jouissance un mal. La peine nous incline au devoir par un état permanent de sacrifice et d'impuissance; elle est le rivage escarpé qui repousse l'erreur de nos flots et les retient dans le cours que leur trace la volonté de Dieu. Souvent, du haut des montagnes, j'ai regardé les plaines fécondes qu'arrosent les sueurs de l'homme; j'ai vu le laboureur prévenir le jour, et une multitude de femmes, d'enfans, de vieillards, de jeunes gens, le dos courbé vers la terre, y creuser des sillons ou en recueillir les richesses semées de leurs mains. Je les ai vus, après de longues heures, prendre un sobre repas sous l'om-

bre étroite d'un arbre ou d'un pan de mur, et le soir venu, s'en retourner par bandes fatiguées au seuil hospitalier de leurs rustiques maisons. Ce spectacle m'a touché toujours; il m'a toujours donné l'idée que Dieu le voyait avec plaisir, et que si toutes ces âmes n'étaient pas pures devant lui, du moins elles ne l'offensaient pas sans quelque compensation pour son cœur de père et son équité de juge. Autre chose est le mal se développant sans frein dans la fièvre continue de l'oisiveté, autre chose le mal comprimé par des jours sans repos et des nuits sans illusions. La poésie antique avait placé la vertu sous le chaume; elle disait que les dieux, descendant de l'Olympe, s'arrêtaient volontiers dans les vallons obscurs, au bord des gerbes amoncelées par la main pacifique de l'homme des champs. La sagesse a répété sur un autre mode ces accens de la poésie, et le christianisme, en nous révélant la foi naïve des campagnes, nous a permis de dire en un sens plus élevé que le poète romain :

> O fortunatos nimiùm sua si bona norint
> Agricolas!

Dieu n'a pas voulu que la plus grande part des hommes étouffât dans l'air pesant des villes, au foyer de toutes les richesses et de toutes les tentations. Il les a dispersés dans les solitudes de la terre, le long des fleuves, au pied des montagnes, en face du firmament qu'il habite, et il leur a fait d'un travail plus pur et

plus dépendant de sa providence un singulier secours et une perpétuelle religion.

Hélas! je le sais, tout se corrompt, même les champs. Mais cette corruption n'est pas l'état naturel des choses; elle accuse un poison venu de plus haut, et prophétise les catastrophes qui préparent la chute ou le renouvellement des nations.

Bref, Messieurs, de la comparaison de la peine avec la jouissance et de la vie avec la mort, ce double symptôme révélateur, nous pouvons conclure que la quantité matérielle du bien l'emporte ici-bas sur la quantité matérielle du mal. Mais encore que nos calculs manquassent de vérité, la question ne serait pas résolue contre la Providence. Car il ne suffit pas de comparer les faits aux faits et de les peser dans la rigueur servile d'une balance mathématique, il faut surtout connaître leur valeur métaphysique et morale, et les juger sous ce rapport qui décide de tout. Or, métaphysiquement et moralement, le bien domine le mal d'une incontestable hauteur. Le mal n'est qu'une négation; il introduit dans l'être une difformité qui blesse l'œil de Dieu, mais qui n'y détruit pas substantiellement son ouvrage. Dieu y reconnaît encore sa main. Comme une statue mutilée sort de la terre où les siècles l'avaient enfouie, ainsi l'âme dégradée par le péché apparaît aux regards de son père; c'est un marbre déshonoré, mais où respire encore la vie et auquel l'artiste suprême peut rendre sa première beauté. Il y travaille avec ardeur; il aime ce débris;

il y frappe des coups qui émeuvent son espérance et attendrissent ses regrets. Ce n'est qu'à la mort que le mal persévérant prend une consistance à l'épreuve de l'amour divin, et que Dieu le voit comme un impardonnable ennemi. Jusque-là, il appartient encore à l'architecture du bien, il est une pierre espérable de la sainte cité, et peut-être y entrera-t-il en un lieu magnifique, qui étonnera l'innocence sans la décourager.

Vous le voyez donc, la quantité matérielle disparaît ici devant la valeur métaphysique et morale; l'opposition absolue entre le bien et le mal n'est pas une réalité du temps. Dieu, du haut de sa providence, ne découvre pas l'humanité terrestre comme partagée en deux camps pour jamais séparés; ici des monstres, là des bienheureux. Il voit partout des êtres faibles, les uns qui ont précédé leurs frères aux régions de la vertu, les autres qui aspirent à les rejoindre, ceux-ci plus proches, ceux-là plus loin, quelques-uns désespérés d'eux-mêmes, mais non pas de la bonté divine, tous enfin formant un seul corps dont les membres s'assistent, et où le mal sert à promouvoir le bien, comme le bien sert à l'expiation du mal. C'est pourquoi il est écrit que dix justes auraient suffi pour obtenir de Dieu le pardon d'une ville réprouvée, parce que ces dix justes, en appliquant leurs mérites à des frères criminels, mais capables encore de retour et de miséricorde, auraient rétabli dans la balance divine un équilibre entre le bien et le mal. Qui sait d'ailleurs à quelle force d'in-

tensité peut atteindre la vertu, et quel devient son prix dans ces immolations intimes que nous révèle imparfaitement la vie des saints. Le comte de Maistre a dit excellemment : « Il y a eu dans le cœur de Louis XVI telles acceptations capables de sauver la France. » N'y en a-t-il pas d'autres plus obscures devant les hommes, mais plus précieuses encore devant Dieu ? Les jours d'une sœur de charité ne suffiraient-ils pas pour faire contrepoids aux crimes d'une multitude ? Je le crois sans peine, puisque Dieu ne demandait que dix justes pour épargner une ville coupable de désordres qu'on ne peut pas même nommer. Je le crois encore mieux, lorsque je considère que le salut du monde est dû à un seul sacrifice, sacrifice incomparable sans doute par la dignité de la personne et par le mouvement du cœur qui l'offrait, mais qui cependant, toute proportion gardée, nous prouve que l'intensité du bien dans une âme unique peut couvrir un abîme d'iniquités.

O vous donc, enfans du mal, sachez, malgré votre nombre, qu'il ne dépend pas de vous de prévaloir contre la cité de Dieu et d'en obscurcir l'éclat surabondant ! David a suffi pour renverser Goliath, une âme suffit à Dieu pour se faire un rempart contre l'armée de vos infidélités. Il y versera des ardeurs qui étoufferont les vôtres, et des baumes qui purifieront la terre de l'odeur de vos nuits. Allez, faites votre œuvre, dormez votre sommeil, comme vous l'a dit Bossuet : tandis que vous effacez en vous l'image de

Dieu par des souillures dont vous voudriez vous cacher la honte, quelque pauvre jeune fille veille pour vous dans l'honneur d'une virginité qui a tout vaincu, la misère, la séduction, la jeunesse, la beauté, le besoin d'aimer, qui est si grand dans les cœurs purs. Tandis que vous épuisez l'or dans un luxe sans fruit, quelque servante, la vôtre peut-être, rétrécit son pain de chaque jour, et en fait à la Providence, dans le sein des malheureux, un sacrifice qui la justifie de votre impitoyable dureté. Tandis que, pour une offense où votre orgueil a légitimement souffert, vous répandez le sang d'un homme, des chrétiens donnent le leur aux extrémités du monde pour affirmer la foi qui sauvera leurs bourreaux, et ils tirent de leur supplice plus de grâce qu'il n'en faut pour laver cent fois le sang dont vous êtes couvert. Ainsi, sous l'action de Dieu, la grandeur surnaturelle du bien compense, s'il en est besoin, la quantité matérielle du mal, et l'humanité, malgré ses fautes, ne présente point au ciel ce spectacle horrible dont on voudrait accabler notre foi. Le mal, tel qu'il est, contribue plutôt à l'accroissement du bien, comme la terre corrompue donne à la végétation un aliment plus fort.

Un jour viendra peut-être où le mal l'emportera réellement sur le bien, soit en quantité, soit en intensité : ce sera le signe de la fin. Les justes ne faisant plus le contrepoids des méchants par leur nombre ni par leurs vertus, Dieu prononcera contre le genre humain tout entier l'arrêt qu'il a tant de fois prononcé,

dans le cours des siècles, contre les nations. Comme il écrivit de sa main sur les murs de Babylone la prophétie de sa chute, ainsi écrira-t-il dans les nuées la ruine du monde devenu la dernière Babylone, et la sentence sera la même que pour Balthazar : *Tu as été pesé dans la balance, et on t'a trouvé léger.* Jusque-là, Dieu, qui tient cette balance formidable par son équité même, n'a point condamné à mort le genre humain. Respectons sa justice avec sa clémence, et ne lui opposons pas nos crimes pour accuser son gouvernement. D'ailleurs le temps n'est que l'épreuve, il n'est pas le résultat. C'est dans l'éternité qu'il faut jeter nos regards pour juger définitivement la Providence, et c'est là sans doute que vous attendez ma parole, armés de ce mot fameux : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

J'obéis à votre impatience, et je puis la calmer par une très-simple déclaration : le petit nombre des élus n'est pas un dogme de foi, mais une question librement débattue dans l'Eglise. Je vous l'affirme, et je vous en donne immédiatement la preuve, si vous le souhaitez.

Parmi les écrivains du dernier siècle qui ont honoré l'Eglise, il en est un d'une réputation modeste et grave, dont le savoir n'est point contesté, dont l'orthodoxie l'est moins encore : Je vous ai nommé Bergier. Or, Bergier, traitant la question qui nous occupe, s'exprime ainsi : « Un esprit solide et suffisamment » instruit ne se laisse point ebranler par une opinion

» problématique, et sur laquelle l'Eglise n'a point » prononcé, telle qu'est celle du grand nombre ou du » petit nombre des élus [1]. » Et ailleurs, après avoir exposé le désaccord des Pères de l'Eglise et des commentateurs de l'Ecriture sur ce sujet, il ajoute : « Si » les paraboles de l'Evangile peuvent servir de preuve, » on en doit plutôt conclure le grand nombre que le » petit nombre des hommes sauvés. Jésus-Christ com- » pare la séparation des bons d'avec les méchans, au » jugement dernier, à celle que l'on fait du bon grain » d'avec l'ivraie. Or, dans un champ cultivé avec » soin, l'ivraie n'a jamais été plus abondante que le » bon grain. Il la compare à la séparation des mauvais » poissons d'avec les bons : à quel pêcheur est-il ar- » rivé de prendre moins de bons poissons que de » mauvais? De dix vierges appelées aux noces, cinq » sont admises à la compagnie de l'époux. Dans la » parabole des talens, deux serviteurs sont récompen- » sés, un seul est puni ; dans celle du festin, un seul » des convives est chassé [2]. »

Je pourrais, Messieurs, terminer là notre Conférence : car, puisque vous êtes libres de croire au grand nombre des élus, croyez-y, et ne vous en inquiétez pas davantage. Mais il ne sera pas inutile, je le pense, de vous faire connaître les motifs qui ont empêché l'Eglise de se prononcer sur cette grave question.

[1] Dictionnaire de théologie, au mot *Elu*.
[2] Traité de la vraie Religion, tome 10, p. 355, édit. in-8°.

L'Ecriture en est sans contredit la cause première. Car, bien que ce fameux texte, *il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*, vous paraisse d'une évidente clarté, il est bien loin d'en être ainsi. C'est précisément le texte qui a le plus divisé les Pères et les commentateurs. En effet, il n'est écrit que deux fois dans l'Evangile avec des circonstances qui lui donnent un sens opposé au sens vulgaire. Dans la première occasion, le royaume du ciel est comparé à un père de famille qui loue des ouvriers dès le matin pour travailler à sa vigne, et qui en reçoit d'autres successivement à des heures plus avancées, jusqu'à ce que, le soir venu, il donne à tous la même récompense sans faire aucune distinction entre ceux qui sont venus le matin et ceux qui sont venus tardivement. Sur quoi les premiers montrant de l'indignation, le père de famille leur dit : *De quoi vous plaignez-vous ? ne suis-je pas convenu avec vous d'un denier? Prenez ce qui vous appartient; et allez-vous-en; quant à celui-ci, qui est venu bien après vous, il me plaît de lui donner la même récompense qu'à vous. Est-ce que je ne suis pas libre de faire ce que je veux, et faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon? Ainsi, les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers; car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus* [1]. Il est manifeste que la difficulté de la parabole ne consiste pas dans

[1] Saint Mathieu, chap. 20, vers. 13 et suiv.

le petit nombre des ouvriers récompensés de leur travail; elle consiste, au contraire, en ce que tous étant récompensés, ceux qui paraissent avoir le moins de mérite ne sont pas plus maltraités que les autres. Et l'explication qui en est donnée est celle-ci : *C'est que les premiers seront les derniers et que les derniers seront les premiers*. Mais cette explication étant obscure elle-même, le père de famille l'éclaircit par ce mot final : *Car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*. Ce qui veut dire, non pas qu'il y a peu d'hommes sauvés, conclusion qui n'aurait aucun rapport avec la parabole ou même la contredirait, mais que beaucoup étant appelés par une grâce commune, de premiers qu'ils étaient deviennent les derniers, tandis que quelques-uns étant choisis par une grâce spéciale, de derniers qu'ils étaient deviennent les premiers.

Dans la seconde occasion, le royaume du ciel est comparé à un roi qui prépare les noces de son fils, et qui, tout étant prêt, envoie ses serviteurs aux invités pour les presser de venir. Mais ceux-ci refusent sous divers prétextes, et quelques-uns même maltraitent les envoyés du prince, lequel, irrité de leur conduite, fait entrer à leur place dans la salle du festin les premiers venus que l'on a rencontrés sur les chemins. Puis entrant lui-même après eux pendant qu'ils sont à table, il aperçoit l'un des convives qui n'est pas revêtu de l'habit nuptial, et il lui dit : *Mon ami, pourquoi êtes-vous entré sans*

avoir l'habit nuptial? Et celui-ci se taisant, le roi dit à ses officiers : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincemens de dents; car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus [1]. Il est manifeste encore que la difficulté de la parabole ne porte pas sur le petit nombre des convives définitivement admis, puisqu'on les a ramassés indifféremment sur les routes, et qu'un seul est chassé de la salle du banquet. Si donc, en cette circonstance, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, cela veut dire seulement, dans la bouche du roi comme dans celle du père de famille, que peu d'hommes reçoivent une grâce spéciale qui leur permette de se conduire avec plus de familiarité que les autres dans les choses divines, et de compter sur une surabondance de miséricorde à leur égard. C'est la tentation d'un certain nombre qui, étant appelés au hasard sur le chemin pour remplacer d'autres invités, se persuadent qu'ils sont des élus de faveur, et qui négligent d'assurer leur salut par une exacte fidélité. Jésus-Christ, dans cette parabole, veut leur apprendre que s'il y a en effet des derniers qui deviennent les premiers, il n'appartient à personne de présumer ainsi de soi.

Vous le voyez, Messieurs, vous voilà loin de la clarté que vous aviez cru reconnaître dans ce texte :

[1] Saint Mathieu, chap. 22, vers. 12 et suiv.

Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Mais il en est un autre que je ne dois pas vous dissimuler, et qui, sans être décisif, offre cependant un sens moins facilement réductible à notre vœu d'étendre le royaume du ciel autant que nous le permettent les fondemens de la foi. Dans son sermon sur la montagne, Jésus-Christ disait à la multitude : *Entrez par la porte étroite, parce que la porte est large et la voie est spacieuse qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par elle. Combien est étroite la porte, et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il y en a peu qui la trouvent*[1]. La force de ce texte n'est pas dans l'opposition de la voie large et de la voie étroite ; car, de ce qu'une voie est étroite, il ne s'ensuit pas que le petit nombre y passe, lorsqu'elle est la seule qui conduise au but. Les Thermopyles n'étaient qu'un sentier tortueux et rude dans les montagnes, et cependant l'armée de Xerxès le franchit, parce qu'elle n'avait pas d'autre issue pour pénétrer en Grèce. Mais Jésus-Christ ajoute que *beaucoup entrent par la voie large et que peu trouvent la voie étroite*, parole qui serait décisive, si elle s'appliquait à tous les temps et tous les lieux. Or, il n'est pas manifeste qu'il en soit ainsi. La Vulgate a traduit la phrase hébraïque en une manière qui la restreint aux commencemens de la prédication de Jésus-Christ, et ce n'est pas sans doute par inadvertance qu'elle a pré-

[1] Saint Mathieu, chap. 7, vers. 13 et 14.

féré cette traduction. En comparant les discours du Seigneur entre eux, on y remarque plus d'une fois la distinction de deux époques diversement caractérisées, l'époque de son ministère, et celle de sa mort. S'il dit : *La voie est étroite qui mène à la vie, et il y en a peu qui la trouvent,* il dit aussi : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi*[1]. Les deux paroles sont vraies dans leur temps. Jésus-Christ, lorsqu'il s'adressait au peuple sur la montagne, n'avait à sa suite que quelques disciples choisis, et tout autour, aussi loin que s'étendait le monde, une multitude qui n'entendait point encore sa voix. Mais lorsqu'il jetait son regard par delà sa mort, il voyait les nations entrer en foule dans son Église, les rois et les reines, selon la prédiction d'Isaïe, baiser la trace de ses pieds, et sa croix portée parmi les étendards romains pénétrer plus loin que tout empire connu. Son âme alors ne pouvait plus dire : *Il y en a peu qui trouvent;* elle disait : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.*

Ajoutez, Messieurs, que la question lui ayant été nettement posée, Jésus-Christ n'a pas voulu la résoudre, mais la tenir en suspens. On lui disait un jour : *Seigneur, y en a-t-il peu de sauvés*[2]? Rien n'était plus clair : que répondit-il? Il répondit : *Tâchez d'entrer par la porte étroite, car il y en a beau-*

[1] Saint Jean, chap. 12, vers. 32.
[2] Saint Luc, chap. 13, vers. 23.

coup qui voudront entrer et qui n'entreront pas[1]. C'était un conseil utile, qui ne détruisait point le mystère utile aussi. Vous me direz peut-être : Pourquoi répondez-vous, puisque Jésus-Christ n'a pas répondu? Jésus-Christ n'a pas répondu parce qu'il était Dieu et qu'il eût fait un dogme; je réponds parce que je suis un homme, et que je ne fais qu'une opinion. Mais cette opinion est libre, et il vous est permis de la fortifier avec moi par la considération des ruses admirables de la Providence pour accroître le nombre des élus.

Dieu eût pu décider que nul n'entrerait au royaume des cieux qu'après avoir pris une part personnelle à la lutte du bien et du mal, et accepté le sang de son fils dans la libre plénitude de la raison. C'est le contraire qu'il a voulu. Il a ouvert aux enfans les portes de l'innocence et du mérite; il a dit d'eux : *Laissez les enfans venir à moi, et ne les empêchez pas, car le royaume du ciel est composé d'enfans*[2]. Et les regardant une autre fois d'un œil plus doux encore, s'il est possible, il disait : *La volonté de votre Père qui est au ciel n'est pas qu'un seul de ces enfans périsse*[3]. Quelle parole, Messieurs, dans une bouche où toute parole était vérité et efficacité! Aussi, dès l'origine du monde, une source particulière de salut avait été préparée pour l'âme des enfans. Comme ils

[1] Saint Luc, chap. 13, vers. 24.
[2] Saint Marc, chap. 10, vers. 14.
[3] Saint Mathieu, chap. 18, vers. 14.

sucent le lait de leur mère sans la connaître, Dieu a voulu qu'ils bussent aux mamelles de la foi et de la charité sans connaître ni l'une ni l'autre, et que le sang de son fils leur fût versé goutte à goutte avant même que leur œil s'ouvrît, que leur oreille entendît, et que leurs lèvres pussent prononcer son nom. Dans les temps qui précédèrent la mort du Christ et la promulgation de l'Évangile, les enfans étaient *sauvés dans la foi de leurs pères*, Dieu voulant les regarder comme une même chose avec eux, et leur imputer les vertus qui les avaient mis au monde. Mais, parce que la foi des hommes pouvait manquer et trahir ainsi la miséricorde de Dieu à l'égard des âmes nouvellement descendues, sa providence y pourvut, à l'heure de la consommation, en confiant ces âmes à la foi indéfectible de l'Église, et en ordonnant qu'elle répandît en eux par le baptême la rosée de la grâce et du salut. Puis, afin d'achever ce mystère d'ineffable bonté, Dieu fit un pacte avec la mort, et lui donnant une précocité divine, il la chargea de moissonner avant l'âge du mal la troisième partie du genre humain. Souvent, dans le cours de notre vie, nous nous plaignons d'avoir trop vécu, et nous nous écrions avec Job : *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au malheureux, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume de l'âme*[1]? Dieu a entendu ces plaintes, et sans les croire justes, il lui a plu de les exaucer pour un

[1] Job, chap. 3, vers. 20.

très-grand nombre. L'ange exterminateur est devenu le bras droit du Christ; il choisit parmi nous l'innocence avant que la raison en ait terni le premier éclat, et il conduit au ciel des multitudes à qui l'éternité ne coûte que d'avoir passé ici-bas pour y sourire à leur mère. Une autre partie, moins nombreuse, il est vrai, survit à cet âge bienheureux qui précède la puberté de l'esprit, mais pour s'éteindre aux frontières d'une autre puberté, avant que les passions aient jeté leur premier cri dans le cœur, et lorsque la raison n'est encore dans la plupart qu'un docile flambeau. Si vous voulez connaître maintenant jusqu'où s'élève cette recrue prématurée des âmes, la science moderne vous le dira : Le tiers des enfans meurt entre la première et la septième année de sa naissance, plus de la moitié entre la première et la quatorzième année[1].

Voilà donc, en diminuant ce nombre par les exceptions, près de la moitié du genre humain qui est en dehors du malheur suprême de la damnation proprement dite, soit qu'elle ait bu le sang de la rédemption dans la foi de ses pères ou dans la coupe du baptême, soit qu'étrangère à ces deux moyens de salut, elle ait porté à Dieu le poids seul de la faute originelle, et trouvé du moins dans l'asile des limbes une existence qu'elle ne regrette pas. Je sais bien, Messieurs, que les habitans des limbes ne peuvent pas se ranger parmi les élus de la vie divine; car, s'ils y

[1] Annuaire du Bureau des longitudes.

prenaient place, la question du nombre des élus serait mathématiquement résolue : mais, sans les y ranger, il reste vrai que la mort prématurée sert la clémence de Dieu, même quand elle ne la satisfait pas entièrement.

A la grâce de l'enfance, si particulièrement favorable au salut des hommes, il faut ajouter la grâce du sexe. Dieu en tirant du sein de l'homme la compagne de ses jours, et en lui imposant le devoir d'une constante subjection, l'en a dédommagée par deux dons précieux, le don de la foi et le don de la charité. Il a dit à la femme, en la mettant au monde : Tu croiras et tu aimeras. Bien des piéges sans doute ont entouré vos mères, pour leur dérober l'honneur de cette vocation. Mais si je leur manquais ici de respect, si j'outrageais en elles l'éminence du caractère chrétien, vous les vengeriez dans votre cœur en y rappelant leurs vertus, et, malgré tant de faiblesses célèbres, vous témoigneriez du privilége de grâce qui leur fut accordé. Le jeune homme, quand il regarde le monde, peut douter de la femme; il ne le peut plus, quand il regarde sa mère. Le monde corrompt tout, même la femme : mais elle échappe au monde par deux portes que Dieu lui a dès longtemps ouvertes, la virginité et la maternité. C'est là qu'est son trône, et ce trône est debout. S'il en est qui en descendent, et il n'en est que trop, Dieu leur a préparé des secours d'une efficacité qui les rappelle aisément. Leur jeunesse est courte; comme la fleur tombe, ainsi tombe cette

beauté qui conjure leur perte : elles se voient déchues presque aussitôt que reines, et leur âme, désabusée de l'homme qui n'aime qu'un jour, se retourne vers le seul cœur qui contienne une inextinguible affection et qui soit digne du leur. L'éternelle beauté se penche vers elles, et sans rendre à leur front un éclat qui les tromperait encore, il leur rend la jeunesse d'une foi vive et d'une ardente charité. On les voit, dans leur faible chair, soutenir l'âpreté de la pénitence, et elles feraient douter quelquefois laquelle est la plus précieuse de la vertu qui n'a jamais péri ou de la vertu qui est sortie du tombeau. C'est pourquoi deux paroles presque également sublimes ont été dites à la femme dans l'Évangile du fils de Dieu : la vierge Marie entendit l'une, la pécheresse Madelaine entendit l'autre. La première disait : *Je vous salue, pleine de grâce*[1]. La seconde disait : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*[2].

Mais enfin, quoi que Dieu fasse, il reste l'homme, l'homme fier, dur, froid, adorateur et esclave de sa raison, qui croit difficilement, qui aime plus difficilement encore : qu'est-ce que Dieu aura tenté pour aplanir en sa faveur la voie étroite du salut? Ah! qu'est-ce que Dieu aura tenté, Messieurs, il a plus que tenté, il a fait. Il a fait le pauvre. Je dis le pauvre et

[1] Saint Luc, chap. 1, vers. 28.
[2] Saint Luc, chap. 7, vers. 47.

non le peuple, parce que je parle la langue de l'Evangile, langue plus pure que celle des hommes, et que les passions ne corromperont jamais. Le pauvre est celui de nous qui gagne sa vie de chaque jour par le travail de ses mains, et qui, étranger à l'orgueil de la richesse, de la science et du pouvoir, rencontre dans le labeur et la dépendance un auxiliaire perpétuel des vertus qui font le chrétien. Comme l'enfant et la femme, le pauvre est naturellement soumis, sentant le besoin de Dieu, n'ayant aucun intérêt à le maudire ou à le mépriser. Nul autre ne porte plus assidûment sur ses épaules la croix du Sauveur; nul n'accomplit mieux dans sa chair la mortification de l'Évangile, et pour peu qu'il consente pieusement à son sacrifice, il est le vrai pénitent du monde, l'holocauste qui fume devant Dieu et lui rappelle incessamment la voie douloureuse que suivit ici-bas son fils unique et bien-aimé. Le pauvre est celui dont Jésus-Christ disait : *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savans pour les révéler aux petits*[1]. Le pauvre est celui dont l'apôtre saint Jacques disait : *Est-ce que Dieu n'a pas choisi les pauvres de ce monde pour en faire les riches de la foi et les héritiers du royaume*[2] ?

Je sais qu'on me reprochera de tenir ce langage,

[1] Saint Mathieu, chap. 11, vers. 25.

[2] Épître catholique, chap. 2, vers. 5.

comme étant inopportun : mais que voulez-vous que je fasse? Ce qui est écrit est écrit. Les malheurs de notre siècle ne peuvent pas me retirer le droit ni m'ôter le devoir de justifier les voies de Dieu, et si ces voies sont aujourd'hui confondues, à qui le doit-on? Qui a corrompu le pauvre? Qui a fait descendre jusqu'à lui le sommeil de l'indifférence et le rire de l'impie? Qui lui a fait une science pour le dégoûter de Dieu, et une autre science pour l'enivrer du monde? Est-ce ma faute à moi, est-ce celle de Dieu? Le pauvre est trop généralement dans un regrettable état : mais cet état est contre nature, il est le fruit d'une longue conjuration de la science et du pouvoir contre le christianisme, il accuse les hommes, et les effets révélateurs qui en découlent sont une nouvelle justification de la Providence, à laquelle l'impiété ne s'attendait pas.

L'enfant, la femme, le pauvre, cette triple faiblesse et cette triple vie de l'humanité, voilà les bénis de Dieu, et qu'est-ce que le reste en comparaison? Qu'est-ce que le reste, quand il irait tout entier aux abîmes d'où le crime et la douleur ne sortent jamais? Qu'est-ce que le reste, quand l'éternité n'y moissonnerait pas une seule âme? Mais il est loin d'en être ainsi. Que la Providence ait destiné des grâces particulières aux portions de l'humanité les plus nombreuses et qui en sont comme le soubassement, c'était son droit, et c'était aussi un calcul de son ineffable miséricorde; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait aban-

donné au mal la richesse, la science et le pouvoir, ce magnifique et nécessaire couronnement du genre humain. Non, gardez-vous de le penser. Après que le Sauveur eut émis cette sévère parole : *Combien difficilement les riches entreront dans le royaume du ciel* [1], il ajouta immédiatement : *Ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu* [2]. Et dans le fait, tous les siècles ont vu souvent la charité descendre des hauteurs de l'opulence et demander au pauvre, en échange du bienfait temporel, la compensation de la prière ; ils ont vu des rois toucher de leur front les stigmates de la croix, et des sages humilier leur raison devant les mystères que la multitude adore. Le Christ a tout réparé, tout béni, tout vaincu, et ses mains généreuses tiennent l'univers embrassé. Qui s'en échappe périt par sa faute, et après ce que nous venons de dire, il est au moins douteux que le plus grand nombre appartienne à ce triste sort. Les enfans morts dans la foi de leurs pères ou dans la foi de l'Eglise par le baptême, selon les temps, composent à eux seuls une innombrable armée d'élus ; les pauvres y ajoutent leurs multitudes, soit qu'elles aient porté leur fardeau dans la simplicité d'une foi toute catholique, soit qu'égarées chez des nations corrompues par le schisme et l'hérésie, elles aient dû à la bonne foi de l'ignorance

[1] Saint Marc, chap. 10, vers. 23.
[2] Saint Luc, chap. 10, vers. 27.

invincible de demeurer dans le bénéfice de la vérité ; les vierges et les mères chrétiennes, et tant de femmes, désabusées au feu même des passions, augmentent de leur innocence ou de leur repentir les pages de l'immortalité ; et enfin dans le reste, tel que nous le voyons autour de nous, de bonne heure ou plus tard, et jusqu'au sein de la mort, Dieu recueille encore le fruit du sang qu'il accepta pour nous dès l'origine du monde. Que si le nombre et la durée des peuples en qui le christianisme n'a point eu ou n'a point la forme d'un établissement public, effraient les espérances de notre charité, il faut considérer deux choses : la première, que beaucoup, parmi ces peuples, ont pu se sauver par les voies providentielles indiquées dans notre Conférence antérieure; la seconde, que nous ignorons la mesure des âges où Dieu a circonscrit dans sa pensée l'action du christianisme, et la mesure aussi de puissance et d'universalité que l'Eglise atteindra dans l'avenir. L'avenir, s'il en est besoin, peut être une compensation du passé. Nul n'en sait le terme, le mode et le fruit. L'incroyance est maîtresse d'en faire des funérailles, la foi une résurrection. Mais, à tout le moins, si Dieu s'en est réservé le secret, ce secret peut tomber dans la balance du bien avec autant de certitude que dans la balance du mal, et ainsi la question demeure voilée au profit de la liberté. Ce qui est au-dessus de toute évidence, c'est la bonté de Dieu, le prix qu'il a donné de notre salut, et l'art avec lequel il a disposé

les membres et les fonctions de la famille humaine pour ouvrir à un plus grand nombre les portes de l'éternité.

En finissant, Messieurs, j'éprouve un remord : je crains de vous avoir persuadé que le salut est facile, et d'avoir trahi cette délicatesse que le Sauveur a mise à nous cacher le nombre des élus. Il n'a voulu évidemment ni nous décourager ni nous enhardir, et cette prudence était encore dans sa pensée un moyen de nous sauver. L'ai-je imité, comme le disciple doit imiter son maître? Suis-je demeuré fidèle aux bornes posées de sa main dans l'Evangile ? Quelques-uns en douteront peut-être; mais après tout, qu'ai-je fait que transporter devant vous les discussions d'une théologie avouée, et comment concluriez-vous de mon discours que vous ne devez prendre aucun soin de votre salut? N'y eût-il que la dixième partie des hommes tombée aux piéges de l'enfer, ne serait-ce pas assez pour nous épouvanter, et pour que chacun de nous, selon le mot de saint Paul, *opérât son salut avec crainte et tremblement*[1]? Vous qui avez la foi, vous demeurerez dans cette salutaire appréhension ; vous qui ne l'avez point, vous saurez qu'il n'est pas si facile d'opposer à Dieu, dans les voies de sa providence, des certitudes qu'il a refusées à l'esprit humain.

[1] Épître aux Philippiens, chap. 2, vers. 12.

SOIXANTE-DOUZIÈME CONFÉRENCE.

DE LA SANCTION DU GOUVERNEMENT DIVIN.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Le gouvernement divin, ce gouvernement dont je vous ai fait connaître les lois, les procédés et les résultats, a-t-il une sanction ? Ses sujets peuvent-ils impunément mépriser sa puissance et se soustraire à sa volonté? Sa volonté est de nous conduire à la béatitude par la perfection : mais si nous n'y consentons pas, si notre libre-arbitre se refuse à ce but géné-

reux de la Providence, qu'arrivera-t-il de nous ? Vous pouvez aujourd'hui, maîtres absolus de votre sort, insulter à la bonté qui vous a faits et qui vous a sauvés; le pourrez-vous toujours? Entre Dieu et l'homme, Dieu bienfaiteur, l'homme ingrat, est-ce Dieu qui aura l'empire finalement, ou bien restera-t-il à l'homme ?

La doctrine catholique nous apprend que toute créature qui dédaigne absolument d'arriver à sa fin, n'y arrivera pas, et telle est la sanction du gouvernement de Dieu. Le but vous est proposé, il est tout en votre faveur, il surpasse en bienfait ce que vous pourriez par l'imagination du désir souhaiter de plus grand : c'est à vous de voir. Si vous voulez, entrez; si vous ne voulez pas, demeurez : sachez seulement que, l'heure de la liberté passée, votre choix sera fait pour l'éternité, et que vous serez à jamais ce que vous aurez voulu être au dernier moment de votre vie, uni à Dieu ou séparé de lui. Mais vous sentez bien qu'on n'échappe pas à sa destinée, et à une destinée telle que la perfection et la béatitude dans le sein de Dieu, sans qu'il en résulte une douleur, et cette douleur, aussi durable que sa cause, sera par conséquent éternelle, éternelle dans l'âme, éternelle dans le corps. C'est la menace de l'Ecriture, la foi de l'Eglise, et dans les incroyans l'objet d'une terreur qui trouble leur pensée, et à laquelle ils opposent, pour la conjurer, toutes les ressources du raisonnement. Je dois leur ôter ce frêle appui, et les appeler

au jugement de Dieu par le témoignage de la conscience et de la raison, autant que par les ordres souverains de la foi.

C'est une chose bien extraordinaire, Messieurs, qu'à aucune époque des âges chrétiens, la doctrine de l'éternité des peines de l'autre vie n'ait engendré ces fortes répulsions qui ont amené dans l'Eglise tant de déchiremens. Tout dogme a été attaqué, sauf celui-là; tout point important de la théologie révélée a donné lieu à des discussions, des divisions et des décisions : un seul, le plus terrible de tous, a échappé à cette commune loi, et l'éternité de l'impie est venue jusqu'à nous, sans avoir rencontré sur cette longue voie un esprit qui en contestât la justice, ou du moins qui en ébranlât dans une partie de son siècle la formidable certitude. Origène l'essaya, dit-on, il en fut tardivement accusé : mais ni l'empire de son génie, ni la grandeur de sa mémoire, ne purent former derrière lui un assentiment capable de devenir un schisme ou une hérésie. Le soin que prit Justinien de le faire condamner fut un soin superflu, un caprice impérial qui demeura sans honneur dans l'Eglise, et l'article même de cette condamnation a disparu du texte des conciles, si jamais il y fut inséré.

Les protestans, qui ont tant nié de choses, n'ont pas nié celle-là. Destructeurs de ce qui portait le plus ombrage au sens humain, ils n'ont pas dépouillé l'enfer de son inviolable physionomie; leur main s'est arrêtée à ce seuil de la douleur, elle qui n'avait point

respecté la porte du tabernacle où repose dans le sacrifice et dans la bonté la chair de l'Homme-Dieu. Si, depuis, leur intelligence s'est enhardie jusqu'à cette négation, ils ne l'ont pas fait en protestans, c'est-à-dire en hommes qui conservent quelques débris de la foi, mais en esclaves du rationalisme qui a recueilli leurs ruines en les agrandissant. Leur témoignage n'est plus celui de l'hérésie, mais de l'incrédulité. Quant à ceux qui ont échappé à ce comble de la dégradation en gardant un vestige de foi, ils proclament comme tout catholique la vérité subsistante de cette parole du fils de Dieu : *Retirez-vous de moi, maudits, pour le feu éternel*[1].

Les païens eux-mêmes, à part une exception qui confirme la pensée générale et que j'exposerai tout à l'heure, ont cru à l'éternité de la vindicte divine dans le monde futur, et Virgile a été l'interprète de la croyance commune dans ce vers fameux :

Sedet Theseus æternùmque sedebit.

D'où vient cet accord? Pourquoi un dogme qui éloigne le cœur de nos faibles générations a-t-il traversé tant de siècles sans rencontrer le doute, et même sans paraître exciter le sentiment d'une pieuse tristesse? En lisant l'antiquité, quand elle parle de l'enfer, on croit plutôt reconnaître l'accent d'une sorte de joie qui prend part au succès de la justice divine et y

[1] Saint Mathieu, chap. 25, vers. 41.

trouve une consolation des maux présens de l'humanité. D'où vient cela? Qui peut expliquer ce singulier phénomène? C'est, Messieurs, que le dogme de l'éternité des peines est invinciblement lié à la notion invincible aussi de la différence du bien et du mal, et que quiconque sent cette différence avec énergie et profondeur sent du même coup la nécessité d'une irrémédiable séparation entre les âmes qui ont été jusqu'au bout les instrumens du mal et celles qui ont été jusqu'à la fin les organes incorruptibles du bien. En effet, toutes choses sont comprises entre deux termes, les principes et les conclusions; et ces deux termes sont de leur nature absolument et nécessairement éternels. Les principes le sont : car s'ils ne l'étaient pas, ils auraient une source antérieure à eux, et par conséquent ils ne seraient pas principes. Les conclusions le sont aussi : car si elles ne l'étaient pas, elles auraient une suite, et par conséquent elles ne seraient pas des conclusions. Tout est donc pris fatalement entre ces deux colonnes d'Hercule, l'éternité qui commence et l'éternité qui clôt, à moins qu'il ne s'agisse de Dieu, lequel étant sans principe n'a pas de conclusion, et subsiste indivisiblement dans sa propre et unique éternité. Mais toute autre chose que lui, c'est-à-dire toute créature, tout acte, tout état, tout nombre, a un point qui est le premier et un autre point qui est le dernier, une scène qui ouvre le drame et une autre scène qui le conclut. Si le principe manquait, la chose ne serait pas; si la conclusion ne venait jamais, la

chose serait éternellement en voie, c'est-à-dire qu'elle n'aurait pas de but. Or, une chose sans but est métaphysiquement impossible, parce qu'elle serait sans raison. Tout se conclut donc, et toute conclusion, comme tout principe, est éternité.

D'où il suit, Messieurs, qu'il faut à l'ordre moral, aussi bien qu'à tout le reste, une conclusion, conclusion qui est nécessairement éternelle; et qu'ainsi, pour se soustraire au dogme de l'éternité des peines, force est de subir cette proposition qui révolte le sens populaire autant que le sens du métaphysicien, savoir, que la conclusion du bien est identique à la conclusion du mal, ou, en d'autres termes, que le juste et le scélérat arrivent inévitablement à la même éternité. Or, affirmer cela, c'est nier la distinction du bien et du mal. Car, il est manifeste que si le bien définitif sort du mal aussi naturellement qu'il sort du bien, l'effet étant le même, la cause l'est aussi, à moins de renverser dans l'esprit humain cet axiôme fondamental, que l'effet est proportionné à la cause, et la conclusion au principe.

Ce raisonnement a frappé toutes les générations, et la plus sûre preuve peut-être que la notion du bien et du mal a diminué dans notre âge, c'est la peine que lui cause un dogme sans lequel l'ordre moral n'est plus qu'un simulacre et presque un jeu. Néanmoins, malgré cet affaiblissement du sens intérieur, la difficulté est vue de l'intelligence même en notre temps, et Jean-Jacques Rousseau confessait « que les

méchans sont un grand embarras en ce monde et en l'autre. » Aussi a-t-on fait des efforts pour éluder l'évidence qui lie l'éternité des châtimens à la distinction même du bien et du mal.

On a dit : Pourquoi l'homme coupable, et mort sans réparation envers Dieu, n'obtiendrait-il pas son pardon après des souffrances expiatrices proportionnées aux crimes de sa vie? Est-ce la même chose d'arriver à la béatitude sans passer par la douleur, ou d'y arriver par le détour des larmes et des gémissemens? N'est-ce pas confondre le langage d'appeler du même nom des sorts si divers, et d'affirmer que la conclusion du bien serait identique à la conclusion du mal, parce que finalement toute créature se reposerait en Dieu? S'il faut mille ans à Dieu pour punir une âme, il la retiendra mille ans hors de son sein, et lorsque les portes de l'éternelle félicité s'ouvriront enfin devant elle, qui pourra reprocher à la justice de ne s'être pas satisfaite et d'avoir accueilli avec une égale indifférence le juste et le pécheur?

Messieurs, la voie ne change rien au terme, et le temps, si long qu'il soit, ne mutile pas l'éternité. L'éternité seule est une conclusion, et, par quelque chemin qu'on y parvienne, elle fait à l'être, au moment où elle le saisit, le don invisible de soi, un don qui renferme toute durée avec tout repos, et qui, sans produire en chaque élu, à cause de la diversité des mérites, une égale sensation, met en tous une parfaite et inénarrable félicité. Si le méchant y a droit

comme le juste, vainement vous lui parlerez des sombres passages qui l'y conduiront : il saura que l'éternelle béatitude lui appartient, que Dieu lui-même n'a pas le pouvoir de la lui ravir, et meilleur logicien que vos menaces, il rira des terreurs que, par respect métaphysique pour la différence du bien et du mal, vous chercherez à lui inspirer. La conclusion lui est assurée, une conclusion dont mille siècles ne retrancheront pas un jour : que lui importe le reste? Il lui faudrait, pour en tenir compte, trouver une différence essentielle entre une éternité de bonheur précédée de souffrances passagères et une éternité de bonheur pure et simple; mais cette différence n'est qu'un accident, et la force infinie de la conclusion rejette tout ce qui n'est pas elle dans l'inanité.

D'ailleurs, l'argumentation suppose qu'il suffit d'un certain temps de souffrances, pour expier hors de cette vie les fautes de celle-ci. C'est une erreur destructive elle-même de la notion du bien et du mal. La peine toute seule n'expie rien, parce qu'elle ne change rien dans le cœur; ce qui expie, c'est la peine acceptée par le repentir. Or, le repentir est un état de l'âme qui exige le concours de deux choses, la grâce et la liberté, et ni l'une ni l'autre n'appartiennent plus à l'intelligence sortie des conditions de l'épreuve par la mort. La mort met le pécheur en présence d'une vérité qui ne lui laisse plus le choix; il voit, il sait, il est certain d'une certitude qui accable son

libre-arbitre, et pourtant il ne se tourne pas vers Dieu pour l'implorer, parce que la grâce lui est refusée, et la grâce lui est refusée parce qu'elle serait déjà le pardon, ce pardon qu'il a dédaigné quand il pouvait l'obtenir et dont il ne veut même pas dans l'abîme où il est tombé. Car la mort, qui l'a séparé du monde, ne l'a point séparé de son cœur ; l'orgueil et la haine y survivent accrus et nourris par son infortune, et blasphémateur éternel, il rejette contre Dieu tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il sent. Il faudrait donc que Dieu vînt à lui malgré lui, et qu'à un jour marqué, tel siècle sonnant telle heure, cette âme passât de la douleur sans repentir, que dis-je? de la haine et du blasphème à l'étroit embrassement de l'amour divin. Et cela serait le droit! Et cela serait le dernier mot du commerce entre Dieu et l'homme! Et cela serait su d'avance, pour fonder ici-bas la vérité, la justice et la religion! Dieu, le Dieu trois fois saint, serait le patrimoine inaliénable de tout pécheur parvenu à un certain âge d'ingratitude et de révolte, et les cieux s'ouvriraient pour Néron comme pour saint Louis, avec cette différence que Néron y entrerait plus tardivement, afin qu'on lui laissât le temps de couronner l'impénitence de sa vie par l'impénitence de son expiation!

L'antiquité, Messieurs, celle-là même qui n'a point voulu souscrire à l'éternité des peines, a eu horreur de la doctrine qui fait du seul châtiment un droit à

posséder Dieu. Elle a produit, pour y échapper, un système qui est une des plus belles gloires de sa philosophie, parce qu'il accuse, tout erroné qu'il soit, un vif sentiment d'aversion pour le mal et de respect pour la sainteté de Dieu. L'Orient en fut l'auteur. L'Orient eut toujours, en ce qui est des choses divines, un regard plus passionné que nous ; il semble que Dieu apparaisse de moins loin à ses méditatifs enfans, et qu'ils le découvrent à travers la pureté de leur ciel comme nous voyons les étoiles à travers la faible transparence du nôtre. L'Orient comprit que tout homme qui ne s'est pas purifié de ses fautes avant de quitter la vie est indigne de posséder Dieu, et que cette purification est impossible au-delà du monde présent, si Dieu ne renouvelle dans un autre, pour les âmes souillées, les chances de l'épreuve et de la liberté. Il se figura donc qu'il en était ainsi, et que, jusqu'à leur parfaite transfiguration dans le bien, les âmes s'en allaient d'un cycle de libre expérience à un autre cycle de même nature, en buvant au passage les eaux de l'oubli, afin que le souvenir du passé ne diminuât en rien le mystère de leur nouvelle responsabilité. Cette doctrine, plus ou moins déshonorée par les fables de la transmigration , était capable en soi de séduire des esprits élevés, tel que Pythagore, qui la rapporta de l'Orient dans les solitudes de la Grande-Grèce. Mais, si ingénieuse qu'elle soit, il est aisé d'en saisir le défaut : ce défaut est d'enlever à l'ordre moral toute

conclusion, et de livrer Dieu sans défense à la dépravation indéfinie de sa créature.

En effet, pourquoi l'âme, qui a refusé de connaître et d'aimer Dieu dans le premier cycle de l'épreuve, se repentirait-elle dans le second? Le second est, comme le premier, un mélange d'ombres et de lumières, un lieu propice à la séduction de l'esprit et des sens, où l'âme est libre de son choix : d'où vient choisirait-elle mieux? C'est la même âme : elle peut ignorer, j'y consens, ce qu'elle fut dans la première expérience de sa vie. Mais, à moins de rompre en elle la tradition occulte de sa personnalité, elle est intérieurement la même qu'autrefois. Elle porte au dedans la cicatrice de ses chutes, et encore qu'elle en fût préservée par l'effet réparateur d'une seconde naissance, toujours est-il qu'elle peut faillir comme elle a déjà failli, et mourir encore une fois dans la séparation volontaire de Dieu. Il faudra donc qu'elle reprenne avec un intarissable droit le cours de ses immigrations dans la hiérarchie des mondes, sans que Dieu puisse l'arrêter jamais et la punir autrement qu'en lui donnant le moyen de l'offenser toujours. Ne dites pas qu'elle se lasserait de la monotonie de sa course et de ses fautes : le péché est un abîme qui ne s'épuise pas, mais qui renaît de lui-même plus grand et plus fascinateur. Cette terre que nous habitons, toute étroite qu'elle est, lui suffirait pour l'éternité, et le pécheur ne lui demande que la durée pour en être content. Que serait-ce d'un séjour sans cesse rajeuni

par la transmutation des temps et des choses? On s'y préparerait comme à une suite de voyages enchantés. Au lieu de cette effrayante perspective du jugement qui fait de la mort l'écueil solennel de la vie, le pécheur s'en irait au tombeau avec la sécurité d'un passant qui franchit un portique, et se dirait dans l'ironie de son impunité : L'univers est grand, les siècles sont longs, achevons d'abord la circumnavigation des mondes et des temps. Passons de Jupiter à Vénus, de Vénus à Saturne, du premier ciel au second, du second au troisième, et s'il arrive, après des espaces et des périodes sans nombre, que les soleils viennent à nous manquer, nous nous présenterons à Dieu, pour lui dire : Nous voici! notre heure n'est pas venue, fais-nous des cieux et des astres nouveaux, car si tu es las de nous attendre, nous ne le sommes point de marcher, de te maudire et de nous passer de toi!

Telle est, Messieurs, dans la doctrine de la transmigration des âmes, la conclusion donnée à l'ordre moral. Je vous laisse en juger.

D'ailleurs, ne vous y trompez pas, ce qu'il y a dans cette doctrine de miséricordieux existe en réalité dans le plan chrétien de la Providence. Notre vie, telle que Dieu nous l'a faite, est une suite de métempsycoses ou de transfigurations qui nous conduisent à lui. Nous passons, en la traversant, par une foule de mondes où le bien s'offre à notre âme sous des horizons divers et la sollicite par des charmes qui ne se ressemblent point. L'enfance, la jeunesse, la maturité, la

vieillesse, la mort, sont autant de cycles révélateurs qui se succèdent l'un à l'autre pour nous éclairer et nous tenter de Dieu. L'enfant croit, le jeune homme aime, l'homme mûr gouverne, le vieillard est las, le mourant découvre, et chacun de ces états renferme quelque chose de divin propre à nous faire au cœur la blessure de la vérité. Enchaînés l'un à l'autre par des nuances multiples et par des événemens qui se corroborent, ils forment dans notre âme un progrès surhumain dont nous ne nous apercevons pas toujours, mais dont le tissu s'ébranle tout entier à certaines heures, et nous donne en un seul coup la sensation totale de notre vie. Qui de vous n'a ressenti de ces secousses magiques, où Dieu remue l'homme de fond en comble en suscitant à la fois devant lui tous les mondes qu'il a parcourus? Qui de nous n'a mêlé dans une amère et féconde joie, la piété de ses premiers ans, les affections de son adolescence, les leçons cruelles de l'âge mûr, et ne s'est élevé dans ses souvenirs, si loin qu'il fût de Dieu, à quelque pressentiment de la vertu qui sauve en purifiant? J'ai vu l'enfant sur le sein de sa mère, et j'ai admiré la clémence qui nous fait commencer là le pèlerinage de l'éternité. J'ai entendu les soupirs qui s'exhalent de la poitrine enflammée du jeune homme; j'ai compté les épines qu'il arrachait le matin de sa chair meurtrie, et il m'est apparu combien est douloureux cet oreiller de la jeunesse où dorment avec tant de chimères tant de coupables voluptés. Dieu vous rappelle ainsi, jeunes

gens, il vous rappelle au grand amour pour lequel il vous a faits.

Et vous qui n'êtes plus de cet âge, mais que la plénitude de la vie contient dans sa force, j'ai connu aussi le monde et la lumière que Dieu vous a préparés. Ce monde, cette lumière, c'est le gouvernement. A quarante ans, il faut gouverner, gouverner sa famille, sa fortune, et avec la chose privée une part de la chose publique. Or, on n'est pas longtemps sous ce fardeau du gouvernement des hommes sans apprendre qu'il est difficile à porter, et que Dieu seul, du sommet invisible de sa providence, est le premier ministre de tout ordre, de toute paix, de toute puissance, de toute vénération. Si on ne l'apprend pas le premier jour, on l'apprendra le lendemain. Tôt ou tard la fragilité des empires se révèle aux plus forts des conquérans comme aux plus habiles des législateurs, et le consul, aussi bien que l'enfant sur les genoux de sa mère, entend la voix qui ordonne de croire et de s'humilier. Dieu, c'est la réponse de la mère à l'enfant; Dieu, c'est la réponse de l'amour au jeune homme; Dieu, c'est la réponse du Capitole à toute intelligence qui gouverne.

Et si ces révélations progressives de la vie ne suffisent pas à vaincre les ténèbres de l'âme où elles viennent frapper, attendez encore, voici un nouveau monde dans les cheveux blanchis du vieillard. Celui-ci a vu à fond les jours de l'homme, il a aimé et gouverné; maintenant c'est un témoin qui se re-

cueille dans le désintéressement d'une carrière achevée. L'aube de la vérité se lève pour lui sur des ruines qui toutes seules l'éclairent déjà. Il lui suffit de se souvenir pour prophétiser. Et enfin la mort, dernier instrument de la Providence, lui jettera, aux portes mêmes de l'éternité, un suprême appel. Il se verra au bord de l'abime, sa conscience d'un côté, Dieu de l'autre, le monde fini, toute espérance évanouie, hors celle d'obéir à la vérité qui le visite encore une fois. Que si après tant de jours qui ont sollicité son âme, celui-là le trouve insensible, s'il meurt plus fort que Dieu et toutes les ruses de sa grâce, je puis plaindre son sort, parce que je suis homme, mais je comprends qu'il est confirmé dans le mal et que c'est vainement que Dieu lui accorderait d'autres âges et d'autres mondes pour éprouver son cœur. Ce cœur est jugé : entre lui et Dieu, il faut une conclusion, et mille ans de retard ne seraient que mille ans perdus pour la justice, sans autre fruit pour le coupable que d'ajouter dix siècles à ses iniquités.

Aussi, Messieurs, l'incroyance, à qui n'échappe pas la force de ces raisonnemens, cherche-t-elle une branche de salut dans une dernière spéculation de l'esprit. Elle se demande si la justice divine ne serait pas satisfaite par l'anéantissement du pécheur. L'anéantissement est une peine, une peine pour ainsi dire infinie dans un être destiné à l'immortalité, et en outre elle donne à l'ordre moral une indubitable

conclusion. Que faut-il de plus? Messieurs; j'en conviens, l'anéantissement a le double caractère d'une peine et d'une conclusion, mais d'une peine insuffisante, et d'une conclusion qui fait du coupable le dominateur de Dieu. La peine est insuffisante parce que le pécheur la désire, et que nul ne désire un châtiment si ce n'est par amour de l'ordre, amour qu'on ne peut attribuer au pécheur obstiné. Le pécheur obstiné veut son anéantissement, parce que l'anéantissement le délivre de Dieu et l'en délivre pour jamais. Je ne dis pas assez : cette aspiration contre nature est une manière d'anéantir Dieu lui-même; car Dieu est dans son ouvrage, et qui détruit cet ouvrage attente à une pensée et à un acte par où Dieu s'est rendu vivant hors de lui. C'est pourquoi, tout en confessant que l'anéantissement du pécheur a le caractère d'une conclusion, puisqu'il est éternel, j'ajoutais que cette conclusion soumet Dieu au pécheur, puisqu'elle le contraint de défaire ce qu'il a fait, et ce qu'il a fait pour être toujours. Quoi! l'univers ne périra point; ses plus obscurs élémens, conservés et transformés par la toute-puissance divine, serviront, selon saint Paul, *à la liberté de la gloire des enfans de Dieu*[1]; la jalousie du Créateur veillera éternellement sur leur beauté délivrée de la corruption : et il serait possible qu'une âme périt, parce que cette âme n'aurait pas voulu connaître Dieu! Le

[1] Épître aux Romains, chap. 8, vers. 21.

chef-d'œuvre de la sagesse incréée, le vase d'honneur pour qui tout le reste a été fait, serait à la merci du pécheur! Le pécheur, après avoir tué son corps ici-bas, tuerait là-haut son âme, et ce meurtre de son âme, le plus grand de tous les crimes, serait son unique châtiment! Non, n'y croyez pas, vous ne tuerez pas votre âme. Vous le voudriez bien dès à présent; vous ne travaillez qu'à ruiner sa lumière, sa liberté, sa grâce : mais c'est en vain. Quoique habitant le séjour de la caducité, cette sublime essence échappe à vos coups : que sera-ce lorsqu'elle abordera les rivages où rien ne s'altère et où l'immortalité se respire comme nous respirons l'air ici-bas? On ne tue pas les âmes dans le temps : comment les tuerez-vous dans l'éternité? Elles vivront donc, elles vivront à jamais; ouvrage le plus précieux du Créateur, vous aurez pu les souiller mais non pas les détruire, et Dieu, en y mettant le sceau de sa justice, parce que vous l'aurez obstinément voulu, saura en faire jusque dans la perdition des signes de l'ordre et des hérauts de sa gloire.

Ni l'anéantissement, ni l'épreuve indéfinie par la transmigration, ni l'éternité bienheureuse après des supplices passagers, rien de ces faibles inventions ne résout au-delà de cette vie le problème de l'ordre moral, et n'assigne au drame de la liberté sa juste et nécessaire conclusion. Or, que reste-t-il en dehors de ces trois systèmes? Rien, Messieurs, que le système chrétien. Il est donc vrai, et si je n'y croyais pas,

toute certitude du bien et du mal disparaîtrait dans mon esprit, parce que les voyant l'un et l'autre aboutir au même terme, je ne discernerais plus entre eux qu'une apparente et chimérique distinction.

Mais, Messieurs, il ne doit pas me suffire d'avoir directement établi le dogme inviolable de l'éternité des peines : je sens aux palpitations de votre intelligence qu'il y survit des difficultés; je les connais, et je veux les atteindre.

Vous vous dites au dedans de vous : Qu'est-ce que nous venons d'entendre? Des raisonnemens de métaphysique. On nous a montré que toutes choses étaient comprises entre un principe et une conclusion, l'un et l'autre éternels, et que l'ordre moral ne pouvant échapper à cette loi, il était nécessaire qu'une éternité fût au bout d'une vie coupable, éternité infailliblement malheureuse, à moins qu'on ne prétendît assigner au mal la même conclusion qu'au bien, ce qui impliquerait, contre la conscience universelle, l'identité de tous les deux. A la bonne heure, mais qu'est-ce que la métaphysique contre l'évidence du sens moral? Qu'est-ce que la métaphysique, même la plus irréprochable, contre la voix intérieure de la justice qui nous crie que la peine est nécessairement proportionnée avec la faute? Et quelle faute l'homme pourrait-il commettre dans son cœur aussi faible qu'étroit, qui mérite une peine mesurée par l'éternité? L'éternité, en quelque manière qu'on veuille l'entendre, et surtout appliquée à un être borné, est un abîme où la

moindre douleur prend ce caractère immense que nous appelons l'infini, et n'a plus dès lors aucune proportion avec la faute qu'elle doit punir. Affirmerez-vous que la faute est infinie? La conscience se révolte contre cette affirmation. Nierez-vous que la peine le soit? La conscience vous refusera son assentiment. Direz-vous qu'une faute finie mérite une peine infinie? La conscience parlera encore plus haut contre vous. Elle vous tient enfermé dans ces alternatives, et ne vous laisse aucune issue pour échapper à l'évidence de votre iniquité.

Avant tout, Messieurs, j'écarterai cette pensée, que Dieu condamne éternellement le pécheur pour une faute unique qui lui serait échappée par hasard avant de mourir, comme si la Providence épiait en quelque sorte la minute de nos manquemens pour en faire la minute suprême de notre mort et de notre réprobation. Sans doute il est de foi qu'une seule faute grave, c'est-à-dire commise sciemment et pleinement contre une volonté formelle de Dieu, sépare l'homme de la communion divine et l'expose, s'il meurt en cet état, au sort des réprouvés. Mais il n'est pas de foi, bien s'en faut, que Dieu poursuive les observateurs de ses commandemens d'une vigilance inquiète et sombre, n'attendant que l'heure d'une chute passagère pour les précipiter dans l'abîme d'une mort sans pardon. Toute l'Écriture est pleine des patiences de Dieu, même à l'égard des plus grands pécheurs, et il n'est pas un de nous qui n'ait eu dans sa vie la preuve de

cette miséricordieuse longanimité. *Le Seigneur*, dit saint Pierre, *ne retarde pas l'accomplissement de ses promesses, comme le pensent quelques-uns, mais il agit patiemment à cause de vous, ne voulant pas que personne périsse, mais que tous reviennent à pénitence*[1]. Il est vrai qu'en d'autres passages, l'Évangile nous dit de veiller, et *que le jour de Dieu viendra comme un voleur*[2]; mais ces dernières expressions s'appliquent à la fin du monde, et encore qu'elles fussent dites pour l'avénement particulier relatif à chacun de nous, il ne s'ensuivrait pas que la Providence cherche à nous saisir inopinément dans une seule faute, pour avoir le plaisir de nous perdre. Il faut veiller, *parce que l'esprit est prompt et que la chair est faible*[3]; mais il faut croire aussi à la parole qui disait : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*[4]! Tout homme qui périra, périra malgré les efforts de Dieu; il périra convaincu d'ingratitude, rejeté non par hasard, mais par l'opiniâtreté de son mauvais vouloir.

Cela posé, reste la question toute seule de la proportion entre la peine et la faute. Cette proportion est nécessaire, je l'accorde, elle est de droit naturel, et la foi nous commande d'y croire autant que la raison. L'Écriture nous dit, en effet, que *Dieu rendra à*

[1] IIe Épître, chap. 3, vers. 9.
[2] Ire Épître aux Thessaloniciens, chap. 5, vers. 2.
[3] Saint Marc, chap. 14, vers. 38.
[4] Saint Luc, chap. 2, vers. 14.

chacun selon ses œuvres[1], et l'Eglise n'a cessé d'annoncer aux nations l'équité des jugemens de Dieu. C'est pourquoi l'éternité, bien qu'uniforme dans sa durée métaphysique, ne l'est pas quant à l'effet qu'elle produit sur la conscience, l'âme et le corps des damnés. Chacun d'eux en reçoit le coup vengeur selon qu'il le mérite, et cette distinction dans leur sort subsiste éternellement, comme la nature de leurs fautes et l'état moral de leur cœur. La persévérance de la peine n'en change pas le degré, et surtout ne lui donne pas le caractère de l'infini; ce caractère n'appartient qu'à l'éternité considérée en Dieu, parce qu'en Dieu l'éternité est la durée indivisible de l'être substantiellement un et présent à lui-même dans un moment immuable qui n'a ni passé, ni présent, ni futur, ni commencement, ni fin. Hors de Dieu, l'éternité n'est plus que la persistance d'un être borné, un fleuve dont le cours se partage en une multitude indéterminée de points dont chacun n'a que l'étendue et le poids du fini, et ne donne aux âmes perdues qu'une sensation fixe, toujours égale à elle-même, et qui conserve à leur châtiment la mesure voulue de Dieu. Ce qui nous trompe en ceci, c'est que nous appliquons à la durée persévérante de l'autre vie les mêmes lois et les mêmes effets qu'à la durée persévérante de notre vie mortelle. Ici-bas, le temps règne sur nous, le temps qui est progressif, et dont les coups croissent

[1] Saint Mathieu, chap. 16, vers. 27.

en énergie par leur répétition : au-delà de ce monde, le temps n'est plus, parce que tout y est clos et arrêté. Une ère nouvelle y place toute chose sous l'empire de la stabilité pure : cette ère est l'éternité réelle pour les esprits qui vivent en Dieu, elle est l'éternité imparfaite pour les êtres qui vivent hors de lui, c'est-à-dire une durée morte et sans progrès, d'où résulte un genre de sensation qui nous est complètement inappréciable et inconnu. Si nous respirions un quart d'heure hors de tout mouvement, nous en aurions quelque idée ; mais cet acte nous est impossible, le mouvement nous presse de toutes parts, il est en nous et hors de nous, et avec lui une vie qui ne nous permet pas de comprendre une douleur stable et toujours proportionnée à la faute qu'elle punit sans l'expier. L'imagination faillit là aux ordres de notre raison ; mais la raison demeure, et c'est elle qu'il faut consulter pour juger la justice de Dieu.

Jamais je ne croirai que Dieu ne soit pas assez puissant pour imprimer au coupable la sensation qu'il mérite, et pour faire de la durée un instrument équitable de ses arrêts. La durée obéit à Dieu comme toute chose, et conduite par sa main, elle frappe dans la mesure où elle doit frapper. Cela me suffit. Je ne veux pas dire que les peines de l'enfer ne sont point formidables ; car j'ai entendu cette parole : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* [1].

[1] Epître aux Hébreux, chap. 10, vers. 31.

Je veux dire que la persévérance de leur durée ne détruit pas leur proportion avec les crimes qu'elles doivent châtier, proportion qui est de nécessité de justice pour Dieu, et un dogme de la foi comme une évidence de la raison.

La question de justice écartée, l'incroyance se rejette sur la bonté de Dieu. Dieu est bon, dit-elle, c'est son premier attribut, celui qui recouvre en quelque sorte les autres, et l'Ecriture elle-même a dit : *Le Seigneur est doux envers toutes choses, et ses miséricordes sont le vêtement de toutes ses œuvres, — Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus*[1]. Pensée que Milton a rendue admirablement dans son *Paradis perdu,* lorsque, après avoir tracé tout l'ordre de la rédemption, il fait dire à Dieu : « La justice sera satisfaite, mais la miséricorde sera toujours la plus remarquable, et après avoir brillé la première, elle brillera la dernière. » Or, comment brillerait-elle la dernière s'il n'y avait aucune rémission pour les pécheurs, si, après des siècles écoulés sur leur châtiment, Dieu demeurait insensible à cette épouvantable infortune et regardait d'un œil sec la continuation de leur éternité ? Comment se rendrait-il à lui-même le témoignage qu'il est bon, *et que sa miséricorde est le vêtement de toutes ses œuvres ?* Un homme, tout faible qu'il soit dans la bonté, ne serait pas

[1] Psaume 144. vers. 9.

capable d'une vengeance éternelle : comment Dieu en supporterait-il le spectacle et le fardeau ?

Il est vrai, Messieurs, un homme ne serait pas capable de punir éternellement, d'abord parce qu'il ne comprend pas l'éternité, et ensuite parce que toutes ses vertus sont courtes comme sa vie et étroites comme son cœur. Vous invoquez la bonté : savez-vous bien ce que c'est? Savez-vous que c'est la bonté qui met le sceau à la réprobation des pécheurs? Je vous étonne sans doute : mais, écoutez-moi, et connaissez enfin combien sont futiles les espérances et les raisonnemens de l'homme contre les jugemens de Dieu.

Vous liez dans votre esprit l'idée de bonté à l'idée d'un pardon toujours possible et toujours accordé, quelle que soit la persévérance du méchant dans le mal ; vous en faites ainsi un adversaire irréconciliable de la justice, et vous brisez en Dieu l'unité nécessaire de ses perfections. Je ne m'arrête pas à vous dire que c'est là une pensée sacrilége, qui détruit dans l'intelligence la notion métaphysique et morale de Dieu ; mon dessein est d'aller plus loin au fond des choses, et de vous faire voir, en définissant la bonté, comment elle s'accorde avec la justice pour assurer l'éternelle réprobation des pécheurs, une fois qu'ils ont perdu avec le temps de l'épreuve le temps de la réconciliation. Qu'est-ce donc que la bonté ? La bonté, c'est l'amour gratuit. Celui-là est bon qui aime sans cause, qui aime le premier, qui aime avec ardeur, qui aime jusqu'à mourir : et tel est l'amour

de Dieu. Dieu ne nous devait rien, puisque nous n'étions pas; il ne découvrait en nous aucune raison de nous aimer, puisque nous n'avions rien avant qu'il nous eût donné quelque chose; son amour pour nous, comme pour toute créature, était donc un amour gratuit, un acte d'infinie bonté. Or, écoutez bien, je vous prie, l'amour, tout bon qu'il soit, j'oserais dire, tout aveuglément bon qu'il soit, a partout un besoin qui est dans son essence et dont il ne peut s'affranchir : ce besoin de l'amour, étonnez-vous tant qu'il vous plaira, ce besoin de l'amour, c'est d'être aimé. L'amour pardonne tout, sauf une seule chose, qui est de n'être pas aimé. Je voudrais qu'il en fût autrement, si c'est votre désir, mais je me croirais tombé en démence de ne pas pardonner à l'amour ce besoin qu'il a d'être aimé. Et s'il ne l'est pas, que fera-t-il? Ce qu'il fera! je vais vous le dire, en vous dérobant à vous-même, au fond de votre cœur, le secret de l'amour.

Ou je me trompe, ou vous avez aimé, ne fût-ce qu'une fois. Je ne distingue pas en ce moment les affections légitimes de celles qui ne le sont pas; je les prends toutes, pourvu qu'elles soient sincères, dans les entrailles de leur réalité. Vous avez donc aimé, et je suppose qu'aujourd'hui même votre âme est sous l'empire de cette généreuse et terrible passion. Elle a choisi, elle s'est donnée, elle se dévoue tout entière : mais ô douleur! on repousse ce don que vous avez fait de vous. Quelle sera votre res-

source? Votre ressource sera de ne point vous lasser, d'espérer contre l'espérance, de croire à l'efficacité d'un sentiment aussi vrai, aussi fort que le vôtre. Ployez le genou, s'il est besoin; abaissez votre orgueil; que rien ne vous coûte pour persuader l'ingratitude et pour réduire l'insensibilité. Mais enfin si vous ne réussissez pas, que ferez-vous? Je vous donnerai un conseil que je tiens d'un grand moraliste; Labruyère a dit : « Lorsqu'on a beaucoup fait, et beaucoup fait en vain pour être aimé, il y a encore une ressource, c'est de ne plus rien faire du tout. » On a repoussé votre empressement, essayez l'abandon. Je n'entends pas un abandon sincère, définitif, mais un abandon d'épreuve, où la tendresse se ménage le retour. Après cela, ce dernier effort de votre âme étant demeuré impuissant, voici un jour ce qui se passera en vous; vous vous direz : Allons, sois homme, n'abuse pas plus longtemps de cette faculté d'aimer qui t'a été donnée d'en haut, retourne à la raison, prends ton âme et va-t-en. Telle est l'histoire du cœur humain dans l'amour, et telle est aussi celle de Dieu. Car, au ciel et sur la terre, l'amour n'a qu'un nom, qu'une essence, qu'une loi, qu'un effet.

Dieu vous a prévenu d'affection de toute éternité. Vous n'étiez rien pour lui, rien pour l'univers, rien pour vous-même : il vous a choisi avant que vous fussiez. Ce corps dont vous profanez la grâce, c'est lui qui vous l'a donné comme un vase antique sorti

tout pur de la main du statuaire; il a ouvert vos yeux pour que vous le vissiez dans le monde avant de le voir dans sa substance; il a creusé vos oreilles pour que vous entendissiez sa voix, et dessiné vos lèvres pour que vous lui répondissiez. Au dedans de ce chef-d'œuvre sorti de ses amoureuses mains, il a mis une lumière vivante qui se luit à elle-même, et dont les rayons ont une affinité avec sa propre lumière, afin que l'une et l'autre se recherchassent pour s'unir un jour dans l'extase d'une même flamme et d'une même éternité. Mais vous, fils ingrat d'une piété si gratuite, vous avez fui l'amour qui ne vous demandait que l'amour. Vous avez ramené sur vous l'adoration que vous lui deviez; vous avez fermé vos yeux pour ne pas le voir, vos oreilles pour ne pas l'entendre, vos lèvres pour ne pas lui répondre, et perdu dans la débauche d'un lâche égoïsme, vous avez préféré vivre souillé et malheureux loin de lui que d'attendre en une paix sans reproche l'heure de sa dernière révélation. Dieu s'en est affligé; il a craint d'avoir trop peu fait pour vous, et descendant des ombres qu'il avait laissées sur lui, il est venu placer devant vous sa personne, sa voix, ses actes, sa vie, et de peur que ce ne fût pas encore assez, il est mort sous vos yeux crucifié de vos mains. Cela fait pour tous, il s'en est armé contre chacun; il poursuit l'humanité âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais. Car l'amour,

c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages, et une fois qu'il les a quittés, il n'y reparaît plus.

Le Dante a mis sur la porte de son enfer cette fameuse inscription :

> Par moi, l'on va dans l'éternelle douleur,
> Par moi, l'on va dans la cité de la plainte,
> Par moi, l'on va dans la nation perdue.....
> Vous qui entrez, laissez l'espérance.

Mais pourquoi laisser l'espérance? Pourquoi en un lieu où la bonté divine doit se trouver, puisqu'elle est inséparable de Dieu, faut-il abdiquer toute heureuse perspective, si lointaine qu'elle soit? Le poète nous l'explique dans un vers que je ne me rappelle jamais sans un tressaillement d'admiration :

> C'est l'éternelle justice qui m'a fait, et le premier amour.

Si ce n'était que la justice qui eût creusé l'abîme, il y aurait du remède, mais c'est l'amour aussi, *c'est le premier amour qui l'a fait :* voilà ce qui ôte toute espérance. Quand on est condamné par la justice, on peut recourir à l'amour; mais quand on est condamné par l'amour, à qui recourra-t-on? Tel est le sort des damnés. L'amour qui a donné son sang pour eux, cet amour-là même, c'est celui qui les maudit. Eh quoi! un Dieu sera venu ici-bas pour vous, il aura pris votre nature, parlé votre langue, touché votre main, guéri vos blessures, ressuscité vos morts ; que dis-je? Un Dieu se sera livré pour vous aux liens

et aux injures de la trahison, il se sera laissé mettre nu sur une place publique entre des prostituées et des voleurs, attacher à un poteau, déchirer de verges, couronner d'épines ; il sera mort enfin pour vous sur une croix ! Et, après cela, vous pensez qu'il vous sera permis de blasphémer et de rire, et d'aller sans crainte aux noces de toutes vos voluptés ! Oh ! non, détrompez-vous, l'amour n'est pas un jeu ; on n'est pas impunément aimé par un Dieu, on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet. Ce n'est pas la justice qui est sans miséricorde, c'est l'amour. L'amour, nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et s'il s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort.

SOIXANTE-TREIZIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE.

DE L'INCORPORATION DU FILS DE DIEU A L'HUMANITÉ, ET DE L'HOMME AU FILS DE DIEU.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous touchons au terme de nos Conférences dogmatiques, et nous allons aujourd'hui poser la dernière pierre du monument que nous avons élevé ensemble à la gloire de Dieu et de la vérité. Il y a vingt-sept ans, lorsque Dieu me rendit la lumière que j'avais perdue par ma faute, il m'inspira aussitôt la pensée de me consacrer à son service dans le ministère sacré, et je

n'eus dès lors rien de plus présent à l'esprit que cette conviction que beaucoup d'hommes demeurent éloignés du christianisme parce qu'ils ne le connaissent pas, et qu'ils ne le connaissent pas parce qu'on ne le leur enseigne point. Je me rappelais les jours de mon adolescence, le peu qui m'avait été donné de Dieu depuis ma sortie du foyer domestique, et je m'étonnais qu'au sein d'une nation chrétienne, des âmes pussent atteindre aux confins de la virilité sans avoir connu la religion que par un catéchisme de trois mois, vers l'âge de douze ans. Je me promis, si Dieu me prêtait la vie, l'intelligence et la force, de réparer autant qu'il dépendrait de moi cette étrange misère de l'éducation chez un peuple civilisé.

Dix ans après que je me tenais ce langage à moi-même, dans le secret orgueilleux peut-être de ma conscience, je fus appelé à cette chaire de Notre-Dame par feu Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, le premier, le plus fidèle et le plus aimable protecteur de ma jeunesse. Séparé de moi par beaucoup de convictions, entouré d'hommes qui ne m'aimaient point, il me prit sous la garde d'une affection aussi généreuse que paternelle, et, malgré mes fautes et mes ennemis, jamais il ne retira de dessus ma tête inexpérimentée la main qu'il avait posée sur elle en lui donnant l'onction du sacerdoce et le baiser de paix de son cœur pontifical. Maintenant qu'il n'est plus, et qu'après dix-sept ans écoulés, cette œuvre des Conférences de Notre-Dame, dont il fut l'auteur, a

couronné sa vie et son tombeau, je ne pouvais repasser avec vous le cours de nos leçons sans incliner ma mémoire devant la sienne et lui rendre dans ce salut public l'hommage de piété qu'un fils doit à son père.

J'avais trente-trois ans, lorsque me fut imposé l'honneur de vous enseigner la foi, et de vous l'enseigner dans une voie qui convînt à l'état de vos esprits, aux instincts de notre siècle et à l'élévation de la chaire d'où cet enseignement devait tomber sur vous. Etais-je suffisamment préparé à ce devoir, ne l'étais-je pas, je l'ignore, Dieu le sait. Quand je repasse au dedans de moi les années qui avaient précédé ces jours de Notre-Dame, la foi de mon enfance, les négations de ma jeunesse, ce vif et inespéré retour qui me jeta sans transition des ébauches de la vie civile dans les ombres de l'initiation sacerdotale, puis après de longues et studieuses obscurités, le bruit des choses qui me portèrent tout à coup en face de l'opinion publique, il me semble quelquefois que la main du Seigneur m'avait conduit, et qu'en paraissant devant vous j'avais obéi à sa prédestination. Quoi qu'il en fût alors, quoi qu'il en soit aujourd'hui, il me fallait cette imprudence que donne la jeunesse, soutenue de la sécurité qu'inspire une vocation présumée : j'eus l'imprudence de mon fonds, et je crus par mon évêque à l'appel de Dieu. Tout le christianisme se montra devant moi, comme devant un homme qui allait en être l'architecte pour une génération. Si je consultais mes prédécesseurs, pour apprendre d'eux l'art

d'exposer de si grandes choses, je les voyais mettre Dieu au commencement et comme à l'avant-garde de leur œuvre, sous la protection d'une profonde métaphysique ; puis de là redescendre au peuple juif, dans les abîmes de l'histoire, et enfin arriver au Christ et à l'Eglise fondée par lui. Sans blâmer cet ordre, je ne l'acceptai point. Il me sembla qu'il ne fallait partir ni de la métaphysique, ni de l'histoire, mais prendre pied sur le sol même de la réalité vivante et y chercher les traces de Dieu. Car Dieu, me disais-je, ne peut, à aucune heure, être absent de l'humanité ; il y a été, il y est, et il y sera toujours en une œuvre visible, proportionnée aux besoins des temps, et qui doit être aux yeux de tous sa révélation. C'est là qu'il faut le saisir, pour le montrer à ceux qui ne le voient pas, sauf ensuite à remonter de siècle en siècle aux sources de son action, en éclairant et fortifiant chaque partie de la lumière et de l'unité du tout.

Or, l'Eglise catholique est présentement la grande merveille révélatrice de Dieu. C'est elle qui remplit la scène du monde d'un miracle qui a aujourd'hui dix-huit siècles de durée : on peut ne pas la regarder, ne pas l'écouter, ne pas la comprendre, mais elle est là. Elle est là, et celui qui ne la voit point, ou qui la prend pour une chose vulgaire, sera bien autrement incapable de céder au raisonnement ou de s'instruire du passé. C'est donc par l'Eglise qu'il faut ouvrir la démonstration du christianisme, parce qu'elle en est le sommet, et qu'on la découvre d'abord, comme aux

bords du Nil on découvre de loin la tête solitaire et illuminée des Pyramides. Ainsi avons-nous fait, Messieurs, et pendant de longues années, on nous vit étudier ensemble la nécessité de l'Eglise, sa constitution, la loi de ses rapports avec le monde, les caractères généraux de sa doctrine, son influence sur l'esprit, sur l'âme, sur la société, et à chaque point que je touchais, pour le faire résonner comme la statue de Memnon sous les coups de la lumière, je vous disais : *Deus, ecce Deus,* voici qui n'est pas de l'homme, voici qui est la vérité, voici qui est Dieu, abaissez votre orgueil et confessez, en ce qui passe votre puissance, la puissance d'un plus grand que vous.

Puis, ce majestueux et incomparable édifice étant reconnu surhumain, nous en recherchâmes l'auteur, afin de démêler dans son histoire et sa physionomie si le caractère de l'ouvrier répondait au caractère de l'œuvre. Les annales du monde nous nommèrent le Christ : nous l'étudiâmes dans sa vie intime et publique, dans ses miracles, dans les prophéties séculaires qui avaient annoncé et préparé sa venue, et par où il se rattachait authentiquement à tout le passé du genre humain. Cet homme nous parut unique comme l'Eglise, et le seul qui, ayant osé se dire Dieu, eût réellement parlé, agi, vécu comme un Dieu.

Cela fait, l'Eglise à ma gauche, le Christ à ma droite, l'œuvre et l'ouvrier reconnus divins, j'entrai hardiment avec vous dans les entrailles du dogme que nous tenions de ces deux sources, le Christ et son

Eglise, le Christ révélateur, l'Eglise propagatrice et interprétatrice, et suivant pas à pas le mystère obscur et lumineux de la doctrine, nous en visitâmes toutes les profondeurs. Dieu, l'univers, l'homme, le commerce de l'homme avec Dieu, la chute de l'humanité, sa réparation, les lois et les résultats du gouvernement divin, tels furent successivement les objets de notre investigation, et aujourd'hui je n'ai plus qu'à y mettre le sceau en jetant dans votre âme un rayon de lumière que j'avais laissé à l'écart, et qui est le couronnement de tout le christianisme, en tant qu'il est un corps de vérités.

Vous vous rappelez sans doute qu'en traitant de la réparation de l'homme, je vous exposai que la mort de Dieu avait dû être le moyen choisi de la Providence pour expier nos crimes et nous ramener, en satisfaisant l'infinie justice, dans le sein de l'éternel amour. Mais cette mort ne pouvait nous être profitable, selon les règles de la solidarité, que par l'incorporation réciproque de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu. Comment ce double mystère s'est-il accompli? Comment Dieu est-il devenu membre de l'humanité, et comment l'homme à son tour s'unit-il à Dieu devenu son sauveur en devenant son semblable, c'est là, Messieurs, ce qu'il nous faut apprendre et ce qui formera la conclusion de notre enseignement dogmatique.

L'humanité, composée d'hommes mortels, ne se soutient qu'en comblant les vides que la mort lui fait, c'est-à-dire en s'incorporant des membres nouveaux

qui prennent la place de ceux qui ont disparu; d'où il suit que cette incorporation est un phénomène vulgaire, dont nous pouvons étudier la loi générale avant d'en considérer l'application dans la personne de l'homme-Dieu. Comment donc l'humanité répare-t-elle ses pertes en assurant sa perpétuité? Est-ce par voie de création? Non, Messieurs : car si chaque homme faisait son avénement parmi nous en la même manière que l'homme primitif, nous serions des êtres semblables pour la structure, mais séparés d'origine, de substance, de vie, sans parenté comme sans unité. L'homme existerait à côté de l'homme, le genre humain n'existerait pas. Or, il existe : par quel moyen? Quel est le secret de cette tradition ininterrompue qui le multiplie sans le disjoindre, et maintient entre ses membres successifs le caractère d'une étroite communion? C'est, Messieurs, que Dieu, qui a fait les êtres, leur a donné en même temps à tous, et particulièrement à l'homme, le dépôt incompréhensible d'une vie communicable. Il ne leur a pas dit : « Vis, et quand tu seras mort, je donnerai à un autre ta place et ton sang. » Il leur a dit : « Vis, et propage-toi; vis, et tire de toi-même un autre toi-même pour te continuer à jamais. » Et au lieu qu'en tous ses ouvrages Dieu s'est plu à répandre l'immensité, il s'est fait ici comme un jeu de sa puissance, en condensant la vie dans un point imperceptible, obscur, que j'appellerai le germe de vie, et qui contient en soi, malgré sa formidable diminution, l'être

vivant dans toute l'ampleur de ses organes et tout le mystère de sa fécondité. Mais qui excitera cette fécondité? Qui troublera dans son sommeil ce germe inactif et enseveli? Sera-ce un simple acte de vouloir paternel ? Suffira-t-il à l'homme d'appeler l'homme, et de lui dire : Viens! Non, la volonté toute seule de la créature ne suffit pas à cette œuvre, il lui faut le concours d'un autre pouvoir, lequel lui manquant, tous ses efforts seraient vains, et l'œuvre de la transmission de la vie ne s'accomplirait pas.

Ecoutons un prophète : *Dieu*, dit Ezéchiel, *mit sa main sur moi et me jeta au milieu d'un champ rempli d'os desséchés, et après qu'il m'eut conduit tout autour de ce champ où ces os arides étaient une grande multitude, il me dit : Fils de l'homme, ces os revivront-ils, le penses-tu ? Et je lui dis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétise à ces os, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole de Dieu..... Et voilà un ébranlement, les os s'approchent des os, chacun se rencontre en sa jointure, et je vis les nerfs et les chairs qui montaient et la peau qui s'étendait sur eux, et cependant ils n'avaient pas l'esprit. Et Dieu me dit : Prophétise à l'esprit, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'Esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent* [1]. Tel

[1] Ezéchiel, chap. 37, vers. 1 et suiv.

est, Messieurs, le pouvoir étranger dont l'homme a besoin pour susciter en ses propres os le germe de la vie; il a besoin de l'esprit, et si l'esprit lui refuse son concours, s'il ne souffle pas des quatre vents du ciel pour éveiller dans son tombeau la chair attentive, c'est en vain que l'homme s'émouvera du désir d'une postérité. Les os pourront s'agréger aux os, les nerfs s'entrelacer, les muscles se remplir, la peau s'étendre comme un vêtement, la figure même apparaître : tout ce chef-d'œuvre ne sera qu'un mort aspirant à la vie, jusqu'à ce que l'esprit, qui seul est vivant, saisisse le corps et en fasse l'homme. Alors les entrailles de la mère se réjouiront, attendant avec angoisse l'heure triste et heureuse où un homme sera venu au monde.

Or, Messieurs, si tel est le mystère de notre incorporation à l'humanité, si un esprit, qui est lui-même une créature, peut saisir en nous le germe préexistant de la vie, se l'assujétir, en prendre la direction, et constituer avec lui une personne humaine, nous étonnerons-nous que l'esprit vivificateur par excellence, que l'esprit de Dieu ait pu s'emparer de notre chair sans la priver de son âme, et en faire ainsi un être humain et divin, humain par notre nature, divin par la sienne, homme véritable, puisqu'il est tout ce que nous sommes, Dieu véritable, puisqu'il reste avec nous ce qu'il était sans nous, homme-Dieu enfin, pour réunir sous un seul terme, comme il l'est en une seule personne, qui est la personne divine, le résultat de cette assomption de l'humanité par la divinité? En

quoi cela vous paraîtrait-il plus étrange que notre propre avénement à la vie complexe dont nous sommes le faisceau? Pourquoi nous révolterions-nous en Dieu contre un prodige qui nous paraît si simple en nous? Nous sommes corps et esprit : notre corps est celui de nos pères que notre esprit a dérobé dans leur sein; par notre corps nous appartenons au monde de la matière, par notre esprit au monde de l'intelligence pure, par tous les deux nous sommes un, et cette unité nous place à jamais dans l'unité plus vaste du genre humain où la nôtre s'est formée, opère, subsiste, et nous convainc d'être un miracle aussi grand que celui de l'homme-Dieu. C'est donc sans surprise que nous devons entendre ces paroles de l'apôtre saint Jean, par où il nous révèle, à l'ouverture de son Evangile, le moyen dont Dieu s'est servi pour s'incorporer à la nature humaine, et établir entre lui et nous la solidarité nécessaire à l'œuvre de notre réparation : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu..... et le Verbe a été fait chair*[1].

Ce texte nous apprend que c'est la seconde personne de la Sainte-Trinité, le Verbe de Dieu, qui a revêtu notre vie pour subir avec elle et par elle l'expiation des péchés du monde. Je ne m'arrêterai point à vous dire pourquoi c'est la seconde personne divine qui a pris le fardeau de notre nature et de notre rédemp-

[1] Chap. 1, vers. 1 et 14.

tion : il convenait que le Père, de qui tout procède, conservât dans ce mystère la magistrature du pardon, que le Fils, qui vient immédiatement après lui, s'emparât de l'office de médiateur et de victime, et que l'Esprit saint, dernière expression de l'amour, achevât l'ouvrage en y répandant une charité dont la justice satisfaite n'arrêterait plus l'épanchement. Mais encore que la loi de ces convenances nous échappât tout-à-fait, nous en respecterions l'obscurité pour nous attacher au fond du mystère et nous demander comment la personne divine incarnée a fait parmi nous son apparition.

Ici, Messieurs, nous sortons des ombres de la métaphysique pour entrer dans les clartés de l'histoire et du sentiment moral. Le fils de Dieu, quant à sa conception au sein d'une femme, échappe aux yeux de l'homme, qui ne peut, en de telles profondeurs, que constater la loi générale de la génération humaine, et pressentir, au rôle qu'y joue l'esprit, la possibilité pour l'esprit suprême de se soumettre à cette loi en l'agrandissant. Mais la conception est suivie de la naissance, et la naissance est un acte extérieur qui, par une foule de points, peut marquer sa place dans les annales positives du genre humain. Le fils de Dieu est né au milieu de nous, il est né d'une femme, afin d'appartenir par elle à la tradition de notre sang, et cette femme, unique au monde, a sans doute reçu de Dieu des traits dignes de l'œuvre dont elle devait être l'ineffable instrument. Le sang dont elle avait le dépôt

pour le communiquer dans ses entrailles au Sauveur du monde a sans doute été le sang le plus illustre de la terre, un sang venu jusqu'à elle par une race incomparable en grandeur, en durée, en majesté, en religion, irreproduisible à jamais dans aucune autre succession ou dynastie humaine, telle enfin que les siècles désespèrent d'en revoir un jour la plus obscure imitation. Nous ne pouvons croire, en effet, Messieurs, que le fils de Dieu, venant parmi nous pour être l'un de nous, ne se soit pas préparé des ancêtres dignes de lui et capables de nous révéler dans le caractère historique de leurs générations la divinité de leur dernier descendant. De même que Dieu a mis dans l'univers des signes sensibles de leur auteur, il a dû mettre en son second ouvrage des signes plus merveilleux encore, parce qu'ils sont d'un ordre supérieur à l'ordre physique, de cet ordre où l'intelligence apporte la liberté et où la liberté cause la résistance au vouloir divin. Mais, au lieu que nous n'assistions pas au spectacle de la création, dont les anges étaient seuls témoins, nous, enfans des hommes, nous avons assisté à la naissance du fils de Dieu sur la terre; nos yeux l'ont vu, nos mains l'ont touché, notre cœur a battu sur le sien, et spectateurs de son Epiphanie, nous pouvons la juger mieux encore que nous ne jugeons de l'Epiphanie de Dieu dans l'univers. Voyons donc cette race du Verbe fait homme.

Assurément la maison de France est la plus grande maison du monde. Elle compte huit à neuf siècles d'é-

panouissement royal, et lorsque nous creusons au-delà, pour découvrir ses vestiges premiers, peut-être y démêlons-nous quelque reste du sang de Charlemagne, cet homme qui fut, après le Christ, le père de l'âge moderne, et dont le nom est demeuré magnifique entre tous les noms. Ajoutez à la grandeur du temps et de la source celle du peuple gouverné par cette race, des règnes fameux par leurs victoires, d'autres par leur sainteté, d'autres par les lettres, tous par leur liaison avec le cours des choses qui ont fait le destin du monde depuis mille ans : et vous croirez sans peine qu'aucune maison royale ne peut disputer à celle-là l'honneur du rang. J'en parle sans flatterie, aujourd'hui que la foudre est tombée sur ce vieux tronc, et lui a laissé dans l'exil la cicatrice vivante du malheur. Mais tant de gloire en tant de durée ne vous paraîtra plus rien quand vous aurez considéré de près les origines terrestres du fils de Dieu.

C'est la guerre qui a fait toutes les grandes races. Elle les faisait à Rome, ce peuple soldat par excellence; elle les a renouvelées au moyen-âge, dans ces fameuses expéditions militaires, qui, pendant deux siècles, ont conduit en Asie l'élite des chevaliers chrétiens, et tout récemment encore nous l'avons vue créer des noms et des ancêtres sur des champs de bataille qu'il n'est pas besoin de vous désigner plus clairement. Mais la guerre ne pouvait pas inaugurer la race du fils de Dieu, de l'homme pacifique qui devait tout réconcilier au ciel et sur la terre, et donner sa vie comme un agneau

qui se laisse tondre sans pousser une plainte. Il lui fallait des aïeux qui fussent comme lui des hommes de paix, et qui cependant s'assurassent une gloire plus grande que celle que donne l'épée, une perpétuité plus durable et plus auguste que celle qui vient d'un empire fondé. Cela s'est fait. Cela s'est fait, vous dis-je, et si vous en doutez, nommez vos races et je vous nommerai la mienne : nommez Ninus, Cyrus, Alexandre, César, Charlemagne, et moi je vous dirai un seul nom, le nom d'Abraham, *le père de tous les croyans*. Ce n'était qu'un pasteur de troupeau dans une plaine de la Chaldée; il ne tira point le glaive pour se tracer au loin des frontières, ni ne prit la truelle pour se bâtir Ninive ou Babylone au bord des grandes eaux. Mais il écouta la voix qui lui disait : *Sors de ton pays et de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je ferai de toi une grande nation, et je rendrai ton nom magnifique,.... et en toi seront bénies toutes les nations de la terre*[1]. Cette obéissance à une parole dont le final accomplissement devait tarder vingt siècles, commença parmi nous la longue race du Verbe de Dieu. La terre promise au patriarche fut donnée à ses descendans; elle eut un nom qui dure encore, et une capitale dont les murs sont debout, pendant que Ninive, Babylone, Thèbes, Memphis, Tyr, toutes les villes nées de la guerre ou de la sagesse n'ont laissé

[1] Genèse, chap. 12, vers. 1 et suiv.

au désert qu'un témoignage de l'impuissance humaine à fonder des portes qui s'ouvrent éternellement. D'Abraham naquirent des fils dont la mémoire est inséparable de la sienne, Isaac et Jacob, tous trois simples pasteurs de brebis, tous trois unis dans la sublimité de cette formule qui se redira jusqu'à la fin des âges : *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.*

A la quatrième génération, cette famille touche au trône par Joseph. Elle s'essaie, dans un ministère à jamais fameux, au gouvernement des intérêts universels. Puis tombée dans l'oppression par la jalousie qu'inspire déjà sa grandeur, il lui arrive ce qui n'est arrivé authentiquement à aucune famille humaine, elle devient un peuple avant de posséder un territoire, et sans s'être mêlée par l'alliance ou la conquête à un autre sang que le sien ; elle sort tout armée de la servitude, sous la conduite d'un de ses enfans qui devient son législateur, et le nom de Moïse, ce législateur, prend au pied du Sinaï un éclat dont la magnificence n'a rien rencontré qui lui devînt une ombre ou une rivalité. Partagée en douze tribus, qui lui conservaient avec le nom de ses pères l'aspect d'une famille, la race d'Abraham s'assujétit la terre qui lui avait été promise par Dieu. Là, tranquille sous de simples magistrats qui lui rendaient la justice, elle vit cinq siècles dans un repos entrecoupé de combats contre ses ennemis, jusqu'à ce qu'enfin la venue du fils de Dieu s'étant rapprochée de mille ans, il plaît à la Providence de porter au comble la gloire de ce rameau d'où

sortira directement *le Désiré de toutes les nations.* La royauté paraît en Israël, royauté qui sera courte, mais qui était nécessaire pour que rien ne manquât d'illustre au sang d'Abraham, et qu'il atteignît sous la pourpre l'honneur estimé suprême ici-bas.

Comme un berger de la Chaldée avait été le principe de cette étonnante dynastie, un berger de la Palestine lui donne sa dernière élévation. David, avec une fronde et un caillou, délivre son pays ; une longue suite de succès et de fortunes adverses le portent au trône de Sion, sur cette montagne qu'il a chantée, et dont la mémoire harmonieuse autant que sainte émeut encore, après trois mille ans, le cœur de la postérité. Car, par un privilége qui n'a été accordé à aucun autre roi, David est poète ; le don de dire sur la harpe et d'y enchaîner l'éloquence dans un rhythme immortel lui a été fait dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore que le conducteur d'un troupeau dans les champs de Bethléem. Devenu soldat, il a gardé sous son armure le feu sacré de la muse divine ; il adoucissait avec elle les transports de Saül, le roi réprouvé ; il en épanchait les accens dans l'âme de Jonathas, et célébrait, en maudissant les collines de Gelboé, l'amitié de ce jeune homme meilleur que son sort. La couronne n'éteignit pas dans le prince le génie de l'enfant ; cette flamme de poésie s'alluma du feu prophétique, et David vieilli tira de sa lyre des chants qui racontaient d'avance la vie et la mort du Christ dont il était l'aïeul, chants toujours jeunes, qui ont passé de Sion aux lèvres

de la chrétienté, et lui font bénir Dieu dans un langage aussi grand que ses bienfaits. David pourtant, David, capitaine, poète, prophète, n'était pas encore le plus haut terme de la royauté en Israël, bien qu'il en fût le terme le plus pur, et qu'on dût dire un jour du Verbe de Dieu, en supprimant tous les intervalles et en taisant tous ses autres ancêtres : *Hosannah au fils de David!* A ce roi de la guerre et de l'inspiration succède le roi pacifique, le roi qui bâtit au vrai Dieu le premier temple du monde, qui soumet la nature à ses investigations et en révèle les secrets à son âge étonné, qui attire à Jérusalem plus de trésors qu'elle n'en pouvait contenir, et se fait de la sagesse et de la splendeur un nom si mémorable qu'il règne encore aujourd'hui sur les trônes de l'Orient. C'est vous dire Salomon, et malgré d'autres rois qui, parmi ses successeurs, n'ont pas manqué de gloire, je ne vous en nommerai plus. Babylone emmena les derniers sur ses rivages lointains, mais sans pouvoir détruire en cette race, avec la royauté, le caractère de sa prédestination. Daniel, enfant de Juda, s'éleva de la servitude au gouvernement des vainqueurs de sa patrie ; il vit tomber Babylone en prédisant sa chute une dernière fois, et les restes d'Israël, délivrés par Cyrus, retournèrent aux ruines de Jérusalem, où Zorobabel, leur conducteur, l'un des ancêtres directs du Christ, posa les fondemens du second temple de Dieu.

Là, au pied de ce temple, où le Christ devait prier, enseigner et bénir, l'obscurité commença de descen-

dre sur la maison de David, de peur que si la puissance et la grandeur s'y fussent perpétuées trop avant, le monde n'eût vu dans l'avénement du Sauveur une œuvre entachée de secours trop humains. La gloire s'arrêta donc à temps, et lorsque la majesté divine, à l'heure marquée dans ses décrets, descendit pour revêtir la solidarité de notre nature dans la race qu'elle s'était préparée depuis vingt siècles, elle ne rencontra plus le sang d'Abraham et de David qu'en une vierge ignorée, dans l'arrière-boutique d'un charpentier. La pauvreté avait recouvert de sa pourpre celle de Salomon, et Dieu, jaloux de la porter aussi éclatante qu'elle pouvait l'être, conduisit sa mère sur la paille de Bethléem, pour y naître au milieu des troupeaux qu'avait autrefois menés son aïeul David. Mais là aussi ressuscita la gloire, cette gloire accoutumée à sortir du néant, et à défier ainsi par le contraste de son humilité les vaines illustrations de l'orgueil. Les rois vinrent du pays d'Abraham à la cité de David pour y adorer dans l'enfant-Dieu l'héritier du ciel et de la terre, et la vierge qui l'avait mis au monde ne descendit plus du trône où l'humanité l'attendait et la garde nuit et jour comme sa mère et sa reine, la mère de Dieu, la reine des anges, l'arche d'alliance, la porte du ciel, l'étoile du matin, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, titres doux et magnifiques, dont le bruit ne s'apaise jamais, et qui se réunissent dans le miracle d'un autre nom qui les surpasse tous, le

nom de vierge-mère. Car, au lieu que l'homme corrompt toute chose, même la maternité, Dieu ne peut descendre nulle part sans y respecter le bien qu'il y trouve et sans y introduire le surcroît de la perfection. Combien donc et combien plus devait-il épargner le sein qu'il avait choisi, et lui laisser, en le fécondant, l'honneur de l'intégrité, afin que cette femme bénie entre les femmes eût en partage éternel toute la pureté d'une vierge et toute la bonté d'une mère ? L'œil de l'homme n'a point vu ces particularités profondes de la naissance du fils de Dieu, la foi seule nous les a révélées ; mais la raison, en les examinant, n'y découvre rien que de facile à la toute-puissance et de convenable à l'œuvre de sanctification qu'elle venait fonder parmi nous. La vierge-mère a détrôné tous les cultes impurs de la fable ; elle a fait dans le cœur de l'homme, au profit de sa joie présente et de sa joie future, une ineffable mixtion de tendresse et de chasteté, et s'il est des intelligences perdues qui outragent sans les comprendre ces mystères de pudeur, ils ont pour leur répondre la piété de leur mère, l'honneur de leur fille et la vertu de leur sœur.

Ainsi, Messieurs, s'est accomplie l'incorporation du fils de Dieu à l'humanité : voyons comment s'accomplit l'incorporation réciproque de l'homme au fils de Dieu. Car il ne suffit pas, pour que le mystère de notre réparation ait son effet, que le Verbe divin, devenu notre chair, y ait subi la peine due aux péchés

du monde ; il faut que l'unité achève de s'établir entre lui et nous par notre libre adhésion à sa personne, à son sacrifice et à sa consanguinité. Il faut, selon l'énergique langage de l'Ecriture, *que nous revêtions le Christ* [1], que nous devenions les *membres de son corps* [2], que nous soyons *enracinés et surédifiés en lui* [3], que nous puissions dire enfin avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[4]. Sans cette réciprocité d'union volontaire et étroite entre nous et le Verbe médiateur, la rédemption de l'humanité nous demeure étrangère et par conséquent sans fruit.

Mais comment s'unir au Christ jusqu'à le porter comme un vêtement, jusqu'à être un de ses membres et à vivre de sa vie ? Messieurs, l'apôtre saint Jean nous le dit dans cette parole célèbre : *Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois ne sont qu'un* [5]. L'esprit d'abord, c'est-à-dire la charité : quiconque aime Dieu pardessus toute chose, celui-là, selon la sentence même de Jésus-Christ, *accomplit la loi et les prophètes* [6] *; il demeure en Dieu et Dieu en lui* [7]. Et,

[1] Epître aux Galates, chap. 3, vers. 27.
[2] Epître aux Ephésiens, chap. 5, vers. 30.
[3] Epître aux Colossiens, chap. 2, vers. 7.
[4] Epître aux Galates, chap. 2, vers. 20.
[5] Ire Epître, chap. 5, vers. 8.
[6] Saint Mathieu, chap. 22, vers. 40.
[7] Ire Epître de saint Jean, chap. 4, vers. 16.

comme il est impossible, dans notre état présent, que nous aimions Dieu pardessus toute chose sans l'effusion de la grâce dont le Christ est pour nous l'auteur et le dépositaire, quiconque vit de cet amour surnaturel et souverain, vit par cela même de la vie de Jésus-Christ, en tant que Jésus-Christ est Dieu et en tant qu'il est Homme-Dieu. Car, en tant qu'il est Dieu, Jésus-Christ vit de l'amour qu'il a pour son Père, et toute âme qui se rencontre avec lui dans cet amour a la même vie que lui ; et en tant qu'il est Homme-Dieu, médiateur du ciel et de la terre, il vit de la grâce dont le trésor surabonde en lui, et cette grâce lui devenant commune avec l'âme régénérée par la charité, cette âme et la sienne ne font qu'un. La vie divine et la vie humaine du Christ passent ainsi dans tous ceux qu'anime le feu de la charité, ce feu que l'Écriture appelle l'esprit, et qui est ici-bas le premier témoin, c'est-à-dire le premier qui rende gloire à Dieu devant les hommes par des sentimens et des œuvres dignes de lui.

Vient ensuite l'eau : car l'amour surnaturel n'étant possible que par l'effusion de la grâce, il a plu à Dieu d'attacher cet élément surhumain à des signes extérieurs qui n'ont par eux-mêmes qu'une efficacité terrestre, mais qui, prêtant leur substance au souffle créateur, deviennent sous son inspiration des instrumens divins. L'eau est le premier de ces instrumens : versée sur le front de l'homme au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, elle pénètre jusqu'aux racines

de son être, là où le péché fait sa demeure héréditaire, et la charité qu'elle y répand y amène, avec la disparition de toute faute, toute la vie de Jésus-Christ. Non pas, Messieurs, que l'institution du baptême ait ravi à Dieu la faculté d'agir directement sur les âmes et d'y verser, quand il lui plaît, la lumière et l'amour surnaturels; car le baptême eût été alors un présent funeste, tandis qu'il n'est qu'un surcroît dans le bénéfice de nos rapports avec Dieu. Le pouvoir de l'*eau* ne détruit pas le pouvoir de l'*esprit;* il le met dans nos mains pour en user comme Dieu lui-même, faisant ainsi de nous des dépositaires de la grâce, mais sans dépouiller son auteur du droit de la dispenser. Partout où la charité se trouve le baptême se trouve aussi, puisque le baptême n'est quelque chose que par la charité : seulement dans le baptême, c'est l'homme qui confère la charité, comme ministre de Dieu, tandis que hors du baptême, c'est Dieu qui la communique directement. Et il le fait ainsi toutes les fois que, parvenus à l'âge de le connaître et de l'aimer, nous n'apportons aucun obstacle personnel à l'action de sa miséricorde sur nous. Cependant le baptême, outre la vertu vivifiante qu'il contient, est aussi un signe qui nous unit authentiquement à l'Église fondée par Jésus-Christ, et c'est pourquoi il est nécessaire de le recevoir, dès qu'on le peut, alors même que la charité nous eût associés déjà à la vie intime du Christ et de tous ceux qui croient en lui. C'est en cette sorte que l'eau est le second témoin de Dieu sur la terre; ins-

trument de l'esprit, il en répand la flamme dans les cœurs, il nous lave par elle de la souillure du péché, il fait en nous tout ce que la charité y fait, et tant qu'il y aura dans le monde des âmes baptisées, on y sentira par leur transfiguration la vérité du mystère qui nous a sauvés.

Enfin la vertu qui est en l'eau et en l'esprit pour nous rendre participans du Christ, le sang la possède aussi : car le sang donné pour la foi renferme la charité qui est la cause de son effusion volontaire, et la charité, comme nous l'avons dit, renferme la vie divine et humaine de Jésus-Christ. C'est le troisième témoin, témoin éloquent qui confirme les deux autres et leur donne dans le sacrifice un langage qui triomphera jusqu'à la fin des mépris de l'incroyance et de la fureur des tyrans.

Mais est-ce là tout? L'esprit, l'eau, le sang, ce triple moyen et ce triple témoignage de la vie du Christ en nous, est-ce là le terme de notre incorporation avec lui? N'y a-t-il rien au-delà? La charité venue en notre misère n'a-t-elle rien trouvé de plus pour nous consumer avec elle dans un divin embrassement? Écoutez Jésus-Christ vous confiant ses derniers secrets : *En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai à la fin des jours; car ma chair est véritablement une nour-*

riture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui[1]. Voilà, Messieurs, le mot suprême de notre communion avec le fils de Dieu devenu le fils de l'homme. Ce mot est prodigieux, il accable la pensée d'une lucidité qui l'effraie, comme ces coups de foudre qu'on entend à l'improviste sur le soir d'un beau jour. Cependant ne perdons pas courage au moment où nous touchons le port, et tâchons d'entendre cette étrange lumière qui termine à l'horizon le cycle de la vérité.

Jésus-Christ est venu pour renouveler et diviniser notre vie : il l'a renouvelée en mourant dans notre chair d'un supplice qui satisfaisait à la fois la justice et l'amour; il l'a divinisée en nous communiquant par trois sources, l'esprit, l'eau et le sang, l'onction de la charité qu'il respire au sein de son Père. C'était assez, mais ce n'était pas tout. Car la vie suppose un foyer permanent qui la contient et d'où elle se répand dans les êtres préparés pour la recevoir. En Dieu, le foyer de la vie est la substance divine elle-même, également commune aux trois personnes qui composent par leur distinction et leur indivisibilité le mystère de l'infini. Dans l'univers, le foyer de la vie est le vaste sein de la nature, océan sans bornes visibles, où sont plongés les mondes aussi bien que les vermisseaux, et qui donne à chacun, si grand ou si petit

[1] Saint Jean, chap. 6, vers. 54 et suiv.

qu'il soit, son pain de chaque jour. Dans l'humanité, le foyer de la vie est, quant au corps, le sol occupé par chaque peuple, et quant à l'esprit, la doctrine qui prévaut dans leur culture et leur tradition. Ainsi en est-il, Messieurs, à tous les degrés où se manifeste la vie : nulle part vous ne rencontrerez un être vivant sans un milieu qui l'entoure, pour me servir de l'expression scientifique, et où il puise avec le principe de son existence le moyen de sa perpétuité. Or, par une seconde loi générale, la vie est toujours proportionnée au foyer où elle s'alimente : changez le foyer, vous changerez la vie, et réciproquement, si vous voulez changer la vie, il vous faudra changer le foyer. De là vient l'importance que la médecine et la morale attachent aussi bien l'une que l'autre à la nature des relations : l'une vous ordonne de quitter un ciel trop rigoureux pour vos organes, l'autre de quitter une société dangereuse pour votre esprit.

Donc Jésus-Christ, le réparateur universel de l'humanité déchue, ne devait pas se contenter de prendre notre chair et de mourir, en passant, pour nous, ni même de nous communiquer d'en haut le germe d'une nouvelle vie : auteur de cette vie par son incarnation, il était naturel qu'il en fût le foyer, et que la chair qu'il avait prise, il la gardât pour nous la donner toute imprégnée de l'esprit divin, comme on présente au malade une substance vile et incapable de guérir par elle-même, mais qui a été plongée dans un baume énergique et vivificateur. C'est pourquoi voyant l'in-

crédulité de quelques-uns de ses disciples au sujet de cette manne surnaturelle, il leur disait : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien*[1]. C'est-à-dire : Ne croyez pas que c'est mon corps, en tant que corps, qui vous transfigurera, mais l'esprit divin qui habite en lui pour jamais.

Cependant, Messieurs, vous ne laissez pas de murmurer au-dedans de vous, à l'exemple des Juifs : *Comment celui-ci nous donnera-t-il sa chair à manger*[2]? Tant l'intelligence humaine résiste aux choses, dès qu'elles prennent dans leur application une forme que les yeux n'ont pas coutume de voir! Vous ne vous étonnez pas de respirer l'air par vos lèvres, d'où il passe dans vos entrailles pour y transformer votre sang; vous permettez à la lumière et à la chaleur de pénétrer au plus profond de votre vie pour la soutenir; ces mystères par où votre être se met en relation avec l'immense foyer de la nature et y puise le miracle de sa subsistance, vous paraissent des faits vulgaires qui n'ont pas même besoin d'explication : et vous entrez en stupeur si le maître du monde, l'auteur des lois qui vous font vivre, se sert de ces mêmes lois pour introduire en vous des élémens mille fois plus purs que ceux qui y portent l'existence quotidiennement. Car ni l'air, ni la lumière, ni la chaleur, ni aucun des fluides qui courent sans poids et sans forme dans

[1] Saint Jean, chap. 6, vers. 64.
[2] Saint Jean, chap. 6, vers. 55.

les abîmes de l'espace, ne sauraient vous donner une idée du corps de Jésus-Christ, tel que l'a fait la gloire de la résurrection et de l'immortalité. Ecoutez saint Paul vous en parler au lieu de moi. *Toute chair n'est pas la même chair..... autres sont les corps célestes et les corps terrestres..... autre la lumière du soleil et celle de la lune et celle des étoiles..... ainsi en sera-t-il de la résurrection des morts. Nous semons dans la corruption, nous ressusciterons dans l'incorruptibilité ; nous semons dans la honte, nous ressusciterons dans l'honneur ; nous semons dans la faiblesse, nous ressusciterons dans la puissance ; nous semons un corps animal, nous ressusciterons dans un corps spirituel, car s'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel*[1]. Ainsi saint Paul ajoute aux trois degrés hiérarchiques de la matière, la solidité, la liquidité et la fluidité, un quatrième échelon, qui est la spiritualité. Le corps humain, par l'effet de la résurrection glorieuse, atteindra une limite de perfection si sublime, il s'approchera si près de la nature des esprits, sauf l'intelligence, que la langue inspirée de l'Ecriture ne peut plus le définir qu'en l'appelant *un corps spirituel*. Et quel est le physicien qui osera s'en étonner, lui qui est contraint par Dieu, ou s'il l'aime mieux, par la nature, à cette confession : le granit et la lumière sont deux corps?

[1] Ire Epître aux Corinthiens, chap. 15, vers 39 et suiv.

Quel est le physicien qui osera se plaindre que le corps de Jésus-Christ tienne si peu de place à l'autel, lui qui est contraint par Dieu, ou s'il l'aime mieux, par la nature, d'avouer qu'une goutte imperceptible de vapeur, en passant de l'état fluide à l'état liquide, tient quatorze mille fois moins de place qu'auparavant, sans qu'elle ait perdu son essence dans une si merveilleuse diminution ? Et si l'on invoque la différence des corps organisés avec ceux qui ne le sont pas, quel est le physicien qui ne soit obligé de reconnaître dans le mystère de la génération humaine un corps humain tout entier sous un volume qui défie la perspicacité de l'œil ? C'est que la quantité matérielle n'est dans les corps qu'un accident variable, et que Dieu, s'il lui plaît, peut la réduire à l'infiniment petit.

Mais, direz-vous, quelle que soit la subtilité de la chair passée à l'état spirituel, comment concevoir que celle de Jésus-Christ, qui est toujours une véritable chair, contenue sous sa forme naturelle et dans un espace déterminé, puisse être présente à la fois en une multitude de lieux et se communiquer réellement et substantiellement, comme le veut la foi, aux fidèles du monde entier dans le même moment ? Si l'espace n'est pas une chimère et la distinction des êtres une illusion, comment concevoir qu'un même corps occupe en même temps des lieux séparés par d'immenses intervalles, qu'il soit au ciel et sur la terre, en repos et en mouvement, et toujours néanmoins en possession de son identité et de son unité ? Messieurs, saint Thomas

d'Aquin est de votre avis : il ne croit pas qu'un corps puisse remplir à la fois plusieurs lieux distincts, et que ce soit par un effet de translation que celui de l'Homme-Dieu siége véritablement dans ses tabernacles, sur tous les autels de la chrétienté. Je ne vous exposerai pas sa doctrine à ce sujet ; elle est difficile à entendre, et j'aime mieux me servir d'une explication plus simple, que l'Église n'a point désapprouvée, et que les découvertes de la science ont peut-être éclaircie dans ces derniers temps.

Tout corps est doué d'irradiation, c'est-à-dire d'une expansion de lui-même hors de lui, par laquelle, sans rien perdre de ce qu'il est, il projette au loin sa substance, sa forme et sa vie. Comme un édifice, frappé de la lumière, vient se peindre avec toutes ses parties les plus délicates et les moins visibles sur la feuille de métal qui lui est présentée, ainsi, d'une manière latente ou manifeste, tout corps rayonne autour de lui. Et s'il est permis d'en douter pour quelques-uns, il est impossible de ne pas le reconnaître dans les fluides qui peuplent invisiblement l'espace et où s'abreuve la vie universelle. Combien plus doit-il en être ainsi du corps arrivé par la résurrection à la splendeur de l'incorruptibilité, et surtout du corps de Jésus-Christ, lequel n'est pas seulement au plus haut degré de la transfiguration de la nature par la grâce, mais possède encore le souffle tout puissant de la divinité? Qui pourrait, s'il en a le désir, arrêter en lui le mouvement de l'irradiation, et d'une irradiation

intégrale, contenant sa substance, sa forme, sa vie, toute sa véritable chair pleine de son âme et du Verbe divin? Le soleil nous envoie bien de la sorte, du haut du firmament, une lumière qui est tout ce qu'il est, sauf la quantité; mais la quantité matérielle, nous l'avons dit, n'est qu'un accident des corps, et le plus ou le moins n'ajoute rien à leur essence et n'en retranche rien. La lumière est la lumière, l'or est l'or, en quelque mesure qu'ils se donnent, et il est rigoureusement vrai de dire que le soleil, dans un seul de ses rayons, nous communique l'intégrité de son être. Que sera-ce de l'Homme-Dieu, de Celui que l'Écriture appelle *le soleil de justice,* et qui, devenu le foyer de la vie régénérée, n'a pris notre chair que pour nous la rendre avec le bénéfice de sa mort et de sa résurrection? Quoi! un peu de boue suspendu dans l'espace épand sa substance, sa forme et sa vie, sur l'univers, et l'Homme-Dieu ne le pourrait point? Quoi! l'homme tout seul, si faible qu'il soit, trouve dans ses entrailles le secret de se dédoubler pour communiquer sa substance, sa forme et sa vie à un autre que lui, et l'Homme-Dieu ne le pourrait point? Sans doute, ce ne sont là que des images et des comparaisons; mais les images et les comparaisons sont des avertissemens de la nature à l'orgueil, un doute proposé à l'intelligence par Celui qui a semé tant de mystères dans le monde visible, et qui, sans doute, a pu pour nous sauver plus qu'il n'a fait pour nous créer.

Oui, comme il y a un pain de la nature, il y a un

pain de la grâce; comme il y un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle. Je crois à Jésus-Christ quand il me dit : *Je suis venu pour leur donner la vie*[1]. Et j'y crois encore quand il me dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel*[2]. J'ouvrirai ma bouche, et j'y recevrai ce pain céleste sans m'étonner : car de quoi m'étonnerais-je? Est-ce que ma bouche n'est pas un organe spirituel, préparé d'avance pour de sublimes opérations? Est-ce que mon âme ne l'habite point? Est-ce que la vérité ne sort pas de ses lèvres entr'ouvertes avec le flot sacré de la parole? Pourquoi la chair transfigurée de l'Homme-Dieu ne passerait-elle point par les portes où passe la vérité qui vient de lui? O bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a fait, le Dieu dont tu parles, le Dieu qui connaît les sentiers pour aller à ton âme et y commencer l'embrassement substantiel qui se consommera dans l'éternité! Ouvre-toi sans crainte et sans orgueil : sans crainte, parce que le Dieu qui vient à toi est doux et humble ; sans orgueil, parce que tu n'as point mérité de le toucher d'aussi près. Ouvre-toi pour manger la chair du fils de l'homme et pour boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à ce festin. Il n'en a point eu peur, il lui a plu d'être hardi dans

[1] Saint Jean, chap. 10, vers. 10.
[2] Saint Jean, chap. 6, vers. 51.

ce mystère plus qu'en aucun autre, afin de nous rassurer par l'effrayante nudité de son langage. Il nous a dit : Mangez et buvez; mangez ma chair, buvez mon sang. Et s'il est des disciples qui se sont épouvantés de son discours et qui lui ont répondu : *Cette parole est dure, et qui pourra l'entendre*[1]? S'il en est d'autres qui l'ont quitté pour ne plus le revoir, l'humanité n'a point obéi à leur faiblesse, ni à leur trahison : elle est venue au banquet de la grâce, elle a dressé des tables, elle a bâti des monumens magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le fils de Dieu avait dit : *Ceci est mon corps*. Elle a cru que puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité. Enfin tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole : *Mangez et buvez*. Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture; il a bu en adorant son breuvage : la folie de la foi a égalé la folie de la charité.

Il le fallait bien, puisqu'après tout le premier et le dernier mot de notre destinée a toujours été de nous unir à Dieu dans la perfection et la béatitude de son éternelle vie. Au-dessous de ce terme l'homme n'est

[1] Saint Jean, chap. 6, vers. 61.

rien encore, et si grands que soient les prodiges d'alliance qui se sont vus entre Dieu et lui, ce ne sont pourtant que des signes, des préparations, des avant-coureurs, ce qu'est l'ombre du matin à la clarté du midi. Le jour viendra où la chair même du Verbe divin ne sera plus pour nous une nourriture suffisante; nous nous en souviendrons comme les Israélites parvenus à la terre promise se souvenaient de la manne du désert. L'arche sainte en conservait la mémoire dans un vase d'or, mais l'enfant d'Abraham n'en subsistait plus. Il mangeait sous sa vigne et sous son figuier les fruits de la patrie, et buvait joyeux aux sources de la montagne de Sion. Ainsi parvenus à notre tour au-delà du Jourdain, nous y retrouverons dans l'incorruptibilité la chair du Christ, notre bien-aimé Sauveur; nous toucherons de nos lèvres ses mains bénies, nous nous rassasierons à ses pieds des baumes lointains de son sacrifice, nous nous dirons dans un langage que nous ne savons pas encore : Voilà Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir! Mais lors même qu'il nous plairait de manger sa chair et de boire son sang, par un souvenir de nos délices passées, nous ne pourrions rassasier notre cœur à ce foyer de notre ancienne vie : Dieu seul, Dieu vu face à face, Dieu possédé dans sa substance, Dieu coulant dans nos entrailles comme un fleuve sans rivages, voilà quel sera notre dernier banquet, le banquet du vin nouveau et éternel dont Jésus-Christ disait dans la nuit de la cène : *Je ne boirai plus de ce fruit de*

la vigne, jusqu'à ce que je le boive nouveau avec vous dans le royaume de mon Père[1].

Tel sera le terme : jusque-là nous ne pouvons nous incorporer à Dieu que par Jésus-Christ, comme Jésus-Christ ne s'est incorporé à nous que par la Vierge Marie. Là est notre espérance avec notre foi ; là je vous laisse, à ce point où finit le dogme, et où la vérité, en échange de sa lumière, vous demande la vertu. Peut-être la Providence m'accordera-t-elle de vous ouvrir cette seconde voie, c'est ma crainte et mon désir : ma crainte, parce que je me défie de moi ; mon désir, parce que je vous aime. Mais encore qu'une nouvelle carrière me fût préparée par Dieu et par mon dévouement pour vous, je ne puis me défendre de vous parler comme si je vous adressais des adieux. Permettez-le-moi, non comme un pressentiment de l'avenir, mais comme une consolation.

Je dis une consolation, parce que j'éprouve en moi deux sentimens contraires, l'un de joie, d'avoir achevé avec vous une œuvre utile au salut de plusieurs, et de l'avoir achevée dans un siècle que l'on a nommé le siècle des avortemens ; l'autre de tristesse, en songeant qu'une œuvre ne s'achève pas par un homme sans qu'il y laisse la plus belle partie de soi-même, les prémices de sa force et la fleur de ses ans. Le Dante commence ainsi sa divine épopée : « Au milieu » du chemin de la vie, je m'éveillai seul dans une forêt

[1] Saint Mathieu, chap. 26, vers. 29.

» profonde. » Je suis parvenu, Messieurs, à ce milieu du chemin de la vie, là où l'homme se dépouille du dernier rayon de sa jeunesse, et descend par une pente rapide aux rivages de l'impuissance et de l'oubli. Je ne demande pas mieux que d'y descendre, puisque c'est le sort que l'équitable Providence nous a fait; mais du moins, à ce point de partage des choses, d'où je puis voir encore une fois les temps qui vont finir, vous ne m'envierez pas la douceur d'y jeter un regard, et d'évoquer devant vous, qui fûtes les compagnons de ma route, quelques-uns des souvenirs qui me rendent si chers et cette métropole et vous.

C'est ici, quand mon âme se fut rouverte à la lumière de Dieu, que le pardon descendit sur mes fautes, et j'entrevois l'autel où, sur mes lèvres fortifiées par l'âge et purifiées par le repentir, je reçus pour la seconde fois le Dieu qui m'avait visité à l'aurore première de mon adolescence. C'est ici que, couché sur le pavé du temple, je m'élevai par degrés jusqu'à l'onction du sacerdoce, et qu'après de longs détours où je cherchais le secret de ma prédestination, il me fut révélé dans cette chaire que, depuis dix-sept ans, vous avez entourée de silence et d'honneur. C'est ici qu'au retour d'un exil volontaire, je rapportai l'habit religieux qu'un demi-siècle de proscription avait chassé de Paris, et que le présentant à une assemblée formidable par le nombre et la diversité des personnes, il obtint le triomphe d'un unanime respect. C'est ici qu'au lendemain d'une révolution, lorsque nos places

étaient encore couvertes des débris du trône et des images de la guerre, vous vîntes écouter de ma bouche la parole qui survit à toutes les ruines, et qui, ce jour-là, soutenue d'une émotion dont nul ne se défendait, fut saluée de vos applaudissemens. C'est ici, sous les dalles voisines de l'autel, que reposent mes deux premiers archevêques, celui qui m'appela tout jeune à l'honneur de vous enseigner, et celui qui m'y rappela, après qu'une défiance de mes forces m'eut éloigné de vous. C'est ici, sur ce même siége archiépiscopal, que j'ai retrouvé dans un troisième pontife le même cœur et la même protection. Enfin, c'est ici qu'ont pris naissance toutes les affections qui ont consolé ma vie, et qu'homme solitaire, inconnu des grands, éloigné des partis, étranger aux lieux où se presse la foule et se nouent les relations, j'ai rencontré les âmes qui m'ont aimé.

O murs de Notre-Dame, voûtes sacrées qui avez reporté ma parole à tant d'intelligences privées de Dieu, autels qui m'avez béni, je ne me sépare point de vous; je ne fais que dire ce que vous avez été pour un homme, et m'épancher en moi-même au souvenir de vos bienfaits, comme les enfans d'Israël, présens ou en exil, célébraient la mémoire de Sion. Et vous, Messieurs, génération déjà nombreuse en qui j'ai semé peut-être des vérités et des vertus, je vous demeure uni pour l'avenir comme je le fus dans le passé : mais si un jour mes forces trahissaient mon élan, si vous veniez à dédaigner les restes d'une voix

qui vous fut chère, sachez que vous ne serez jamais ingrats, car rien ne peut empêcher désormais que vous n'ayez été la gloire de ma vie et que vous ne soyez ma couronne dans l'éternité.

FIN.

DÉCLARATION.

Quoique j'aie enseigné constamment sous l'autorité et en présence des archevêques de Paris, et que jamais ma doctrine n'ait été de leur part l'objet d'une critique ou d'un avertissement; quoique cette même doctrine, publiée par la voie de la presse, n'ait excité ni un reproche ni une discussion : cependant, de peur qu'il ne me soit échappé, en traitant un si grand nombre de questions théologiques, quelque erreur involontaire, ce que je dois présumer de ma faiblesse et ce que je présume volontiers, je déclare soumettre mes Conférences à l'Eglise catholique dont je suis l'enfant, et en particulier, à la sainte Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, en qui réside la plénitude de l'autorité fondée sur la terre par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je déclare aussi de nouveau ne pas reconnaître les prétendues reproductions qui ont été faites de mes Conférences par divers recueils périodiques, quels que

soient leur forme et leur nom. Je proteste encore une fois contre cette violation de la propriété littéraire, dont le résultat est de mettre sous le nom d'un prédicateur des discours mal saisis par la sténographie au milieu d'un auditoire immense, et non moins mal corrigés par les auteurs de cette spéculation. Si jamais la doctrine contenue dans ces pièces était attaquée, je déclare en décliner la responsabilité comme d'une œuvre qui ne m'appartient pas, et dont on ne pourrait me rendre solidaire que par une violation de tout droit et de toute équité.

Nancy, au couvent de Notre-Dame-du-Chêne, le 15 octobre 1851.

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
Prov. des Fr. Prêch.

DISCOURS DÉTACHÉS.

ÉLOGE FUNÈBRE

DU

GÉNÉRAL DROUOT.

MONSEIGNEUR[1],

MESSIEURS,

La France venait d'être visitée par les plus grands revers de son histoire. Tandis que les flots emportaient loin d'elle l'homme qui lui avait ouvert dix fois les capitales du monde, ses propres chemins lui ramenaient de tous côtés les débris vaincus de ses

[1] Monseigneur Menjaud, évêque de Nancy et de Toul.

légions. On vit alors un jeune général, qui avait en vain défendu la patrie jusqu'au dernier quart d'heure, abdiquer le service militaire et rentrer volontairement sous le toit de sa famille où ne le conviaient ni les jouissances de la fortune ni les grandeurs du sang. Il rapportait aux siens vingt années de guerre, des grades obtenus lentement l'un après l'autre, des titres qui n'effaçaient point l'éclat de son mérite personnel, un nom connu de la France et respecté de l'armée. Mais si belle que fût cette part d'un soldat, elle ne l'avait point conduit au premier degré de l'illustration. Il n'avait pas, comme d'autres, présidé au sort des batailles, dirigé des siéges, conquis et gouverné des royaumes; il avait toujours eu devant sa gloire une gloire plus haute que la sienne. Une fois rentré dans la vie domestique, il ne la quitta plus; insensible aux occasions qui venaient tenter sa solitude, il laissa ses compagnons d'armes poursuivre dans des sentiers nouveaux une carrière qui n'était point achevée, et pour lui, plus modeste que fatigué, il se crut au terme de tout ce qui pouvait lui donner encore de l'empire et du renom. L'âge et les maux du corps semblèrent correspondre à ses pensées de retraite, et, sans lui ôter jamais la pieuse activité des devoirs obscurs, achevèrent de jeter sur son existence un voile de plus en plus profond, jusqu'à ce qu'enfin rassasié de jours, mais prêt encore à vivre, il entendit cette voix qui vient d'en haut, et qui appelle tout homme, quel qu'il soit, au tribunal de Dieu.

La France avait eu le temps d'oublier ce vieux serviteur. Trente-deux années pleines d'événemens la séparaient de l'époque où il avait cessé de combattre pour elle, et le bruit de sa fin ne devait, ce semble, éveiller dans les nouvelles générations qu'un souvenir affaibli et une louange sans caractère. Il n'en fut pas de la sorte. La mort le ressuscita tel que les premiers jours du siècle l'avaient vu aux champs de Wagram, de la Moskwa, de Lutzen et de Bautzen, de Dresde et de Hanau; elle le montra tirant dans Waterloo le dernier coup de canon de la France; elle fit revivre des mots fameux qui avaient été dits de lui; elle amena la France tout entière visiter son jardin, sa maison, et regarder son visage encore une fois. La piété publique lui composa de royales funérailles, et l'opinion, voulant exprimer la pensée commune, rencontra pour parler de lui des expressions qui venaient du cœur de tous. Quel était donc cet homme? Qu'avait-il fait? Quelle avait été sa vie? Pourquoi, parmi de plus illustres, était-il plus cher et plus admiré? Je viens vous le dire, Messieurs, quoique vous le sachiez tous; je viens, en vous entretenant de cette belle carrière, rendre au héros que nous avons perdu un honneur religieux, donner à votre âme une consolation qu'elle recherche, et peut-être aussi à nos contemporains des enseignemens qui les toucheront, puisqu'ils sortiront d'une vie honorée de tant d'amour et consacrée par tant de respects. C'est avec cette

triple intention, et sous la garde de Dieu, que je commencerai l'éloge du très-bon, très-grand, très-mémorable soldat et citoyen, Antoine Drouot, général d'artillerie, gouverneur de l'île d'Elbe, commandant de la garde impériale, grand-croix de la Légion-d'Honneur, comte de l'Empire et pair de France.

L'homme qui devait un jour porter tous ces titres et mêler son nom aux plus célèbres événemens de l'histoire moderne, était né à Nancy, le 11 janvier 1774, d'une famille plébéienne et pauvre, qui vivait honnêtement dans cette ville du rude métier de la boulangerie. Dieu leur avait donné douze enfans; Antoine Drouot était le troisième des douze. Issu du peuple par des parens chrétiens, il vit de bonne heure dans la maison paternelle un spectacle qui ne lui permit de connaître ni l'envie d'un autre sort, ni le regret d'une plus haute naissance; il y vit l'ordre, la paix, le contentement, une bonté qui savait partager avec de plus pauvres, une foi qui en rapportant tout à Dieu élevait tout jusqu'à lui, la simplicité, la générosité, la noblesse de l'âme, et il apprit de la joie qu'il goûta lui-même au sein d'une position estimée si vulgaire, que tout devient bon pour l'homme quand il demande sa vie au travail et sa grandeur à la religion. Jamais le souvenir de ces premiers temps de son âge ne s'effaça de la pensée du général Drouot; dans la glorieuse fumée des batailles, aux côtés mêmes de l'homme qui

tenait toute l'Europe attentive, il revenait par une vue du cœur et un sentiment d'action de grâces à l'humble maison qui avait abrité avec les vertus de son père et de sa mère la félicité de sa propre enfance. Peu avant de mourir, comparant ensemble toutes les phases de sa carrière, il écrivait : « J'ai » connu le véritable bonheur dans l'obscurité, » l'innocence et la pauvreté de mes premières an- » nées. » Puisque tel était le charme qui rappelait le héros vers les commencemens de lui-même, approchons-en de plus près, et cherchons dans quelques vestiges subsistans ce qu'il y avait donc de si aimable en cette enfance demeurée si chère.

Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un très-précoce instinct. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des Ecoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était encore trop jeune, il pleurait beaucoup. On le reçut enfin. Ses parens, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collége, il lui fallait porter le pain chez les cliens, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir dans ses oreilles et son esprit les inconvéniens d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune

favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter ardemment de ces rares occasions. Dès les deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien; mais la lampe infidèle, éteinte avant le jour, ne tardait pas de lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César.

Telle était cette enfance dont la mémoire poursuivait le général Drouot jusque dans les splendeurs des Tuileries. Vous vous en étonnerez peut-être; vous vous demanderez quel charme il y avait à cela. Il vous l'a dit lui-même : c'était le charme de l'obscurité, de l'innocence et de la pauvreté. Il croissait sous la triple garde de ces fortes vertus; il croissait comme un enfant de Sparte et de Rome, ou pour mieux dire encore, et pour dire plus vrai, il croissait comme un enfant chrétien en qui la beauté du naturel et l'effusion de la grâce divine forment une fête mystérieuse que le cœur qui l'a connue ne peut oublier jamais. Drouot l'avait connue. Il avait puisé dans cette expérience de sa jeunesse la souveraine persuasion qu'il ne faut à l'homme, pour être heureux, ni richesses ni dignités, mais que le strict nécessaire suffit à la joie du corps, la culture désintéressée des lettres à la

joie de l'esprit, l'accomplissement du devoir à la joie de la conscience, l'amour de Dieu et des hommes à la joie surabondante de l'âme tout entière. Il croyait à cela, il y croyait de toutes les forces de son être; il faisait plus qu'y croire, il en avait la démonstration, le sentiment, le goût, la réalité vivante, au dedans de lui. Chaque mouvement de son cœur prenait sa source dans cette invincible et stoïque certitude. Ou plutôt, elle n'était pas stoïque, elle ne lui coûtait nul effort. Elle était devenue sa nature même, et lui avait donné cette modestie surhumaine de désirs qu'on lisait dans tous ses traits comme dans toutes ses actions.

Il s'en fallut peu que le ciel ne cachât à la terre le trésor qu'elle possédait. A seize ou dix-sept ans, Drouot songeait à revêtir l'habit de Chartreux. Mais le cours des siècles et de la Providence avait amené sur le monde une heure célèbre : l'éternité nomma 1792, la France se leva, et avec la destinée des rois et des nations, la destinée de Drouot fut elle-même changée.

J'ai tort de dire qu'elle fut changée; car elle ne le fut qu'extérieurement et non pas dans son fonds. Tel qu'il eût été dans les cloîtres de saint Bruno, calme, simple, vivant du devoir, méprisant la mort et la pauvreté, tel il le fut dans les camps, sous le feu de l'ennemi. De toutes les analogies morales, nulle n'est plus frappante que l'analogie du religieux et du soldat. C'est la même discipline et le même

dévouement. Mais chez Drouot, à cause de l'extrême pureté de son âme, la ressemblance était plus vive et plus remarquable encore. Quoi qu'il en soit, la France avait besoin de soldats pour défendre son indépendance contre les conjurations de l'étranger. Sans alliés au dehors, bouleversée au dedans par la ruine subite de toutes ses traditions sociales, privée de la plus grande partie de son ancienne noblesse militaire, elle avait besoin de trouver dans les générations plébéiennes le talent, le courage, la confiance et l'héroïque fortune qui pouvaient seuls la sauver. Elle les trouva ; elle les trouva non pas une fois et dans une heure d'exaltation, mais pendant vingt-cinq ans. Soit qu'elle prévînt ou qu'elle attendît les desseins de l'Europe, jamais, durant un quart de siècle, elle ne fut au-dessous de la tâche d'un peuple qui se défend contre tous. Il fallut que la nature s'armât contre elle en moissonnant d'un seul coup toutes ses vieilles bandes, et encore n'eût-elle pas succombé, si les circonstances intérieures de sa vie lui eussent laissé la même foi et la même ardeur qu'au commencement de cette gigantesque lutte. Drouot fut un des hommes que la Providence lui donna pour en soutenir l'effort; il parut au premier coup de canon, il tira le dernier.

C'était durant l'été de 1793. Une nombreuse et florissante jeunesse se pressait à Châlons-sur-Marne dans une des salles de l'école d'artillerie. Le célèbre La Place y faisait, au nom du gouvernement, l'exa-

men de cent quatre-vingts candidats au grade d'élève sous-lieutenant. La porte s'ouvre. On voit entrer une sorte de paysan, petit de taille, l'air ingénu, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main. Un rire universel accueille le nouveau-venu. L'examinateur lui fait remarquer ce qu'il croit être une méprise, et sur sa réponse qu'il vient pour subir l'examen, il lui permet de s'asseoir. On attendait avec impatience le tour du petit paysan. Il vient enfin. Dès les premières questions, La Place reconnaît une fermeté d'esprit qui le surprend. Il pousse l'examen au-delà de ses limites naturelles ; il va jusqu'à l'entrée du calcul infinitésimal : les réponses sont toujours claires, précises, marquées au coin d'une intelligence qui sait et qui sent. La Place est touché ; il embrasse le jeune homme et lui annonce qu'il est le premier de la promotion. L'école se lève tout entière, et accompagne en triomphe dans la ville le fils du boulanger de Nancy. Vingt ans après, La Place disait à l'Empereur : « Un des » plus beaux examens que j'ai vu passer dans ma » vie, est celui de votre aide-de-camp, le général » Drouot. »

Vous ne m'eussiez point pardonné, Messieurs, si, sous le prétexte d'une certaine dignité de la parole, j'avais tenu hors de vos regards ces premiers pas de votre concitoyen dans la vie publique. Vous l'allez voir paraître sur les champs de bataille, mais quelque gloire qu'il doive y acquérir, le triomphe

de Châlons-sur-Marne est un péristyle où vous aurez aimé à le reconnaître et à le saluer.

Un décret de la Convention nationale, qui appelait au service les dix premiers élèves de la promotion où il avait été compris, ne tarda pas d'envoyer Drouot à l'armée du Nord en qualité de second lieutenant au premier régiment d'artillerie à pied. L'armée du Nord avait à sauver Dunkerque assiégé par les Anglais et les Hollandais sous le commandement du duc d'Yorck. Successivement chassé de toutes ses positions, l'ennemi s'était retranché au pied de la petite ville d'Hondtschoote, par où il couvrait encore les places de Bergues, de Furnes et de Dunkerque. Il s'agissait de l'arracher de ce poste, qui était son dernier point d'appui. L'armée française s'y porta deux fois sans réussir dans son attaque, à cause de l'artillerie qui la foudroyait. Dans une troisième tentative, Drouot, qui commandait la quatorzième compagnie de son régiment en l'absence du capitaine et du premier lieutenant, établit de lui-même une batterie qui assura le succès du mouvement et le gain de la bataille par la prise de la redoute d'Hondtschoote. Un représentant du peuple vint lui adresser des félicitations. Drouot, remarquant qu'on ne poursuivait pas les Anglais dont la retraite était fort périlleuse, on lui fit entendre que les troupes étaient fatiguées : « Des troupes victorieuses, répondit-il, n'ont pas besoin de repos. »

Le service que rendit Drouot à la bataille d'Hond-

tschoote, il le rendit cent fois dans le cours de sa vie militaire. Mais tant qu'il occupa des grades inférieurs, la renommée n'en apprit que peu de chose à la France. Doué d'un coup d'œil sûr, d'une intrépidité égale à sa présence d'esprit, il possédait l'art d'obtenir du canon dans un moment donné un effet décisif. C'est ainsi que sur les bords de la Trébia, en 1799, il couvrit la retraite du général Macdonald, qui, avec les restes de l'armée de Naples, avait en vain tenté dans un combat sanglant de se faire jour à travers les forces russes et autrichiennes pour rejoindre Moreau dans le Piémont. Le général Macdonald, élevé aux premiers honneurs de la guerre, n'oublia point l'officier de la Trébia. Il le retrouva dans une occasion mémorable où Drouot avait à disputer contre une accusation capitale sa vie et son honneur, et il lui rendit un témoignage digne de tous les deux. Ce fut la source d'une amitié qui s'épancha de longues années dans une correspondance d'un intérêt touchant. On n'eût pu croire que tant de délicatesse ingénieuse et tendre sortît de l'âme de deux vieux soldats.

Laissez-moi suivre rapidement, Messieurs, ces commencemens militaires de Drouot.

Avant d'être envoyé à l'armée de Naples, il avait passé de l'armée du Nord à celle de Sambre-et-Meuse, et pris part à cette grande bataille de Fleurus qui nous livra la Belgique et la Hollande. De l'Italie, il court au Rhin sous le commandement de Moreau,

et il assiste à cette autre fameuse bataille de Hohenlinden qui eut pour couronnement la paix de Lunéville. Moreau remarque le jeune capitaine. L'apercevant un jour à sa table, il se prit à dire à ses officiers : « Une des plus belles compagnies d'artillerie que » j'aie jamais vue, est la quatorzième du premier » régiment. Elle était alors commandée par un en- » fant, et cet enfant, ajouta-t-il, c'est le capitaine » Drouot que vous voyez là. »

Une expédition navale destinée aux Antilles se préparait en 1804 dans le port de Toulon. Drouot partit sur l'escadre comme directeur de l'artillerie de débarquement. Il souffrait beaucoup en mer, et sans aucun relâche, si ce n'est lorsqu'à la rencontre de vaisseaux ennemis, il entendait le bruit du canon : alors reprenant ses sens et sa force morale comme par enchantement, il paraissait debout sur le pont, animé et maître de lui, jusqu'à ce que le combat étant fini et le péril passé, le mal reprenait son empire avec une nouvelle énergie.

Dans la campagne de 1808, il assiste à l'attaque et à la prise de Madrid en qualité de major de l'artillerie à pied de la garde impériale. L'année suivante, il est à Wagram, et, dans un moment d'hésitation de l'armée, il forme et porte en avant une batterie qui jette le trouble au plus fort des bataillons autrichiens. Plusieurs fois depuis, l'Empereur manifesta le regret de n'avoir pas rendu à cette manœuvre toute la part qui lui appartenait dans le

succès de cette grande journée. Il commençait cependant à connaître Drouot que le général Laribois-sière mourant lui légua plus tard comme le plus beau présent qu'il pût lui faire. Il le nomma officier de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille, et peu après baron de l'Empire.

La campagne de Russie s'ouvrit. Drouot se trouva aux principales affaires avec la garde impériale. Il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur à la Moskwa, où son artillerie se signala de nouveau. Un genre de mérite plus haut et plus rare allait achever de le rendre cher à l'Empereur. Les élémens s'étaient déclarés contre la France. Ces héroïques bandes qui, de Lisbonne à Moscou, des Pyramides à Berlin, n'avaient pu rencontrer de vainqueurs, s'étonnaient à la fin de sentir leur poitrine oppressée et leurs bras hésitans. La Providence avait fait un signe à la nature, et le cœur de ces hommes, hardis tant de fois à l'encontre de toutes les fortunes, se voyait pris de faiblesse pour la première fois. La science ni le courage militaires ne suffisaient plus à les sauver ; il y fallait une autre science, un autre courage. Pardonnez, Drouot, si nous parlons sur votre tombe des désastres de la patrie; vous vivant, nous n'eussions osé vous en rappeler le souvenir ni pour vous plaindre ni pour vous louer. Votre âme en souffrait encore après trente ans; elle en comptait chaque année les douloureux anniversaires, et vous n'eussiez pas cru possible qu'on tirât de nos

malheurs quoi que ce soit qui pût aller à votre gloire et la grandir. Pardonnez si tous nos respects vous survivent, excepté celui qui nous empêcherait de vous reconnaître tout entier! Il fallait, disais-je, aux victorieux fugitifs de Moscou, une autre science et un autre courage que ceux du soldat; il leur fallait la science de la force morale, le courage de souffrir et d'espérer toujours. Drouot les avait. Il eût pu croire sans trahison qu'il les avait pour lui seul, et qu'il ne devait pas prodiguer cet incomparable et si opportun trésor. Mais il n'était pas capable d'une telle avarice de sa vertu. Sans s'inquiéter s'il en aurait assez pour tous, il résolut de la communiquer à ses compagnons d'armes, à ceux du moins qui lui étaient particulièrement confiés, et qui allaient partager avec lui le sort de cette formidable aventure. Chaque matin donc, en plein air, comme s'il eût été sous le ciel de Naples, il ôtait son uniforme, ouvrait le col de sa chemise, appendait un miroir à l'affût d'un canon, se faisait la barbe et se lavait le visage devant toute sa troupe. Il n'y manqua pas un seul jour, à quelque degré douloureux que la température descendît. La Providence récompensa son dévouement. Il ramena jusqu'en Pologne toutes ses batteries, sans avoir perdu un seul canon. C'est vous dire assez qu'il n'avait pas seulement sauvé le matériel, mais qu'il avait eu le bonheur de sauver aussi la plus grande partie de ses enfans.

L'Empereur le nomma immédiatement général de brigade d'artillerie, et l'attacha à sa personne comme aide-de-camp. C'était en janvier 1813.

Tant que la France avait été victorieuse, c'est-à-dire pendant vingt ans, Drouot, malgré ses services, était demeuré dans un rang inférieur et comme à l'arrière-garde de la gloire. Il avait vu se former dans les batailles tous nos capitaines renommés, les Jourdan, les Hoche, les Marceau, génération primitive d'où avait fleuri le rameau plus fécond encore de l'Empire, les Victor, les Macdonald, les Duroc, les Lannes, les Bessières, et tant d'autres à qui le discours, pour obéir aux lois de la sobriété, fait bien plus défaut que la mémoire. Tous, vivans ou morts, étaient parvenus avant nos revers au comble de la réputation et des honneurs. Drouot seul était en retard de son immortalité. Comme une plante modeste et peu hâtive, il s'était caché à l'ombre des grands noms, et Dieu, se servant de sa vertu même pour en suspendre l'éclat, l'avait réservé à nos jours de malheur. La France fut étonnée d'apprendre, au bruit des campagnes de 1813 et de 1814, qu'elle possédait depuis longtemps le premier officier d'artillerie de l'Europe. Elle sut que le coup décisif des batailles de Lutzen, de Bautzen, de Wachau, avait été porté par ces immenses batteries de cent et cent cinquante bouches à feu, que le général Drouot rassemblait et conduisait avec une dextérité fabuleuse, et qui suppléaient par leur sou-

daine action à l'infériorité numérique de nos armées. Elle admira un mérite si lent à se produire; elle en aima l'à-propos touchant; elle considéra Drouot comme le dernier rejeton de cette généreuse lignée qui avait commencé à Jemmapes et qui devait finir à Waterloo. Elle rattacha son souvenir au souvenir éloquent de ces combats où la victoire elle-même était mélancolique et découragée parce qu'elle donnait la gloire sans donner le salut. L'Empereur en jugea comme la France. Il discerna dans son aide-de-camp un génie et une intrépidité militaires qui lui faisaient dire à Sainte-Hélène, « qu'il n'exis-» tait pas deux officiers dans le monde pareils à » Murat pour la cavalerie, et à Drouot pour l'artil-» lerie. » Il le reconnut supérieur à un grand nombre de ses maréchaux, et capable de commander cent mille hommes, ainsi qu'il l'affirmait encore dans ses entretiens de l'exil. Mais ce qu'il y remarqua surtout, c'était la simplicité, le désintéressement, la religion, une trempe d'âme enfin qui était comme la résurrection des physionomies les plus pures de l'antiquité. Il l'appela *le sage de la grande armée.* Et à mesure que décroissait sa fortune, voyant croître le dévouement de Drouot, il sentait mieux le prix de ce dernier et suprême présent que le ciel avait fait à sa destinée.

On était à l'automne de 1813. L'armée française, réduite à quatre-vingt mille hommes par la déroute de Leipsick, s'avançait sur le défilé de Hanau pour

s'ouvrir la route de Mayence. Mais un corps de soixante mille Bavarois l'avait prévenue, et battait avec une artillerie formidable l'issue du défilé. Le moment était solennel; il fallait gagner le Rhin ou périr. L'Empereur dit à Drouot : « Allez voir ce qu'il y a à faire. » Drouot pousse son cheval, et voit l'avant-garde française rejetée en désordre par le feu et par la cavalerie de l'ennemi. Il marque de l'œil un terrain qu'il croit propice, et retourne chercher l'ordre de faire avancer cinquante pièces de canon. L'Empereur veut juger par lui-même du lieu et de l'instant. Mais les boulets sillonnent la terre et brisent les arbres autour de lui. Drouot le fait retirer, et met en position deux pièces qui sont immédiatement démontées. Il persiste; il en établit dix autres, puis cinquante, et ouvre un feu terrible. A ce moment, la cavalerie bavaroise arrive à toute bride sur nos batteries. Drouot, qui était à pied au milieu de ses canonniers, suspend le feu, attend l'ennemi, et écrase à propos, par une décharge simultanée, ces escadrons lancés à pleine course. Cependant ceux qu'épargne le hasard de la mort se précipitent de tout leur poids sur nos batteries; un officier bavarois lève l'épée sur le général, et tombe lui-même avant d'avoir frappé. L'armée française était maîtresse du passage, et l'Empereur couche à Francfort le lendemain.

Hélas! l'héroïsme donnait encore de l'espérance au jour et au défilé de Hanau; il n'en donna bientôt

plus. C'est pourquoi je ne dirai rien de vous, journées de 1814, où Drouot garda si bien à côté de son maître la place qu'il y avait conquise, journées de Vauchamps, de Mormant, de Craone, de Laon! Les décrets de la Providence avaient décidé que des journées plus fameuses encore, que Champaubert et Montmirail ne sauveraient pas l'Empire. Mais quand tout est perdu, c'est l'heure des grandes âmes. Si l'Empire eût été plus fort que ses fautes et que ses ennemis, nous eussions vu le général Drouot porter le bâton de maréchal, siéger au sénat, et gouverner comme ministre le département de la guerre. C'était la pensée favorite de Napoléon pour le Fabricius moderne; il lui disait quelquefois avec une affectueuse prévision : « Vous » serez un jour mon ministre de la guerre. » Mais si haute qu'eût été cette fortune pour le fils d'un artisan, elle eût pourtant trouvé à côté d'elle le souvenir et l'exemple d'une égale élévation. La ruine de l'Empire, en mettant le général Drouot aux prises avec le malheur, lui prépara une illustration qui n'a laissé autour de sa mémoire rien de semblable à lui. Il aimait l'Empereur et l'Empire avec une passion toute chevaleresque : l'Empire, parce qu'il l'estimait le plus haut point de gloire où la France fût parvenue depuis Charlemagne; l'Empereur, parce qu'il avait vécu avec lui pendant deux années de souffrances et de revers, et qu'il avait senti le cœur de l'homme à travers l'éclat du

prince et l'orgueil du conquérant. La chute de ces deux géans, l'Empereur et l'Empire, fut pour lui un coup dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, nous déjà si loin de ces événemens, et qui n'y avons pris d'autre part que d'en lire sur un papier froid et souvent ingrat le pâle récit. Mais ceux qui avaient mis dans ce prodigieux édifice vingt années de leurs fatigues et de leur sang; ceux qui avaient vieilli sur les champs de bataille entre la gloire et la mort à tout moment présentes et confondues, et qui, dans l'élévation de la France, croyaient avoir servi une cause patriotique et juste : ceux-là devaient éprouver, le jour où tomba cet ouvrage, une angoisse d'âme que nous aurions vainement l'espoir de peindre ou de ressentir. Drouot l'éprouva d'autant plus dans son âpre et généreuse amertume, que seul entre tous il ne perdait rien. L'Empereur, si élevé de caractère que nous le supposions, ne pouvait échapper au sentiment profond de sa ruine personnelle; d'autres avaient à s'inquiéter de leur part dans le nouveau règne qui s'inaugurait : pour Drouot, s'il n'eût regardé que lui-même, la fin de l'Empire était une délivrance depuis longtemps souhaitée ; il y avait déjà bien des jours qu'il aspirait à quitter la vie publique, et qu'interrogé par l'Empereur sur ses projets intimes, il avait répondu : « Sire, je ne désire » qu'une chose, c'est de me retirer dans ma ville » natale et d'habiter sur la paroisse où j'ai été bap-

» tisé. » L'homme qui disait cela, et qui a prouvé qu'il disait vrai, était assurément désintéressé quant à lui-même dans la catastrophe de son prince et de son pays. Elle ne le touchait que comme un simple soldat, et c'est pourquoi il en reçut le coup tout entier.

Il y eut à Fontainebleau un dernier lever. L'Empereur ne fut pas surpris d'y voir Drouot. Quand il monta en voiture, après avoir dit adieu aux restes de la vieille garde, Drouot était encore avec lui. L'aide-de-camp du Souverain avait résolu de partager la fortune de l'exilé. Vous attendiez cette conduite, Messieurs, vous en étiez certains, et pourtant le sacrifice était plus grand pour votre concitoyen que pour aucun autre. Dans un homme qui aimait tant sa patrie, et qui avait toujours caressé l'espérance de briser sa carrière pour retourner au milieu de vous comme le plus obscur des Lorrains, il avait dû se passer un bien dur combat entre le penchant de la nature et l'appel de la fidélité. Le combat n'était pas entre l'égoïsme et le dévouement, mais entre deux héroïsmes. La balance pencha du côté du malheur. Dans les tristes jours qui précédèrent le départ, Napoléon demanda au général quelle était sa fortune, et sur sa réponse, qu'elle s'élevait à deux mille cinq cents francs de rente environ, il lui dit : « C'est trop » peu, on ne sait pas ce qui peut m'arriver; je ne » veux pas qu'après moi vous vous trouviez dans

» le besoin, je vais vous donner deux cent mille » francs. » Drouot refusa, et voyant l'Empereur peiné, il lui dit : « Si votre majesté me donnait de » l'argent à l'heure qu'il est, on dirait que l'em- » pereur Napoléon, dans l'adversité, n'a trouvé » des amis qu'à prix d'or, et on dirait de moi que » j'ai suivi votre majesté, parce que j'étais payé » pour cela. »

Les dernières grâces reçues par Drouot avant la chute de son maître, étaient sa promotion au titre de comte de l'Empire et au grade de général de division. Il fut nommé gouverneur de l'île d'Elbe. En cette qualité, il dut présenter, à la fin de 1814, le budget des dépenses militaires pour l'année suivante. L'Empereur lui fit remarquer qu'il s'était oublié sur la liste des traitemens, et lui en demanda la raison. « Sire, répondit Drouot, votre majesté » me loge, elle me nourrit, elle me fait donner » un cheval de son écurie, lorsque j'ai l'honneur » de l'accompagner dans ses promenades. Mes dé- » penses se réduisent donc à mon entretien, à un » faible traitement pour mon secrétaire et aux gages » d'un serviteur, et mon revenu, qui est connu » de votre majesté, est plus que suffisant pour ré- » pondre à ces besoins. » Le budget lui ayant été rendu deux jours après, il s'y trouva porté pour une somme annuelle de six mille francs. C'est au souvenir de pareils traits, que Napoléon disait de lui à Sainte-Hélène : « Drouot est un homme qui

» vivrait aussi satisfait, pour ce qui le concerne
» personnellement, avec quarante sous par jour
» qu'avec les revenus d'un souverain. Plein de
» charité et de religion, sa morale, sa probité et
» sa simplicité lui eussent fait honneur dans les
» plus beaux jours de la république romaine. »

Le général Drouot, Messieurs, touchait au moment le plus difficile de sa carrière. En suivant Napoléon dans l'exil, il avait cru n'accepter qu'un sacrifice, celui de vivre loin de sa patrie et hors de la retraite qu'il s'était de tout temps préparée dans son cœur. Il ne se doutait pas qu'il serait appelé à la terrible complicité d'un acte qui devait amener sur la France de nouveaux malheurs et de plus grands abaissemens. Huit jours avant de quitter l'île d'Elbe, Napoléon s'ouvrit à son fidèle serviteur, en lui faisant entendre que la nation le rappelait et qu'il rencontrerait de l'appui même à l'étranger. Malgré ces assurances, Drouot éprouva un sentiment de consternation, et n'omit rien de ce qui pouvait fléchir l'homme inébranlable auquel il s'était dévoué. Tout fut inutile. Drouot, l'âme candide s'il en fut jamais, l'âme pour qui le devoir avait toujours été plus que la vertu et que le bonheur ensemble, parce qu'il avait été l'essence même de sa vie, Drouot se trouva en proie à la plus douloureuse des perplexités. Rentrer en France les armes à la main comme un aventurier, si ce n'était comme un traître, appeler sur son pays une seconde in-

vasion, sacrifier à l'intérêt d'un homme l'intérêt de trente millions d'hommes, c'était là l'un des côtés de la question : mais d'une autre part, abandonner l'Empereur, son souverain, son ami, un héros malheureux, un homme seul contre l'Europe, l'abandonner au moment de l'entreprise la plus périlleuse, quand un coup de fusil peut-être allait lui faire un tombeau que vingt batailles et cent combats ne lui avaient pas fait : quelle lâcheté! quel oubli des lois de l'honneur et de l'amitié! Le Sage de la grande armée roulait encore de tristes pressentimens dans son cœur quand les brises embaumées de la France accueillirent l'esquif de l'île d'Elbe, et enflèrent ce drapeau qui devait *voler de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.* Drouot s'était décidé par l'idée du serment qu'il avait prêté à l'Empereur comme son nouveau sujet, son sujet de l'exil. Ce n'était pas à lui de juger les actions de son souverain, il obéissait en soldat, c'était son devoir, le devoir de la reconnaissance et de la fidélité.

Nous ne comprenons plus guère aujourd'hui, Messieurs, ce pieux et chevaleresque empire de la fidélité. Nous voyons dans nos princes les hommes de la nation, commis par elle au règlement de ses destinées, et nous estimons qu'il est des cas où le droit du chef doit succomber devant le droit du peuple, plus général et plus profond. Il ne semble pas que cette pensée, contenue dans de certaines

bornes, soit contraire aux notions de la justice et de la souveraineté. Elever un homme si haut qu'aucun événement ne doive le précipiter jamais du pouvoir de commander, c'est une sorte d'idolâtrie qui perd le prince lui-même en l'exposant à ne plus connaître de bornes parce qu'il ne connaît plus de péril. Mais il n'en est pas moins vrai que la fidélité est un des sentimens les plus généreux de notre nature, un de ceux à qui le raisonnement pardonne même en le combattant. Figurez-vous que vous avez vécu dans l'amitié d'un prince, qu'il a dépouillé pour vous la plupart des rayons de la majesté, que vous avez touché sa main, mangé à sa table, vu dans son cœur ; qu'il a été votre compagnon d'armes, et que, côte à côte avec lui, vous avez cheminé dans les hasards de la vie. Supposez qu'il ait conquis votre admiration par des qualités que la grandeur n'aura pas détruites en lui, et que même, par une exception du sort commun des rois, il ait appelé sur sa tête une couronne de gloire plus belle que la couronne de sa naissance. Ajoutez qu'il soit devenu malheureux, que vous n'ayez plus rien à espérer de lui que des dangers, et qu'il réclame enfin votre foi comme le dernier asile de sa fortune périe. Rassemblez ces traits dans votre esprit : c'était la position du général Drouot, l'invincible prestige qui pesait, au retour de l'île d'Elbe, sur son cœur si pur et si droit. Le mal, s'il y en avait, était pour lui l'honneur même. Et si plusieurs s'étonnent du soin

que je prends de le justifier, c'est qu'ils ne savent point tout ce que lui coûta cette cruelle position et que d'en être sorti plus vénéré de tous, comme il en est sorti, est un des grands triomphes que l'âme d'un honnête homme ait jamais remporté sur les jugemens du monde.

Faut-il maintenant vous peindre et même vous nommer, jour de Waterloo ! Vous trompâtes jusqu'au dernier moment le cœur des braves. La victoire se faisait un reproche et une douleur de les abandonner, elle qui s'était accoutumée à les servir jusque dans leurs revers. La veille, l'avant-veille, le matin même, le soir encore, elle était avec eux; l'Anglais et le Prussien, séparés par d'habiles manœuvres, allaient l'un après l'autre nous ouvrir sur leurs débris le chemin de Bruxelles. Tout à coup Dieu retira sa main. C'est en vain que, sous les ordres de l'Empereur, Drouot multiplie son infatigable intrépidité, tout est perdu. Napoléon, enseveli dans des réflexions profondes, relève la tête, et dit encore une fois cette parole qu'il avait si souvent prononcée : « Où est Drouot? » Il ne devait plus le dire. L'air emporta cet adieu avec les dernières fumées du champ de bataille.

Quelques jours après, le général Drouot, qui avait été créé pair de France par un décret antérieur, parut à la tribune, et essaya, quoique l'Empereur eût abdiqué l'avant-veille, de ranimer le patriotisme public en exposant à la Chambre toutes les ressources

qui restaient pour préserver la France d'un second envahissement de l'étranger. Sa voix se perdit dans le trouble et le découragement universel. Le gouvernement provisoire le nomma commandant de la garde impériale qui venait d'arriver sous les murs de Paris, espérant que mieux que personne, par l'ascendant de son caractère, il y maintiendrait la discipline et l'obéissance aux nécessités du moment. Ce moment était critique. Soixante-dix mille hommes de l'armée française étaient ralliés entre Paris et Laon; d'autres troupes s'avançaient pour les soutenir; une partie de la garde était devant Paris même; Paris contenait cinq cents pièces de canons de campagne. Il ne s'agissait plus des destinées d'un homme, mais de l'honneur national. La pensée de voir encore une fois, après une seule bataille, l'étranger maître de Paris, agitait jusqu'au fond le cœur du soldat. Il ne fallait qu'une heure et qu'un hasard pour qu'un mouvement militaire éclatât, et que personne ne fût plus maître de gouverner les événemens. Le général Drouot comprit tout le péril, et que c'était un péril sans issue favorable pour les intérêts de la France. Un mouvement national sans doute eût repoussé l'étranger; il l'avait dit lui-même à la tribune, en invoquant l'exemple de Rome après la défaite de Cannes. Mais ce mouvement national n'existait pas, et nul n'était capable de le créer. Le commandant de la garde impériale n'avait donc qu'un devoir à remplir, qui était de maintenir l'or-

dre, de calmer les esprits, de leur inspirer la résignation aux volontés du ciel, manifestées par des événemens plus forts que tout le courage des hommes et que tout leur dévouement. Il y réussit. Le soldat reconnut et respecta la voix de l'homme qui, après avoir aimé Napoléon jusqu'à l'exil, et ne l'avoir pas quitté un seul jour depuis 1813, avait lui-même entendu la voix de la patrie lui demandant le sacrifice d'une fidélité qui ne pouvait alors que la desservir. La garde se laissa conduire sur les bords de la Loire, et entraîna par son exemple le reste de l'armée. Là, Drouot prit sous ses yeux la cocarde blanche et signa le premier l'acte de soumission au roi.

Il en est, Messieurs, qui regretteront peut-être de voir ce signe au front de Drouot. Ils auraient mieux aimé ne lui voir jamais d'autres couleurs que les couleurs de l'Empire. Pour nous, qui avons étudié sa vie, il est peu d'instans où il nous ait paru plus digne de ce nom de sage que Napoléon lui avait donné. Il montra là sous une nouvelle face ce discernement et ce courage du devoir qui, en arrachant à l'homme le sacrifice de ses instincts les plus spécieux, l'élèvent à toute la gloire de l'homme de bien.

Drouot était encore à la tête de la garde, lorsqu'il connut une ordonnance du roi dans laquelle il était proscrit avec d'autres comme coupable de haute-trahison. Rien ne lui était plus facile que de fuir.

C'est le conseil de la prudence dans les momens où les passions politiques ne laissent pas aux hommes les meilleurs le sang-froid de l'équité. Mais Drouot n'était pas capable de vivre un quart-d'heure sous le poids d'une accusation qui touchait à l'intégrité de sa conscience. Il quitta le jour même le commandement de la garde, et vint se présenter à Paris, aux portes de la prison de l'Abbaye. On ne voulut pas le recevoir. Il lui fallut faire plusieurs démarches pour obtenir son incarcération. Sur quoi il racontait plus tard avec une grâce parfaite, qu'il n'avait sollicité que deux places dans sa vie, lesquelles lui avaient d'abord été refusées toutes deux, l'une chez les Frères des Ecoles chrétiennes, étant tout enfant, et l'autre à la prison de l'Abbaye.

L'instruction de son procès fut longue. Il demanda plusieurs fois la grâce d'être enfin jugé. Il ne l'obtint qu'après une attente et une captivité de huit mois. Un puissant intérêt l'avait suivi dans sa prison, et l'accompagna devant le conseil de guerre qui allait prononcer sur son sort. Il établit toute sa défense sur ce point, que l'empereur Napoléon était souverain véritable de l'île d'Elbe, sans aucune restriction des droits de la souveraineté; qu'il lui avait juré fidélité comme à un souverain reconnu de toutes les puissances de l'Europe, et sur la foi d'un traité qui permettait à quatre cents Français d'unir leur sort au sien. Il était un de ces Français. Quoi de plus sacré! Avait-on voulu tendre un piége à ces

soldats qui adoptaient le malheur et la patrie de leur Empereur tombé? Avaient-ils pu être à la fois les serviteurs de deux princes et de deux pays, être liés par deux devoirs contraires, soumis à deux sermens qui se combattaient? Lui Drouot, n'en avait prêté qu'un. Il l'avait prêté à l'empereur Napoléon, son ancien, son nouveau, son unique souverain. En vertu de ce serment, il devait l'obéissance du sujet et du soldat; on l'avait réclamée de lui; il l'avait rendue en sujet fidèle, en soldat dévoué.

Cette défense, si simple et si généreuse qu'elle fût, avait pourtant quelque chose d'inouï. Une raison froide et impartiale pouvait y rechercher des défauts; les passions politiques le pouvaient bien davantage encore. Mais la vie de Drouot s'était assise avec lui au siége de l'accusé; il prouvait son innocence bien moins par le raisonnement que par l'impossibilité où l'on était de le croire coupable. L'esprit résistait peut-être; l'âme était persuadée que le général Drouot ne s'était pas trompé sur une question de devoir et d'honneur. Une émotion visible gagna les juges et l'assemblée lorsqu'à la fin d'un discours simple et ferme comme son cœur, l'accusé prononça ces paroles : « Telle a » été ma conduite dans les dernières circonstances; je » n'ai été guidé que par l'honneur et les obligations » qui m'étaient imposées. Tant que la reconnaissance, » la fidélité aux sermens, l'obéissance et l'attachement » au souverain seront des vertus parmi les hommes,

» ma conduite sera justifiée aux yeux des gens de
» bien. Quelques-uns trouveront peut-être que j'ai
» mal apprécié ma position, que je me suis exagéré
» les obligations qu'elle m'imposait; mais j'ai suivi la
» ligne que j'ai crue tracée par l'honneur, et je serais
» coupable si je m'en étais écarté. Quoique je fasse le
» plus grand cas de l'opinion des hommes, je tiens
» encore davantage au témoignage de ma conscience,
» et mourir plutôt mille fois que de résister à ses im-
» pulsions. J'attends, Messieurs, avec une respectueuse
» confiance, le jugement que vous allez prononcer. Si
» vous croyez que mon sang soit nécessaire pour as-
» surer la tranquillité de la France, mes derniers
» momens auront encore été utiles à mon pays. »

Tout autre que Drouot eût succombé. Lui-même ne fut absous qu'à la minorité de trois voix contre quatre, et après six heures de délibération. Il dormait d'un sommeil paisible dans sa cellule de l'Abbaye lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle de son acquittement. C'était déjà beaucoup. Mais Dieu préparait à son serviteur, au soldat chrétien de la République et de l'Empire, un triomphe plus complet et digne de sa vertu. Le lendemain, vers le soir, une voiture vint le prendre à l'Abbaye par les ordres du roi, et le conduisit au château, où il fut introduit près de Louis XVIII. Le roi le reçut avec bonté, lui parla de l'attachement qu'il avait montré pour Napoléon, loua la reconnaissance comme la religion des grandes âmes, et ajouta qu'il comptait désormais sur sa fidélité. Le

proscrit de la veille s'inclina respectueusement. Le roi, en le congédiant, lui dit que des ordres étaient donnés pour qu'il n'y eût point appel de la sentence du conseil de guerre, et que dès ce moment il était libre. Drouot traversa les appartemens des Tuileries, qu'il ne devait plus revoir ; il descendit cet escalier par où il avait vu monter tant de grandeurs évanouies, et lui-même, débris de ces grandeurs, fils d'un temps qui n'était plus, il prit sans regret et pour toujours le chemin de la solitude et de l'obscurité.

Ici, Messieurs, je devrais m'arrêter peut-être. Ce serait à vous, Lorrains, de vous lever maintenant, et de raconter au monde les trente années de paix qui ont achevé sous vos yeux cette vie sublime et modeste. Tant de qualités rares mais simples, tant de faits glorieux mais cachés, en composent le tissu, que la parole s'effraie d'avoir à dire ce que le cœur de tout le monde sent avec une éloquence qui lui coûte si peu.

Rien n'est plus difficile, même aux hommes supérieurs, que de supporter le repos. Quand l'âme et le corps se sont habitués au travail solennel des grands événemens, ils ne peuvent plus souffrir la simple et pacifique succession des jours. Cette paix froide leur est un tombeau. Ils regrettent le bruit, l'agitation, les alternatives des revers avec les succès, et toute cette tragédie des choses humaines où ils avaient naguère leur part et leur action. L'his-

toire ne compte qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient passé de la vie publique à la vie privée en conservant, avec la tranquille possession d'eux-mêmes, la plénitude de leur grandeur. La plupart se consument dans un ennui vulgaire ; d'autres demandent aux passions des sens l'oubli d'eux-mêmes et de leur dignité ; les plus élevés succombent au poison mystérieux du chagrin. A regarder les vicissitudes qui avaient enlevé le jeune Drouot de la boutique de son père, pour le porter aux pieds d'un trône et aux côtés d'un conquérant, il semble que nul plus que lui n'aurait dû éprouver, dans l'affaissement subit de sa destinée, le désespoir des souvenirs et l'impuissance de vivre avec soi. Qui avait vu davantage et plus vite? Qui avait passé en moins de temps par plus de contrastes et d'émotions? Il est vrai ; mais cette âme était plus grande encore que les événemens dont la Providence lui avait donné le spectacle; elle revenait, fortifiée et non pas abattue, donner elle-même au monde un spectacle capable de l'instruire et de le consoler. Vous en avez été, Messieurs, les heureux, les plus proches témoins, et la France vous rend cette justice que vous en avez mérité l'honneur et connu tout le prix.

Vous avez vu pendant trente années le général Drouot, volontairement descendu des hautes charges, oublier lui seul ce qu'il avait été, n'en parler jamais qu'avec l'alarme d'une exquise pudeur, ne se

souvenir enfin du passé que pour élever les services des autres et honorer la mémoire du héros dont il avait été le serviteur et l'ami. Vous l'avez vu content d'une maison dans un faubourg de votre ville, réduire ses besoins avec l'austérité d'un Spartiate et le calcul d'un chrétien qui aime les pauvres avec la pauvreté. Vous l'avez vu, pénétré d'une foi sincère, rapporter à Dieu tout le cours de sa vie, et donner de la vérité de sa religion, par la sainteté de ses mœurs, une preuve que les camps eux-mêmes n'avaient point affaiblie. Vous l'avez vu se suffire à lui-même dans une solitude presque constante, non par éloignement des hommes, mais par une certaine force intérieure qui lui faisait de la retraite un besoin et comme un devoir. Vous l'avez vu pendant vingt ans assiégé d'infirmités douloureuses, totalement aveugle les quatorze dernières années de sa vie, et néanmoins toujours calme et serein, ne parlant de son sort que pour le bénir et l'estimer, plus heureux qu'aux jours de sa jeunesse et de sa prospérité. On n'approchait de sa maison que comme d'un sanctuaire, pour y chercher les plus saintes leçons de la vie; on n'y entendit jamais que des actions de grâces et des louanges pour Dieu. Un parfum d'honneur, de sincérité, de justice, de droiture, de piété et de joie s'en exhalait à toute heure, et y appelait une gloire que le temps ne diminuait pas. Vous savez si je dis vrai, Messieurs, vous savez si j'abuse de la parole et de l'assentiment de votre cœur.

On ne cessa de vous envier le trésor que vous possédiez. La Restauration voulut rappeler votre concitoyen dans les rangs de l'armée avec son grade de lieutenant-général, et en lui restituant les arrérages de sa solde qui s'élevaient à plus de quarante-cinq mille francs. Il refusa l'une et l'autre faveur, ne voulant pas, comme il l'a dit lui-même, se rapprocher des honneurs et des emplois *pendant que son bienfaiteur gémissait dans les fers sur un rocher de l'Atlantique*. Louis XVIII ne put s'empêcher de dire : « Je chercherais vainement dans mon royaume un second Drouot. » Il refusa pareillement de consentir au vœu de M. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, qui lui offrait la charge de gouverneur des princes ses fils.

Ce n'étaient pas seulement les rois heureux qui réclamaient ses services. L'exil se souvenait de lui. Le prisonnier de Sainte-Hélène ne parlait de Drouot qu'avec tendresse et vénération. Peu avant de mourir, il le désigna pour être demandé de sa part au Gouvernement français. Drouot s'y était préparé dans la plus intime espérance de son cœur. Arraché en 1815 des côtés de son maître par le commandement imprévu de la garde impériale et par une captivité de huit mois, il avait toujours conservé la volonté active de le revoir et de se dévouer à lui. En apprenant sa mort, il tomba dans une sorte d'anéantissement qui dura plusieurs heures sans lui permettre de prononcer un seul mot. Heureux les

princes tombés qui conservent de tels amis! Heureux les camps où se forment ces admirations et ces attachemens contre quoi ne peuvent rien les injures de la politique et du sort!

Les événemens de 1830 vinrent tenter sous une autre forme l'abnégation du général Drouot. Appelé coup sur coup au commandement de la troisième et cinquième divisions militaires, au gouvernement de l'Ecole polytechnique et à la pairie, il déclina sans faste ces retours de la fortune et ces preuves d'une estime qui venaient le chercher avec une si glorieuse opiniâtreté. Mais s'agissait-il de rendre à l'Etat un service impérieusement réclamé par des circonstances critiques, sa modestie et ses infirmités ne l'arrêtaient plus. Vous le vîtes bien, Messieurs, à cette même époque de 1830, lorsqu'il parut dans votre Hôtel de Ville, et y siégea deux jours et deux nuits, malgré de vives douleurs, et maintint le bon ordre par l'ascendant de sa présence et de ses conseils. Metz le vit aussi dans les mêmes jours, et admira ce que peut sur un vaste peuple la vertu d'un seul homme.

Si donc le général Drouot vécut trente années dans le silence et la retraite; si, à l'âge de quarante-deux ans à peine accomplis, il disparut de la scène du monde, c'est qu'il le voulut fermement, par un acte de souveraine élection. Pourquoi le voulut-il, et quel était le mystérieux aliment de cette vie auparavant si agitée, tout à coup si calme, c'est,

Messieurs, le secret que je dois vous dire, sous peine de ne vous avoir montré que le dehors de ce grand homme, et de trahir à la fois, avec votre admiration, votre juste et sainte curiosité. Ouvrons donc, il en est temps, ouvrons ce cœur dont nous venons de suivre pendant un demi-siècle les actes magnanimes et jamais démentis ; pénétrons jusqu'au sanctuaire, et cherchons-y la flamme où s'alluma toute cette généreuse vie. Vous l'avez deviné ou pressenti, un triple amour en était l'incorruptible et immortel foyer, l'amour des lettres, l'amour des hommes, l'amour de Dieu.

L'amour des lettres ! Oh ! faut-il que je surprenne par là peut-être quelqu'un de mes auditeurs ? Sommes-nous si loin déjà du temps où la culture des lettres pour elles-mêmes était une passion distinctive de toutes les natures noblement trempées ? Le nombre va-t-il diminuant des esprits délicats et sérieux, pour qui les lettres sont autre chose qu'une vague réminiscence de la jeunesse ou un vulgaire métier ? Je n'ose le croire ; je ne me persuade pas, malgré des signes affligeans, que nous penchions vers la décadence, et que le bataillon sacré des intelligences d'élite soit chaque jour éclairci par des pertes qui ne se réparent point. Le général Drouot avait appris dans les laborieuses études de sa jeunesse cet amour antique des lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admet

aux plus familiers épanchemens. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer le substance, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmans entretiens de la pensée avec une pensée supérieure; les larmes viennent aux yeux; on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. Ne vous demandez plus ce qui animait la solitude du vétéran de la grande armée, et lui enlevait les heures que le cours de son âge lui apportait. Tandis que nous vivions dans le présent, il vivait dans tous les siècles; tandis que nous vivions dans la région des intérêts, il vivait dans la sphère du beau. Vie rare et excellente, parce que le goût n'y suffit pas, mais qu'il y faut le cœur et la vertu. Ce n'est pas sans raison que les anciens l'appelaient du nom de culte, et comme on dit la religion de l'honneur, on pouvait dire aussi la religion des lettres.

Ce premier amour se liait naturellement dans le général Drouot à un autre amour plus grave et plus efficace encore : il aimait sincèrement les hommes. Né et nourri dans la pauvreté, elle ne lui avait pas été une occasion de jeter des yeux d'envie sur les hauts rangs du monde. Il les acceptait sans colère, sans mépris, sans orgueil, avec une parfaite cordialité. Content de son sort, il n'estimait pas qu'il y en

eût de plus heureux, et il a dit quelquefois, dans les ouvertures qu'il faisait de son âme, qu'il devait à Dieu la grâce de n'avoir jamais rien envié. Mais si la pauvreté ne lui avait point appris la haine des riches et des grands, elle lui avait profondément inculqué l'amour des petits. Il redescendait vers eux comme vers sa source, et dès que la fortune commença de lui sourire, il prit la résolution de partager avec les pauvres les bénéfices de sa vie. C'est là le véritable signe de l'amour : quiconque ne partage pas n'aime pas. Le général Drouot fit son calcul. Il jugea qu'avec une petite maison, un petit jardin, et deux fois douze cents francs de rente, il serait, quoi qu'il advînt, au-dessus de tous ses besoins et de tous ses désirs. Il régla d'après ce point de vue sa dépense et ses économies, et consacra le surplus à des actes ou à des fondations de charité. Toutes les dotations et gratifications qu'il reçut sous l'Empire passèrent à de bonnes œuvres, et il leur affecta constamment son traitement de la Légion-d'Honneur. Rentré dans la vie privée, son revenu annuel, composé de ses économies, de sa pension de retraite, de son indemnité comme donataire de l'Empire et de son traitement de la Légion-d'Honneur, finit par s'élever à environ douze mille francs. Il ne s'en réservait pour lui, infirme et aveugle, que deux mille quatre cents : c'était la somme qui lui avait paru, dès sa jeunesse, pouvoir suffire à toutes les nécessités de son existence et de sa position. Napoléon lui avait

laissé deux cent mille francs par son testament; il n'en reçut que soixante mille, par suite de la réduction des legs, et il les employa au soulagement d'anciens militaires dénués de secours. « Je suis heu-
» reux, écrivait-il, mille fois heureux d'avoir pu re-
» connaître les bienfaits de l'Empereur en les répan-
» dant sur les soldats qui ont supporté les fatigues
» de nos longues guerres sans en recevoir la récom-
» pense, et surtout sur les braves vétérans de la garde
» qui ont suivi mon bienfaiteur à l'île d'Elbe, et qui
» lui ont donné tant de preuves de leur amour et de
» leur dévouement. »

Le général Drouot n'était point marié. Il s'était soumis volontairement à cette grande loi du célibat religieux et militaire qui est un des premiers besoins de l'humanité, et sans laquelle l'esprit de sacrifice ne peut prendre qu'un essor beaucoup trop restreint. Il s'était senti capable d'en porter le fardeau, non comme une lâche abdication des devoirs de la famille qui se dédommage dans la licence, mais comme une sainte condition de son noble métier de soldat, et l'expérience lui en ayant révélé tout le fruit et tout l'honneur, il n'avait plus voulu ôter de son front cette magnanime couronne du célibat pur et dévoué. Libre ainsi d'entraves, la bonté de son cœur s'exerçait à l'aise à l'égard des siens et des infortunes d'autrui. Il aimait tendrement ses frères et ses neveux, et leur en donna des preuves touchantes jusqu'à la fin de sa vie. Mais cet attachement naturel

ne diminuait point ses entrailles pour les malheureux. Il les assistait bien souvent au-delà de ses forces, et il écrivait un jour : « Lorsque mes ressources seront » entièrement épuisées, ou bien qu'elles viendront à » me manquer, je me présenterai à l'hospice Saint- » Julien pour occuper moi-même un des lits que j'y » ai fondés en faveur des vieux soldats. Si ce moment » arrive, il ne sera certainement pas le moins doux » de ma vie. »

Quelques mois avant sa mort, n'ayant plus rien à donner, il se souvint d'un grand uniforme qu'il conservait comme une sorte de relique de ses anciens jours. Il en fit découper et vendre les galons. Un de ses neveux en témoigna du regret, disant qu'il aurait eu du plaisir à le transmettre à ses enfans. « Mon » neveu, répondit le général, je vous l'aurais donné » volontiers; mais j'aurais craint que vos enfans, en » voyant l'uniforme de leur oncle, ne fussent tentés » d'oublier une chose qu'ils doivent se rappeler tou- » jours, c'est qu'ils sont les petits-fils d'un bou- » langer. »

Sans doute, Messieurs, la nature du général Drouot était une nature admirablement douée. Mais si droite, si bonne, si grande qu'elle fût de son fonds, elle n'aurait point atteint le degré de perfection où elle est parvenue sans un principe supérieur aux pensées et aux affections de la terre. Lui-même a confessé hautement qu'il devait tout à Dieu, non pas au Dieu abstrait de la raison, mais

au Dieu des chrétiens manifesté dans toute l'histoire par un commerce positif avec le genre humain. La vie entière de l'homme est une révélation de ce Dieu bon et puissant qui n'a pas voulu nous donner d'autre fin que lui-même, et qui nous attire incessamment au propre centre de sa lumière et de sa félicité. Nous n'entendons pas tous du premier coup cette voix supérieure qui parle à notre conscience et l'appelle par tous les événemens dont nous sommes les témoins et les acteurs. Longtemps nous lui résistons; longtemps nous prenons l'ombre des choses pour leur corps, et l'éternelle réalité pour une chimère. Quelquefois la mort seule déchire le bandeau qui couvre nos yeux, et nous fait apparaître, au dernier moment de notre liberté, les rivages que nous avons fuis. Le général Drouot avait été plus heureux. Quoique enfant d'un siècle léger, et avant d'avoir vu la grande révolution qui en illumina la fin, il avait sucé avec le lait de sa mère une foi qui avait été confirmée par la forte éducation du travail et de la pauvreté. Cette foi ne chancela pas un seul jour, et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publiquement chrétien. Il lisait la Bible appuyé sur un canon; il la relisait aux Tuileries dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lecture fortifiait son âme contre les dangers de la guerre et contre les faiblesses des cours. Quand Napoléon, sans détourner la tête, prononçait cette brève parole :

« Drouot! » l'aide-de-camp recommandait son âme à Dieu, partait à toute bride, et quelques minutes après, on le voyait précipiter au galop cinquante ou cent bouches à feu, qui, sans paraître s'arrêter, vomissaient la mort dans les rangs ennemis. Ou bien descendant de cheval à côté des artilleurs inexpérimentés de 1813 et de 1814, il leur enseignait froidement la manœuvre à travers une grêle de boulets qui pleuvaient tout autour de l'héroïque leçon. Mais aussi, quand l'heure des hasards était passée, Drouot se retrouvait dans la parole ce qu'il avait été dans l'action, plein de mépris pour le mensonge comme il l'avait été pour la mort; après s'être montré l'enfant du Dieu des batailles, il se montrait l'enfant du Dieu de la vérité. Il prenait hardiment l'intérêt du soldat trop souvent sacrifié, il méritait que l'Empereur l'appelât le tribun du soldat aussi justement qu'il l'avait appelé le Sage de la grande armée.

Ne vous persuadez même pas, Messieurs, que la foi du général Drouot fût une foi qui ne s'élevât point jusqu'aux pratiques vulgaires de la religion. Il croyait à tout et il accomplissait tout. Vous l'avez entendu dire à l'Empereur *qu'il ne désirait qu'une chose, qui était d'habiter sur la paroisse où il avait été baptisé*. L'idée de son baptême, par lequel il avait été fait enfant de Dieu, pénétrait son cœur d'un pieux souvenir, et l'église où il avait reçu ce sacrement de la vie véritable formait pour lui, avec tout son territoire, une patrie spirituelle qui ne lui

était pas moins chère que la patrie temporelle. Il disait souvent qu'il eût préféré une cabane dans ce coin sacré de la terre natale à un palais bâti partout ailleurs. Il y acheta, en effet, la modeste habitation où il a passé les vingt dernières années de sa vie, et où vous l'avez vu mourir. Il ne manquait pas de faire offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ aux jours commémoratifs de la mort de son père, de sa mère, et de l'empereur Napoléon. Il communiait plusieurs fois dans l'année, et on ne saurait dire avec quel respect militaire et filial il recevait dans sa solitude le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, protégé sa vie de soldat, et qui répandait sur la fin de ses jours une inénarrable consolation. La prière jaillissait de son cœur avec une onction dont le secret a été plus d'une fois surpris. Un jeune artiste, introduit furtivement dans sa chambre pour recueillir ses traits, vit l'illustre aveugle, qui se croyait seul avec Dieu, lever à plusieurs reprises ses mains vers le ciel dans un épanchement religieux attesté sur sa noble figure par l'illumination d'une pure et divine joie. Aussi, à la mort du sage, le peuple ne s'est pas trompé, il est venu vénérer bien moins le héros que le chrétien, bien moins la vertu qui donne la gloire du monde, que la vertu qui révèle et qui donne la gloire de Dieu.

O mon Dieu! Dieu de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon, Dieu des grands capitaines qui ont fondé ou défendu l'Europe, nous vous remercions

d'avoir montré à notre âge, et surtout à la France, un exemplaire incontesté de l'homme, du soldat et du citoyen, tels qu'ils se forment sous l'inspiration de votre grâce et dans l'imitation de votre Fils! Nous acceptons ce gage de vos desseins sur nous; nous y saluons moins une relique qu'un avant-coureur de vos dons, et une certitude de vous voir jusqu'aux derniers jours du monde fécond et admirable dans vos serviteurs.

Et maintenant, Messieurs, que nous avons achevé l'éloge du général Drouot en rendant grâce à Dieu qui nous l'avait donné, que reste-t-il, sinon de lui dire cette parole suprême, par où doivent se clore ici-bas toute vie, toute amitié, toute admiration? Recevez-la, général; recevez ce second adieu que nous avons voulu vous faire en présence des autels du Dieu véritable, devant les images et les réalités d'une foi qui vous fut commune avec nous. Il nous eût été facile d'appeler autour de votre tombeau les mânes chrétiens de vos anciens frères d'armes, et de mêler votre gloire avec la leur dans un spectacle solennel. Même, nous eussions appelé le héros dont vous fûtes l'ami; il n'eût pas dédaigné de venir à vos funérailles comme vous étiez venu à ses malheurs. Mais tant de pompe eût alarmé la chaste modestie de votre âme; vous nous eussiez reproché de troubler pour vous la paix des morts et des grands souvenirs. Nous ne le ferons pas; nous voulons obéir à vos vertus jusque dans la tombe qui les recouvre, et

nous ne laisserons approcher de vous, dans cette heure sacrée, que les pauvres qui survivent à vos bienfaits, et que nous-mêmes qui survivons aux leçons de votre vie. Puissent ces leçons nous servir ! Puisse notre génération, incertaine encore dans ses voies, apprendre de vous la simplicité, la pauvreté, le désintéressement ! Puisse-t-elle, sur vos traces, demander très-peu au monde pour son bonheur, et beaucoup à Dieu ! Et vous qui avez nourri ce grand homme, vieille terre de France et de Lorraine, conservez-en avec respect tout ce que l'éternité n'a pu vous ravir encore, jusqu'au jour où votre poudre, sanctifiée par la sienne, entendra la voix de Dieu, et où le général Drouot nous apparaîtra tel que nous le connûmes, soldat sans tache, capitaine habile et intrépide, ami fidèle de son prince, serviteur ardent et désintéressé de la patrie, solitaire stoïque, chrétien sincère, humble, chaste, aimant les pauvres jusqu'à se faire pauvre lui-même ; l'homme enfin le plus rare, sinon le plus accompli, que le dix-neuvième siècle ait présenté au monde dans la première moitié de son âge et de sa vocation.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE

DANIEL O'CONNELL.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

(S. Mathieu, chap. 5, vers. 6.)

Monseigneur [1],

Messieurs,

Je ne vous dirai rien des paroles que vous venez d'entendre, et qui ont été prononcées pour la première fois par Celui qui a mis au monde tant de paroles

[1] Monseigneur l'évêque de Saint-Flour.

nouvelles. Je ne vous en dirai rien, parce qu'elles retentiront dans toute la trame de mon discours, et qu'à chaque mot, à chaque phrase, à chaque mouvement, vous vous direz à vous - mêmes, sans que j'aie besoin de vous le redire : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés!* Et déjà, cette foule, cette attente, cette solennelle préoccupation des cœurs, qu'est-ce autre chose que la justice qui vient, qui descend du ciel sur un homme dont la vie agitée n'espérait pas si vite l'unanime reconnaissance des temps présens, ni même des temps futurs ? Et cet homme, maître d'une postérité à peine née sur sa tombe, quel est-il ? Par quel charme a-t-il si prématurément commandé à la justice ? Est-ce un roi qui s'est couché le long de ses ancêtres, après avoir glorieusement gouverné son peuple ? Est-ce un conquérant qui a porté jusqu'aux extrémités de la terre la puissance de ses armes ? Est-ce un législateur qui a fondé quelque nation dans le chaos des commencemens ou des ruines ? Non, non, ce n'est rien de tout cela, et c'est plus que cela : c'est un homme qui n'a été ni prince, ni capitaine, ni fondateur d'empire, et qui, simple citoyen, a plus gouverné que les rois, plus gagné de batailles que les conquérans, plus fait que tous ceux qui ont reçu d'ordinaire la mission de détruire ou d'édifier. Sa patrie lui a donné le nom de *Libérateur*, et à ne prendre ce titre que dans une acception bornée, il serait encore assez beau pour justifier les honneurs inaccoutumés que nous

lui rendons, pour nous expliquer d'où vient que Rome, la maîtresse des gloires augustes, lui a ouvert ses basiliques, et pourquoi, tout étranger qu'il fût à notre pays, ces voûtes sacrées et patriotiques de Notre-Dame couvrent, à cette heure, l'admiration qui est demeurée vivante sur son tombeau. Ce serait assez, dis-je, qu'il eût été le libérateur d'un pays opprimé pour justifier tout ce que Rome, la France et le monde pensent de sa mémoire, et font pour l'exalter. Mais ce n'est pas à ce point de vue que je m'arrête; il est trop étroit pour lui, pour vous, pour votre attente, pour les pensées qui assiégent mon cœur. Je veux vous faire voir que cet homme a marqué sa place parmi les plus grands libérateurs de l'Eglise et de l'humanité. Je laisse donc à part, s'il est permis de le faire, les idées de la patrie, qui ne vont pas assez loin ni assez haut pour notre sujet. J'ouvre le plus vaste théâtre où une mémoire humaine puisse être posée, le théâtre de l'Eglise et de l'humanité tout entière.

O mon Dieu, père de la justice, je vous rends grâces de ce qu'en ces temps, témoins de trop de mystères d'iniquité, vous permettez à mes lèvres de faire ici l'éloge d'un homme de justice, dont la longue et agitée carrière n'a pas coûté une goutte de sang, ni même une larme, et qui, après avoir remué plus d'hommes et plus de peuples que nous ne le trouvons marqué en aucune histoire, est descendu au tombeau pur de tout reproche, sans craindre que jamais âme qui vive puisse soulever sa pierre sépulcrale pour lui demander compte,

dans les cinquante ans de sa vie publique, je ne dis pas d'une action coupable, mais d'un malheur. Je vous rends grâces, ô mon Dieu, que ce soit là l'objet de cette assemblée, et grâces aussi de cette justice que vous avez promise à tous les hommes, et que je vais rendre en votre nom et au nom de la chrétienté à la mémoire de Daniel O'Connell.

Dès les premiers jours du monde, il y a eu dans le monde une lumière divine, une charité divine, une autorité divine, une société divine. Des champs primitifs de l'Eden au sommet de l'Ararat, de l'Ararat au rocher du Sinaï, du Sinaï à la montagne de Sion et du Calvaire, du Calvaire à la colline du Vatican, jamais Dieu n'a cessé d'agir et d'être présent sur la terre. Et il semble que ce règne de la lumière, de la charité, de l'autorité venue d'en haut, que cette union des âmes par Dieu et en Dieu, notre père à tous, eût dû, s'il était possible, obtenir ici-bas l'unanimité, ou du moins ne pas rencontrer d'ennemis et de combat. Mais nous sommes ici dans la terre du combat, et Dieu s'y est soumis le premier; il a consenti à nous livrer sa vie, en tant qu'elle est mêlée à la nôtre; à être jugé par nous, et par conséquent à être accepté des uns et repoussé des autres. Cette guerre sacrée est aussi ancienne que le monde : elle durera autant que lui. Mais dans ses vicissitudes, on remarque deux momens et deux missions fastiques entre tous les autres : le moment de la persécution et le moment de la délivrance; la mission des persécuteurs et la mission des libérateurs. Lorsque le monde

est plus que de coutume fatigué de Dieu, qu'il s'ennuie d'en entendre parler ou qu'il l'estime puissant outre mesure, il fait un effort contre lui et, trop faible de raison pour le chasser par les seules forces de l'âme, il recourt aux brutalités de l'ordre matériel. Il renverse, il brûle, il tue tout ce qui porte le signe divin, jusqu'à ce que, satisfait du silence et du désert qu'il a créés, il juge que, à tout le moins, s'il n'a pas vaincu, il a conquis pourtant quelques jours de trève et de triomphe. Mais Dieu n'est jamais plus puissant qu'en ces jours-là ; il sort des ruines par une germination que personne ne s'explique, ou plutôt l'humanité, tourmentée de son absence, retourne vers lui comme un enfant rappelle son père au foyer domestique dont il l'a banni. La justice, la vérité, l'ordre éternel reprennent le dessus dans la conscience du genre humain, et le siècle de la délivrance succède au siècle de la persécution. Alors apparaît quelqu'un de ces hommes tels que la Providence en a préparés de loin dans le secret tout puissant de ses conseils; ce sera Moïse tirant le peuple de Dieu des mains de l'Égypte, Cyrus le ramenant de Babylone aux champs de la patrie, Judas Machabée défendant son indépendance contre les successeurs d'Alexandre, et plus tard les Constantin, les Charlemagne, les Grégoire VII. Constantin, qui donne aux chrétiens la liberté de conscience ; Charlemagne, qui assure contre les empereurs grecs et les rois barbares et l'avenir lui-même l'indépendance du vicaire de Dieu ; Grégoire VII, qui arra-

che l'Église aux étreintes mortelles de la féodalité; noms illustres, les plus rares et les plus grands de l'histoire! Et peut-être vous semblera-t-il qu'en les prononçant j'use de peu d'habileté, et que je m'expose à faire pâlir le nom même de celui que je dois glorifier. Pour moi, Messieurs, je n'en ai pas peur, et vous allez juger si je me trompe.

Ouvrez la carte du monde, et considérez à ses deux extrémités ces deux groupes d'îles, les îles du Japon et les îles britanniques. Suivez la trace des peuples sur cette ligne de trois mille lieues; nombrez le Japon, la Chine, la Russie, la Suède, la Prusse, le Danemarck, le Hanovre, l'Angleterre, l'Irlande. Vous comptez en vain; dans ce grand nombre de royaumes, il n'en est pas un seul où l'Eglise de Dieu jouisse de ses inaliénables libertés, où sa parole, ses sacremens et ses assemblées ne soient humiliés et captifs. Quoi! tant de peuples à la fois dépouillés de la sainte indépendance des enfants de Dieu! Quoi! parmi ces deux cents millions d'hommes, il ne s'est pas rencontré des cœurs assez forts pour maintenir quelque part les droits de la conscience et la dignité du chrétien! Ah! détrompez-vous, Messieurs, Dieu n'a jamais laissé la vérité sans martyrs, c'est-à-dire sans témoins qui la servent jusqu'au sang; et comme ici le scandale de l'oppression était au comble par son étendue, sa durée et sa rigueur, Dieu, de son côté, a fait aussi un miracle nouveau dans l'histoire du martyre. On avait vu des hommes et des familles mourir pour leur foi, et ne laisser après

eux de ce grand spectacle que leurs restes mutilés et leur mémoire incorruptible. Mais un peuple tout entier vivant dans un martyre continu, des générations d'âmes liées entre elles par une même patrie terrestre, se transmettant l'héritage de la foi dans un supplice héréditaire aussi, on ne l'avait pas vu. Dieu l'a voulu et l'a fait; il l'a voulu de notre temps et l'a fait de notre temps. Parmi ces nations que je montrais tout à l'heure enchaînées l'une à l'autre dans l'espace et dans la servitude spirituelle, il en est une qui n'a point accepté le joug, qui, esclave matériellement, est demeurée libre par l'âme. Une des plus fières puissances du monde s'est prise corps à corps avec elle pour l'entraîner dans l'abîme du schisme et de l'apostasie. Vouée à une guerre d'extermination, elle a succombé sans trahir ni le courage des combats, ni le courage de la fidélité à Dieu. Spoliée de sa terre natale par des confiscations gigantesques, elle a cultivé pour ses vainqueurs le champ de ses aïeux, et trouvé dans ses sueurs le pain qui lui suffisait pour vivre avec honneur et pour mourir avec foi. La famine lui a disputé ce morceau de pain, elle a levé vers la Providence des yeux qui ne l'accusaient pas. Ni la guerre, ni la spoliation, ni la famine n'ont réussi à la faire périr ni à la faire apostasier; ses oppresseurs, si puissans qu'ils fussent, n'ont pu épuiser la vie dans ses entrailles et le devoir dans son cœur. Enfin, comme le glaive le plus hardi et le plus lâche ne saurait tuer toujours, la tyrannie a cherché quelque chose de plus constant que

le fer, et l'on a vu se vérifier dans cette nation victime cette prophétie de la révélation de saint Jean, qu'*il viendra des temps où l'on ne pourra ni vendre ni acheter sans avoir dans la main et sur le front le signe de la bête*, c'est-à-dire de l'apostasie.

On a donc enlevé à ce peuple d'un seul coup tous ses droits politiques et civils. Tout être qui naît, naît avec un droit. La pierre même inanimée apporte avec elle au monde une loi qui la protége et l'ennoblit; elle est sous la garde de la loi mathématique, loi éternelle, ne faisant qu'une même chose avec l'essence de Dieu, et qui ne vous permet pas de toucher, ne fût-ce qu'un atome, sans le respect de sa force et de son droit. Tout être naît ainsi, aussi faible qu'il soit, avec une part de la puissance et de l'éternité de Dieu, et à plus forte raison l'homme, créature qui pense et qui veut, fils aîné de l'intelligence et de la volonté divine, en sorte qu'ôter à un homme son droit natal, c'est un crime si grand, que la pierre même, si on pouvait lui ôter le sien, accuserait le ravisseur de parricide et de sacrilége. Que sera-ce donc d'enlever le droit d'un peuple? Eh bien! c'est ce qu'on a fait à ce peuple héroïque dont je vous dépeins le supplice et la fermeté! On a fait plus, Messieurs, ce rapt du droit, ce meurtre légal d'une nation, on ne l'a pas établi d'une manière absolue, mais d'une manière conditionnelle, en sorte qu'il fût toujours possible à la nation et à chacun de ses membres de se racheter de la mort publique et

civile par l'apostasie. La loi leur disait : Vous n'êtes rien, apostasiez, et vous serez quelque chose. Vous êtes esclaves, apostasiez, et vous serez libres. Vous mourez de faim, apostasiez, et vous serez riches. Quelle tentation, Messieurs, et que le calcul était profond, si la conscience n'était pas plus profonde encore que l'enfer! Ne craignez rien pour le peuple martyr; voilà deux siècles qu'il est plus grand que cette séduction, et qu'il lève vers Dieu ses mains tranquilles, en disant dans son cœur : « Dieu les voit et » il nous voit aussi; ils auront leur récompense et » nous la nôtre. »

Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont pas assez pures et assez ardentes pour le nommer; mais le ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui ont fait une patrie, un amour, un asile... O ciel qui voyez, ô terre qui savez, ô vous tous, meilleurs et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites : L'Irlande!

L'Irlande, Messieurs! tel était son sort lorsque le dix-neuvième siècle s'ouvrit et s'inaugura sous la main de Dieu par deux coups de tonnerre : l'un avait retenti dans le Nouveau-Monde, sur des plages encore mal connues, l'autre au sein de notre propre patrie. Ces deux éclats de la Providence avertirent les oppresseurs de l'Irlande; ils leur firent soupçonner qu'un règne de justice et de liberté se préparait dans la conscience des hommes par de si mémorables catastrophes, et soit

peur, soit commencement de compassion, ils dénouèrent un peu les liens qui enchaînaient la vie de leur victime. Entre les droits qu'ils lui rendirent alors, était un droit en apparence bien peu considérable : celui de défendre des intérêts privés devant les tribunaux de la juridiction ordinaire. Certes, Messieurs, la concession semblait de légère importance et de peu d'avenir; mais l'Angleterre n'avait pas réfléchi que c'était délivrer la parole, et que délivrer la parole c'est délivrer Dieu : car la parole, sur des lèvres inspirées par la foi, est vérité, charité, autorité. La parole enseigne, la parole fortifie, la parole commande, la parole combat, la parole est la vraie libératrice des consciences, et quand les oppresseurs lui ouvrent le champ, on peut croire, sans leur manquer de respect, qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. La parole était donc libre en Irlande, et dès son premier jour, à l'heure même où elle était encore étonnée de n'avoir plus d'entraves, elle tomba dans le cœur et sur les lèvres d'un jeune homme de vingt-cinq ans, et il se trouva que ces lèvres étaient éloquentes et que ce cœur était grand.

Tout à coup les lacs de l'Irlande retinrent sur leurs flots les souffles qui les agitaient, ses forêts demeurèrent tremblantes et immobiles; ses montagnes firent comme un effort d'attention : l'Irlande entendait une parole libre et chrétienne, une parole pleine de Dieu et de la patrie, habile à soutenir le droit des faibles, demandant compte des abus de l'autorité, ayant conscience de sa force et la donnant à tout le peuple. Certes, c'est

un jour heureux que celui où une femme met au monde son premier-né ; c'est un autre jour heureux que celui où le prisonnier revoit l'ample lumière du ciel ; c'est encore un jour heureux que celui où l'exilé rentre dans sa patrie : mais aucun de ces bonheurs, les plus grands de l'homme, ne produit et n'égale le tressaillement d'un peuple qui, après de longs siècles, entend pour la première fois la parole humaine et la parole divine dans la plénitude de leur liberté, et cette inénarrable joie, l'Irlande la devait à ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui s'appelait Daniel O'Connell.

En moins de dix ans, O'Connell entrevit qu'il serait un jour le maître de ses concitoyens et il songea dès lors au plan qu'il devait suivre pour préparer leur affranchissement. Par où le commencer ? Quel était l'anneau de cette lourde chaîne à briser le premier ? Il estima que les droits de la conscience passaient avant tous les autres ; que là, dans cette servitude de l'âme, était le centre et le point d'appui de toute tyrannie, et que par conséquent il y fallait porter le premier coup. L'émancipation des catholiques d'Irlande et d'Angleterre devint la préoccupation de tous ses jours, le rêve constant de son génie. Je ne vous en raconterai pas toutes les tentatives et toutes les déceptions. Les unes comme les autres furent innombrables. Dix années nouvelles s'écoulèrent dans ces infructueux essais. Ni l'homme ni le temps n'étaient mûrs ; la Providence est lente, et une patience égale à la sienne est le don qu'elle accorde aux hommes dignes de lui servir d'instrument. Enfin, l'heure sonna

où O'Connell put se flatter d'être le chef moral de sa nation, d'avoir dans sa main tous les esprits et tous les cœurs, toutes les idées et tous les intérêts de l'Irlande, et que pas un mouvement ne s'opérerait que sous sa souveraine direction. Il lui en avait coûté vingt années de travaux pour arriver à ce jour mémorable où il put se dire sans orgueil : Maintenant je suis le roi de l'Irlande.

C'est beaucoup, Messieurs, de se faire chef de parti. Quand un homme a le droit de se dire qu'il gouverne un parti, il y a de quoi satisfaire la plus immodérée des ambitions : tant il est difficile d'amener à l'obéissance ceux-là mêmes qui partagent toutes nos pensées et tous nos desseins. C'est un chef-d'œuvre d'habileté et de force que de créer un parti, et pourtant le chef de parti n'est rien en comparaison de l'homme qui est devenu le chef moral d'une nation tout entière et qui la maintient sous ses lois, sans armées, sans police, sans tribunaux, sans autre ressource que son génie et son dévouement. Le règne d'O'Connell commença en 1823. Il établit en cette année-là, par toute l'Irlande, une association qu'il appela l'association catholique, et comme aucune association n'a de puissance sans un revenu constant, O'Connell fonda la rente de l'émancipation, qu'il fixa à deux sous par mois.

Gardons-nous de sourire, Messieurs, il y avait dans ces deux sous par mois un grand calcul de finances et un plus grand calcul du cœur. L'Irlande était pauvre, et un peuple pauvre n'a qu'un moyen de devenir ri-

che, c'est que chaque main donne à la patrie du peu qu'elle a. Le sou de l'émancipation conviait tout enfant d'Erin à prendre part au glorieux travail de l'affranchissement; la misère, si profonde qu'elle fût, n'ôtait à aucun l'espérance d'être assez riche au bout du mois pour faire une insulte à l'or de l'Angleterre.

L'association catholique et la rente de l'émancipation eurent un succès inouï et élevèrent l'action d'O'Connell à la puissance et à la dignité d'un gouvernement.

Trois ans après, en 1826, lors des élections générales de l'empire britannique, on fut étonné de voir les Irlandais, qui n'avaient apporté jusque-là dans les scrutins qu'un vote honteux et acquis d'avance à leurs oppresseurs, on fut, dis-je, étonné de les voir déposer dans l'urne des noms qui protestaient de leurs droits et de l'intention où ils étaient de les défendre désormais.

Ce n'était rien encore : bientôt O'Connell parut devant les électeurs de Clare et se porta lui-même comme candidat au parlement d'Angleterre. Il fut élu, malgré le serment qui mettait entre lui et la législature la barrière de l'apostasie; et il osa se présenter, son élection à la main, sa foi dans son cœur, dans ces murs de Westminster, qui frémirent en voyant un catholique violer leur majesté et leur intolérance séculaires par l'inouïe prétention de siéger et de faire siéger dans la personne d'un proscrit, d'un catholi-

que, d'un Irlandais, la personne même de tout un peuple.

L'opinion publique était ébranlée jusque dans ses fondemens; toute l'Irlande était debout, fière et obéissante, agitée et pacifique; des vœux, des acclamations, des secours lui venaient de tous les points de l'Europe, des rivages de l'Amérique et de l'Angleterre elle-même, sensible enfin, dans une partie des siens, au cri d'une justice si éloquemment réclamée. Ni le ministère anglais, ni le roi de la Grande-Bretagne, ne voulaient l'émancipation des catholiques; d'ardens préjugés vivaient encore au sein des deux chambres, qui avaient plusieurs fois repoussé, depuis trente ans, des projets de cette nature, quoique adoucis pour l'orgueil protestant par de dures conditions. Mais c'était en vain que les restes des passions anciennes opposaient une digue au sentiment de l'équité générale; le monde était à une de ces heures magiques où il ne fait pas ce qu'il veut. Le 13 avril 1829, l'émancipation des catholiques fut proclamée par un bill émané du ministère, accepté de la législature et signé par le roi.

Arrêtons-nous un moment, Messieurs, pour réfléchir aux causes d'un si mémorable événement, car vous comprenez bien qu'un seul homme, quel que fût son génie, n'eût pas été capable d'opérer cette révolution si elle n'avait été préparée de loin et amenée à sa maturité par la force même des temps. Il faut le reconnaître, sous peine d'excéder dans la louange la

plus juste et de faire de l'admiration un sentiment aveugle encore plus que généreux. Ce fut parmi nous,..... car je ne perds jamais l'occasion de rentrer dans ma patrie, ce fut parmi nous, en France, au dix-huitième siècle, que le principe de la liberté de conscience retrouva son cours depuis longtemps affaibli et détourné. La philosophie de cet âge, quoique ennemie du Christianisme, lui emprunta le dogme de la liberté des âmes et le soutint avec un zèle qui ne faillit jamais, moins sans doute par amour de la justice et de la vérité, qu'avec le dessein d'ébranler le règne de Jésus-Christ. Mais quelle que fût sa pensée, elle fondait dans les esprits le retour d'une tolérance équitable et préparait, pour les siècles à venir, l'affranchissement de tant de peuples chrétiens opprimés par la main de fer du despotisme et de l'hérésie. Ainsi, Dieu a-t-il coutume de tirer le bien du mal, et il ne se produit rien dans le monde, même contre la vérité et la justice, qui ne doive, tôt ou tard, par une divine transformation, servir la cause de la justice et de la vérité. Cette idée française de la liberté de conscience avait passé en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique, et O'Connell, qui la rencontra sur sa glorieuse route, la fit servir sans peine à l'accomplissement de son œuvre.

C'est pourquoi, Messieurs, avant d'insister sur la reconnaissance que nous lui devons, il est juste que je vous convie à honorer d'une acclamation sincère et unanime tous ceux qui ont aidé cette grande œuvre de

l'émancipation des catholiques. C'est la première fois que dans une assemblée française, au pied des autels, sous les regards de Dieu et des hommes, nous avons l'occasion de payer un tribut de reconnaissance aux coopérateurs de l'affranchissement de nos frères d'Irlande et d'Angleterre, aux instrumens divers, éloignés ou prochains, de ce grand acte du 13 avril 1829, que tant de cœurs appelaient, que tant de souverains pontifes, dans les mystérieuses veilles du Vatican, avaient ardemment imploré, et qui restera à tout jamais dans l'histoire comme un monument d'une des plus belles heures que Dieu ait accordées à la conscience du genre humain. Unissez-vous donc à moi, ô mes frères, unissez-vous tous à moi du fond du cœur, et les mains levées vers Dieu, disons ensemble : Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à sir Robert Peel et à Sa Grâce le duc de Wellington, qui ont présenté au Parlement anglais le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à la Chambre des Communes et à la Chambre des Pairs d'Angleterre, qui ont accepté le bill d'émancipation des catholiques! Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à Sa Majesté le Roi Georges IV, qui a signé et sanctionné le bill d'émancipation des catholiques ! Louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à ces protestans d'Angleterre et d'Irlande, qui, avec la magnanimité d'un esprit vraiment patriotique et chrétien, ont favorisé la présentation, la discussion, l'adoption du bill qui a émancipé les ca-

tholiques ! Mais aussi et pardessus tout, louange, honneur, gloire et reconnaissance éternels à l'homme qui a rassemblé dans sa puissante main les élémens épars de la justice et de la délivrance, et qui, les poussant au terme avec une patience vigoureuse que trente ans n'ont pas lassée, a fait luire enfin sur sa patrie le jour inespéré de la liberté de conscience, et a ainsi mérité non pas seulement le titre de libérateur de son pays, mais le titre œcuménique de libérateur de l'Eglise !

Car, n'y eût-il que l'Irlande à qui l'émancipation eût profité, quel est l'homme dans l'Eglise, après Constantin, qui ait affranchi d'un seul coup sept millions d'âmes ? Rappelez vos souvenirs ; cherchez dans l'histoire depuis le premier et fameux édit qui accorda aux chrétiens la liberté de conscience, et voyez s'il s'y rencontrera beaucoup d'actes comparables par l'étendue des effets à l'acte d'émancipation ? Voilà sept millions d'âmes libres de servir et d'aimer Dieu jusqu'à la consommation des temps, et chaque fois que ce peuple, avançant dans sa vie et dans sa liberté, reportera en arrière le regard de l'homme qui étudie le secret de ses voies, il rencontrera le nom d'O'Connell à la fin de sa servitude et au commencement de sa renaissance.

Mais l'acte d'émancipation n'a pas atteint la seule Irlande ; il embrassait dans sa plénitude tout l'empire britannique, c'est-à-dire, outre l'Irlande, l'Ecosse et la Grande-Bretagne, ces îles, ces péninsules et ces con-

tinens où l'Angleterre étendait autrefois avec sa domination l'intolérance de ses lois. Voilà donc cent millions d'hommes, voilà les rivages baignés par vingt mers et les mers elles-mêmes délivrés du joug spirituel. Les vaisseaux de l'Angleterre voguent désormais sous le pavillon de la liberté de conscience, et les innombrables peuples qu'ils touchent de leur proue ne peuvent plus séparer dans leur pensée la puissance, la civilisation, la liberté de l'âme, ces trois choses nées du Christ et laissées comme son héritage terrestre aux nations qui embrassent le mystère libérateur de sa croix. Quelles conséquences, Messieurs, d'un seul acte ! quel horizon sans mesure ouvert aux espérances de l'Eglise ! Ai-je besoin d'en dire davantage pour que vous ne regrettiez pas la hardiesse avec laquelle je prononçais le nom d'O'Connell après les noms de Moïse, de Cyrus, de Judas Machabée, de Constantin, de Charlemagne et de Grégoire VII, tous agissant avec la force de la souveraineté régulière, tandis qu'O'Connell n'avait que la force du citoyen et la souveraineté du génie.

Et pourtant je n'ai pas tout dit. Il est un péril que court la société moderne, le plus grand de tous, je veux dire l'alliance de la servitude spirituelle avec la liberté civile. Des circonstances qu'il serait trop long de déduire poussent sur cette pente funeste les destinées de plus d'un peuple, et l'Angleterre était là pour les encourager de son exemple, ayant d'une part des institutions libérales qu'elle garde avec une suprême

jalousie, et de l'autre accablant une portion de ses sujets sous le sceptre d'un fanatisme autocratique et intolérant. O'Connell a brisé cet enseignement terrible donné par l'Angleterre au continent européen. Les peuples jeunes encore dans la liberté civile ne verront plus leur frère aîné les pousser dans la voie de la servitude religieuse par le spectacle d'une adultère contradiction. Désormais, toutes les libertés sont sœurs; elles entreront ou elles sortiront le même jour toutes ensemble, famille en effet inséparable et sacrée, dont nul membre ne peut mourir sans la mort de tous.

Enfin, considérez ceci : que le principe de la liberté de conscience, d'où dépend l'avenir de la vérité dans le monde, était déjà appuyé en Europe par la puissance de l'opinion et par la puissance du catholicisme; car partout où l'opinion peut s'exprimer, elle demande la liberté de conscience, et dans la plupart des grands Etats catholiques, elle est établie déjà de droit et de fait. Le protestantisme seul n'avait pas encore donné sa voix à ce solennel traité des âmes; malgré son principe en apparence libéral, il gardait au fond l'intolérance native de l'hérésie. Grâce à O'Connell, l'opinion, le catholicisme et le protestantisme, c'est-à-dire toutes les forces intellectuelles et religieuses de l'Europe, sont d'avis de poser le travail de l'avenir sur l'équitable transaction de la liberté de conscience.

Et lorsque les résultats en seront acquis au monde,

lorsque nous aurons vu, non pas nous, mais nos descendans, toutes les erreurs religieuses vaincues par le développement pacifique du Christianisme; lorsque l'Islamisme, déjà mourant, se sera éteint sans retour; que le Brahmanisme et le Bouddhisme, déjà menacés, auront accompli leur cycle transitoire; qu'il ne restera plus en présence que l'affirmation totale de la vérité et le néant total de l'erreur, et qu'ainsi le débat des intelligences touchera au moment suprême de sa consommation, alors la postérité connaîtra O'Connell tout entier; elle jugera quelle était la mission et quelle a été la vie de l'homme qui a su affranchir, dans le sanctuaire du for intérieur, tous les royaumes de l'Angleterre, ses colonies, ses flottes, sa puissance, et les mettre par tout l'univers, d'une manière directe ou indirecte, au service de la cause de Dieu, de son Christ et de son Eglise. Elle jugera s'il n'a pas mérité, dans le sens chrétien et universel, ce titre de libérateur que nous lui décernons dès aujourd'hui.

Mais il l'a été encore d'une autre manière, qu'il me reste à vous dire.

Ce n'est pas seulement l'Eglise qui est persécutée ici-bas, l'humanité l'est aussi. L'humanité, comme l'Eglise, est tour à tour persécutée et délivrée, et par la même raison. L'Eglise est persécutée, parce qu'elle possède des droits et qu'elle impose des devoirs; l'humanité l'est, parce qu'elle a aussi dans son domaine des devoirs et des droits. La justice nous pèse, n'importe sur quelle tête elle réside, et nous cherchons à

lui échapper, non-seulement au détriment de Dieu, mais au détriment de l'homme. Nous nions les droits de l'homme comme nous nions les droits de Dieu ; et c'est une grande erreur de croire qu'il n'y a ici-bas qu'un combat, et que, l'Eglise ayant sacrifié ses intérêts éternels, il ne resterait pas d'autres intérêts pour lesquels il faudrait tirer l'épée. Non, Messieurs, détrompons-nous, les droits de Dieu et les droits de l'humanité sont conjoints ; les devoirs envers Dieu et les devoirs envers l'humanité ont été confondus dans la loi de l'Evangile aussi bien que dans la loi du Sinaï; tout ce qui se fait pour ou contre Dieu se fait pour ou contre l'homme. Comme Dieu est persécuté, nous le sommes aussi ; comme Dieu est délivré, nous le sommes pareillement. L'histoire du monde, aussi bien que l'histoire de l'Eglise, a ses persécuteurs et ses libérateurs : je pourrais vous en dresser des tables; mais le temps nous presse, laissons le passé, et venons de nouveau à ce cher et glorieux O'Connell, pour le voir fils de l'homme après l'avoir vu fils de Dieu.

Il avait cinquante-quatre ans le jour où fut conquis le bill d'émancipation des catholiques. Cinquante-quatre ans, Messieurs, c'est un âge terrible, non parce qu'il approche de la vieillesse, mais parce qu'il possède assez de force pour être ambitieux avec assez de lassitude pour être content du passé et songer au repos de la gloire. Il est peu d'hommes qui, ayant obtenu par trente années de travaux un triomphe écla-

tant, et surtout un triomphe auguste comme celui de l'acte d'émancipation, aient assez de courage pour commencer une seconde carrière et pour exposer leur renommée aux coups de la fortune, tandis qu'ils peuvent jouir d'une vieillesse heureuse et toute couronnée. D'autres se laissent aller au piége d'une vulgaire ambition. On voit ces tribuns du peuple, après avoir servi dans leur premier âge la cause de la justice et de la liberté, se détacher d'elle sous quelque couleur de devoir, se persuader qu'il y a deux manières de les servir, et, trompés par l'inconstance, faire de la seconde part de leur vie une insulte à la première.

O'Connell, Messieurs, sut éviter l'un et l'autre écueil ; il demeura jeune et ignorant des années jusqu'à la fin de sa vie. J'aperçois des jeunes gens dans cet auditoire : O'Connell, Messieurs, fut de votre âge tant qu'il n'eut pas disparu du milieu de nous ; il a vécu, il est mort dans la sincérité d'une inaltérable jeunesse. A peine s'était-il donné le temps de voir son triomphe, à peine avait-il forcé, par une seconde élection, les portes du Parlement, qu'il se leva de son siége, et que, à l'étonnement de toute l'Angleterre, il courut en Irlande. Qu'y va-t-il chercher ? Il va dire à sa chère Erin que ce n'est pas assez d'avoir affranchi la conscience, que Dieu et l'homme sont inséparables, et qu'après avoir servi la patrie du ciel, s'il reste quelque chose à faire pour la patrie de la terre, c'est n'avoir accompli que le premier commandement, mais non pas le second, et que tous les deux n'en faisant

qu'un, n'avoir pas accompli le second, ce n'est pas même avoir accompli le premier. Il lui confesse, vieux et comblé de gloire, que son intention est de recommencer sa vie, et de ne pas se reposer un seul jour tant qu'il n'aura pas obtenu l'égalité des droits entre l'Angleterre et l'Irlande. Car tel était, en ce qui concerne le droit humain, l'état des deux pays, que l'un paraissait à peine le satellite de l'autre. L'Angleterre avait diminué la propriété, le commerce, l'industrie, tous les droits de l'Irlande, pour augmenter les siens; et cette odieuse tactique plaçait l'Irlande dans un état d'infériorité qui allait jusqu'à l'impuissance de vivre. Tel est le despotisme, Messieurs, et nous en sommes tous coupables à un certain degré; tous, plus ou moins, nous diminuons les droits d'autrui pour augmenter les nôtres, et l'homme qui est exempt de cette tache si opiniâtre dans notre espèce, peut croire qu'il est arrivé au dernier point de perfection de la nature humaine.

O'Connell a tenu parole; il n'a pas manqué un seul jour de réclamer l'égalité des droits entre l'Angleterre et l'Irlande, et il a usé dans ce second travail les dix-sept dernières années de sa vie. Il obtint que le ministère présentât plusieurs bills dans le sens de l'égalité des droits; le Parlement les repoussa constamment. Le libérateur ne se rebuta point; il eut le plaisir de voir tomber sous ses coups les municipalités d'Irlande exclusivement composées de protestans, et le premier catholique depuis deux siècles, il vit sur sa poitrine les insignes de Lord-Maire de Dublin.

Cette constance à revendiquer les droits humains de sa patrie, sans jamais se laisser abattre ni par l'âge ni par l'insuccès, eussent suffi, Messieurs, pour marquer la place d'O'Connell parmi les libérateurs de l'humanité; car quiconque sert son pays dans le sens général des droits de tous n'est pas l'homme d'un temps ni d'un lieu; il parle pour les peuples présens et à venir, il leur donne l'exemple et le courage, il jette dans le monde une semence que le genre humain moissonnera tôt ou tard. Nous jugerons mieux encore l'action civile d'O'Connell si nous examinons les bases où il la plaça, et la doctrine qu'il nous a léguée au sujet de la résistance à l'oppression.

Réclamer le droit, tel fut pour O'Connell le principe de la force contre la tyrannie. Il y a, en effet, dans le droit, comme dans tout ce qui est vrai, une puissance propre, éternelle et indestructible, qui ne peut disparaître que lorsque le droit n'est plus même nommé. La tyrannie serait invincible si elle réussissait à anéantir l'idée du droit avec son nom, à créer sur la terre le silence du droit. Elle tâche du moins d'approcher de ce terme absolu, et de diminuer par tous les moyens de violence et de corruption la bouche de la justice. Tant qu'il reste une âme juste avec des lèvres hardies, le despotisme est inquiet, il s'agite, il se doute que l'éternité conspire contre lui. Le reste lui est indifférent ou du moins ne l'effraie que peu. En appelez-vous aux armes? c'est l'affaire d'une bataille. A l'émeute? c'est l'affaire de quelques agens

de police. La violence est du temps, le droit est du ciel. Quelle dignité, quelle force dans le droit qui parle avec calme, avec honnêteté, avec sincérité, par le cœur d'un homme de bien! Sa nature est contagieuse; dès qu'on l'entend, l'âme le reconnaît et l'étreint; il suffit quelquefois d'un moment pour que tout un peuple le proclame et soit à ses genoux. On oppose, il est vrai, que la réclamation du droit n'est pas toujours possible, et qu'il est des temps et des lieux où l'oppression est déjà si invétérée, que la parole du droit y est aussi chimérique que sa réalité. Il en peut être ainsi; mais ce n'était point la position d'O'Connell et de sa patrie. O'Connell et l'Irlande pouvaient parler, écrire, pétitionner, s'associer, élire des magistrats et des députés. Le droit de l'Irlande était méconnu, mais non pas désarmé, et dans cet état de choses, la doctrine d'O'Connell était celle du Christianisme et de la raison. La liberté est une œuvre de vertu, une œuvre sainte, et par conséquent une œuvre de l'esprit.

Mais la réclamation du droit doit être persévérante. L'affranchissement d'un peuple n'est pas l'affaire d'un jour; il rencontre infailliblement dans les idées, les passions, les intérêts et l'entrelacement toujours profond des choses humaines, mille obstacles accumulés par le temps et que le temps seul est capable de soulever, pourvu qu'on aide son cours par une action parallèle et ininterrompue. Il ne faut pas, disait O'Connell, parler aujourd'hui et demain, écrire, pétitionner, s'associer aujourd'hui et demain; il faut parler toujours,

écrire toujours, pétitionner toujours, s'associer toujours, jusqu'à ce que le but soit atteint et le droit satisfait. Il faut lasser la patience de l'injustice et forcer la main de la Providence. Vous l'entendez, Messieurs, ce n'est pas ici l'école des désirs vains et sans vertu, c'est l'école des âmes trempées pour le bien, qui en savent le prix et ne s'étonnent pas qu'il soit grand. O'Connell, du reste, a donné à ses leçons la sanction de ses exemples; ce qu'il disait, il le faisait, et nulle vie n'a été jusqu'au dernier moment plus infatigable et mieux remplie que la sienne. Il travaillait devant l'avenir avec la certitude qu'inspire le présent; il n'était jamais surpris ni mécontent de n'être pas au terme; il savait qu'il ne l'atteindrait pas de son vivant, il en doutait du moins, et on eût dit, à la ferveur de ses actes, qu'il n'avait plus qu'un pas et qu'un jour à franchir. Qui comptera le nombre des assemblées où il a porté la parole et présidé, les pétitions qu'il a dictées, ses voyages, ses démarches, ses triomphes populaires et cet inexprimable arsenal d'idées et de faits qui composent le tissu fabuleux de ses soixante-douze ans? C'était l'Hercule de la liberté.

A la persévérence dans la réclamation du droit, il ajoutait une condition qui lui parut toujours d'une souveraine importance, c'était d'en être un irréprochable organe, et, à expliquer cette maxime par sa conduite, on voit d'abord qu'il entendait que tout serviteur de la liberté la voulût également et efficacement pour tous, non pas seulement pour son parti,

mais pour le parti adverse; non pas seulement pour sa religion, mais pour toutes; non pas seulement pour son pays, mais pour le monde entier. L'humanité est une, et ses droits sont les mêmes partout, encore que leur exercice diffère selon l'état des mœurs et des esprits. Quiconque excepte un seul homme dans la réclamation du droit, quiconque consent à la servitude d'un seul homme, blanc ou noir, ne fût-ce même que par un cheveu de sa tête injustement lié, celui-là n'est pas un homme sincère et ne mérite pas de combattre pour la cause sacrée du genre humain. La conscience publique repoussera toujours l'homme qui demande une liberté exclusive ou même insouciante du droit d'autrui, car la liberté exclusive n'est plus qu'un privilége, et la liberté insouciante des autres n'est plus qu'une trahison. L'on voit tel peuple, arrivé à un certain développement de ses institutions sociales, s'arrêter tout court ou même retourner en arrière. Ne vous demandez pas pourquoi. Vous pouvez être sûrs qu'il se passe au sein de ce peuple quelque sacrifice occulte du droit, et que les défenseurs apparens de sa liberté, incapables de la vouloir pour d'autres que pour eux, ont perdu le prestige qui la conquiert et qui la sauve, qui la conserve et qui l'étend. Fils dégénérés des saints combats, leur parole énervée roule dans un cercle vicieux où il suffit de les écouter pour leur avoir déjà répondu.

Il n'en fut jamais ainsi d'O'Connell; jamais, en cinquante ans, sa parole ne perdit une seule fois le charme

invincible de la sincérité. Elle vibrait pour le droit de son ennemi comme pour le sien. On l'entendait flétrir l'oppression de quelque part qu'elle vînt et sur quelque tête qu'elle tombât; aussi attirait-il à sa cause, à la cause de l'Irlande, des âmes éloignées de la sienne par l'abîme des dissentimens les plus profonds; des mains fraternelles cherchaient sa main de tous les points les plus éloignés du monde. C'est qu'il y a dans le cœur de l'homme honnête qui parle pour tous, et qui, en parlant pour tous, semble même quelquefois parler contre lui; il y a là, dis-je, une toute puissance de supériorité logique et morale qui produit presque infailliblement la réciprocité.

Oui, catholiques, entendez-le bien, si vous voulez la liberté pour vous, il vous faut la vouloir pour tous les hommes et sous tous les cieux. Si vous ne la demandez que pour vous, on ne vous l'accordera jamais; donnez-la où vous êtes les maîtres, afin qu'on vous la donne où vous êtes esclaves.

O'Connell entendait encore en un autre sens cette maxime, qu'il fallait être irréprochable dans la réclamation du droit. Il voulait qu'on portât à l'autorité, et à la loi qui en est la plus haute expression, un respect sincère et religieux. Car l'autorité est aussi une liberté, et quiconque voulant défendre celle-ci attaque celle-là, ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. L'autorité est une partie intégrante de la liberté, comme le devoir rentre dans le droit par une corrélation manifeste, puisque le droit d'un homme entraîne

nécessairement le devoir d'un autre. C'est pourquoi les chartes civiles, aussi bien que la grande charte évangélique, consacrent en même temps le droit et le devoir, la liberté et l'autorité. Toute main qui les sépare les anéantit, et jamais un peuple qui ne les vénère pas au même titre ne sera capable de devenir un peuple libre. O'Connell poussait jusqu'à la superstition le respect de la loi; il se permettait tout jusqu'à la limite où il rencontrait une loi évidemment en vigueur. Et pourtant nul homme n'a fait sous des lois, même persécutrices, un plus surprenant usage de l'espace qu'elles laissaient à sa disposition. La profonde connaissance du droit servait admirablement la magie de ses marches et de ses contre-marches, et il a eu l'honneur de mourir, après quarante-sept ans de luttes civiles, sans avoir encouru une seule condamnation judiciaire définitive. Une fois, lors de cette fameuse assemblée de Clontarf, il eut peur d'avoir été pris dans un piége où il n'aurait pas laissé sans tache la robe baptismale de son tribunat populaire et chrétien. La veille de l'assemblée, à quatre heures du soir, au moment où Dublin et l'Irlande regorgeaient de troupes britanniques, le vice-roi fit proclamer une ordonnance d'interdiction. Les cheveux se dressèrent sur la tête d'O'Connell par la pensée d'une collision inévitable entre le peuple et l'armée. On le vit pâle et agité expédier toute la nuit avertissemens sur avertissemens, courriers sur courriers; et enfin à l'aube du jour, après une nuit affreuse, il eut le bonheur que

pas une âme ne se trouvât sur ce champ de Clontarf qui en attendait cinq cent mille.

Ce fut l'occasion de son dernier triomphe. Vous savez comment l'Angleterre voulut lui faire expier une fois cette agitation semi-séculaire où il avait tenu toute une partie de l'empire; comment il fut cité, condamné, emprisonné, et enfin, la sentence portée devant la Chambre des Pairs d'Angleterre par l'appel de l'homme qui devait y compter tant d'ennemis. Moment célèbre où toute l'Irlande vint visiter dans sa prison le libérateur captif, où les évêques assemblés émirent une prière à Dieu pour que l'homme d'Erin fût conforté dans la tribulation et en sortît victorieux! Cette prière de tout le peuple fut exaucée, et après un magnanime arrêt qui déclara qu'O'Connell n'avait point failli, l'Irlande eut encore une fois l'orgueil et la consolation de porter son vieux père dans toute la gloire qu'elle lui avait faite, et qui semblait ne pouvoir plus ni croître ni finir.

Selon les pensées des hommes, O'Connell eût dû mourir ce jour-là. Mais l'Arbitre des destinées et le Juge des cœurs en avait autrement décidé. O'Connell était chrétien; la foi et l'amour de Dieu avaient été les principes vivifians de toute son existence; toutefois, si vrai fidèle qu'il eût été, il avait pu n'être pas insensible au magnifique enchaînement de ses jours. La gloire est un poison subtil qui pénètre l'airain des cœurs les mieux trempés; O'Connell méritait que Dieu le purifiât vivement, et mît sur sa tête, après tant de couronnes qui ne s'y étaient jamais flétries, cette

couronne suprême de l'adversité sans laquelle aucune gloire n'est parfaite ni sur la terre ni dans le ciel.

O'Connell vit une partie des siens se détacher de lui ; son âme fut blessée dans l'orgueil et dans l'amitié ; elle le fut aussi dans le peuple, qu'il avait si tendrement et si efficacement servi. Une famine horrible moissonna sous ses yeux les enfans d'Erin ; il vit des maux contre lesquels l'éloquence et le génie ne pouvaient rien, et sentit jusqu'au fond toute l'impuissance de la gloire. Mais, pendant qu'il était en proie à cette douloureuse agonie, tout à coup, sur les rives sacrées du Tibre, une voix fut entendue qui fit tressaillir le monde et la chrétienté. L'une et l'autre attendaient un père qui ressentît les besoins des siècles nouveaux, qui les prît dans sa main pontificale et pacifique, et les élevât de terre jusqu'à la hauteur même de la religion. Cette attente et ces vœux étaient exaucés : O'Connell pouvait mourir, Pie IX était au monde ; O'Connell pouvait se taire, Pie IX parlait ; O'Connell pouvait descendre dans les langes du tombeau, Pie IX était debout sur la chaire de saint Pierre. Le vieil et mourant athlète de l'Eglise et de l'humanité ne s'y trompa point ; la force et la faiblesse de sa vie lui furent révélées, il connut qu'il n'avait été que le précurseur d'un plus grand libérateur que lui, et comme Jean-Baptiste alla visiter dans le désert l'envoyé qu'il attendait, et dont il ne se croyait pas digne de délier la chaussure, O'Connell tourna les yeux vers Rome, et, faisant un dernier

effort sur l'âge et sur le malheur, il partit dans la simplicité et dans la joie du pélerin. Mais il était trop tard ; le souffle lui manqua sur les bords de la Méditerranée, lorsqu'il entrevoyait déjà les coupoles et l'horizon de Rome. Tout Rome l'attendait et lui préparait des arcs de triomphe. Son cœur seul arriva dans la ville, où Pie IX le reçut. Le pontife, posant les mains sur le fils d'O'Connell, lui dit ces mots : « Puisque je suis privé du bonheur, si longtemps désiré, d'embrasser le héros de la chrétienté, que j'aie du moins la consolation d'embrasser son fils! » Ne cherchons pas ailleurs, Messieurs, le tombeau d'O'Connell; il n'est point en Irlande, si digne qu'elle fût de le posséder éternellement : le tombeau d'O'Connell est dans les bras et dans l'âme de Pie IX. C'est là qu'il faut nous regarder pour dire au libérateur la parole suprême, la parole et la prière de l'adieu.

Recueillons-nous un moment.

Messieurs, les intérêts de l'Eglise sont ceux de l'humanité, et les intérêts de l'humanité sont ceux de l'Eglise. Le Christianisme, dont l'Eglise est le corps vivant, n'est parvenu à un si haut degré de puissance qu'à cause de la fusion profonde qui existe entre lui et l'humanité. Or, la société moderne est l'expression des besoins de l'humanité, et par conséquent elle est aussi l'expression des besoins de l'Eglise ; et ce peu de mots vous donne la signification intime de la vie d'O'Connell. O'Connell a été, dans notre âge de divisions, le premier médiateur entre l'Eglise et la société

moderne; ce qui revient à dire qu'il a été, dans ce même âge, le premier médiateur entre l'Eglise et l'humanité. Il faut le suivre, Messieurs, si nous voulons servir Dieu et les hommes. Sans doute, c'est le monde qui s'est séparé de nous, qui a voulu vivre et se gouverner sans nous; mais qu'importe d'où soit venu le mal, et en qui ait été l'orgueil de la séparation. Nous sentons aujourd'hui le besoin que nous avons les uns des autres; allons au-devant du monde, qui lui-même nous recherche et nous attend. Cette admiration qu'il verse sur la mémoire d'O'Connell, ces cris d'amour qu'il élève autour de Pie IX, c'est un vœu qu'il épanche à la face du ciel, et une preuve qu'il n'est pas insensible envers qui comprend ses maux et ses besoins. Comprenez-les, Messieurs; marchons de loin, mais avec foi, sur les traces glorieuses que nous venons de parcourir; et si déjà vous en sentez le vouloir, si les vaines ombres du passé diminuent dans votre esprit, si la force vous vient, et avec elle un pressentiment que vous ne serez pas inutiles à la cause de l'Eglise et de l'humanité, ah! n'en cherchez point la cause, dites-vous que Dieu vous a parlé une fois par l'âme d'O'Connell.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE

SYSTÈME PHILOSOPHIQUE

DE M. DE LA MENNAIS.

AVERTISSEMENT.

Cet écrit fut publié en 1834, après l'apparition des *Paroles d'un Croyant*. Je le réimprime tel qu'il fut alors donné au public, sauf que j'ai abrégé, au chapitre 3, une longue citation de saint Augustin, et que j'ai retranché, au chapitre 11, un paragraphe où il était dit que le christianisme, avant Jésus-Christ, avait été à l'état protestant, ce que je crois une erreur. La discussion sur le système philosophique de M. de La Mennais est sans doute éteinte pour jamais; cependant ceux qui liront les réflexions qu'il m'avait inspirées dans un moment bien douloureux y trouveront peut-être quelque intérêt historique, et ils y découvriront sans peine des pensées qui depuis ont servi de base à la doctrine développée dans mes Conférences, dont cet opuscule est comme le péristyle.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE

SYSTÈME PHILOSOPHIQUE

DE M. DE LA MENNAIS.

PRÉFACE.

Il y a trente-quatre ans, l'Eglise de France ne présentait plus aux anges et aux hommes qu'une vaste ruine. Les reliques de sa hiérarchie, moissonnée par une révolution qui n'avait fait grâce à aucune vertu, erraient pour la plupart dans l'exil ; ses temples étaient abandonnés à des usages profanes, d'autres abattus, d'autres fermés et vides, d'autres consacrés à ce schisme qu'avaient commencé, sous Louis XIV, des hommes célèbres, et qui, grossi par la peur au pied des échafauds, convoitait l'héritage sanglant des saints. Les monastères dont elle avait peuplé les villes et les solitudes, subissant à peu près le même sort, étaient devenus des manufactures, des fermes, des prisons, ou des lieux inhabités. Rien ne lui res-

tait du patrimoine qu'elle avait acquis par des siècles de charité; et, stérile elle-même, on ne lui voyait pas produire, près de l'autel renversé, ceux qui pourraient un jour aider leurs rares prédécesseurs à en relever les débris. Cependant l'Eglise de France, ainsi pauvre et dévastée, ayant à peine un calice pour y boire le sang de son maître, l'Eglise de France avait vaincu ses ennemis. De cette révolution si puissante, que l'esprit humain avait préparée par trois siècles de travaux, qui avait enfanté tant d'hommes et d'événemens extraordinaires, aucune doctrine n'avait pu sortir. Elle avait détruit une monarchie, gagné des batailles, épouvanté l'Europe, tout fait, excepté ce qui change le monde. Si elle était venue deux cents ans plus tôt, la France eût été calviniste et républicaine; mais on avait franchi le point où l'erreur a encore assez de consistance pour être la foi commune et le lien d'un peuple; on était arrivé à celui où l'erreur ne peut plus unir deux hommes entre eux, et où elle *demeure comme ensevelie dans son triomphe*. Quoique l'Eglise de France fût travaillée par un schisme sourd [1], qui déchirait ses entrailles depuis cent cinquante ans, il fut impossible à la révolution d'établir un culte national. La France ne croyait ni au schisme, ni à la *raison*, ni à l'Etre suprême, tour à tour reconnus par la république. Le moment solennel était venu pour elle de croire à tout ou à rien. Je dis le moment

[1] Le jansénisme.

solennel, parce qu'après celui où la vérité règne sans contestation, il n'en est pas de plus grand sur la terre.

En effet, ce qui sauve et perpétue l'erreur, c'est la portion de vérité qui y est mêlée, et l'autorité qu'elle s'attire par là. Plus l'erreur augmente, plus elle perd de vérité, plus aussi son autorité diminue, parce qu'elle ébranle toujours davantage les fondemens qui lui restaient dans l'intelligence. Les esprits s'étonnent de voir l'erreur s'enfuir devant eux; ils la poursuivent sur cette pente où elle est emportée : mais, à mesure qu'ils font un effort pour la saisir, elle se dissout, elle leur échappe plus vite, comme un fantôme dont la réalité s'évanouit devant ceux qui le touchent de trop près, jusqu'à ce que tout à coup l'erreur cesse de faire corps, et l'homme se trouve seul, nu, sans croyances, haletant en face de la vérité. C'est le moment que j'ai appelé solennel; et quand Dieu veut ramener les nations à lui, c'est par cette route qu'il les fait passer. Il pousse l'erreur à son dernier terme, là où il est visible qu'elle ne peut rien et qu'elle n'est rien, ou plutôt il la laisse aller toute seule, car l'erreur va de soi-même au néant. Alors se pèse le destin des peuples : contraints de choisir entre ce qui est et ce qui n'est pas, de croire à tout ou à rien, il faut qu'ils meurent ou qu'ils retournent à la vérité. Car les peuples ne sauraient vivre sans lien et sans foi, par conséquent sans vérité, et s'ils ne vivent plus de la portion de vérité que renferme l'erreur, parce qu'elle a cessé d'être leur lien et leur foi, il faut donc qu'ils

vivent de la vérité elle-même, seule capable désormais de soumettre, d'unir et de satisfaire leur intelligence.

La France en était là le lendemain de sa première révolution. La stérilité de l'erreur, incapable, au milieu du bouleversement universel, de fonder une croyance et une Eglise, annonçait que son heure suprême était arrivée. Napoléon le vit de ce même regard qui, quinze siècles auparavant, avait révélé à Constantin la chute de l'idolâtrie, et lorsqu'une secte de déistes vint le solliciter de reconnaître leur culte comme celui de l'Etat, il répondit ce qu'il avait déjà répondu dans sa pensée à tous ceux qui espéraient recueillir l'héritage de l'Eglise romaine : *Vous n'êtes que quatre cents.* Le concordat de 1801 entre le Saint-Siége et la République française fut le résultat de cette puissance qu'avait acquise la vérité dans une lutte où elle semblait avoir tout perdu. On vit un grand capitaine porté par des batailles gagnées à la tête de l'Etat, chercher quel pourrait être son appui dans l'esprit humain, et n'en pas trouver d'autre qu'une Eglise ruinée, qui était depuis un siècle la fable des gens d'esprit. On le vit plus tard, lorsque le temps eut accru sa puissance, recevoir l'onction impériale des mains du pontife dont le prédécesseur avait couronné Charlemagne, et donner cette étonnante leçon à ceux qui ne comprenaient pas qu'un *prêtre étranger,* selon leur langage, exerçât quelque influence sur la création des trônes et sur leur affermissement.

L'Eglise de France traversa l'Empire avec dignité, restaurant ses cathédrales et ses séminaires, consacrant chaque année aux autels du Christ une nouvelle génération de serviteurs, sachant résister à l'homme qui ne trouvait de résistance nulle part, entourée de liens par sa prévoyance jalouse, pauvre, modeste, charitable, et déjà célèbre par les grands écrivains que Dieu commençait à lui susciter pour défenseurs.

L'Empire tomba. Au premier bruit de sa chute, à l'apparition des vieux rois français, le dix-huitième siècle s'émut au fond de son cercueil. Il crut qu'il n'avait dans la poitrine qu'un coup d'épée de l'empereur vaincu : il vint tenter le sort. Comme autrefois le paganisme enseveli fut évoqué par Julien, et joua sous le soleil cette curieuse scène antique dont le monde a gardé le souvenir ; ainsi le dix-huitième siècle sortit du tombeau avec ses déités passées. Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Condorcet, Cabanis, mille autres accoururent ; et pendant que l'Eglise, toujours plus féconde, enfantait des hommes nouveaux qui remplissaient l'Europe de leur éclat contemporain, on envoyait à leur rencontre cette procession de morts. Malheureusement pour la vérité, elle n'était pas seule en présence de l'erreur : des dissensions politiques très-graves compliquaient la lutte. On pouvait craindre que le flot qui emporte le monde vers Dieu ne fût arrêté longtemps, lorsqu'un coup de tonnerre renversa de nouveau l'antique maison de

France, et donna une seconde fois au dix-huitième siècle tout pouvoir sur la société.

Jamais triomphe plus grand, plus fabuleux, ne fut suivi d'une catastrophe morale plus éclatante et plus subite. Comme le dix-huitième siècle n'avait combattu qu'avec la poussière des morts, il ne trouva rien de vivant en lui pour édifier quoi que ce fût.

Trois choses constituent un ordre social : la religion, le pouvoir et la liberté.

De religion, le dix-huitième siècle en chercha vainement quelqu'une qu'il pût donner au peuple : il ne trouva d'existant que la véritable, si ce n'est qu'un pauvre prêtre mit un autel dans une boutique, et offrit avec la meilleure volonté du monde de créer un culte qui serait tout ensemble catholique et français; dérision qui servit à mesurer l'abîme où l'erreur était parvenue depuis trente ans. Car enfin, la première révolution avait trouvé des évêques, des prêtres, un schisme, une hérésie; c'était quelque chose, cela avait un nom. Quel nom l'histoire donnera-t-elle au culte dont je parle? Il fallut donc choisir entre deux alternatives : laisser la France jouir tranquillement de la religion que le dix-huitième siècle s'était jadis promis d'anéantir, ou bouleverser de fond en comble ce grand pays, et demander encore une fois à la force le résultat que n'avaient obtenu ni la force ni la persuasion. Le premier parti prévalut. Seulement le dix-huitième siècle dévasta une antique église, abattit quelques croix de sa main glacée, murmura quelques

prières sacriléges sur des cercueils, ruina l'archevêché de Paris, et obtint pour ses grands hommes un sépulcre sonore et vide sous le nom de Panthéon.

Quant au pouvoir, seconde condition de toute société, le problème parut plus facile à résoudre. On choisit un prince du sang royal; et le dix-huitième siècle, un peu honteux d'avoir recours à des princes, lui cria : C'est nous qui t'avons fait; c'est par nous que tu es grand, par nous que tu règnes, par nous que tu es populaire et sacré! Mais à peine eut-on soupçonné que le nouveau monarque avait une pensée à lui, c'est-à-dire qu'il exerçait quelque pouvoir, l'idole de l'opinion croula devant l'opinion : il ne demeura debout qu'un homme gardé dans un palais par des soldats, qu'un chef d'esclaves soutenu par le bras des uns contre la haine des autres, que le premier ressort d'une mécanique appelée par des philosophes contens de leur ouvrage, une société.

Restait une chose qui avait été le principal point de ralliement du dix-huitième siècle, et qui est en effet une condition nécessaire de tout ordre social : je veux dire la liberté; car la liberté est l'ensemble des droits qu'aucune société régulière ne peut ravir à ses membres sans violer la justice et la raison; et, bien qu'on dispute sur l'étendue de ces droits, il est certain qu'ils existent; il est certain que nul pouvoir, si prépondérant qu'il ait été, ne les a jamais complètement méconnus. Le christianisme en a introduit plusieurs, et d'une très-haute importance, dans le

monde : il a enlevé aux princes la direction spirituelle de leurs sujets, et créé, sous le nom de liberté de l'Eglise, la liberté des nations. Le dix-huitième siècle, mécontent de cette grande œuvre, qu'il ne comprenait pas, avait voulu, au contraire, fonder la liberté des peuples sur la ruine de l'Eglise; mais jusqu'alors il n'était parvenu qu'à mettre au monde la République et l'Empire, ces deux géans du despotisme. On attendait donc ce qu'allait produire la révolution de 1830, sous le rapport de la liberté. Or il arriva que, sauf des bagatelles, cette révolution n'ajouta rien à la liberté civile et politique précédemment établie par les anciens rois. Elle y mit tout au plus le sceau de la victoire; et si elle eût fait davantage, l'Eglise se trouvait affranchie, c'est-à-dire que le dix-huitième siècle se tuait de ses propres mains. Il s'arrêta donc épouvanté : il entrevit avec quelle profondeur Dieu se jouait de ses desseins.

Vainement les plus jeunes de cette génération épuisée lui crièrent d'aller en avant. Eux-mêmes ne purent éviter l'abîme qui avait fait reculer leurs pères, qu'en se jetant dans un autre abîme. Réduits à l'impossibilité de découvrir une liberté nouvelle qui ne fût une liberté de l'Eglise, ils déclarèrent brusquement que la question n'était plus entre la servitude et la liberté, mais entre une forme et une forme, entre la monarchie et la République, et que la nation, fatiguée, du reste, de se battre pour des mots, réclamait un changement fondamental dans la distribution de la

propriété. Alors fut révélée une loi du monde : c'est que la liberté n'est pas en elle-même la fin de l'homme, que négative de sa nature, elle écarte seulement les obstacles qui empêcheraient l'homme et l'humanité d'arriver à leur fin ; c'est qu'on peut être libre et misérable, et par conséquent qu'au-delà de la liberté, il y a toujours le bien ou le mal qu'on s'est proposé d'atteindre avec son secours. Or, la propriété étant le souverain bien de ceux qui n'ont pas entendu cette parole : *Bienheureux les pauvres ;* il s'ensuit que les révolutions anti-chrétiennes doivent tôt ou tard se résoudre en un bouleversement de la propriété.

Une autre raison les y pousse encore ; il est écrit que Jean, fils de Zacharie, *ayant su dans sa prison les œuvres du Christ, envoya deux de ses disciples lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre?* Et Jésus répondit : *Allez et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés* [1]. Ainsi, le Sauveur du monde rangeait parmi les preuves de sa mission, à l'égal des plus grands miracles, la prédication de l'Evangile aux pauvres, et, en effet, depuis ce jour-là, l'instruction et le soulagement des pauvres a été l'une des merveil-

[1] Saint Mathieu, chap. 11, vers. 2 et suiv.

les permanentes du christianisme, le signe le plus éclatant de sa divinité, celui que l'erreur, obligée de le contrefaire, n'a jamais imité qu'à sa confusion. Un jour peut-être l'Ante-Christ ressuscitera des morts; mais ce qu'à coup sûr il ne fera pas, c'est que les *pauvres soient évangélisés*, et à mesure que le monde, penchant vers sa ruine, fera de nouveaux essais pour échapper à la loi de son Rédempteur, le sort des pauvres, c'est-à-dire de l'humanité, devenu plus à plaindre, attestera aux générations dernières que le Dieu des chrétiens était le Dieu unique et bon. Ce caractère du christianisme a exercé une telle action sur l'esprit des peuples, qu'aucune révolution religieuse et politique ne saurait être durable, dans les temps modernes, si elle ne rend pas meilleure la condition de la multitude. Or, qu'est-ce que la liberté pour la multitude, depuis que l'esclavage, sous ses diverses formes, a été successivement aboli dans la chrétienté, par la force toujours agissante de ces grandes paroles apostoliques : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme; car vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ*[1]. Que fait au pauvre une loi électorale qui ne le rend point électeur, faute d'argent; une loi du jury qui ne le rend point juré, faute d'argent; une loi municipale qui ne l'appelle point aux conseils de sa commune, faute d'argent; une loi sur la presse qui ne lui permet

[1] Saint Paul aux Galates, chap. 3, vers. 28.

pas d'écrire ni de comprendre ce qu'on écrit, faute d'argent? Que fait au pauvre une liberté qui l'exclut de tout, précisément parce qu'il est pauvre? Que lui fait l'admission égale aux emplois, la concurrence illimitée entre les citoyens, lui qui manque des premiers élémens nécessaires pour concourir en quoi que ce soit? Car l'argent est le moyen de tout, le prix de tout, la mesure de tout, et le pauvre n'en a pas, et justement parce qu'il n'en a pas il ne peut en acquérir, sauf le hasard, et il est une loi qui a condamné l'immense majorité des hommes à n'en point avoir.

Cependant le peuple qui est l'instrument des révolutions a besoin d'y gagner quelque chose, et les révolutions anti-chrétiennes ont besoin de faire gagner quelque chose au peuple, afin qu'il ne s'aperçoive pas que les pauvres ne profitent qu'avec Jésus-Christ. La loi agraire des anciens n'était qu'une convoitise; la loi agraire des modernes est une lutte contre le christianisme. Quand on a ôté aux hommes la croyance en cette parole : *Bienheureux les pauvres;* et qu'on a détruit les œuvres innombrables par où s'accomplissait cette autre parole : *Les pauvres sont évangélisés;* il faut bien combler cet abîme. La première révolution le combla comme elle put, avec les biens de la noblesse et du clergé, et avec la loi qui établissait dans les familles le partage égal des successions; mais le gouffre a eu bientôt dévoré cette proie : de la pâture même qu'on lui a jetée, il est sorti une race de prolétaires plus nombreuse, plus

affamée; elle crie à son tour, elle demande sa part, elle la demande à ceux-là qui en sont aujourd'hui les seuls détenteurs, à ceux qu'elle nomme avec un si effrayant mépris des *bourgeois*.

Qu'est-ce en effet, pour les prolétaires, qu'un bourgeois? C'est l'héritier des évêques, des abbés, des seigneurs. C'est un seigneur avare, amassant pour les siens, n'ayant plus de peuple et plus d'amour. C'est un abbé qui ferme au pauvre la porte du monastère, en lui jetant tout au plus un vil morceau de pain, au lieu de lui ouvrir, de le réchauffer, de le servir à table, puis de mener son noble hôte dans l'église parée et illuminée, au milieu des saints, de la musique et de l'encens, afin de l'enivrer d'un peu de joie, et qu'il continue son pélérinage en louant Dieu. C'est un évêque prévaricateur, qui a tué à plaisir, dans le cœur du pauvre, la foi, l'espérance et la charité, dont se nourrissait le pauvre, le seul bien qu'eût le pauvre, et qui l'empêchât de porter envie aux plus heureux que lui. Comment la propriété n'eût-elle pas été exposée, dans de telles mains, à de nouveaux bouleversemens? Comment la question de la liberté, plus qu'insignifiante aujourd'hui pour le peuple, ne se serait-elle pas transformée en une guerre civile entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, entre les prolétaires et les bourgeois? Ce péril était inévitable, et la révolution de 1830, en le dévoilant, a mis à nu toute l'impuissance sociale du dix-huitième siècle.

A ce vaste naufrage de choses, il faut joindre une

ruine non moins grande, non moins triste pour ceux qui avaient mis leurs espérances hors de l'Eglise catholique, dans les seules forces de l'humanité; je veux parler du renversement subit de toutes les réputations populaires acquises pendant les seize années de la Restauration. Depuis le prince jusqu'à l'éditeur de journal, nul nom n'est resté comme il était; la victoire qui agrandit tout a rabaissé cette fois les victorieux. On a vu l'erreur se trahir dans les actions des hommes aussi bien que dans la marche de la société. Où sont les orateurs qui remuaient la France? Où sont les politiques renommés? Ces philosophes qui rassemblaient la jeunesse autour de leurs chaires, que sont-ils devenus? Ceux qui nous disaient l'avenir avec orgueil, qui pleuraient avec tant d'éloquence le Vatican tombé[1], parce que ç'avait été une grande chose dans le passé de l'homme, où sont-ils? Ils ont disparu comme Alexandre à Babylone, dans un festin; ils tenaient la coupe où le genre humain devait boire après eux, tant elle était profonde, la coupe d'une alliance nouvelle, d'une vie inconnue auparavant; on leur a dit : Buvez. Où sont-ils? Les langues se sont confondues sur leur tombeau, comme autrefois à Babel, et ils ont fait comprendre aux interprètes de la parole divine le sens mystérieux de cette histoire placée par la Bible au berceau des sociétés. C'est l'histoire de l'éternelle misère des hommes qui aspirent

[1] L'ancien *Globe*.

par leurs propres forces à la perfection, qui mettent de la pierre sur de la boue, de la boue sur de la pierre, et qui appellent cela du nom fastueux de progrès. Dieu, du haut du ciel où ils espèrent atteindre, regarde leur ouvrage avec compassion, puis un jour il brise l'orgueil des descendans là où il a brisé l'orgueil des pères.

Faites silence : laissez venir à votre cœur le bruit du monde tel qu'il est aujourd'hui. Qu'entendez-vous? Des voix confuses qui s'appellent sans jamais se répondre; des monologues innombrables dans une foule pressée et béante; le cri de l'homme perdu, le soir, au milieu du désert : des voyageurs sans but qui se disent : Allons; des cœurs las avant d'avoir vécu; des bouches taciturnes qui n'ont que deux mots : Peut-être! hélas! Nulle harmonie, nulle unité que celle de la plainte. Si encore il y avait des champs de bataille où l'on pût se tuer avec quelque gloire; s'il y avait des révolutions qui, en donnant des craintes à la vie, lui donnassent quelque intérêt; s'il y avait du sang, de la débauche, des amphithéâtres, des gladiateurs, quelque chose qui nous empêchât de sentir, dans le vide de notre cœur, la grâce du ciel qui y tombe malgré nous! Mais non, la société nous emporte d'un mouvement froid et comme régulier, malgré ses catastrophes, et la littérature seule, expression de notre démence, évoque autour de nous un monde à notre gré.

Tel est le résultat du dernier triomphe remporté par le dix-huitième siècle. L'Eglise de France, tou-

jours gouvernée par les mêmes lois, dans l'ordre civil, n'a rien gagné ni rien perdu sous ce rapport ; mais elle a gagné tout ce que l'erreur a perdu de forces morales. Le plan divin à son égard, ou plutôt à l'égard de la religion, s'est dévoilé de plus en plus. C'est, en grande partie, le même plan qu'avant la venue de son fils unique sur la terre, Dieu avait employé pour préparer le salut du genre humain. *Dans les siècles passés*, dit saint Paul, *Dieu laissa toutes les nations suivre leurs voies* [1] ; il leur donna quatre mille ans pour disposer du monde selon leur orgueil ; il permit aux conquérans, aux législateurs, aux sages, d'exercer sur les hommes le pouvoir de la force et de la persuasion ; il eut soin qu'aucune circonstance heureuse ne leur manquât, et personne n'ignore à quel degré de culture les esprits parvinrent dans l'antiquité. Cependant plus les nations s'enfonçaient *dans leurs voies*, plus elles s'y perdaient. Ni la force, ni les lois, ni la raison n'avaient pu réunir et consoler l'humanité : la force avait produit l'empire romain comme son plus grand ouvrage, et rassemblé presque tous les peuples connus en un vil troupeau, sous des maîtres insolens, qui devaient un jour devenir des monstres par l'impuissance de soutenir sans aveuglement le poids de leur fortune ; les lois, protectrices partout de la servitude, n'avaient établi aucun ordre durable et universel ; la raison, élevée

[1] Actes des Apôtres, chap. 14, vers. 15.

aussi haut qu'elle avait pu l'être par de grands hommes, n'avait formé que des écoles passagères et contradictoires, rien fait pour les mœurs, et, bientôt poussée à bout, elle était allée se perdre dans un doute irremédiable. Tant de misères avaient averti le monde qu'il n'était pas dans son état naturel ; Dieu s'était révélé à lui par son absence même, il était devenu, selon la prophétie de Jacob mourant, *l'attente des nations*. Quand donc arriva le moment marqué par la Providence pour l'accomplissement du sacrifice, dont le sang, destiné au salut de tous, devait inonder le passé et l'avenir, les hommes, levant déjà vers Dieu leur tête humiliée, étaient disposés à recevoir la grâce et la vérité. Cela ne veut pas dire que tous fussent dans un état convenable pour croire à l'Evangile, mais seulement que la pente générale était vers la foi. Beaucoup de philosophes embrassèrent le christianisme, et saint Justin, l'un d'eux, nous a expliqué, dans l'histoire de sa conversion, les causes qui entraînaient alors la philosophie vers Dieu.

Il y a des hommes divins, disait-on à ces hommes lassés de leurs recherches infructueuses ; il y a des hommes divins qui, dès l'origine du monde, ont conversé avec Dieu, et prédit de siècle en siècle des choses qui s'accomplissent aujourd'hui : on les appelle prophètes. Prenez et lisez. La seule comparaison de cette parole divine avec la parole humaine faisait tomber à genoux le philosophe de bonne foi. Les deux œuvres ayant été presque totalement séparées,

l'on voyait bien Dieu et l'on voyait bien l'homme.

Longtemps le souvenir de cette comparaison était resté présent à tous les esprits; longtemps le christianisme garda sans contestation sa souveraineté. Mais à la fin les peuples, qui voyaient tous les jours de plus loin leur rédemption, se persuadèrent qu'il était possible de conserver les bienfaits du christianisme en cessant d'être chrétiens. Ils nièrent même ces bienfaits, et accusèrent le Sauveur des hommes de tous les maux de l'humanité. Ils se promirent que l'ère de la raison était venue, que le Christ en avait durant des siècles retardé l'aurore, mais qu'enfin l'avenir et la vérité l'emportaient sur lui. A ce moment, s'il est permis de le dire sans blasphême, Dieu se trouva comme embarrassé. Il fallait qu'il se retirât de ces générations superbes, et qu'il les laissât s'agiter dans leur néant; car Dieu, qui donne tout à l'homme et qui ne reçoit rien de lui, ne peut souffrir l'orgueil. Mais comment se retirer une seconde fois du monde? N'avait-il pas mis son Eglise dans le monde avec des promesses d'immortalité? N'avait-il pas dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ?*

Avant ces paroles de la nouvelle et éternelle alliance, il lui avait été facile de *laisser les nations suivre leurs voies ;* car, bien qu'elles eussent emporté les traditions primitives et patriarchales, aucune autorité vivante, infaillible, n'en conservait la pureté

originelle dans leur sein. Elles pouvaient les perdre en grande partie, soit par le seul effet du temps sur leur mémoire, soit par une volonté corrompue, soit par les interprétations successives et infinies des esprits. C'était un vaste protestantisme qui n'avait pas même de Bible. Mais la Constitution divine de l'Eglise catholique ne permettait plus aux peuples de s'enfoncer si avant dans la dégradation. Contraint de respecter sa parole, Dieu prit un autre moyen de s'absenter, autant qu'il était possible, d'une société qui le méconnaissait : il accorda à ses ennemis de prévaloir, eux et leurs principes, dans le gouvernement des affaires humaines. L'Eglise, dépouillée presque par toute l'Europe, chassée des conseils publics, chargée de liens, espèce d'étrangère importune, fut réduite à ce qu'il lui fallait de vie pour ne pas faire mentir les oracles divins, et pour assister au grand spectacle qui devait une seconde fois révéler aux hommes l'immensité de leur impuissance. Déjà cette manifestation a commencé, ainsi que nous l'avons vu. Combien de temps, combien d'épreuves seront nécessaires pour l'achever? Quand viendra le jour où les peuples et les rois, reconnaissant leurs erreurs, rebâtiront ensemble Jérusalem démolie? Nul ne le sait. Notre devoir est d'agir comme si ce devait être le jour de demain.

L'Eglise de France, qui a eu une part illustre dans les malheurs de la vérité, semble destinée à avoir une part illustre aussi dans le rétablissement de la foi. Les

révolutions qu'elle a subies n'ont servi qu'à étouffer dans son sein les erreurs des siècles précédens. Purifiée par la persécution, elle a mis ses adversaires, impuissans à la corrompre, dans la nécessité de la laisser vivre ou d'anéantir avec elle tout ordre et toute société. Elle n'a point eu, comme l'Eglise d'Angleterre, à traverser des siècles d'oppression avant d'entrevoir la lumière lointaine de sa délivrance; et, quoiqu'elle ne jouisse pas de toute sa liberté, il s'en faut bien, elle a du moins celle qu'on n'ôte jamais à la vérité, lorsqu'elle n'est pas trahie par ses défenseurs naturels. Les grands écrivains que Dieu lui a suscités, et qui ont élevé jusqu'à présent les seuls monumens durables de la littérature française au dix-neuvième siècle, sont encore une marque des desseins de Dieu à son égard. Dieu n'envoie des hommes capables d'entraîner les intelligences vers le bien qu'aux nations qu'il veut sauver; et, sous un autre rapport, là où l'on voit paraître les esprits supérieurs, c'est un signe que la pensée humaine penche de ce côté. Le génie n'est qu'un avant-garde : il se montre le premier, voilà tout; semblable à l'oiseau voyageur qui précède la colonie de ses frères, mais emporté lui-même par le mouvement général de l'émigration. Il eût été impossible au dix-huitième siècle de produire M. de Châteaubriand, M. de Bonald, M. de Maistre, M. de La Mennais, M. de Lamartine, comme il était impossible au nôtre de produire Voltaire et Rousseau. Le vent qui apporte au monde les bons ou les mauvais génies a

donc changé. C'est une remarque facile à vérifier pour les autres pays de l'Europe, mais qui est plus sensible en France, parce que la France, ayant été plus vite et plus loin dans l'erreur, a touché la première à la borne extrême où l'esprit humain égaré commence à découvrir, comme une terre nouvelle et comme des cieux nouveaux, l'antique vérité. La France ne peut que se répéter en fait d'erreurs : or il n'y a qu'une chose qui se répète éternellement, sans cesser d'être neuve et féconde, la vérité. Par conséquent, l'Eglise de France a encore, sous ce point de vue, un avantage sur les autres Eglises du continent. Celles-ci luttent contre le protestantisme ou contre une incrédulité qui n'a pas été victorieuse et maîtresse jusqu'aujourd'hui; l'Eglise de France, qui a échappé au protestantisme, et précisément parce qu'elle y a échappé, s'est trouvée de bonne heure aux prises avec les incrédules, a perdu dans le combat son sang et son patrimoine; et maintenant, sortie de ses cendres, toute jeune et toute vierge, elle n'a plus à vaincre qu'une erreur usée par la victoire, sibylle à demi-morte, qui a oublié la langue de l'avenir. Enfin la France étant, par sa position, par sa littérature, par son caractère, par sa puissance et ses révolutions, le foyer le plus actif de l'esprit humain, son Eglise emprunte nécessairement de là une importance qui a sans doute contribué aux grâces infinies qu'elle a reçues de Dieu depuis quarante ans.

Cette situation impose au clergé français de grands

devoirs. Il n'a pas seulement à répondre du troupeau qui lui est confié, mais de l'influence qu'il peut exercer par la France sur le sort du catholicisme et du monde. Selon que la France, la fille aînée de l'incrédulité, se rapprochera de Dieu avec plus ou moins de lenteur, les destinées générales de la foi mettront plus ou moins de temps à s'accomplir. Or, bien que ce rapprochement dépende, en grande partie, de causes tout à fait étrangères à la volonté des hommes, bien que l'Eglise joue un rôle plus passif encore qu'actif dans la ruine de l'erreur, et que son immobilité seule, qui use et outrage les vains complots des plus puissans génies, soit un éternel moyen de progrès, cependant on ne peut nier non plus que les vertus et les talens du clergé ne concourent au développement de la vérité. Les hommes ont leur part dans tout ce que Dieu fait pour eux, quoiqu'ils n'aient pas la première part. C'est pourquoi le clergé français doit avoir toujours sous les yeux la grandeur de sa mission ; il le doit plus que jamais aujourd'hui, qu'il est parvenu à un point de sa nouvelle existence décisif et très-délicat.

Jusqu'à présent l'Eglise de France, ruinée par la révolution de 1789, a fait comme une mère de race royale qui a perdu ses enfans au service de la patrie, et qui se hâte de mettre au jour des rejetons de son sang. L'Eglise de France, à force de soins et de charité, avec un discernement bien plus admirable généralement qu'on ne le croit, est parvenue, en trente années, à repeupler le sanctuaire. C'est un chef-

d'œuvre d'habileté et de la grâce de Dieu. Mais, en donnant au peuple des pasteurs à la place de ceux qui avaient péri, elle ne pouvait encore, malgré ses désirs, leur donner des docteurs, si ce n'est en bien petit nombre, et réveiller la flamme des sciences divines, éteinte avec les martyrs qui en avaient été les derniers et illustres dépositaires. La prédication de l'Evangile, la distribution des sacremens, c'était là l'œuvre la plus pressée; il fallait y pourvoir. Aujourd'hui, quoique tous les vides ne soient pas encore comblés, cependant l'Eglise de France n'est plus sous l'empire d'une nécessité aussi absolue; la surabondance du clergé se laisse entrevoir ça et là; le flot des générations saintes monte autour de l'autel; une chose qui manquait à tous est née pour plusieurs, le temps. Dès qu'une Eglise a du temps, elle est forcée par là même de songer à la restauration des sciences religieuses, sous peine de manquer à son devoir, et, si elle ne le fait pas, elle s'expose aux plus grands dangers qu'une Eglise puisse courir. Il s'introduit dans son sein une multitude flottante d'esprits qui ne savent comment diriger leurs loisirs et leur activité. Inhabiles au saint ministère, parce que Dieu leur a inspiré une autre vocation, ils cherchent vainement le foyer où leur ardeur serait entretenue, purifiée, mise en usage par des travaux communs dans la voie catholique. Ils languissent ou s'exaltent isolément, ils se sentent périr sans profit pour Dieu : et c'est déjà un profond malheur que la perte de tant d'intelligences

capables d'exercer une action pour le bien. Mais on n'arrête jamais impunément les êtres dans le mouvement qui les emporte vers leur fin : le fleuve dont le cours a été suspendu, grossissant par l'obstacle même qu'on lui a opposé, brisera les digues impuissantes qui le retiennent captif; les esprits auxquels on n'a pas donné une issue régulière, se rencontreront tôt ou tard dans leurs recherches douloureuses, s'uniront avec une joie maladive, s'irriteront par le sentiment de leurs forces présentes, et par le souvenir de leur inaction, et cette société sans règle tombera un jour, comme la foudre longtemps amassée dans les nuages, sur une Eglise sans docteurs, qui n'aura pour se défendre que sa part dans les promesses générales de l'immortalité.

Ces réflexions ont été faites par tous les hommes qui s'occupent sérieusement de l'avenir du catholicisme en France. Plusieurs tentatives ont eu lieu pour la renaissance des études ecclésiastiques. M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, avait essayé pendant son ministère de créer un vaste établissement destiné à la culture des sciences sacrées. M. de Quélen, archevêque de Paris, a préparé, tant que sa fortune le lui a permis, les bases d'un établissement analogue. Feu M. le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, a laissé par son testament des fonds destinés à ce noble but. Mais il est une cause qui empêchait qu'aucune œuvre semblable obtînt dans l'Eglise de France un véritable succès. Les esprits y étaient pro-

fondément divisés sur des questions de la plus haute importance, et en particulier sur l'enseignement de la philosophie.

Un homme célèbre, avec lequel nous avons eu des rapports, troublés depuis par les vicissitudes des temps, avait voulu élever sur les ruines de tous les anciens systèmes philosophiques une philosophie nouvelle, destinée, selon son opinion, à sceller, dans leurs fondemens mêmes, l'alliance de la foi et de la raison. Cette philosophie, repoussée par le corps épiscopal, avait fait néanmoins de nombreuses conquêtes parmi les ecclésiastiques du second ordre. D'autres discussions s'étaient jointes à celles-là, et il en était résulté une situation d'une douleur inexprimable. Les évêques rencontrant partout une puissance doctrinale étrangère à la leur, sur laquelle ils n'avaient aucune prise, et qui causaient des dissensions violentes dans le clergé, avaient conçu une défiance naturelle contre le mouvement des esprits ; ils craignaient justement, s'ils fondaient quelque chose dans l'ordre scientifique, que la direction ne passât en d'autres mains que les leurs, ou que le défaut de coopération d'hommes de mérite ne ruinât leurs efforts. Ces considérations les avaient portés, soit directement, soit par instinct, à se borner au rôle de pasteurs et de gardiens de la foi, qui est, en effet, leur premier devoir. D'un autre côté, l'école, qui aspirait, par ses seules forces, au gouvernement des intelligences, luttait en vain contre une invincible difficulté, celle de fonder quel-

que chose dans une Eglise indépendamment de l'autorité épiscopale. Elle ne pouvait parvenir qu'à engendrer des opinions. Il y avait donc, de part et d'autre, dans l'ordre scientifique, un défaut nécessaire de fécondité. Et dans quel moment! Lorsque l'Eglise de France passait de la jeunesse à la virilité, au moment le plus critique de ses nouvelles destinées, à l'âge où la force a besoin de se répandre, et n'est pas encore réglée par une raison d'une sève égale. Qui dira ce que nous avons tous souffert? Notre volonté flottante entre nos évêques immobiles sur leurs siéges, et les hommes qui nous entraînaient par la magie de leur puissance privée; notre besoin de fortes études, et le désespoir de le satisfaire; notre désir sans bornes d'une union troublée dans ses fondemens; le sentiment du bien à faire, et l'impossibilité de l'accomplir; la défiance, les soupçons, les abattemens, puis le siècle grandissant à côté de nous, tantôt plein de menaces, tantôt poussé vers Dieu par des expériences formidables; et nous, au lieu de l'instruire, malheureux proscrits de la veille, enfans des saints, morts pour la vérité, nous usant à des discussions dont nous ne savions qu'admirer le plus de leur charme ou de leur malheur!

Cette situation a duré quatorze ans.

Hier encore [1] l'école dont nous parlons subsistait. Affaiblie et divisée par une parole sortie du siége

[1] 1er mai 1834.

apostolique, elle avait néanmoins conservé un chef et des disciples. L'affection, les souvenirs, la douleur, le respect, mille nobles sentimens la tenaient encore rassemblée et comme vivante, quoiqu'elle fût loin de ce qu'elle avait été.

Aujourd'hui nous pouvons annoncer que cette école, que nous avions quittée dès longtemps, n'existe plus, que toute communauté de travaux est rompue entre ses anciens membres, et que chacun d'eux, fidèle à ce que son cœur lui demandera d'égards envers le passé, ne connaît d'autre guide que l'Eglise, d'autre besoin que l'union, d'autre ambition que de se presser autour du Saint-Siége et des évêques que sa grâce et la miséricorde divine ont donnés aux chrétiens de France. Nous n'apprécierons pas l'événement[1] qui donne lieu à cette déclaration : l'Église et la postérité le jugeront. Pour nous, qui avons contribué autrefois à l'exaltation des esprits, nous avons cru devoir à nos frères, dans ces douloureuses circonstances, d'élever la voix, non pour les affermir, non pour leur dire de ne rien craindre, non pour nous montrer plus forts et plus grands qu'eux, mais pour leur dire le fond de notre cœur. Acteur dans tout ce qui s'est passé, initié à tous les secrets de cette affaire, nous rendrons témoignage à Dieu, à son Église, à l'Église romaine en particulier, jusqu'à notre dernier soupir.

[1] Les *Paroles d'un Croyant*.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSITION DU SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DE M. DE LA MENNAIS.

Cent quatorze ans avaient passé sur la tombe de Bossuet, cent trois ans sur celle de Fénélon, soixante-seize ans sur celle de Massillon, le seul des hommes célèbres que Louis XIV eût oublié derrière lui, lorsqu'il jeta sur son règne ce regard suprême dont a parlé M. de Châteaubriand, pour s'assurer qu'il emportait le reste *des splendeurs de la monarchie.* Massillon fut laissé par lui au siècle incrédule qui allait s'ouvrir comme un reproche doux et ingénieux, afin qu'il fût dit un jour que les derniers sons éloquens de l'ancienne Eglise de France étaient sortis d'une bouche qui avait annoncé la parole de Dieu à Louis XIV. Après que la mort eut fait taire cette bouche harmonieuse, l'Eglise de France eut encore des hommes distingués, des savans, des controversistes, des prédicateurs ; elle n'eut plus de ces noms

qui vont loin dans la postérité. Au moment même de sa ruine, l'abbé Maury manqua une gloire élevée, parce qu'il n'avait qu'infiniment d'esprit, et que la gloire vient du cœur *comme les grandes pensées*. Il y avait donc soixante-seize ans qu'aucun prêtre catholique n'avait obtenu en France le renom d'écrivain et d'homme supérieur, lorsque apparut M. de La Mennais, avec d'autant plus d'à-propos que le dix-huitième siècle avait tout récemment repris les armes. Son livre, destiné à le combattre, était une résurrection admirable des raisonnemens antiques et éternels qui prouvent aux hommes la nécessité de la foi, raisonnemens rendus nouveaux par leur application à des erreurs plus vastes qu'elles n'avaient été dans les siècles antérieurs. Sauf quelques phrases où le luxe de l'imagination annonçait une sorte de jeunesse qui rehaussait encore la profondeur de l'ouvrage, tout était simple, vrai, énergique, entraînant; c'était de la vieille éloquence chrétienne, un peu dure quelquefois. Mais l'erreur avait fait tant de mal, elle se reproduisait de nouveau avec tant d'insolence, malgré ses crimes et sa nullité, qu'on prenait plaisir à la voir châtiée par une logique de fer. L'enthousiasme et la reconnaissance n'eurent pas de bornes; il y avait si longtemps que la vérité attendait un vengeur! En un seul jour, M. de La Mennais se trouva investi de la puissance de Bossuet. L'Europe attendait la continuation de son ouvrage. Il n'avait encore établi que l'importance et la nécessité de la foi. Mais où était la foi

véritable? Comment parvenir à la discerner? Quelle était l'autorité régulatrice de la raison humaine? Voilà les questions qui restaient à résoudre et dont la solution, impatiemment désirée, devait causer plus tard de si profonds dissentimens.

Après deux ans d'attente, le second volume de l'*Essai sur l'indifférence* fut publié. Rien ne peut peindre la surprise qu'il produisit. Des hauteurs de la défense antique de la foi, du sein de l'éloquence qu'il avait répandue par flots contre les ennemis de la vérité, M. de La Mennais était descendu aux discussions arides de la philosophie, à la question de la certitude, tout à la fois la plus claire et la plus obscure de l'esprit humain. Il faut dire comment cela s'était fait.

De même que la terre repose sur des fondemens profonds que l'œil de l'homme n'a pas vus, que sa main n'a pas touchés, mais dont nul ne doute, ainsi la raison humaine repose sur des principes immuables, universels, perpétuels, qui ne se démontrent pas, mais qui, étant notre nature même, ravissent et retiennent invinciblement notre conviction. Une fois l'homme assis sur cette base, comme la terre sur ses pôles, lui, être libre, astre souverain, n'est pas obligé de suivre dans les régions infinies de l'intelligence une route absolue. Il lui est permis de s'égarer, de se perdre, s'il le veut; porté par les points immobiles de la raison comme des roues sur leur axe, il peut s'enfoncer dans des espaces inconnus, y rouler sans règle et sans

terme, et, semblable à ce fils d'un dieu, qui conduisait un jour le soleil, embraser le monde de ses folies. Cependant il existe une bonne route pour l'homme aussi bien que pour le reste de la création; le monarque n'est pas de pire condition que le sujet; l'intelligence et la liberté ne lui furent pas communiquées pour être des moyens d'égarement, mais pour donner à Dieu, leur auteur, des créatures qui le cherchassent avec amour dans les champs de l'infini. Il y a donc une bonne route pour l'homme : qui nous la montrera? A quel signe la reconnaîtrons-nous? Où est l'erreur, où est la vérité?

Deux réponses ont été faites à l'homme. La religion lui a dit : « Ne t'enquiers pas si loin du vrai. Tu appartiens à deux ordres de choses que tu dois successivement posséder, les choses visibles et les choses invisibles. Quant aux premières, regarde-les, touche-les, éprouve-les; tu n'as besoin que de patience pour les connaître et t'en servir. Quant aux secondes, où tes yeux n'aident pas ton esprit, le Dieu bon qui t'a créé te les a manifestées, il t'a rendu un témoignage visible des choses invisibles : regarde, touche, éprouve, adore ce témoignage et suis-le. O homme! voilà ton sort et ta loi : tu passes dans les choses visibles en croyant les choses invisibles, et tu emportes au tombeau l'espérance immortelle de voir ce que tu as cru. » La philosophie lui a dit à son tour : « La vérité c'est ce qui est, l'erreur ce qui n'est pas. Ce qui n'est pas est sans formes, sans lumière, insaisissable, ne peut

jamais présenter à l'esprit aucune idée claire, y empreindre aucune image nettement dessinée. Toutes les fois donc que l'esprit voit quelque chose clairement et nettement, ce qu'il voit n'est pas l'erreur, c'est la vérité : l'*évidence* est le caractère qui distingue le vrai du faux. Est-il évident qu'il existe un Dieu créateur du ciel et de la terre? Les sages sont partagés : les uns l'affirment, les autres le nient. Est-il évident qu'il existe dans l'homme une âme spirituelle et immortelle? Les sages sont partagés : les uns l'affirment, les autres le nient. Est-il évident qu'après la mort Dieu punit les méchans et récompense les bons? Les sages sont partagés : les uns l'affirment, les autres le nient. O homme! voilà ton sort et ta loi : tu passes dans les choses visibles en doutant des choses invisibles, et tu emportes au tombeau l'énigme insoluble de toi-même. » Telles sont les deux routes que la religion et la philosophie ont tracées à la raison de l'homme, dans l'espace où se meut sa liberté. La religion a uni par des faits le monde visible et le monde invisible; la philosophie a prétendu passer de l'un à l'autre par des raisonnemens. La religion a rapproché les hommes et gouverné le monde; la philosophie a divisé les intelligences et régi des écoles. Du reste, séparées par leurs méthodes, elles l'ont presque toujours été dans leur histoire, et la philosophie n'a jamais porté le joug de la religion qu'en faisant des efforts pour s'affranchir.

Or, ce sont ces deux puissances jalouses que M. de La Mennais, par un hardi dessein, a tenté de réduire

à une seule, non pas en détruisant l'une ou l'autre, mais en les contraignant de partir du même point, de suivre une même voie, quoique sans se confondre, et de se rejoindre enfin dans un foyer commun. De même que la religion est née de la parole divine, qu'elle repose sur des faits, qu'elle est une autorité, qu'elle a une Eglise enseignante et infaillible, M. de La Mennais a voulu que la philosophie naquit de la parole divine, reposât sur des faits, fût une autorité, eût une Eglise enseignante et infaillible ; il a voulu que ces deux organes infaillibles de la vérité, disant au monde les mêmes choses, eussent été réunis par le Christ dans une indissoluble et éternelle unité.

La philosophie, a-t-il dit, représentée par Descartes, dans les temps modernes, a établi que l'*évidence* était le caractère distinctif du vrai ; cela n'est pas ainsi. L'évidence est une marque si trompeuse, que toutes les erreurs se propagent en son nom ; que chacun l'invoque en faveur des jugemens les plus contradictoires : si le oui et le non sont évidens à la fois pour diverses personnes, comment l'évidence serait-elle le caractère distinctif du vrai ? Il est, en outre, d'expérience que le même homme, à diverses époques de la vie, change de manière de voir, qu'il trouve clair ce qui lui avait paru obscur, et obscur ce qui lui avait paru clair : si le oui et le non sont évidens tour à tour dans un même esprit, comment l'évidence serait-elle le caractère distinctif du vrai ? Le vice radical de la philosophie est de supposer que la raison

de chaque homme se suffit à elle-même, qu'elle a sa règle en soi, qu'elle est indépendante, souveraine, juge en dernier ressort de l'erreur et de la vérité, du bien et du mal. Dès qu'on a donné à la raison privée une si prodigieuse puissance, faut-il s'étonner si elle détruit et édifie à son gré, si rien n'est stable dans son histoire que la succession des ruines, si l'homme croit ce qu'il veut et méprise ce qu'il veut? Sans doute, la vérité est ce à quoi adhère la raison humaine, mais ce à quoi elle adhère partout et toujours, ce sur quoi elle n'a varié en aucun lieu et en aucun temps; l'*universalité* et la *perpétuité*, voilà le caractère distinctif du vrai. Or, où est l'universalité, sinon dans les croyances de tous les peuples? Où est la perpétuité, sinon dans les croyances de tous les siècles? Où sont tous les peuples et tous les siècles, sinon dans le genre humain? Le genre humain est donc le dépositaire de la vérité, il en est l'oracle infaillible; car s'il se trompait une seule fois, l'universalité et la perpétuité ne seraient pas le caractère distinctif du vrai, la vérité ne serait ni dans chaque homme ni dans tous les hommes, elle ne serait nulle part. Et quiconque refuse son assentiment à la raison générale de ses semblables, quiconque préfère sa pensée à la pensée de tous les peuples et de tous les siècles, celui-là est un insensé qui nie sa propre raison, en niant celle de l'humanité; il sort de l'Eglise des intelligences, il se perd par un orgueil qui n'a point de bornes et point d'excuse.

Cela posé, quelles sont les croyances du genre humain ? Il croit non seulement à ces maximes premières et indémontrables qui sont la base de toutes les sciences, mais encore à l'existence d'un Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, auquel l'homme, son ouvrage, doit un culte d'adoration. Il croit au bien, au mal, à la punition du mal, à la récompense du bien. Il croit que l'homme, aujourd'hui malheureux et corrompu, n'est pas sorti tel qu'il est des mains du Dieu très-bon, mais qu'une violation coupable des lois divines a dégradé sa nature première. Il croit qu'un réparateur lui fut promis, qui devait par un grand sacrifice, dont les victimes immolées sur les autels des nations n'étaient que l'image, réconcilier l'homme avec Dieu; il attendit, il salua de loin ce réparateur, et ce réparateur est venu, puisqu'il a cessé de l'attendre; et l'Eglise catholique recevant de nouveau par le Christ la parole de Dieu, qui était la source primitive de ces traditions universelles et perpétuelles, a confirmé la foi du genre humain; et le genre humain se confondant avec l'Eglise catholique répandue par tout l'univers, pour ne plus faire avec elle qu'une voix, cette voix annonce au monde qu'il n'y a qu'une vérité, qu'un Dieu d'où elle sort, qu'un moyen de la connaître : la soumission de l'homme à la plus haute autorité visible.

Tel est le système sur lequel M. de La Mennais édifia toute la défense du christianisme, et qu'il appela *philosophie du sens commun*. Elle partagea vio-

lemment les esprits dès son apparition. En vain, M. de La Mennais publia successivement une *Défense*, et deux volumes où il avait rassemblé des preuves de la tradition du genre humain, et de sa foi aux principaux dogmes du christianisme; la division ne fit que s'accroître avec le temps et les débats publics.

Or, nous voulons dire notre pensée sur ce système qui nous a nous-même préoccupé dix ans.

Nous exposerons d'abord quelle est l'autorité réelle du genre humain, celle qui ne lui a jamais été contestée dans l'Eglise.

Nous montrerons ensuite que ce n'est pas sur l'autorité du genre humain, mais sur l'autorité de l'Eglise, que la défense du christianisme avait été établie jusqu'à M. de La Mennais, et qu'ainsi sa doctrine, antérieurement à tout examen, porte un caractère de nouveauté.

Enfin, après avoir recherché quel est l'usage que l'Eglise a fait constamment de la philosophie, nous examinerons si le système philosophique de M. de La Mennais est utile à la religion, ou s'il ne la menace pas plutôt d'un grand danger.

CHAPITRE II.

DE L'AUTORITÉ DU GENRE HUMAIN TELLE QU'ELLE ÉTAIT RECONNUE DANS L'ÉGLISE AVANT M. DE LA MENNAIS.

Il importe avant tout de connaître le degré d'autorité dont le genre humain a joui sans contestation, afin que le lecteur ne confonde pas dans son esprit ce qui est hors de doute avec ce qui est combattu, et qu'il saisisse sans embaras l'objet propre de la discussion.

Voici donc dans quelles limites l'autorité du genre humain a toujours été reconnue.

On a toujours admis comme base de la raison humaine les principes universels, perpétuels, indémontrables, qui sont le fonds commun de toutes les intelligences, au-delà desquels il est impossible de remonter, et que nul ne nie sans se séparer de la communion des hommes, sans être hors d'état de les entendre et d'être entendu par eux, tels que ceux-ci : *Le tout est plus grand que sa partie; deux choses*

identiques avec une troisième sont identiques entre elles. Soit qu'on appelât ces principes immuables du nom de *sens commun*, ou du nom d'*axiômes*, ou du nom de *premiers principes*, ou que les personnifiant, on attestât le *genre humain ;* c'était toujours l'expression de vérités placées hors de la région des controverses, les colonnes d'Hercule de l'esprit. Les docteurs chrétiens ne niaient pas plus que les autres cet ordre fondamental; au contraire, ils prenaient les hommes comme ils sont, croyant à ce qu'ils ont toujours cru et à ce qu'ils croiront toujours, et, du sein des croyances nécessitées, ils s'efforçaient de les transporter dans le sein infaillible de l'Eglise catholique par des faits plus clairs que le jour, dont l'immense autorité n'exigeait, pour être saisie, aucun raisonnement, mais la simplicité d'un cœur de bonne foi.

En second lieu, outre les principes universels, perpétuels, indémontrables, que nul ne pouvait nier, au moins dans la pratique, sans être taxé de folie, on reconnaissait d'autres principes sacrés chez tous les peuples, que les philosophes pouvaient outrager dans leurs leçons, et même dans leur vie, sans être accusés d'avoir perdu la raison; mais non sans être accusés d'un crime envers la patrie et le genre humain. C'étaient l'existence de la divinité, le culte qui lui est dû, la différence du bien et du mal, les peines et les récompenses futures. La philosophie était libre d'insulter à ces grands faits sociaux, sans lesquels aucun peuple ne s'est établi et n'a vécu; mais la voix des

hommes s'élevait contre un attentat toujours voisin des grandes ruines nationales, et les défenseurs de la foi sociale demandaient qu'est-ce qu'il y avait donc de certain et d'auguste sur la terre, s'il était permis de mépriser la conscience universelle, et où était la voix de la nature et de Dieu, sinon dans la voix des peuples? Les docteurs chrétiens parlèrent de même. Mais ni les uns ni les autres ne concluaient de là l'infaillibilité du genre humain; il en résultait seulement qu'il existe dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre logique, un certain nombre de principes universels, perpétuels, immuables, qui sont la base des devoirs, comme les axiômes généraux sont la base de la raison. C'est ce qu'enseigne la théologie catholique, en disant qu'il n'y a pas pour l'homme d'ignorance invincible des premiers principes de la loi naturelle.

« Un Dieu créateur, qui, possédant la plénitude de » l'être et la source de la vie, a communiqué l'exis- » tence à tout ce qui compose cet univers; un Dieu » conservateur qui gouverne tout par sa sagesse, après » avoir tout fait par sa puissance; embrassant tous les » êtres dans les soins de sa providence universelle, » depuis les mondes étoilés jusqu'à la fleur des champs, » sans être ni plus grand dans les moindres choses, » ni plus petit dans les plus grandes; un Dieu légis- » lateur suprême, qui, commandant tout ce qui est » bien et défendant tout ce qui est mal, manifeste aux » hommes ses volontés saintes par le ministère de la » conscience; un Dieu enfin, juge souverain de tous

» les hommes, qui, dans la vie future, doit rendre à
» chacun selon ses œuvres, en décernant des châti-
» mens au vice et des prix à la vertu : voilà une
» doctrine avouée par la raison la plus pure, dont la
» connaissance, quoiqu'en des degrés bien différens
» sans doute, est aussi universelle que le genre hu-
» main ; que l'on trouve dans sa pureté chez les
» Hébreux, plus développée encore chez les chrétiens ;
» qui a bien pu être obscurcie par les superstitions
» païennes, *jamais anéantie* chez aucun peuple de
» la terre[1] »

Enfin on trouvait répandues dans l'univers un certain nombre de traditions semblables entre elles, quoique diversement défigurées, qui n'appartenaient ni aux *croyances nécessitées*, ni aux *croyances sociales*, telles que l'espérance d'un réparateur futur; mais qui, par leurs analogies singulières, paraissaient venir d'une source commune, avoir eu un type primitif et divin. Platon et tous les philosophes religieux avaient fait un grand usage de ces débris qui flottaient dans la mémoire humaine comme les planches d'un vaste naufrage. Ils s'étaient élevés par leurs secours bien au-dessus des pensées de leurs siècles, et ils avaient ainsi prouvé qu'en effet ces débris étaient la poussière sacrée d'une sagesse perdue. Lorsque le christianisme parut au grand jour, il fut aisé de voir quelle avait été l'origine de ces traditions altérées ;

[1] M. Frayssinous, *Conférence sur le culte en général.*

des pères de l'Église en firent le rapprochement avec les mystères contenus dans les livres saints; ils pénétrèrent leur enveloppe plus ou moins grossière, et l'on vit avec surprise que la parole divine n'avait péri nulle part tout entière, que le christianisme était venu assez à temps pour que le monde eût encore conservé quelques traces de la lumière originelle. « Depuis le commencement du genre humain, dit » saint Augustin, le Christ n'a jamais cessé d'être » prédit, là plus obscurément, ici avec plus d'éclat, » selon l'appréciation que Dieu a faite des temps, et » il n'a jamais manqué d'hommes qui crussent en lui, » d'Adam jusqu'à Moïse, ensuite dans le peuple » d'Israël, qui fut par un mystère particulier la » nation prophétique; et aussi *dans les autres na-* » *tions*, même avant qu'il se fût incarné. En effet, » les saints livres parlent de plusieurs hommes, qui, » dès l'époque d'Abraham, sans être de la race ni » du peuple d'Israël, ni unis à ses destinées comme » prosélytes, eurent leur part à ce grand mystère : » pourquoi donc ne croirions-nous pas qu'il y en ait » eu encore d'autres parmi les nations dispersées, » quoique les mêmes autorités n'en parlent pas [1] ? » Mais tout en rassemblant ces traits de la vérité épars dans le monde, tout en trouvant là une nouvelle preuve de la révélation divine, puisque conservée par deux voies différentes, l'une pure et l'autre corrompue,

[1] *Eclaircissement de six questions contre les Païens*, seconde question.

elle avait en sa faveur un double témoignage, néanmoins les pères de l'Eglise ne prétendirent pas que le genre humain avait été et était le gardien infaillible des traditions, qu'elles ne pouvaient pas s'obscurcir, s'altérer, se perdre même dans ses mains. Ils n'ont rien dit de semblable; ils ont constaté un fait avec les moyens de connaître l'antiquité dont ils disposaient; ils ont interrogé les païens, les poètes, les sybilles, le ciel, la terre et les enfers sur le Christ; ils ont saisi le moindre soupir, le moindre son lointain qui semblait murmurer le nom du Sauveur des hommes, et ils ont fait de toutes les voix, de tous les bruits, de tous les gémissemens, de tous les siècles, un cantique étonnant et victorieux. Mais ils n'ont pas dit que les lèvres de l'humanité étaient inspirées, infaillibles, et le cantique n'était que plus beau sur des lèvres qui peut-être ne le comprenaient déjà plus, qui peut-être allaient le perdre si le souffle de Dieu ne fût venu le ranimer et le rendre immortel.

La part que l'Eglise a faite au genre humain est grande, comme on le voit. Elle ne lui a pas accordé ce qui n'appartient qu'à elle seule, une autorité enseignante et infaillible; mais elle a respecté en lui le *sens commun* et le *sens moral*, et elle s'est servie comme d'une contre-épreuve des traditions plus ou moins altérées que la Providence avait conservées dans son sein.

Il faut voir maintenant comment l'Eglise établissait sa propre autorité. Saint Augustin nous l'apprendra.

CHAPITRE III.

QUE LA NÉCESSITÉ D'UNE AUTORITÉ ENSEIGNANTE ET INFAILLIBLE A TOUJOURS ÉTÉ LA BASE DE LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME, MAIS QU'ON PLAÇAIT CETTE AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE ET NON DANS LE GENRE HUMAIN.

« Je veux vous dire, comme je le pourrai, la route » que j'ai suivie lorsque je cherchais moi-même la » vraie religion, dans l'esprit où j'ai exposé qu'elle » devait être cherchée. J'étais déjà plein de troubles » et d'hésitation, quand je me séparai de vous, en » passant la mer; je ne savais quelle doctrine rete- » nir ou abandonner. Cette incertitude était devenue » plus grande en moi chaque jour, depuis que j'avais » entendu cet homme [1] qui nous avait été annoncé, » comme s'il fût venu du ciel dissiper nos doutes, et » que j'avais trouvé semblable aux autres en tout, » sauf une certaine éloquence. Arrivé en Italie, j'eus

[1] Fauste, *le Manichéen*.

» au dedans de moi-même une grande délibération et
» de grands combats, non pour savoir si je resterais
» dans la secte où je me repentais de m'être engagé,
» mais pour discerner le chemin de la vérité, à la-
» quelle j'aspirais, vous ne l'avez pas ignoré, avec
» tant d'amour et de gémissemens. Souvent il me
» paraissait impossible de la découvrir, et j'étais em-
» porté par le flux et le reflux de mes pensées vers le
» scepticisme de l'Académie. Souvent je considérais,
» autant qu'il était en moi, l'esprit humain si vif, si
» investigateur, si pénétrant, et je ne comprenais pas
» que la vérité lui demeurât cachée, si ce n'est parce
» que le mode convenable pour la chercher était lui-
» même caché en elle, et je pensais qu'il fallait ap-
» prendre ce mode secret de quelque autorité divine.
» Restait à savoir où était cette autorité, puisque, au
» milieu des dissensions de l'hérésie, chacun l'invo-
» quait en sa faveur. C'était une forêt inextricable où
» je craignais d'entrer, et cependant mon âme était
» agitée sans aucun repos par la passion du vrai; je
» me détachais toujours de plus en plus de ceux que
» j'avais déjà résolu d'abandonner. Dans un péril si
» grand, qu'avais-je à faire, qu'à prier avec des lar-
» mes et avec la voix d'un homme malheureux la
» divine Providence de venir à mon secours? Je le
» faisais assidûment. Quelques discussions publiques
» de l'évêque de Milan m'avaient presque ébranlé, au
» point que j'avais un désir, mêlé d'espérance, de
» proposer des questions sur l'Ancien Testament,

» que ma secte avait en exécration, comme vous le
» savez. Je m'étais aussi résolu d'être catéchumène
» dans l'Eglise à laquelle mes parens m'avaient donné
» dans mon enfance, jusqu'à ce que j'eusse trouvé ce
» que je voulais, ou que je me fusse persuadé qu'il
» était inutile de le chercher désormais. J'étais donc
» dans un état de docilité très-favorable pour être
» enseigné, en cas qu'il y eût quelqu'un chargé du
» pouvoir de l'enseignement. C'est pourquoi si vous
» avez été agité longtemps comme moi par le souci
» de votre âme, si vous êtes las d'être ballotté en
» vain, et que vous vouliez mettre un terme à ce dur
» travail, suivez comme moi la voie de la discipline
» catholique, qui, venue du Christ jusqu'à nous par
» les apôtres, ira de nous à la postérité.

» Car la vraie religion ne peut s'introduire dans
» l'âme que par le commandement et avec le poids de
» l'autorité, en lui faisant croire d'abord les vérités
» qu'elle percevra plus tard, si elle s'en rend digne
» par sa conduite.

» Peut-être demanderez-vous pourquoi il faut être
» instruit par la foi avant de l'être par la raison. Vous le
» comprendrez facilement, si vous voulez être juste...
» Pensez-vous que tous les hommes soient capables
» de saisir les raisonnemens qui conduisent l'esprit
» humain à l'intelligence des choses divines? Est-ce
» le plus grand nombre qui en est capable, ou seule-
» ment un très-petit nombre d'hommes? C'est un petit
» nombre, dites-vous. Pensez-vous être de ce petit

» nombre? Ce n'est pas à moi, dites-vous, de l'affir-
» mer....

» Supposons donc que vous cherchiez la vraie re-
» ligion avec un désir sincère de la recevoir, et que
» vous soyez du petit nombre d'hommes capable de
» comprendre les raisons par lesquelles la force di-
» vine de l'esprit s'élève à une connaissance certaine
» de la vérité : dites-moi, que ferons-nous des autres
» hommes qui ne sont pas doués d'un génie aussi per-
» çant? N'y aura-t-il pour eux aucune religion, ou
» bien faudra-t-il les mener pas à pas, de degré en
» degré, dans les hauteurs infinies du vrai? Vous
» voyez tout de suite le parti le plus religieux; car
» vous ne pouvez exclure un seul homme de cette
» grande espérance qui vous anime, vous ne pouvez
» en abandonner un seul. Mais alors ne pensez-vous
» pas qu'il leur est impossible d'entrer en possession
» de la vérité, s'ils ne croient d'abord pouvoir y par-
» venir, s'ils n'y tendent avec un esprit suppliant, par
» une vie conforme à des préceptes nécessaires qui
» doivent les purifier? Vous le pensez certainement.
» Si donc ceux du nombre desquels vous êtes, à ce
» que je crois, qui peuvent pénétrer facilement par la
» raison les secrets divins, suivaient aussi cette voix
» de l'obéissance et de la foi, quel mal en souffriraient-
» ils? Aucun, ce me semble. Mais, dites-vous, pour-
» quoi la suivraient-ils? Pourquoi les retarder dans
» leur marche? Parce que, bien qu'ils ne se nuisissent
» pas à eux-mêmes, ils nuiraient aux autres par leur

» exemple. Peu d'hommes sentent la mesure véritable
» de leurs forces : les uns se croient trop faibles, il
» faut les encourager ; les autres se croient trop forts,
» il faut les arrêter, afin que les premiers ne périssent
» pas par le désespoir, les seconds par leur audace.
» Or, il est facile de pourvoir à ce double danger, si
» ceux-là mêmes qui seraient capables de prendre
» leur vol sont contraints de marcher dans la voie
» commune, de peur qu'ils n'excitent les autres à une
» périlleuse imitation. Voilà la providence de la vraie
» religion ; voilà l'ordre établi de Dieu, tel qu'il nous
» est venu de nos bienheureux ancêtres, et qu'il a été
» conservé jusqu'à nous. Vouloir le troubler et le
» pervertir, c'est chercher la religion par un chemin
» sacrilége, et ceux qui le tentent, même quand on
» leur accorderait tout ce qu'ils veulent, n'arrivent
» pas où ils prétendent. Quelle que soit l'excellence
» de leur génie, si Dieu ne les aide, ils rampent à
» terre. Or, Dieu aide les hommes qui le cherchent,
» lorsqu'ils ont eux-mêmes pitié du genre humain.
» On ne trouverait pas dans le ciel un chemin plus
» sûr pour arriver à lui.....

» C'est pourquoi, Dieu, nous apportant le remède
» qui devait guérir nos mœurs corrompues, s'acquit
» l'autorité par des miracles, mérita la foi par l'au-
» torité, s'attira la multitude par la foi, obtint de la
» multitude l'antiquité, et consolida par cette anti-
» quité la religion, de telle sorte qu'elle ne fût ébran-
» lée ni par la nouveauté inepte et frauduleuse des

» hérétiques, ni par l'erreur léthargique et violente
» des peuples païens.....

» C'est là, croyez-moi, l'autorité d'où vient le salut,
» la cause qui suspend d'abord notre âme au-dessus
» de son habitation terrestre, et qui, l'arrachant en-
» suite à l'amour de ce monde, la convertit à Dieu.
» C'est l'autorité seule qui ébranle les hommes igno-
» rans, et les porte à la sagesse. Sans doute, pour
» ceux qui ne peuvent atteindre par eux-mêmes le
» vrai, ce serait un malheur d'être trompé par l'auto-
» rité, mais c'en serait un bien plus grand de n'être
» pas touché par elle. Car, ou la providence de Dieu
» ne préside pas aux choses humaines, et alors il est
» inutile de s'occuper de religion; ou elle y préside,
» et soit par l'ordre de la création, qui découle appa-
» remment de quelque source ineffable de beauté, soit
» par je ne sais quelle voix intérieure de la conscience,
» elle avertit publiquement, comme en secret, les
» meilleurs esprits de chercher Dieu et de le servir, et
» alors il ne faut pas désespérer que Dieu lui-même
» ait établi une autorité qui nous soit un chemin sûr
» pour nous élever jusqu'à lui. Cette autorité, en met-
» tant à part la raison, dont la foule des hommes,
» comme nous l'avons dit, ne peut user avec assez de
» discernement, ébranle notre conviction de deux ma-
» nières, en partie par les miracles, en partie par la
» multitude de ses sectateurs. Le sage n'a pas besoin
» de ces deux choses : qui le nie? mais il s'agit pré-
» cisément de devenir sage, c'est-à-dire de connaître

» la vérité, sans laquelle il n'y a pas de sagesse, et
» qu'une âme souillée ne connaîtra jamais. J'entends
» par une âme souillée, pour m'expliquer brièvement,
» celle qui aime autre chose que l'âme et Dieu. Plus
» elle devient pure, mieux elle regarde et voit la vé-
» rité. Vouloir donc voir la vérité pour purifier l'âme,
» tandis qu'il faut purifier l'âme pour voir la vérité,
» c'est le renversement de l'ordre, et c'est l'autorité
» qui le rétablit, en aidant l'homme à devenir pur et
» capable par conséquent de la contemplation du
» vrai [1]. »

Les passages de saint Augustin qu'on vient de lire renferment les élémens principaux de la défense du christianisme, telle qu'elle avait été conçue dans toute la suite des siècles jusqu'à M. l'abbé de La Mennais. Ces élémens se réduisent à trois : l'impuissance de la philosophie, c'est-à-dire du raisonnement, pour unir les hommes dans la vérité; la nécessité d'un enseignement divin par voie d'autorité pour arriver à ce but ; l'existence de cette autorité enseignante et infaillible dans l'Eglise catholique seule.

L'impuissance manifeste des sages de l'antiquité, soit pour rassembler les esprits supérieurs dans une école unique et universelle, soit pour tirer les peuples de l'abîme des superstitions, servait aux écrivains catholiques d'une éternelle preuve pour établir la nécessité d'un autre enseignement de la vérité. A moins

[1] Saint Augustin ; *De l'utilité de croire.*

qu'aucune Providence ne gouvernât le monde, à moins que l'homme ne fût condamné à l'ignorance de ses destinées et de ses devoirs, il était impossible qu'il n'y eût pas sur la terre un autre enseignement que celui des philosophes, une autre voie que celle du raisonnement pour pénétrer le secret des choses invisibles, puisqu'avec un temps si long, avec des esprits si divers, avec l'Orient et l'Occident mêlés ensemble par la guerre et les voyages, on n'avait abouti qu'à créer des disputes stériles, qu'à semer çà et là dans les solitudes du doute quelques noms célèbres, qui portassent jusqu'à la dernière postérité le *magnifique témoignage* de l'impuissance humaine. Du temps des Pères de l'Eglise, ce témoignage brillait de tout son éclat; on vivait dans les restes de la société antérieure au Christ; on savait par expérience la vanité des efforts philosophiques, et il était peu d'écoles dont les débris n'eussent escorté la marche créatrice de l'Eglise à travers la décadence des temps, afin que toute la terre, en voyant passer les vivans et les morts, jugeât où était le souffle éternel de la vérité. Plusieurs d'entre les Pères de l'Eglise avaient eux-mêmes porté le manteau de philosophes; ils avaient poursuivi le vrai d'école en école, et quand ils répétaient au monde, après saint Paul : *Les Grecs cherchent la sagesse, mais pour nous, nous annonçons le Christ crucifié*, la puissance infinie de Dieu prenait sur leurs lèvres un accent d'indicible conviction, et les nations s'écriaient avec eux : *Où sont les sages? Où*

sont les docteurs ? Où sont les investigateurs de ce siècle ? Est-ce que Dieu n'a pas fait de la sagesse une folie? Car le monde n'ayant pas, avec la sagesse, reconnu Dieu dans la sagesse de ses œuvres, il a plu à Dieu de sauver les croyans par la folie de la prédication [1]. Aujourd'hui, nous commençons à comprendre de nouveau la force de cette démonstration, et elle ira toujours croissant dans les intelligences, à mesure que la philosophie ressuscitée achèvera de nous donner le spectacle agrandi de son néant. Car chaque fois qu'une expérience se répète avec le même succès, elle acquiert plus de droits à l'empire des esprits; et cette fois l'expérience philosophique a eu des caractères particuliers, plus propres encore à jeter la sagesse humaine dans le désespoir. En effet, les philosophes n'avaient plus comme autrefois à chercher péniblement le vrai. Eclairés par la lumière de l'Evangile, il ne s'agissait que de dépouiller le christianisme, que de se partager entre eux la robe de Jésus-Christ. Et pourtant ils n'ont égalé les philosophes anciens, ni par l'élévation de leur génie, ni par la pureté de leur doctrine, ni par la durée de leurs écoles; ils n'ont point eu de Socrate mourant pour une vérité plus grande que tout son siècle. Esprits envieux du christianisme, ils ont mis leur gloire à descendre au-dessous de leur temps, et leurs cendres étaient à peine

[1] Ire Epître aux Corinthiens, chap. 1, vers. 20 et 21.

refroidies, que l'humanité, vengeresse du christianisme, a passé en sifflant sur leur tombe. Leurs successeurs, qui les dédaignent, ne savent eux-mêmes que faire; ils n'ont pas une école proprement dite dans toute l'Europe; le dernier curé de village est plus puissant qu'un philosophe, et l'on entend partout du fond des âmes, avides de doctrines, sortir un cri plaintif, semblable au cri de l'oiseau qui cherche au bord des mers ses petits enlevés par les flots.

La philosophie n'ayant pu détruire et remplacer le christianisme, le christianisme a plus que jamais le droit d'affirmer que, s'il n'y a pas dans le monde un autre enseignement de la vérité, la vérité n'est qu'un nom sacré, impuissant pour guérir l'âme et pour unir les hommes. Le christianisme ne fait pas, en tenant ce langage, une profession de scepticisme, comme on le lui a reproché; il ne prétend pas qu'il n'y a rien de certain, il remarque seulement que jamais les intelligences n'ont été guéries et unies par voie de démonstration. On démontre philosophiquement l'existence de Dieu, sans doute, mais cette démonstration, si belle qu'elle soit, n'unira jamais deux hommes entre eux. C'est que le raisonnement, quelque puissant qu'il soit pour établir, est mille fois plus actif encore pour diviser, et nulle part il n'occupe la première place sans tout perdre. Laissez-le, dans l'étude de la nature, détrôner l'expérience, et aussitôt vous n'aurez plus de corps savans, vous n'aurez plus de science,

mais un vain amas de mystères contradictoires. Laissez-le gouverner la société, et, au lieu de nations unies comme une famille, vous n'aurez plus que des partis armés pour s'anéantir, et parmi lesquels l'expérience seule ramènera çà et là sur le champ de bataille une apparence de paix. L'expérience est, en toutes choses, le fondement de l'ordre, et voilà pourquoi Dieu n'a pas sauvé le monde par le raisonnement, mais par l'expérience de la croix, la plus belle et la plus concluante qui ait été faite ici-bas.

Si maintenant l'on cherche pourquoi l'expérience est le fondement de la science, de la société, de la religion, de l'ordre, en un mot, on trouvera peut-être que le raisonnement est une œuvre tout humaine, l'expérience une œuvre en partie divine ; que l'homme, en raisonnant, veut tirer la vérité de lui-même, et qu'en expérimentant, il la tire du sein de Dieu; que, dans le premier cas, il veut se donner lui-même à lui-même plus que la vie, la vérité; que, dans le second, il n'aspire qu'à recevoir encore le vrai de la main qui lui a tout donné ; que le raisonnement, considéré en lui-même, indépendamment de toute expérience sur laquelle il s'appuie, est donc un acte d'orgueil, tandis que l'expérience, où l'esprit ne fait que constater ce qui est hors de lui et malgré lui, est un acte d'humilité; qu'enfin, l'orgueil divise les hommes, et que l'humilité les unit. Le savant se soumet à Dieu en interrogeant la nature, le politique en étudiant les lois indestructibles de la société dans les événemens

du monde, le chrétien en cherchant et en adorant les traces du passage de Dieu sur la terre : le philosophe ne se soucie ni de la nature, ni de l'histoire, ni de la parole divine, il cherche en lui par le raisonnement comment les choses doivent être, et il prononce qu'elles sont ou qu'elles ne sont pas. Faut-il s'étonner que Dieu le frappe d'impuissance, et que ses lèvres rendent stérile jusqu'à la vérité ? Quoi qu'il en soit, il est incontestable, par le fait, que la philosophie n'a pu réunir les hommes autour des plus heureuses démonstrations; il est incontestable encore qu'à une certaine hauteur, la philosophie perd la trace de la vérité, et n'est plus qu'une science augurale où la pensée *s'évanouit*, selon l'expression de saint Paul. Si donc les choses invisibles n'ont pas été abaissées jusqu'à nous, si la terre et le ciel n'ont pas communiqué ensemble, si Dieu n'a pas fait dans le temps et dans l'espace quelque grande expérience de l'éternité et de l'infini, il faut perdre l'espérance, la vérité n'est pas pour nous; elle passe loin au-dessus de nos têtes, semblable à ces astres profonds du firmament qui nous apparaissent la nuit, quand la lumière féconde du soleil n'éclaire plus nos yeux : l'homme qui marche, le soir, solitaire et accablé, s'arrête quelquefois, s'appuie sur son bâton fatigué comme lui, et levant vers le ciel son front sublime, il regarde longtemps dans les airs l'armée du Seigneur, il songe en son esprit à la distance effrayante d'où lui vient cette douce lumière, il sent le peu qu'il est, et, perdu dans la contemplation de ce mystère immense

et lointain qui ne l'élève pas jusqu'à lui, il reprend sa route las et inconsolé.

Et il y avait un homme appelé Zachée; c'était un chef de publicains et un homme riche. Et il cherchait à voir Jésus pour le connaître, mais il ne le pouvait pas à cause de la foule, parce qu'il était petit. Et ayant couru devant, il monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Et, comme Jésus était arrivé à cet endroit, levant les yeux, il aperçut Zachée, et lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison [1]. Ainsi, fallait-il que la vérité descendît plus bas que l'homme, en quelque sorte, afin que le plus petit d'entre eux n'eût qu'à se baisser pour la reconnaître; et l'histoire de cet agenouillement de la vérité aux pieds de l'homme est une histoire si haute, si merveilleuse, que rien, dans l'univers, ne lui est comparable.

Dieu en a fait un miracle d'unité. Au lieu que les hommes ne peuvent, à cinquante ans d'intervalle, continuer une œuvre dans le même esprit; que le siècle qui vient détruit la pensée du siècle qui précède, il y a dans la parole divine, transmise par tant de bouches diverses, une unité sans tache de soixante siècles, une conspiration de six mille ans, que chaque cons-

[1] Saint Luc, chap. 19, vers. 2 et suiv.

pirateur a payée de sa tête ou qu'il a sanctifiée par ses vertus.

Un miracle de certitude historique. D'ordinaire les peuples vivent ou meurent : nul d'eux, endormi dans ses ruines, n'a laissé autour de sa tombe une garde immortelle pour rendre témoignage à tout venant de son existence passée, de sa gloire, de sa honte, de ses malheurs, de ses traditions, de sa foi. Par une exception digne de remarque, l'histoire chrétienne, la seule qui soit vraiment antique, et qui remonte d'échelons en échelons, régulièrement coordonnés, au plus profond des âges, l'histoire chrétienne, attestée, depuis le Christ, par un peuple vivant, répandu dans tout le monde, est attestée, avant le Christ, par un peuple qui n'est ni vivant ni mort, sorte de spectre mystérieux, tout chargé de siècles et d'opprobres, et qui va, sans se lasser, aux quatre vents de la terre, uniquement pour dire dans toutes les langues, à toute génération : Je fus.

Un miracle de puissance. Que n'a pas vaincu le christianisme? Il a résisté à l'ignominie, à la persécution la plus longue et la plus atroce qu'aucune doctrine ait essuyée, à la prospérité, à l'ignorance, à la barbarie, à la révolte des siens, aux passions humaines, à la science, au génie, au temps qui détruit tout, à l'homme qui n'a jamais respecté ses propres œuvres. Seul entre les diverses religions, le christianisme a supporté l'épreuve de la raison humaine; et la liberté de la presse, qui renverserait en

trente ans les cultes de l'Asie et de l'Afrique, a combattu trois siècles l'Évangile et le pape, sans leur avoir rien ôté de cette force qui épouvante à l'heure de la mort tout homme qui n'est pas un ignorant.

Un miracle de science et de philosophie. Nulle science n'a pu réussir à mettre la Bible en contradiction avec elle : l'histoire, la chronologie, l'astronomie, la linguistique, les monumens, les antiquités de toute nature, ont déposé, malgré les savans, en faveur de la parole divine ; et la première page de la *Genèse* était d'accord, il y a plus de trois mille ans, avec les secrets de la géologie découverts de nos jours.

Un miracle de civilisation. Quels sont aujourd'hui les peuples où le sort des femmes, des enfans, des pauvres; de tous les êtres faibles, est le plus heureux? Quels sont les peuples où se cultivent les sciences et les arts? L'Europe ne tient-elle pas le sceptre du monde; et, si l'Amérique lui a échappé, n'est-ce pas parce que l'Amérique est devenue chrétienne?

Un miracle de sainteté. Un jour on verra le cœur des chrétiens; on saura les actions de la droite ignorées de la gauche; mais en attendant la révélation du double mystère de la vertu et du crime en ce monde, il est déjà possible de comparer les mœurs chrétiennes aux mœurs antiques, et de juger la puissance ineffable de la cause qui a sanctifié le cœur de l'homme par la pureté.

Un miracle dans l'ordre du beau. Chez un petit peuple obscur, et que méprisaient les autres nations, il s'est

trouvé un livre qui serait le plus grand monument de l'esprit humain, s'il n'était pas l'ouvrage de Dieu, et auquel ses ennemis mêmes ont été forcés de rendre cet hommage. Homère n'a point égalé le récit de la vie des patriarches dans la *Genèse;* Pindare est resté au-dessous de la sublimité des prophètes; Thucydide et Tacite ne sont pas comparables à Moïse comme historien; les lois de l'*Exode* et du *Lévitique* ont laissé bien loin d'elles la législation de Lycurgue ou de Numa; Socrate et Platon avaient été surpassés, même avant l'Evangile, par Salomon, qui nous a légué, dans le *Cantique des cantiques*, le plus admirable chant de l'amour divin inspiré à des lèvres créées, et dans l'*Ecclésiaste*, l'hymne éternellement mélancolique de l'humanité déchue; enfin l'Evangile, achevant la destinée de ce livre unique, y a mis le sceau d'une beauté inconnue auparavant, et qui, demeurée inimitable, n'a sur la terre, comme le christianisme tout entier, aucun terme de comparaison.

Les anciens disaient que le sage, au milieu du silence des nuits, pouvait entendre la musique des sphères célestes accomplissant dans l'espace les lois harmonieuses de la création : ainsi le cœur de l'homme, quand les passions s'y taisent, peut entendre, au milieu du monde, la voix éternelle de la vérité. La religion est une lyre suspendue dans le ciel, et qui, agitée tout à la fois par le souffle divin et par celui des hommes, rend des sons tristes comme ceux d'une âme souffrante, et joyeux comme ceux d'un ange, mais toujours des

sons supérieurs à l'humanité, et que l'ingratitude seule ne discerne pas.

Il y a donc sur la terre un enseignement qui sort de toutes les règles humaines, un enseignement divin. Quiconque croit à la Providence et sent le besoin d'être éclairé, jette naturellement les yeux sur le christianisme. Le christianisme est, en toutes choses, la première chose. Il est à la raison de l'homme ce que l'horizon est à ses yeux : plus on s'élève, plus il devient grand. Mais la plus nombreuse partie des hommes étant incapable de s'élever vers la vérité par elle-même, et aucune ne l'étant dans l'enfance, il est nécessaire que la vérité nous soit donnée par voie d'autorité. Ce n'est pas nous qui devons chercher la vérité les premiers ; c'est la vérité qui doit nous chercher d'abord. Et si, plus tard, quelques esprits fortifiés par le travail deviennent capables de philosopher, ils sont néanmoins soumis à la règle commune, afin que l'orgueil ne les enfle pas, et que les autres ne soient pas découragés par leur exemple. La science divine appartient à tous ; tous ont le droit d'y puiser également, et la foi n'est pas autre chose qu'un niveau sublime qui rabaisse le petit nombre d'esprits supérieurs au rang des esprits médiocres, pour que l'autorité les élève ensemble vers Dieu, et que la vertu seule mette entre eux de la différence. Que les savans, les riches, les forts, conspirent contre la sainte égalité de la foi, à la bonne heure ; mais qu'alors ils ne parlent pas si haut de leur philanthropie, et que le genre humain,

composé, après tout, d'ignorans, de pauvres et d'infirmes, entende cette parole de son Sauveur : *Mon Père, Maître du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudens, et de ce que vous les avez révélées aux petits* [1] *!*

Quelle est cependant l'autorité chargée d'enseigner la vérité aux hommes, de leur communiquer la parole divine ? Est-ce le genre humain ? Mais c'est le genre humain lui-même qui a besoin d'être enseigné. C'est lui que n'ont pu éclairer les philosophes, et qui n'a pu éclairer les peuples. L'Eglise catholique seule a réuni les sages et la multitude, non pas seulement dans les mêmes temples, mais dans la même foi ; seule elle a transmis à la postérité un *monde éclairé;* seule elle a remplacé *les conjectures timides d'un petit nombre d'hommes par l'éducation générale qui sauve les peuples;* seule elle *s'est acquis l'autorité par des miracles, elle a mérité la foi par l'autorité, elle s'est attiré la multitude par la foi, elle a obtenu de la multitude l'antiquité;* seule elle a *guéri et uni les âmes;* seule, animée d'un autre esprit que l'esprit humain, dépositaire infaillible de la parole divine, organe visible de la vérité, elle conserve les sources de la foi et du salut, les répand sur le monde avec ses sueurs et son sang, allaite l'humanité, sans cesse renaissante, comme une mère, enseigne

[1] Saint Mathieu, chap. 11, vers. 25.

toutes les nations, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et seule, victorieuse, tôt ou tard, de toutes les doctrines opposées à la sienne, elle a obtenu ici-bas *le comble de l'autorité* [1].

Telle est la doctrine de saint Augustin et de l'Eglise par rapport à la défense générale du christianisme. J'en ai fait deux traductions, comme on vient de le voir; une traduction littérale, pour qu'on ne m'accusât pas de prêter à saint Augustin mes pensées; et une autre qui servît à montrer comment les idées chrétiennes, en restant toujours les mêmes, se confirment néanmoins par le seul progrès du temps, et acquièrent avec les siècles une nouvelle jeunesse. Que d'événemens ont accru la force des démonstrations de saint Augustin, depuis treize cent quatre ans qu'il s'est éteint sur son siége d'Hippone, à la vue des barbares démolissant l'empire romain et la chrétienté! Que de vicissitudes ont ébranlé et raffermi la foi des hommes! Combien s'est étendue *cette immense série de choses accomplies avec tant d'ordre depuis le commencement* [2]! Combien ressort davantage *cette admirable liaison des temps où le présent fait foi du passé* [3]! Quelle puissance l'Eglise catholique a développée dans la bonne et la mauvaise fortune, et comme tout a changé, excepté elle! Si saint Augustin *pouvait recommencer sa vie avec nous, s'il revi-*

[1] Saint Augustin, *Lettre à Volusien.*
[2] Ibid.
[3] Ibid.

vait ce grand homme (pour user des mêmes expressions qu'il a employées à l'égard des premiers platoniciens), si ses cendres s'éveillaient sous *le ciel d'or* de Pavie, non loin des lieux où il fut converti, et dont il semble que la Providence ait voulu rapprocher ses reliques, qu'il dirait encore, avec plus d'éloquence qu'autrefois : *Toutes ces choses sont lues dans le passé, vues dans le présent, et le reste, qui n'est pas encore accompli, se vérifiera dans l'avenir*[1] *!* Ainsi chaque siècle prophétise au siècle qui le suit ; ainsi chaque siècle est fidèle au siècle qui l'a précédé, et des nuées obscures de l'avenir le passé sort toujours plus brillant.

On s'étonne quelquefois qu'il n'existe aucune défense complète du christianisme ; c'est que, d'une part, le temps, qui ne s'arrête jamais, en multiplie sans cesse les preuves, et que, d'autre part, les objections que le raisonnement lui suscite, variables à l'infini, sont méprisées au bout de cinquante ans par l'esprit humain. Il y a donc nécessairement dans la défense du christianisme une partie qui demeure incomplète, et une partie qui devient inutile ; mais c'est en quoi précisément sa vérité paraît davantage. Car la partie devenue inutile prouve la vanité de la raison, qui, après un petit nombre d'années, ne comprend plus les objections qu'elle a faites ni les réponses qu'on lui a données, et

[1] Saint Augustin, *Lettre à Volusien.*

la partie demeurée incomplète montre la vigueur logique d'une religion dont l'évidence croît avec le temps.

Mais, soit dans sa partie changeante, soit dans sa partie progressive, la défense du christianisme a toujours porté sur les trois points fondamentaux qu'on a vus, savoir : l'impuissance du raisonnement pour unir les hommes dans la vérité; la nécessité d'un enseignement divin par voie d'autorité pour arriver à ce but; l'existence de cette autorité enseignante et infaillible dans l'Eglise catholique seule. La multitude infinie de considérations et de développemens qui forment la suite de la controverse catholique, se range manifestement sous ces trois chefs, à quelque époque qu'on arrête ses regards, que ce soit sur les siècles primitifs, représentés par saint Augustin, sur les siècles du moyen-âge, représentés par saint Thomas, sur les siècles du protestantisme, représentés par Bossuet et Pascal, ou enfin sur le dernier siècle, représenté par Bergier. Jamais l'autorité du genre humain n'a été invoquée par un docteur de l'Eglise, comme le fondement logique de la religion. Je n'ai pas besoin, pour l'établir complètement, d'une exposition plus longue que celle qui précède. M. l'abbé Gerbet, dans son *Coup d'œil sur la controverse chrétienne,* ouvrage d'érudition et de bonne foi, avoue formellement que, jusqu'à M. de La Mennais, la polémique du christianisme n'a pas dépassé les limites que nous avons nous-même indiquées. « Si main-

» tenant, dit-il, nous réunissons dans un seul point
» de vue les observations que nous venons de faire sur
» la polémique des docteurs chrétiens, nous recon-
» naîtrons qu'elle porte sur deux points principaux :
» premièrement, que la voie du raisonnement, insuf-
» fisante pour procurer à l'homme la possession cer-
» taine de la vérité, conduit au chaos des doctrines
» et par là même au doute ; secondement, qu'il est
» nécessaire de croire par voie de révélation et de
» tradition, et que le christianisme, ainsi que l'Eglise
» qui en est dépositaire, renferment dans leur vaste
» sein les élémens de la plus grande autorité. Telles
» sont les pensées dominantes auxquelles l'analyse
» réduit cette mémorable controverse..... Si quelques
» personnes soupçonnaient que, tout occupé de sai-
» sir dans la polémique des Pères ses points de con-
» formité avec la doctrine que nous défendons, nous
» méconnaissons les différences qui les distinguent
» l'une de l'autre, ces personnes seraient dans l'er-
» reur ; car, loin que nous cherchions, dans l'intérêt
» de cette doctrine, à nous tromper sur ce point, cet
» intérêt lui-même nous oblige aussi à remarquer ces
» différences. *Nous la concevons en effet, ainsi que*
» *nous l'expliquerons ultérieurement, comme un*
» *grand et puissant développement des idées qui*
» *ont toujours été l'essence de la logique générale*
» *du christianisme. Or, qui dit développement,*
» *dit à la fois rapports et différences;* de sorte
» qu'il faut montrer en même temps et ces rapports,

» pour prouver qu'elle a toutes ses racines dans l'an-
» tiquité, et ces différences, pour expliquer comment,
» par sa nouvelle existence, si je peux parler ainsi,
» qui a été provoquée par les questions remuées de-
» puis trois siècles, elle se trouve parfaitement ap-
» propriée aux nouveaux besoins des esprits [1]. »

M. l'abbé Gerbet a soin de répéter cette observation plus tard et à plusieurs reprises, lorsqu'il résume la controverse catholique aux divers temps de saint Thomas, de Bossuet et de Bergier [2].

L'infaillibilité du genre humain est une expression inouïe dans l'Eglise. On trouve à chaque page de ses écrivains, que l'Eglise est infaillible, que Dieu enseigne, éclaire, convertit par elle le genre humain; on ne trouve nulle part que le genre humain soit la source et l'oracle de la vérité.

Nous venons d'exposer, avec le plus de fidélité que nous avons pu, la marche suivie dans l'Eglise pour la défense générale du christianisme, jusqu'à M. de La Mennais. Il est incontestable, avant tout examen intime de son système, qu'il a embrassé une autre marche. Nos ancêtres dans la science chrétienne n'avaient attribué qu'à l'Eglise l'infaillibilité; M. de La Mennais, en l'attribuant au genre humain comme à l'Eglise, a changé l'axe de la discussion catholique. Il a franchi le point où s'étaient arrêtés volontairement

[1] *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, p. 60, 61 et 62.
[2] Ibid., p. 84, 114, 142.

ses prédécesseurs, et, descendu aux fondemens mêmes posés par la main de Dieu, il a cru sentir au-dessous une autre main étendue pour porter l'édifice. Que cette pensée soit utile, nous ne l'examinons pas encore; mais les ancêtres ne l'ont pas connue.

CHAPITRE IV.

DE LA PHILOSOPHIE DANS L'ÉGLISE AVANT M. DE LA MENNAIS.

Quoique la philosophie ne serve pas de fondement à la religion, et qu'au contraire son impuissance soit une des bases de la défense du christianisme, cependant elle a joué dans l'Eglise un rôle important, qu'il est nécessaire de constater, afin que l'on ne se méprenne pas sur notre pensée, et que l'on conçoive bien l'innovation introduite à cet égard par M. de La Mennais.

L'impuissance de la philosophie à établir la vérité ne venait pas, comme nous l'avons dit, de l'impossibilité d'obtenir, au moyen du raisonnement, une démonstration suffisante d'une partie des choses invisibles, telles que l'existence et la nature de Dieu, la spiritualité de l'âme, la différence du bien et du mal, etc. Loin de là, les docteurs chrétiens ont estimé que ces principes étaient accessibles à la raison de l'homme,

et ils en ont donné des preuves dont on peut voir le modèle dans le livre de saint Thomas *contre les nations*. Quel était donc le vice radical de la philosophie? Il consistait en ce que la philosophie n'avait pas même cherché à unir le peuple dans la vérité par le raisonnement, et qu'elle avait en vain cherché à unir les sages par la même voie. Pourquoi la philosophie n'avait-elle pas même cherché à unir le peuple dans la vérité par le raisonnement? Saint Augustin nous l'a dit : Parce que le peuple *n'est pas capable de saisir les pensées qui conduisent l'esprit humain à l'intelligence des choses divines*. Pourquoi avait-elle en vain cherché à unir les sages dans la vérité par le raisonnement? Saint Augustin nous l'a dit encore : Parce que, bien que les sages, à ne considérer que leur culture intellectuelle, fussent en état *de prendre leur vol vers la vérité, Dieu les a contraints de marcher dans la voie commune, de peur qu'ils n'excitent les autres à une périlleuse imitation; parce qu'en outre, il faut purifier l'âme pour voir la vérité, et que l'autorité seule aide l'homme à devenir pur, et capable par conséquent de la contemplation du vrai*. Ainsi l'impuissance de la philosophie, à l'égard du peuple, n'avait qu'une cause, l'impuissance même du peuple ; à l'égard des esprits cultivés, elle en avait deux, la volonté équitable de Dieu et la volonté corrompue de l'homme. Dieu voulait qu'il n'y eût dans le monde, par rapport à la vérité et au salut, ni Scythe, ni Grec, ni esclave,

ni homme libre, mais que le Christ fût également tout pour tous, *sed omnia et in omnibus Christus* [1] : et les sages servaient admirablement l'équité divine, en usant de leur volonté pour repousser la lumière, *en retenant la vérité captive dans l'injustice*, selon l'énergique expression de saint Paul [2]. C'est surtout par la volonté que les sages étaient désunis ; c'est surtout la volonté qui empêche la philosophie de devenir une science comme les autres, c'est-à-dire d'avoir un enseignement uniforme, et jamais aucune philosophie ne surmontera ce vice radical, quelle qu'elle soit, parce que la philosophie ne s'adresse qu'à l'esprit, et que, pour apprendre aux hommes des vérités qui touchent à leurs devoirs, il faut commencer par guérir leurs cœurs. Si demain la religion devenait susceptible d'être démontrée mathématiquement, demain les mathématiques seraient une science aussi divisée que la philosophie, parce qu'aucune certitude ne résiste à l'esprit de l'homme, quand il le veut. Et ceux qui en douteraient n'ont qu'à considérer ce qui est arrivé pour l'histoire. Rien n'est plus clair et plus certain que l'histoire, à la prendre dans ses grandes masses ; cependant partout où la religion et l'histoire se sont rencontrées, celle-ci a été obscurcie, défigurée, niée sans pudeur ; on a préféré les chronologies absurdes de l'Egypte et de l'Inde aux

[1] Epître aux Colossiens, chap. 3, vers. 11.
[2] Epître aux Romains, chap. 1, vers. 18.

livres de Moïse, si admirables par leur suite, leur liaison, leur naturel, et par leurs rapports avec tous les monumens de l'antiquité. Y a-t-il, en effet, quelque chose d'impossible à l'esprit de parti ? Ne voyons-nous pas tous les jours ce qui passe sous nos propres yeux travesti ou contesté ? Et jamais l'homme est-il plus puissant que contre Dieu ? Car Dieu est le point où toutes nos passions ensemble se donnent rendez-vous. Il en est de lui comme du soleil ; sa splendeur même attire les nuages, et, s'il était moins clair, il serait moins combattu. *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Voilà d'où vient le salut, d'où vient la certitude ; le reste est de l'esprit, de la philosophie, du vent qui divise les feuilles en les agitant.

Cela étant ainsi, quel rôle la philosophie a-t-elle pu jouer dans l'Église? Le rôle d'une étrangère admise au foyer domestique, et devenue par reconnaissance un fidèle serviteur. Jésus-Christ n'avait laissé à l'Église d'autre philosophie que l'Évangile, n'avait institué d'autre école que celle où l'on entrait par le baptême, n'avait éclairci la question de la certitude qu'en purifiant le cœur des hommes par la toute-puissance de la grâce divine. Il avait guéri les âmes pour unir les intelligences. Ses disciples firent comme lui. Ils transmirent la grâce et la parole qu'ils avaient reçues, continuant à unir les peuples méprisés par la philosophie et les sages divisés par elle, et prouvant de la sorte qu'un élément nouveau avait pénétré du

ciel dans les entrailles de l'humanité. Cependant, lorsque la parole divine eut, malgré tous les efforts de la puissance impériale, rallié les nations sous la croix, lorsque le sang des martyrs devint plus rare, la philosophie commença à fleurir dans l'Eglise. Des platoniciens convertis se rappelaient avec amour leur ancien maître ; ils croyaient trouver dans le christianisme la réalisation des plus belles idées de Platon, soit qu'il les eût conçues de lui-même, ou qu'il les eût puisées dans une tradition antique ; il leur semblait, par leur propre expérience, que la philosophie étant la recherche de la vérité, tirait quelques hommes de leur indifférence grossière pour les choses invisibles, et les préparait à la foi. En outre, si la philosophie était vaine comme fondement de la vérité, une fois la vérité connue, elle pouvait être confirmée par la philosophie. Car il est bien différent de raisonner sur ce qui est établi ou sur ce qui n'est pas établi. Avant que Michel-Ange, en élevant la coupole de Saint-Pierre de Rome, eût transporté dans les airs le Panthéon d'Agrippa, on pouvait disputer sans fin sur le mérite d'une telle entreprise : aujourd'hui le premier venu s'agenouille sous l'immensité créée par Michel-Ange au-dessus de sa tête, et découvre sans peine mille raisons concluantes de l'admirer. Or, le christianisme renferme dans sa plénitude divine les pensées les plus pures, les plus grandes, les plus nécessaires, les mieux démontrées qui soient au monde ; c'est le Panthéon de la raison humaine, bâti par la main de Dieu et ci-

menté de son sang. Avant que l'éternel géomètre y eût travaillé, les sages s'efforçaient en vain de le construire; la pierre posée par l'un était arrachée par l'autre : c'était la confusion de Babel. Mais, depuis qu'il est debout, qui empêcherait l'homme d'en mesurer la longueur, la largeur et la profondeur? Qui empêcherait la raison de se reconnaître dans le plus magnifique de ses ouvrages?

Ainsi la philosophie, impuissante comme fondement de la vérité, fut jugée utile à l'Église comme *préparation à la foi,* comme *confirmation et explication de la foi.* Tel est son rôle dans l'Église, elle n'y en a jamais eu d'autre. Un coup d'œil sur son histoire, dans ses rapports avec le christianisme, nous en convaincra.

CHAPITRE V.

PLATON.

Platon, ce doux et merveilleux étranger, fut introduit dans les écoles chrétiennes à peu près de la même manière que les Romains, vainqueurs du monde, avaient introduit dans leurs maisons les grammairiens et les artistes grecs. Car où les chrétiens auraient-ils pris une philosophie? Aucun autre nom ne leur avait été donné qui dût instruire et sauver les hommes que celui du Christ, aucune autre science que celle-ci : *Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume du Ciel est à eux. Bienheureux les hommes doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'on leur fera miséricorde à eux-mêmes. Bienheureux ceux qui*

ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu[1].

Les chrétiens pouvaient donc s'appliquer ces vers du poète romain :

« D'autres feront respirer l'airain avec plus de mol-
» lesse que toi, ils tireront la vie du marbre, ils te
» surpasseront en éloquence, ils décriront les lois des
» astres et du ciel ; mais toi, Rome, n'oublie pas que
» l'empire des peuples t'appartient, que tu dois dé-
» cider de la paix du monde, pardonner aux vaincus
» et vaincre l'orgueil : ce seront là tes arts[2]. »

A défaut d'une philosophie catholique qui n'existait pas, qui ne pouvait pas exister, parce qu'il n'y a de catholique que ce qui sort de la tradition par le canal de l'Eglise, il fallait bien recourir aux étrangers, et cette nécessité même était heureuse ; car la philosophie ne pouvant être, dans l'Eglise, qu'une *préparation à la foi*, une *confirmation* et une *explication de la foi*, il valait mieux s'appuyer au dehors qu'au dedans. L'autorité de Platon touchait un philosophe, que l'autorité du Christ n'ébranlait pas encore.

Cependant il ne faudrait pas croire que la philosophie de Platon fût enseignée dans les écoles chrétiennes comme un corps complet de doctrines. « Ce que
» j'appelle la philosophie, dit Clément d'Alexandrie,
» n'est pas celle des stoïciens, de Platon, d'Epicure,
» ou d'Aristote, mais le choix formé de ce que chacune

[1] Saint Mathieu, chap. 5, vers. 2 et suiv.
[2] Virgile, *Enéide*, liv. 6.

» de ces sectes a pu dire de vrai, de favorable aux » mœurs, de conforme à la religion [1]. » Néanmoins, dans cette sorte d'éclectisme, l'influence de Platon prévalait de beaucoup, à cause de sa distinction fondamentale du monde invisible, siége et source de la vérité, et du monde visible, simple reflet du premier, à cause de son éloquence, de la supériorité incontestable de sa gloire, et de l'action qu'il continuait à exercer sur un grand nombre d'esprits.

Il ne faudrait pas croire non plus que la philosophie, même dans l'ordre secondaire où on l'avait placée, fût à l'abri de reproches souvent amers. Comme Descartes est attaqué aujourd'hui, comme Aristote l'a été dans son temps, ainsi Platon le fut à l'époque de son règne.

« Je plains de bonne foi Platon, disait saint » Epiphane, d'être devenu le sel de toutes les héré- » sies [2]. » Et saint Augustin, après avoir dit de ce philosophe, *qu'il avait été l'homme le plus sage et le plus instruit de son temps, et qu'il avait parlé de telle manière qu'il rendait grand tout ce qui sortait de sa bouche* [3], regretta, sur la fin de sa vie, de l'avoir traité avec trop d'honneur [4]; et déjà, dans ses *Confessions*, l'on trouve un passage peu favora-

[1] Clément d'Alexandrie, cité par M. de Bonald, *Recherches philosophiques*, chap. 1.

[2] *Des hérésies.*

[3] *Contre les académiciens*, liv. 3, chap. 17.

[4] *Rétractations*, liv. 1, chap. 1.

ble sur l'impression qu'il ressentit à la lecture des Platoniciens. « Il vous plut de me montrer, Seigneur, » que vous résistez aux superbes, mais que vous don- » nez la grâce aux humbles, et combien ce fut de » votre part une miséricorde infinie d'avoir enseigné » aux hommes la voie de l'humilité, en permettant » que votre Verbe se fît chair et habitât parmi eux. » Vous me procurâtes par un certain homme, enflé » d'orgueil, quelques livres des platoniciens qui » avaient été traduits du grec en latin. Je les lus, et » je vis qu'on y cherchait à persuader par beaucoup » de raisons, quoique non dans les mêmes termes : » Qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe » était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; qu'au » commencement il était en Dieu, que tout a été fait » par lui et que rien n'a été fait sans lui; que ce qui » a été fait en lui est la vie, que la vie est la lumière » des hommes, que la lumière luit dans les ténèbres, » et que les ténèbres ne l'ont point comprise; que » l'âme de l'homme, quoiqu'elle rende témoignage à » la lumière, n'est pas elle-même la lumière, mais » que le Verbe est la véritable lumière qui éclaire tout » homme venant en ce monde; qu'il était dans le » monde, que le monde a été fait par lui, et que le » monde ne l'a pas connu. J'y lus ces choses, mais je » n'y lus pas que le Verbe est venu chez les siens, et » que les siens ne l'ont pas reçu, et qu'il a donné le » pouvoir d'être faits enfans de Dieu à ceux qui l'ont » reçu, et qui croient en son nom. J'y lus encore que

» le Verbe est Dieu, qu'il n'est pas né de la chair, ni
» du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la vo-
» lonté de la chair, mais de Dieu. Je n'y lus pas que
» le Verbe se fût fait chair, et qu'il eût habité parmi
» nous..... Après cette lecture, qui m'avertissait,
» ô mon Dieu, de chercher la vérité incorporelle, j'a-
» perçus votre nature invisible présente à mon esprit
» par toutes les choses que vous avez faites ; mais je
» me sentis repoussé au fond des ténèbres de mon
» âme par quelque chose qui ne me permettait pas
» de vous contempler. J'étais certain que vous étiez,
» et que vous étiez infini, n'habitant aucun espace li-
» mité ou sans bornes ; j'étais certain que vous étiez
» vraiment, toujours le même, immuable, et que tout
» venait de vous, par cela seul que quelque chose est ;
» j'en étais certain, et cependant je ne pouvais entrer
» en jouissance de vous. Je parlais comme un habile,
» et, si je n'avais trouvé dans le Christ, notre Sau-
» veur, la route que vous avez tracée pour mener à
» vous, j'aurais péri malgré mon habileté. Je vou-
» lais paraître sage, j'étais plein de mon propre châ-
» timent en étant plein de moi-même ; et je ne pleu-
» rais pas ; au contraire, j'étais vain de la science.
» Car il me manquait le fondement de l'humilité, qui
» est le Christ-Jésus, et il me manquait la charité, qui
» édifie sur ce fondement. Etait-ce dans les platoni-
» ciens que je pouvais apprendre l'une et l'autre ? Je
» crois, Seigneur, que vous me fîtes tomber leurs
» livres dans les mains avant vos Ecritures, afin que

» je gardasse le souvenir de l'impression qu'ils avaient
» produite en moi, et que, plus tard, devenu doux
» par vos livres, guéri de mes blessures par votre at-
» touchement, je comprisse la différence qui existe
» entre la présomption de l'esprit et la confession du
» cœur, entre ceux qui voient où il faut aller sans
» voir par quel chemin, et ce chemin lui-même de
» notre heureuse patrie, que vous avez destinée, non
» pas seulement à être aperçue de loin, mais à être
» habitée. Si j'eusse d'abord été instruit par vos saintes
» lettres, si vous m'aviez nourri dès ma jeunesse dans
» leur familiarité, et qu'ensuite j'eusse connu les li-
» vres des platoniciens, peut-être m'eussent-ils arra-
» ché du véritable fondement de votre amour, ou,
» s'ils ne l'eussent pas fait, peut-être aurais-je cru
» qu'on pouvait par ces livres parvenir à vous
» aimer [1]. »

Ce passage de saint Augustin est digne d'attention, parce qu'il révèle d'une manière tout-à-fait naïve l'opération du christianisme dans les âmes, et qu'il montre comment la doctrine de ce grand homme sur l'impuissance de la philosophie avait avec sa propre expérience une intime liaison. Il ne craint pas de dire que les platoniciens avaient parlé comme saint Jean, dans l'exorde fameux de son Évangile, *au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu :* il avoue qu'après les avoir lus, *la nature invisible de Dieu*

[1] *Confessions*, liv. 7, chap. 9 et 20.

fut présente à son esprit : et cependant il n'était pas changé, il ne louait pas, il n'aimait pas ce Dieu invisible et présent; *il se sentait repoussé au fond des ténèbres de son âme par quelque chose qui ne lui permettait pas de le contempler.* Il y a donc dans la volonté une puissance propre, indépendante des lumières de l'esprit, et la merveille du christianisme n'est pas tant d'éclairer l'homme que de le toucher. Voilà pourquoi on a toujours entendu dans l'Église quelques voix protester contre la philosophie. A quoi bon philosopher? Est-ce la clarté qui manque à la vérité? Une partie des anges n'a-t-elle pas péri dans les splendeurs du ciel? La philosophie est-elle plus claire que le christianisme? L'avait-on relevée de son impuissance en lui assignant un rôle subalterne? L'avait-on purifiée du venin de l'orgueil, en la couvrant des habits de lin du sanctuaire? N'y était-elle pas une source de disputes, de subtilités, de questions oiseuses, et comme la *patriarche des hérésies*[1]? Ah! prêchons Jésus-Christ, et laissons la science à qui la science, le trouble à qui le trouble, la vanité à qui la vanité! Cependant, malgré les plaintes de quelques-uns de ses docteurs, l'Église ne repoussa pas la philosophie. Plus grande que ce proconsul qui avait peur de l'ombre de Marius assise sur les ruines de Carthage, elle ne chassa pas des ruines du monde les débris humiliés de la sagesse humaine ; elle res-

[1] Tertullien, *De l'âme*, chap. 3.

pecta la raison de l'homme dans ses revers, et lui tendit au fond de l'abîme une main digne d'un éternel amour. Comme Dieu a donné aux hommes la liberté morale, au risque de les voir s'égarer, parce que de la liberté naît la vertu, l'Eglise leur a laissé la philosophie, au risque qu'ils en abusent, parce que la philosophie rend témoignage à la vérité par ses aveux, et à l'Eglise par son impuissance de convertir à la vérité.

CHAPITRE VI.

ARISTOTE.

Après l'invasion des barbares, l'Eglise fut de nouveau réduite à ses seules forces; la philosophie s'était éteinte avec les lettres, les sciences et les arts, comme si la Providence, en dépouillant le christianisme de tout ce qui n'est pas lui, dans ces grandes occasions, voulait faire voir que le reste n'est qu'un ornement qui lui devient inutile aux jours de combat. Ainsi, la vierge qui va mourir et vaincre pour Jésus-Christ, n'a plus besoin de ses colliers et de ses bracelets. Mais, quand l'Europe, grâce au christianisme, commença d'être assise sur ses nouveaux fondemens, on vit la philosophie reparaître dans l'Eglise. Il ne subsistait plus alors des anciennes écoles qu'Aristote, le favori des Arabes, qui en avaient répandu des exemplaires dans l'Occident; et Aristote avait, à cette époque, un avantage inappréciable. C'était une encyclopédie de l'antiquité, une résurrection des connaissances que les

siècles barbares avaient anéanties ; logique, métaphysique, morale, politique, rhétorique, poésie, physique, histoire naturelle, Aristote avait traité de la plupart des objets de la pensée avec méthode, et dans un style simple, approprié à l'enseignement. Les professeurs n'avaient qu'à l'ouvrir et à l'expliquer ; presque toute la science humaine sauvée du naufrage y était contenue. Les écoles chrétiennes s'emparèrent donc d'Aristote, comme après le déluge on dut s'emparer des monumens qu'avaient épargnés les flots du ciel.

A la différence de Platon, qui avait placé dans le monde invisible l'explication du monde visible, le siége et la source de la vérité, Aristote soutenait que *rien n'était dans l'esprit qui n'eût d'abord été dans les sens*, c'est-à-dire, que nos connaissances, au lieu de venir du ciel, venaient de la terre. Ce principe si peu en harmonie avec le christianisme, si opposé à la doctrine philosophique qui avait excité l'admiration des Pères de l'Eglise, n'offrait aucun danger dans un temps où l'Eglise ne craignait plus de puissance rivale, et où toutes les affaires humaines se décidaient par son autorité. Il était d'ailleurs comme perdu dans l'immensité de la logique d'Aristote, qui était bien moins une recherche des fondemens de la vérité qu'une analyse étonnante de la forme du raisonnement, ou en d'autres termes, de l'art par lequel l'esprit tire d'un principe les conséquences qui y sont renfermées. C'était justement ce qu'il fallait aux écoles chrétiennes : elles n'avaient pas besoin de s'occuper des fondemens

de la vérité, puisqu'elles la trouvaient tout entière dans le christianisme, et elles avaient besoin d'une formule rigoureuse d'argumentation, qui leur servît à déduire du christianisme toutes ses conséquences possibles. La scholastique, si l'on peut user de cette comparaison, était une vaste alchimie, où le christianisme était l'or et Aristote le creuset.

Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas attendue, comme arrivent, du reste, la plupart des choses de ce monde. Aristote devint avec le temps une autorité irréfragable, dont on enseignait et dont on citait les ouvrages, dans l'ordre philosophique et scientifique, à peu près comme on enseignait et comme on citait l'Ecriture sainte, dans l'ordre théologique. Deux livres auraient donc renfermé toutes les connaissances des hommes, la Bible et Aristote, et la vie de l'humanité se serait écoulée paisible entre la méditation et l'explication de l'un et de l'autre. Aujourd'hui que le joug d'Aristote est brisé, que l'intelligence a rompu les digues où avaient espéré l'arrêter nos prédécesseurs, et qu'une infatigable investigation remue depuis bientôt trois siècles le monde matériel, il est possible de comprendre la pensée qui portait par instinct nos ancêtres à circonscrire les sciences humaines dans certaines limites, comme Dieu avait fixé dans la révélation la borne des sciences divines. Ils se trompèrent sans doute ; car *le monde a été livré à la dispute des hommes*, et ce qui est dans le temps appartient au changement, avec autant de droit que ce qui est

dans l'éternité appartient au repos. Il faut que l'humanité tourne la meule de la science, dût-elle n'y rien gagner en sagesse et en bonheur, parce qu'aucune convention ne peut détruire la nature des choses, et qu'à moins d'étouffer les esprits pénétrans et même le hasard, la science marche avec les découvertes. Mais il n'est pas bon de mépriser pour cela ces grandes espérances de repos qui saisissent les esprits, et qui les portent à jeter l'ancre dans l'Océan sans rivages de la vérité. Plus d'une fois Las Casas regretta le génie de Christophe Colomb, et celui qui n'a jamais eu la tentation de le regretter, ou ne connaît pas l'histoire de la conquête de l'Amérique, ou s'il la connaît, il n'estime pas assez le sang et les pleurs de l'homme. Mais Dieu a mis les découvertes à ce prix, et, chose étrange! ces mêmes théologiens, qui ne voulaient pas permettre d'aller au-delà d'Aristote par le désir confus d'une constitution définitive et pacifique de la science, se disputaient avec acharnement dans l'intérieur du camp qu'ils avaient tracé autour d'eux, tant la guerre est naturelle aux intelligences dès qu'elles poussent leurs recherches hors de la foi, même en y restant soumises.

A la fin du seizième siècle, Bacon renversa, dans l'ordre scientifique, l'autorité d'Aristote. Il en appela à l'observation de la nature comme au fondement de la certitude et du progrès des sciences. Mais l'autorité d'Aristote continua de subsister dans l'ordre logique et métaphysique, jusqu'à ce qu'enfin, après plusieurs

tentatives infructueuses, celui qui devait achever la ruine de cette vaste domination se levât sur la scène changeante de la philosophie.

CHAPITRE VII.

DESCARTES.

Un jeune militaire de vingt-trois ans, arrêté en Allemagne dans un quartier d'hiver, et réfléchissant sur lui-même, jugea qu'il avait dans la tête beaucoup plus de mots que de choses, et qu'on lui avait fait admettre, sur la foi des anciens, une foule de principes dont sa raison ne voyait pas clairement la vérité. Ne sachant lesquels abandonner, lesquels retenir, il résolut de les rejeter tous, et de recommencer de fond en comble l'éducation de son esprit. Il n'excepta de cette proscription universelle que la religion et les règles communes de la vie, défendues, au moins provisoirement, par leur nécessité. Ce dessein pris, et pour mieux détruire les fausses opinions dont il avait été imbu, ainsi que pour amasser les matériaux nécessaires à la reconstruction de son intelligence, il crut qu'il devait voir les hommes et lire dans le grand livre du monde. Il voyagea longtemps au milieu du

tumulte des armes et ensuite seul ; il vit la guerre, les cours, les mœurs des peuples, comme avaient fait autrefois des sages fameux ; et, mûri autant par le spectacle des hommes et des événemens que par les années, il songea qu'il était temps d'élever l'édifice de ses connaissances.

Sa première réflexion, en entreprenant ce grand ouvrage, fut qu'il ne devait introduire dans son entendement aucune idée qui laissât la plus légère prise au doute, afin de voir si, après avoir rejeté tout ce qu'il lui serait possible de rejeter, il ne resterait pas dans sa conviction quelque chose de ferme et d'inébranlable. Ainsi rejeta-t-il l'existence des corps : car qu'est-ce que les corps ? Ne sont-ils pas l'effet de l'illusion ? N'éprouve-t-on pas dans les rêves, à l'égard d'objets qui n'existent pas, les mêmes sensations qu'on éprouve à l'égard des objets que l'on croit exister ? Il trouva de même quelque raison de douter des notions les plus simples de la géométrie, des principes réputés connus par leur seul énoncé. Mais, quand il eut exclu de sa croyance la nature extérieure, la géométrie, les principes généraux de la raison, c'est-à-dire tout ce qui était hors de lui et en lui, ce semble, il observa qu'il restait encore quelque chose, savoir, son doute lui-même, et il se dit : Ce doute, à tout le moins il existe ; car, au lieu que le doute exclut la certitude des objets auxquels il s'attache, il affirme sa propre existence ; et chaque fois que l'on fait effort pour concevoir que ce doute lui-même est

peut-être une illusion, on se sent dans l'impossibilité d'y consentir. Or, douter, c'est penser; et, comme le néant ne pense pas, puisqu'il n'est rien, voici nécessairement une vérité : *Je pense, donc je suis.* Et, si l'esprit cherche pourquoi il adhère invinciblement à cette proposition, il n'en trouvera pas d'autres motifs, sinon que cette proposition est d'une parfaite évidence. Toutes les fois donc que l'esprit verra une pensée avec autant de clarté que celle-ci : *Je pense, donc je suis*, il sera en droit d'affirmer de cette pensée qu'elle est vraie. Appuyé sur ce principe, qui, en forçant l'homme de nier sa propre existence, lorsqu'il veut nier une proposition évidente, enchaînait en quelque sorte l'égoïsme à la vérité, Descartes s'éleva d'un seul bond jusqu'à l'Etre nécessaire, infini, parfait, dont l'existence lui parut aussi claire que la sienne propre. De Dieu, il redescendit aux corps et aux premiers principes de l'entendement, et il en reconnut la vérité, sur ce fondement que Dieu n'avait pu tromper les hommes en leur donnant des sens et des principes menteurs. Ainsi, l'âme, Dieu et les corps, voilà dans quel ordre d'évidence et de certitude l'univers se révélait à ce jeune gentilhomme qui avait osé philosopher sans Aristote, et qui lui préparait, en quelques pages, un linceul si différent de celui où Platon s'était noblement couché dans toute sa gloire. Platon était tombé avec l'empire romain sous les coups des barbares, parce que la lumière seule du christianisme devait flotter au-dessus des ténèbres

fécondes qui préparaient la civilisation chrétienne, comme l'esprit de Dieu avait été porté sur les eaux primitives du chaos : Aristote, tiré d'un long oubli par les Arabes, mis sur le trône par les théologiens du moyen-âge, tomba du faîte de la puissance dans un mépris qu'il ne méritait pas, quoique sa fortune eût été plus grande que lui.

Néanmoins le triomphe de Descartes fut vivement contesté, et même il ne triompha d'une manière durable qu'en un seul point, le renversement de l'autorité philosophique d'Aristote. Hors de l'Eglise, il fut bientôt remplacé par Locke et Condillac, si différens de lui. Dans l'Eglise, Bossuet, Fénélon, Malebranche, l'école de Port-Royal, les plus grands hommes du dix-septième siècle, furent, il est vrai, cartésiens, mais chacun à leur façon; et enfin le doute méthodique, en quoi consistait le tour particulier de la philosophie de Descartes, comme nous le montrerons, est abandonné depuis longtemps par les écoles chrétiennes, de l'aveu du Père Ventura, dans sa *Méthode de philosopher* [1]. Dès 1743, Rome avait mis à l'index la *Méthode* et les *Méditations* du philosophe réformateur; et l'Eglise, en effet, ne pouvait admettre que, pour parvenir à la connaissance de la vérité, il fallût une fois en sa vie douter de tous les principes qu'on avait reçus par tradition, même des premiers principes qui sont le fondement de la raison humaine, et auxquels Aristote,

[1] Dissertation préliminaire, p. 67.

quoiqu'il fît tout venir des sens, avait rendu témoignage dans ces paroles remarquables : « Il n'est au-
» cune doctrine, aucune discipline de l'esprit, qui ne
» découle d'une connaissance antérieure à elle. Il
» suffit de les considérer toutes pour le voir avec
» évidence : les sciences mathématiques et les divers
» arts ne s'établissent pas autrement. Il en est de même
» du raisonnement en général, soit qu'on raisonne par
» syllogisme ou par induction ; dans l'un et l'autre
» cas, on part de principes antérieurs, avec cette dif-
» férence que, dans le syllogisme, les principes sortent
» comme du sein de l'intelligence elle-même, tandis
» que dans l'induction on remonte à l'universel qui
» est inconnu, par les choses particulières qui sont
» manifestes [1]. »

Le doute général de Descartes n'était qu'une réaction contre l'autorité d'Aristote, l'acte d'indépendance d'un enfant, pour qui le pouvoir paternel a été une tyrannie, et qui, fatigué du joug, veut se faire de la nature et de la société une vaste solitude où il respire à l'aise, et où il n'y aura d'autre royaume que le sien. Descartes en avait senti lui-même les dangers, et il avait déclaré que cette voie ne convenait qu'à un petit nombre d'esprits supérieurs [2]. Mais il ne convient à

[1] Aristote, *Analytiques postérieures*, liv. I, chap. 1.

[2] « La seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance, n'est pas un exemple que chacun doive suivre ; *et le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'esprits,*

personne de rejeter la base immuable de l'intelligence, les axiômes qui sont le point de départ nécessaire du raisonnement; il ne convient à personne de bannir sa raison de la société des êtres raisonnables, de repousser tout ce qui nous vient de Dieu par les hommes, et d'aspirer à la vérité sans autre point d'appui que soi-même.

Il est vrai que les derniers défenseurs du doute méthodique nient ces conséquences, et bornent le doute méthodique à *un simple refus de l'esprit d'adhérer à aucune proposition qui ne soit connue par elle-même, ou liée clairement aux premiers principes*[1]. Mais ce n'était point là le doute de Descartes, et c'est anéantir sa conception originale et sublime, après tout, que de la réduire à cela. Descartes avait poussé le scepticisme jusqu'à son dernier

auxquels il ne convient aucunement; à savoir, ceux qui, se croyant plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent empêcher de précipiter leurs jugemens, ni avoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées; d'où vient que s'ils avaient une fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont reçus, et de s'écarter du chemin commun, jamais ils ne pourraient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, et demeureraient égarés toute leur vie : puis de ceux qui, ayant assez de raison ou de modestie pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vrai d'avec le faux que quelques autres par lesquels ils peuvent être instruits, doivent bien plutôt se contenter de suivre les opinions de ces autres, qu'en chercher eux-mêmes de meilleures. » (Descartes. *Méthode*, deuxième partie.)

[1] C'est ce qu'on peut voir dans la *Philosophie de Lyon*, communément enseignée dans les séminaires de France; le doute méthodique, sur quoi Descartes avait fondé toute sa philosophie, y occupe une place inaperçue, où il ne sert à rien et où il ne nuit à rien.

terme, avec une foi généreuse dans la raison de l'homme, sûr d'avance qu'il resterait en lui quelque chose d'inébranlable : mais il voulait voir quoi. Il ne resta que le doute, et là dans cet abîme qu'il s'était volontairement creusé, et que d'autres hommes avaient creusé avant lui autour d'eux, il ne désespéra pas comme eux du salut de la raison. Il fit du doute même son marche-pied ; il saisit dans ses entrailles palpitantes la pensée, la vie, l'âme, la certitude, Dieu, et sortant du tombeau comme un géant, il arracha à l'Europe étonnée un cri d'admiration, que les plus grands hommes répétèrent à l'envi. Voilà, voilà Descartes, et, si son œuvre a péri sous ce rapport, ce n'est pas que le génie ait manqué à cette œuvre, c'est que la vérité ne doit pas être cherchée par des tours de force, c'est que Dieu n'a pas fait du doute, mais de la foi, le chemin naturel de la vérité.

Je dis que l'œuvre de Descartes a péri, en grande partie, avec le doute méthodique, bien avant les attaques de M. de La Mennais ; car, une fois le doute méthodique mis de côté, que subsiste-t-il de la philosophie générale de Descartes ? Il subsiste, dira-t-on, l'évidence qu'il a érigée en caractère distinctif de la vérité. Mais Descartes n'a fait en cela que rappeler la philosophie à ce qu'elle a toujours été, une affaire de raisonnement et par conséquent une affaire d'évidence, puisqu'on ne raisonne pas pour obscurcir les choses, mais pour les éclairer, pour répandre la lumière du connu sur l'inconnu. « La raison humaine, a dit M. de

» Bonald, ne peut céder *qu'à l'autorité de l'évidence* » *ou à l'évidence de l'autorité*[1]. » Ce jeu de mots explique parfaitement la nature de la philosophie et celle de la religion, la différence du raisonnement et de la foi. Dans la philosophie qui procède par voie de raisonnement, il n'y a d'autre *raison de soumettre sa raison* que l'autorité de l'évidence. C'est pourquoi Descartes n'est pas plus coupable qu'aucun autre philosophe d'avoir fait de l'évidence, en philosophie, le caractère distinctif du vrai ; et cette remarque est importante, parce qu'on a voulu persuader que les écoles chrétiennes, en reconnaissant les droits de l'évidence, substituée par Descartes à l'autorité particulière d'Aristote, avaient introduit dans l'enseignement un principe nouveau et fatal. Cela n'est pas exact : même au temps du règne d'Aristote, l'évidence était admise comme la force et la fin de tout raisonnement, comme la dernière raison des choses. Saint Thomas va nous en donner une illustre preuve, en même temps qu'il confirmera du poids de son autorité ce que nous avons dit sur l'usage de la philosophie dans l'Eglise. Ecoutons ce grand homme.

[1] *Recherches philosophiques*, chap. 1.

CHAPITRE VIII.

DOCTRINE DE SAINT THOMAS SUR L'USAGE DE LA PHILOSOPHIE DANS L'ÉGLISE.

« Parmi toutes les occupations des hommes, la plus » parfaite, la plus sublime, la plus utile et la plus » agréable, est l'étude de la sagesse. Elle est la plus » parfaite, parce que l'homme qui cultive la sagesse » possède déjà quelque chose de la vraie félicité; c'est » pourquoi le Sage a dit : *Heureux l'homme qui* » *s'applique à la sagesse.* Elle est la plus sublime, » parce que c'est elle qui donne à l'homme le plus de » ressemblance avec Dieu, qui a tout fait sagement; » et, comme la ressemblance est la cause de l'amour, » c'est l'étude de la sagesse qui unit principalement » à Dieu; d'où vient que le Sage a dit : *La sagesse* » *est pour les hommes un trésor infini, et tous* » *ceux qui l'ont possédée ont été les amis de Dieu.* » Elle est la plus utile, parce qu'elle conduit au » royaume de l'immortalité : *Le désir de la sagesse,*

» a dit le Sage, *mène au royaume éternel.* Enfin
» elle est la plus agréable parce que, selon le Sage,
» *sa conversation n'est point amère, mais pleine*
» *de joie et de contentement.* Ayant donc reçu de la
» miséricorde divine la confiance de m'adonner aux
» offices de la sagesse, quoiqu'ils surpassent mes for-
» ces, je me propose de rendre manifestes autant que
» je le pourrai les vérités qu'enseigne la foi catholi-
» que, en écartant les erreurs qui leur sont opposées.
» Car, pour me servir des paroles d'Hilaire, je sens
» que le principal devoir de ma vie est de rendre gloire
» à mon Dieu dans tous mes discours et dans tous
» mes travaux. Mais il est difficile de combattre cha-
» que erreur en particulier, pour deux raisons.

» Premièrement, les écrits de ceux qui ont blas-
» phémé la vérité ne nous étant pas assez connus,
» nous ne pouvons chercher dans leurs raisonnemens
» mêmes la ruine de leurs erreurs, comme ont fait
» les docteurs anciens à l'égard des gentils, dont ils
» pouvaient connaître la situation, soit qu'ils eussent
» eux-mêmes partagé leurs égaremens, soit que du
» moins, ayant vécu parmi eux, ils eussent été ins-
» truits dans leurs doctrines.

» En second lieu, plusieurs des ennemis de la vé-
» rité, tels que les mahométans et les païens, ne
» s'accordent pas avec nous sur l'autorité de quelque
» écriture sacrée qui serve à les convaincre, comme
» sert à l'égard des Juifs l'Ancien Testament, et le
» Nouveau à l'égard des hérétiques : ceux-ci, au

» contraire, rejettent l'un et l'autre. Il est donc néces-
» saire pour les combattre de recourir à la raison
» naturelle, qui est la loi de tous les esprits, mais
» qui, dans les choses divines, n'est pas capable d'at-
» teindre le vrai tout entier.....

» En effet, dans les vérités qui regardent Dieu et
» que la foi confesse, il en est de deux sortes : les
» unes, qui surpassent toutes les facultés de l'enten-
» dement humain, telle que l'unité de Dieu en trois
» personnes ; les autres, qui sont accessibles à la
» raison naturelle, telles que l'existence de Dieu, son
» unité et plusieurs dogmes semblables, que les
» philosophes eux-mêmes, aidés des seules lumières
» de la raison naturelle, ont établis par des démons-
» trations.....

» D'où il suit évidemment que le sage doit s'occu-
» per de ces deux sortes de vérités divines, l'une où
» peut atteindre l'investigation de la raison, l'autre
» inaccessible à toute son industrie, et détruire les
» erreurs qui leur sont opposées. Je dis deux sortes
» de vérités divines, non pas par rapport à Dieu, qui
» est la vérité une et simple, mais par rapport à nous,
» qui saisissons diversement la nature de Dieu. Or,
» on procède à la manifestation du premier genre de
» ces vérités *par des démonstrations* qui convain-
» quent les adversaires ; quant aux autres, comme
» elles ne peuvent être établies par des raisonnemens,
» il ne faut pas chercher à les établir de cette façon,
» mais résoudre seulement les objections que les

» adversaires proposent, et qui peuvent être résolues, » puisque, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, la » raison naturelle n'est pas opposée à la foi. La seule » manière directe de convaincre les esprits de ce genre » de vérités est l'autorité de l'Ecriture sainte, con- » firmée par des miracles; car nous ne croyons les » choses qui sont au-dessus de la raison humaine » qu'à l'aide de la révélation. Cependant il est pos- » sible de les éclairer de quelques lumières vraisem- » blables, qui sont utiles à l'exercice et à la consola- » tion des fidèles, mais qu'il ne faut pas employer » contre ceux qui ne le sont pas, de peur que l'in- » suffisance de ces lumières ne les confirme dans l'er- » reur et ne leur persuade que nous n'avons pas » d'autres motifs de consentir à la vérité de la foi.

» J'ai donc l'intention de procéder comme il vient » d'être dit. Je m'efforcerai d'abord de *rendre ma- » nifestes les dogmes que la foi professe, en même » temps que la raison les découvre.* Je les établirai » sur des *démonstrations*, dont quelques-unes seront » tirées des livres des philosophes et des saints, et » qui, en confirmant la vérité, convaincront ses » adversaires. M'élevant ensuite des choses plus claires » aux choses les plus obscures, j'arriverai à la mani- » festation des dogmes qui surpassent les forces de la » raison, et je montrerai la vérité de la foi, en résol- » vant les objections de ses adversaires, autant que » Dieu le permettra, au moyen de raisonnemens et » d'autorités. Ainsi sera accompli notre dessein, de

» rechercher par la voie de la raison tout ce que l'es-
» prit humain peut découvrir sur Dieu [1].

On vient de voir, dans ce résumé si simple et si clair, l'emploi que les écoles chrétiennes faisaient de la philosophie et de l'évidence avant Descartes, et l'emploi qu'elles en font encore aujourd'hui. Si l'on substituait dans nos écoles le livre de saint Thomas *Contre les nations* aux traités de philosophie qu'on y enseigne, il n'y aurait de changé que quelques démonstrations particulières; car l'Eglise profite de toutes les méditations nouvelles que le temps inspire au génie de ses amis et de ses ennemis, et les paroles de Clément d'Alexandrie n'ont pas cessé d'être les nôtres : « Ce que nous appelons la philosophie n'est pas celle » des stoïciens, de Platon, d'Epicure ou d'Aristote, » mais le choix formé de ce que chacune de ces sectes » a pu dire de vrai, de favorable aux mœurs, de con- » forme à la religion. » La seule différence qui existe sous ce rapport entre l'époque présente et les siècles antérieurs, c'est qu'auparavant les noms de Platon et d'Aristote dominaient l'*éclectisme chrétien*, tandis que, depuis Descartes, aucun philosophe n'a été assez puissant pour que son nom fût dans l'Eglise le nom même de la philosophie. Ni Descartes, ni Malebranche, ni Leibnitz, ni M. de Bonald, les quatre grands philosophes chrétiens des temps modernes, n'ont élevé un monument assez complet, n'ont acquis un ascendant

[1] Saint Thomas. *Contre les nations*, chap. 2, 3 et 9.

assez universel pour devenir les pères du troisième âge philosophique. Ils ont rendu tous quatre de mémorables services à la vérité : Descartes, en abolissant les abus de la philosophie péripatéticienne, et en tirant du doute même des démonstrations de l'âme et de Dieu, qui sont ce qui a été fait de plus beau contre le scepticisme; Malebranche, en développant avec un art infini les causes de nos erreurs; Leibnitz, en honorant les mystères chrétiens par des explications auxquelles son génie et sa vaste science imprimaient un sceau que nul ne pouvait mépriser; M. de Bonald, en démontrant que le langage, instrument nécessaire de la pensée, avait été donné de Dieu aux hommes, et que la société, dépositaire de la parole, l'est aussi des vérités primordiales et invincibles sur lesquelles repose la vie des nations. Les ouvrages de ces grands hommes, en mettant à part les erreurs que le Saint-Siége a entendu noter dans Descartes, comptent parmi les plus beaux dons que Dieu ait faits à la vérité; ils ne peuvent être assez lus par ceux qui cherchent Dieu; et, si les noms de Platon et d'Aristote représentent dans le passé une plus vaste unité de doctrines, rappellent une gloire plus générale, ils le doivent peut-être moins au génie qu'au temps.

Aujourd'hui la philosophie ne peut plus enfanter d'école; elle pénètre sourdement dans quelques intelligences isolées : elle va çà et là trouver les esprits, comme la graine mûrie au soleil se détache de la plante et, emportée par le hasard des vents, va germer sous

mille cieux divers, tandis que la tige qui la porta meurt loin de ses filles, et n'en a pas une pour orner de près son tombeau. Si M. de Bonald avait vécu dans l'antiquité, sa vieillesse eût été entourée d'une postérité nombreuse; il eût élevé sa tête avec gloire au-dessus de ses enfans : mais il a vécu dans notre âge, où l'Eglise seule *rassemble ses petits sous ses ailes;* et l'homme qui a dit à son siècle de si profondes vérités, qui a tiré tant d'intelligences des routes perdues, vit solitaire dans les montagnes, et ne recevra que de la main de Dieu la double couronne du génie et de la vertu.

La grande erreur de M. de La Mennais, après l'exemple de tous ces hommes éminens, sa grande erreur, quelle que fût d'ailleurs sa philosophie, a été de vouloir fonder une école philosophique, et d'espérer que cette école serait le lien des esprits, la base de la religion, le salut de la société. Il n'y a pas eu depuis Jésus-Christ une erreur plus décevante que celle-là. Jusqu'alors, comme on vient de le voir, la philosophie n'avait été dans l'Eglise qu'une *préparation à la foi* par la démonstration des vérités religieuses accessibles à la raison, et qu'une *confirmation de la foi* par l'explication vraisemblable des vérités inaccessibles à la raison. Jamais la philosophie n'était allée plus loin dans l'Eglise; et elle ne le pouvait pas, puisque tous les Pères et tous les docteurs chrétiens démontrent de concert l'impuissance de la philosophie et la nécessité d'une parole divine transmise et enseignée par l'au-

torité de l'Eglise catholique. M. de La Mennais le premier a voulu *établir la foi* par la philosophie même, unir par elle les intelligences divisées. Il a rassemblé toutes les forces de son esprit et de son caractère pour fonder sur une école philosophique la paix du monde, le salut de l'avenir. Eh bien ! qu'avons-nous recueilli de tant de travaux? Ne pourrions-nous pas nous arrêter ici, et nous contenter d'en appeler à ce gémissement qui sort de tous les cœurs? Mais il faut, après que nous aurons résumé ce qui précède, examiner de plus près de quel secours pouvait être à la défense du christianisme la nouvelle philosophie.

CHAPITRE IX.

RÉSUMÉ DE CE QUI PRÉCÈDE ET DÉFINITION DE LA CERTITUDE.

On a vu, dans les chapitres précédens, quelle a toujours été la doctrine de l'Eglise par rapport à la défense du christianisme, et en quoi consiste le système que M. de La Mennais a voulu substituer à cette doctrine antique et inébranlable. Dans la pensée constante des Pères et des Docteurs, la raison de l'homme repose sur un fonds de vérités universelles, perpétuelles, immuables, qui nécessitent l'adhésion de chaque esprit par une évidence invincible, et que chaque esprit retrouve dans tous les esprits, sauf un petit nombre qui sont convaincus de folie, par cela seul qu'ils ne possèdent pas ce fonds commun de vérités. Ces vérités s'appellent *axiômes, premiers principes, sens commun,* et on les a aussi désignées sous le nom de *croyances et de foi*, non pas qu'il n'y ait entre elles et la foi proprement dite une différence infinie, puisque la foi proprement dite suppose une

vérité obscure crue sur un témoignage extérieur, tandis que la foi aux vérités premières n'est autre chose que l'adhésion à une lumière intérieure irrésistible; mais on leur a néanmoins donné le nom de *croyances et de foi*, parce qu'elles ne s'établissent pas par voie de démonstration, attendu qu'il n'y a rien de plus clair qu'elles-mêmes dans l'esprit humain, et que toute démonstration consiste essentiellement à répandre la lumière de ce qui est connu sur l'ombre de ce qui est inconnu.

Au-delà des vérités universelles, perpétuelles, immuables, nécessitantes, commence le règne de la liberté humaine : l'univers a été livré à la dispute des hommes qui s'entendent, même lorsqu'ils ne s'accordent pas, parce que, dans leurs opinions contradictoires, ils partent tous invinciblement du sens commun. Mais qui les accordera donc, puisque la nécessité n'est plus là pour les unir? Qui mettra la paix entre ces intelligences innombrables, qui, éloignées du sens commun par la longue chaîne de leurs déductions, ne discernent plus que vaguement la lumière des premiers principes? Dans l'ordre physique, ce seront les faits; dans l'ordre moral, ce sera l'expérience de la société, obligée de mourir si elle n'a pas un Dieu, un culte, la foi au bien et au mal, aux peines et aux récompenses d'une autre vie; dans l'ordre philosophique et religieux, ce sera l'Eglise qui termine le monde intellectuel avec un horizon plus lumineux encore que le firmament des premiers prin-

cipes par lequel il est commencé, mais lumineux d'une manière bien différente : car les premiers principes nécessitent l'intelligence, tandis que l'Eglise est le lieu où la plus grande liberté s'unit à la plus grande lumière; en sorte que l'homme qui part de la nécessité voit, à mesure qu'il s'élève vers Dieu, une lumière plus éclatante et des abimes plus profonds où il dépend de lui de se perdre. Admirable ordonnance, par laquelle Dieu a fait de la possession même de la vérité une vertu!

Ainsi le monde intellectuel, dans cette doctrine de nos ancêtres, ressemble à une vaste mer éclairée d'un horizon à l'autre par deux phares immenses et impérissables, que toute la fureur des flots qui les entourent n'ébranlera ni n'obscurcira jamais. A mesure qu'on s'éloigne du premier, et que ses feux deviennent moins vifs, à cause de la distance, l'autre se lève plus radieux, de la même manière qu'en passant d'un pôle à l'autre les étoiles qui éclairent le nouveau monde succèdent aux étoiles de l'ancien. Entre les deux phares, sur les eaux agitées de l'intelligence, flottent des vaisseaux et de simples feuilles tombées de l'arbre de la vie : les vaisseaux sont les sociétés humaines, les feuilles sont les hommes, qui se sont détachés de la société de leurs semblables par une volonté corrompue. Ennemies de la lumière divine, elles voudraient ne pas s'éloigner du premier phare; mais les vents les emportent malgré elles, et alors, pour ne pas voir la lumière qu'elles redoutent, elles

plongent au sein des flots où elles se disputent entre elles, et où il leur reste encore assez de clarté pour compter les gouttes d'eau. Les grands vaisseaux ne peuvent plonger ainsi dans l'abîme; ils y périraient à cause de leur pesanteur; et c'est pourquoi, lorsqu'ils veulent fuir la lumière divine, tout ce qu'ils sauraient faire, à force d'art, c'est de s'enfoncer dans des rades écartées, derrière des rocs battus de la tempête, où ils aperçoivent toujours un reflet de la lumière sainte, mais affaibli et dénaturé par les ténèbres qui s'y mêlent.

En d'autres termes, et pour sortir de ces images dont on pourrait accuser la justesse, le monde intellectuel est assis sur quatre autorités diverses, savoir : dans l'ordre fondamental ou logique, sur *l'autorité de la nécessité;* dans l'ordre physique, sur *l'autorité des faits;* dans l'ordre moral, sur *l'autorité de la société;* dans l'ordre philosophique et religieux, sur *l'autorité de l'Eglise catholique.* Et ces quatre autorités reposent elles-mêmes sur leur évidence, et se vérifient par l'union qu'elles engendrent dans les esprits. Car c'est d'elles que naît sur la terre toute union des esprits. L'autorité de la nécessité, dans l'ordre logique, engendre l'union des esprits, qu'on appelle le *sens commun;* l'autorité des faits, dans l'ordre physique, engendre l'union des esprits, qu'on appelle la *science;* l'autorité de la société, dans l'ordre moral, engendre l'union des esprits, qu'on appelle l'*honnêteté;* l'autorité de l'Église catholique, dans

l'ordre philosophique et religieux, engendre l'union des esprits, qu'on appelle la *foi*. Et ainsi la certitude se compose de trois élémens : l'évidence, l'autorité et l'union des esprits. L'évidence discerne l'autorité, et l'autorité produit l'union des esprits, qui vérifie à la fois l'autorité d'où elle découle, et l'évidence où s'appuie primitivement l'autorité. D'où il suit qu'on peut définir la certitude : l'*Union des esprits dans les divers ordres de la pensée, sous les lois de diverses autorités légitimes et évidentes.*

Descartes avait ébranlé un moment, dans l'ordre logique, l'autorité d'où découle la force des premiers principes [1]. Aristote, au temps de son règne, avait ébranlé, dans l'ordre physique, l'autorité des faits, pour y substituer la sienne. Mais, sauf ces deux exceptions passagères, les docteurs chrétiens reconnurent toujours, comme source de l'union des esprits et de la certitude, les quatre autorités évidentes énoncées plus haut. Quant à la philosophie, ils avaient constaté qu'elle était impuissante pour unir les intelligences, non pas qu'elle manquât de démonstrations évidentes, mais parce qu'elle manquait d'autorité, et qu'encore bien qu'elle n'en manquât pas, la volonté dépravée des hommes empêcherait, en ce cas, son effet naturel; d'où ils avaient conclu la nécessité d'un enseignement divin pour unir les intelligences dans l'ordre des de-

[1] « Nous douterons même de ces premiers principes, que nous avons réputés jusqu'à présent connus par eux-mêmes. » (Descartes, *Principes de la Philosophie.*)

voirs et des choses invisibles, et plaçant là toute la défense du christianisme, la philosophie n'avait plus été qu'une *préparation à la foi, et une confirmation de la foi.*

Qu'a fait M. de La Mennais? Il a renversé de fond en comble cette antique organisation de la vérité, s'il est permis de parler ainsi. La certitude résultait de trois élémens : l'évidence, l'autorité et l'union des esprits. M. de La Mennais a d'abord nié les droits de l'évidence, et mis de vive force l'autorité en tête de la raison. Puis, à la place des quatre autorités différentes que nous avons vues correspondre aux divers ordres de la pensée, il en a substitué une seule, savoir, la *raison générale*, dont l'Eglise elle-même ne serait qu'une manifestation et un complément. Enfin, au lieu que l'union des esprits n'était un caractère de la certitude qu'autant qu'elle se référait à une autorité légitime et évidente, M. de La Mennais y a vu partout et toujours le signe exclusif de la vérité, et proclamant infaillible le genre humain, qui est la plus grande union visible des esprits, il a fondé toute la défense du christianisme sur cette infaillibilité. Il nous reste à apprécier l'utilité de cette conception.

CHAPITRE X.

QUE LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DE M. DE LA MENNAIS EST INUTILE A LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME.

En donnant pour base à la défense du christianisme l'infaillibilité du genre humain, M. de La Mennais avait été séduit par une grande espérance religieuse. Il espérait pousser à bout la résistance que l'homme oppose à la lumière de la vérité, et le contraindre de recevoir les croyances chrétiennes, sous peine de renoncer à toute certitude, à toute raison, à l'humanité même, et d'être, par conséquent, convaincu de folie. Si son dessein se fût accompli, il n'y eût eu sur la terre que deux classes d'hommes, des chrétiens et des fous. Et comme les passions ne sont pas assez fortes pour se satisfaire toujours au prix de la folie, la liberté, qui existe aussi bien pour l'esprit que pour le cœur, perdait une moitié de son empire, les hommes étaient sauvés de l'erreur par la logique avec une sorte de nécessité. Mais la liberté ne

s'emprisonne pas ainsi, et les fers mêmes qu'on lui forge servent quelquefois à étendre son empire. L'homme qui résiste à l'histoire jusqu'à se persuader que l'auteur de l'Evangile n'exista jamais, parce qu'il a peur de l'Evangile, qui nie l'autorité de l'Eglise, pour échapper aux remords de la vérité ; cet homme-là sera peu embarrassé de la philosophie du sens commun ; il disputera cent ans contre elle avec autant de facilité qu'une foule de chrétiens l'ont fait depuis quatorze ans. Car, qui pourrait le convaincre de la vérité de cette philosophie, si ce n'est son évidence, ou l'évidence de sa nécessité, c'est-à-dire, toujours l'évidence ? Or, il nie les faits du christianisme, qui sont évidens : pourquoi ne nierait-il pas une philosophie, fût-elle évidente ? Il nie l'autorité de l'Eglise, qui est évidente : pourquoi ne nierait-il pas l'autorité du genre humain, fût-elle évidente ? Et, s'il n'est pas fou dans le premier cas, pourquoi le serait-il dans le second ? Mais, si celui qui nie la philosophie de M. de La Mennais n'est pas fou, cela suffit, M. de La Mennais n'a pas placé la raison de l'homme entre le christianisme et la folie ; elle reste comme auparavant entre l'évidence de la vérité et les ténèbres des passions. D'où il suit que la philosophie du sens commun n'atteignait pas le but de son auteur, qui était de soulever l'erreur avec un levier plus puissant que l'évidence, et d'introduire les âmes de vive force, pour ainsi dire, dans le sanctuaire de la vérité. La philosophie du sens commun fût-elle vraie, le genre hu-

main fût-il infaillible en effet, encore faut-il l'établir et par conséquent en appeler à une évidence quelconque. *Car l'esprit humain ne peut céder qu'à l'autorité de l'évidence ou à l'évidence de l'autorité,* pour me servir du jeu de mots profond de M. de Bonald. Qu'est-ce qu'une autorité qui ne serait pas évidente en quelque manière ? Quel motif aurait l'homme d'y soumettre ses pensées et ses actions? L'autorité n'est qu'un intermédiaire entre la lumière finie de l'homme et la lumière infinie de Dieu, semblable à un corps placé dans l'espace entre deux soleils inégaux, et qui, réfléchissant les rayons de l'un et de l'autre, les mêlerait ensemble au point de rencontre de ces deux hémisphères. Dans les choses logiques comme dans les choses spirituelles, l'homme va de la lumière à la lumière, *a claritate in claritatem* [1]; la lumière est son point d'appui et son point de repos. Car, s'il ne s'appuyait pas sur la lumière, comment distinguerait-il la véritable autorité?

Nous accordons à M. de La Mennais que la voie d'autorité est la voie établie par Dieu pour arriver à la connaissance du vrai; nous le lui accordons d'autant plus volontiers que l'Eglise dit absolument la même chose. Mais quelle est l'autorité qu'il faut suivre? Est-ce l'autorité du genre humain, ou l'autorité de l'Eglise, ou d'autres autorités ? Voilà la question. Qui décidera cette question ? Jusqu'à M. de La Men-

[1] Saint Paul, IIe Epître aux Corinthiens, chap. 3, vers. 18.

nais, on avait cru que, dans l'ordre philosophique et religieux, l'évidence la décidait en faveur de l'Eglise catholique, qui, par un enchaînement de merveilles, avait obtenu ici-bas *le comble de l'autorité,* selon l'expression de saint Augustin. M. de La Mennais a cru découvrir dans cette doctrine un venin funeste et caché; il a dit que ce n'était pas à l'évidence, mais au genre humain de juger la question, c'est-à-dire qu'il a invoqué l'autorité du genre humain pour établir l'autorité de l'Eglise catholique. Accordons pour un moment qu'il ait bien fait. Mais on insiste, et on demande : Comment savoir que l'autorité du genre humain est la première autorité, celle dont toutes les autres ne sont qu'une conséquence et une manifestation? N'est-ce pas au moyen d'une évidence quelconque? Donc dans le système de M. de La Mennais, comme dans la doctrine ordinaire, l'évidence est la dernière raison des choses. Au-delà de l'autorité, on conçoit toujours cette question : Pourquoi telle aurité plutôt que telle autre? tandis qu'au-delà de l'évidence on ne conçoit que le scepticisme, ou bien cette question ridicule : Pourquoi telle évidence plutôt que telle autre, c'est-à-dire pourquoi la lumière plutôt que la lumière?

M. de La Mennais a très-bien senti cette difficulté fondamentale, et prenant hardiment son parti, il a déclaré qu'il fallait admettre *sans preuves* l'autorité du genre humain. Voici ses propres paroles : « On » n'a pas assez remarqué la liaison nécessaire qui existe

» entre la certitude et l'infaillibilité. Une chose qui » peut être vraie ou fausse n'est pas certaine. Tout » ce qu'affirme comme vraie une raison qui peut se » tromper, peut être faux, tout ce qu'elle affirme » comme faux, peut être vrai. Donc, rien de ce » qu'affirme une raison qui peut se tromper ou une » raison faillible n'est certain. Donc chercher la cer- » titude, c'est chercher une raison infaillible; *et son » infaillibilité doit être crue, ou admise sans » preuves*, puisque toute preuve suppose des vérités » déjà certaines, et par conséquent l'infaillibilité de la » raison qui les affirme [1] ! » Eh bien, nous accordons tout cela provisoirement. Mais puisqu'il faut admettre *sans preuves* une raison ou une autorité infaillible, pourquoi ne pas admettre aussi bien *sans preuves* la raison ou l'autorité infaillible de l'Eglise, que la raison ou l'autorité infaillible du genre humain? Quel motif peut-il y avoir de préférer l'une à l'autre, de commencer par l'une plutôt que par l'autre? Evidemment M. de La Mennais a cru que l'autorité du genre humain était plus claire, plus incontestable, plus facile à connaître que l'autorité de l'Église catholique. Évidemment il s'est dit : Entre l'homme et l'Église, il existe un abîme. Sans doute, Dieu y a jeté des merveilles infinies; il y a jeté le sang de son fils unique, et mille nations ont passé par ce chemin. Mais si l'on

[1] Avertissement de la 4e édition du 2e volume de l'*Essai sur l'Indifférence*.

pouvait abréger la route encore; si la distance qui sépare la raison humaine de la raison divine n'était plus que la distance qui sépare la raison de chaque homme de la raison de tous; si entre l'homme et Dieu, il n'y avait pas plus de chemin *qu'entre l'homme et les hommes;* en un mot, si l'autorité infaillible du genre humain conduisait à l'autorité infaillible de l'Église catholique; si même l'Église catholique n'était qu'une manifestation, un développement de la raison générale, ne serait-ce pas un avantage inappréciable de pouvoir dire à l'homme qui nie le christianisme : Vous niez la raison humaine, et par conséquent votre propre raison? M. de La Mennais a nécessairement raisonné de cette manière, ou d'une manière analogue. Il y a donc eu pour lui une question d'évidence dans la connexion subordonnée qu'il a établie entre l'autorité du genre humain et celle de l'Église. Or, c'est tout ce que nous prétendons, et ce qui suffit pour affirmer que, dans son système comme dans la doctrine ordinaire, l'évidence est la dernière raison des choses.

Il est important de le bien comprendre. Entre la doctrine de M. de La Mennais et l'ancienne doctrine, la question n'est pas de savoir s'il faut rejeter ou admettre l'autorité, mais quelle est l'autorité qu'il faut reconnaître. Soit que l'on considère l'ordre logique, l'ordre physique, l'ordre moral, l'ordre philosophique et religieux, dans tous les cas, les docteurs chrétiens ont vu qu'il n'existait point de certitude sans *union des esprits*, et que les esprits

ne s'unissaient que par l'autorité. Tous ont convaincu d'impuissance la philosophie, par cette seule raison qu'elle *n'unissait pas les esprits*, et ils ont très-bien jugé que ce n'était pas faute de démonstrations évidentes, mais faute d'autorité, que cette union n'avait pas eu lieu en philosophie. C'était dans l'espérance de fonder définitivement la philosophie, en l'appuyant sur l'autorité, qu'ils avaient élevé dans le moyen-âge la suprématie d'Aristote. Et lorsque M. de La Mennais publia le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence*, la cause de son succès prodigieux et unanime fut, qu'il y démontrait admirablement un principe admis de tous les catholiques, savoir : *la nécessité de l'autorité.* Les esprits ne se divisèrent qu'après la publication du second volume, lorsque M. de La Mennais eut substitué aux anciennes autorités une autorité unique, dont personne n'avait jamais entendu parler avec cette extension. La question est donc de savoir si cette substitution a été heureuse et légitime, quelle est l'autorité régulatrice de la raison humaine, s'il y en a une, s'il y en a plusieurs, quelles elles sont. Or, comment le savoir, sinon à l'aide de l'évidence? Comment le savoir sans l'application de cette parole de M. de Bonald, traduite de saint Augustin : *L'esprit humain ne peut céder qu'à l'autorité de l'évidence ou à l'évidence de l'autorité?* Saint Augustin a dit en effet, et cette maxime est fondamentale : *La raison et l'autorité ne sont jamais entièrement séparées, parce que c'est la rai-*

son qui considère à quelle autorité il faut croire [1]. Voilà pourquoi l'évidence est la dernière raison des choses, pourquoi aucun système ne place l'homme entre le christianisme et la folie, pourquoi enfin il n'est pas exact de dire que *l'autorité doit être crue, ou admise sans preuves*. Elle doit, au contraire, être évidente pour être crue.

Or, nous avons dessein de comparer la nouvelle doctrine à l'ancienne, sous le rapport de leur évidence respective. Nous avons dessein de montrer que cette doctrine, qui devait abréger la route du monde invisible et l'aplanir, en accroît de beaucoup les difficultés; et ensuite, qu'elle renferme, par voie de conséquence et à l'insu de son auteur, un protestantisme nouveau, plus vaste et plus profond que l'ancien.

Nous avons dessein de montrer que, des cendres du genre humain où dorment pêle-mêle avec les siècles le bien et le mal, les ténèbres et la lumière, les passions exécrables et les magnanimes, nos descendans feront sortir avec autorité tous les rêves de leur propre esprit, bien plus qu'ils n'en feront sortir la vérité, comme la pythonisse d'Endor, qui, pour avoir évoqué une fois du passé l'ombre de Samuel, n'en évoqua pas moins mille fois tous les spectres de l'enfer. Nous avons dessein de montrer que l'homme s'étant trouvé trop faible contre l'Eglise depuis dix-huit cents ans, ne

[1] *Neque auctoritatem ratio penitus deserit cùm consideratur cui sit credendum.* (De verâ Religione, chap. 24.)

l'attaquera plus désormais qu'avec toute l'armée de ses semblables : ce sera la poussière des morts qu'on jettera contre le ciel, les temps anéantis qu'on opposera à l'éternité, l'autorité sans organe du genre humain à l'autorité de l'Église, l'universalité abstraite à la catholicité. Et si nous le prouvons, il restera établi qu'en adoptant le système philosophique de M. de La Mennais, c'est-à-dire en consacrant l'infaillibilité du genre humain, l'Église eût signé de sa main son arrêt de mort.

Reprenons avec ordre ces pensées. Nous avons dit d'abord qu'il était plus difficile d'arriver au christianisme par la philosophie du sens commun que par la voie jusque-là usitée dans l'Église; et, avant d'en donner la preuve, je parlerai de mon expérience personnelle.

J'avais vieilli neuf ans dans l'incrédulité, lorsque j'entendis la voix de Dieu qui me rappelait à lui. Si je recherche au fond de ma mémoire les causes logiques de ma conversion, je n'en découvre pas d'autres que l'évidence historique et sociale du christianisme, évidence qui m'apparut dès que l'âge me permit d'éclaircir les doutes que j'avais respirés avec l'air dans l'Université. J'indique la source de mes doutes, quoique j'aie résolu de ne laisser tomber de ma plume aucune parole blessante, parce que, privé de bonne heure d'un père chrétien, et élevé par une mère chrétienne, je dois à la mémoire de l'un et à l'amour de l'autre de déclarer toujours que je reçus d'eux la religion avec

la vie, et que je la perdis chez les étrangers imposés à eux et à moi. Lors donc que j'eus atteint l'âge où la raison commence à prendre de la force, la lecture et la discussion des faits chrétiens me persuadèrent facilement de leur vérité, et depuis, leur évidence est devenue si vive dans mon esprit, qu'elle m'ôterait le mérite de la foi, si la foi n'était pas un mystère de la volonté où l'esprit ne joue qu'un rôle inférieur. Lorsqu'ensuite, après ma conversion, je lus les ouvrages de M. de La Mennais, cet homme célèbre, ce défenseur de ma foi ressuscitée, que j'avais tant de raisons de goûter, il m'arriva deux choses : je crus comprendre sa philosophie, quoique je ne la comprisse pas du tout, comme je m'en suis aperçu plus tard; et quand elle me fut mieux connue avec le temps, elle me jeta dans des perplexités sans fin. Je m'en occupai pendant six années consécutives, de 1824 à 1830, sans pouvoir parvenir à fixer mes irrésolutions, quoique je fusse pressé par mes amis, dont plusieurs étaient ceux de M. de La Mennais. Ce ne fut qu'à la veille de l'année 1830 que je pris enfin mon parti, plutôt par lassitude que par une entière conviction; car, même au plus fort des travaux de l'*Avenir*, il passait de temps en temps dans mon esprit des apparitions philosophiques ennemies, et aujourd'hui je crois voir clairement la fausseté de l'opinion que j'avais avec tant de peine embrassée. Ainsi, arrivé facilement au christianisme par la voie ordinaire, je m'y suis maintenu sans troubles par la même voie; la certitude

que j'ai de sa vérité est parvenue à son comble; tandis que si j'eusse suivi la route tracée par M. de La Mennais, je ne serais pas encore chrétien. Sans doute, une expérience personnelle prouve peu de chose, elle peut être due à un tour particulier d'esprit; mais on va voir, ce me semble, que la mienne était fondée sur la nature des choses.

En effet, toute autorité devant être constatée par une évidence préalable, l'autorité du genre humain comme celle de l'Eglise catholique, il s'ensuit qu'il est plus difficile de reconnaître l'une ou l'autre, selon que l'évidence qui y conduit est plus ou moins facile à obtenir. Or, l'autorité de l'Eglise catholique est constatée par une évidence historique et sociale, c'est-à-dire par une évidence de faits qui tombent sous les sens; tandis que l'autorité du genre humain est constatée par une évidence de pur raisonnement, dans la question la plus profonde de l'esprit humain, la question de la certitude. Tout homme de bonne foi peut se convaincre, avec très-peu de travail, que l'enchaînement des faits chrétiens est au-dessus des forces humaines, si on les suppose faux; et encore au-dessus des forces humaines, s'ils sont vrais : de sorte qu'on ne peut expliquer leur existence qu'en y reconnaissant le doigt de Dieu. Au contraire, des hommes de bonne foi pourront disputer des siècles sur la raison particulière et sur la raison générale, parce qu'en cela il ne s'agit pas de voir ce qui est, mais ce qui doit être; et qu'il faut, pour méconnaître

ce qui est, un aveuglement mille fois plus profond que pour repousser ce qui doit être. Le raisonnement n'est que notre propre esprit; les faits sont quelque chose qui n'est pas nous, qui nous parle, qui nous poursuit, qui demeure quand nous passons, que nous ne pouvons pas tuer par un acte de notre volonté, comme nous étouffons notre pensée quand il nous plaît. Chacun de nous est le père de son raisonnement, et peut en être le parricide; mais nous ne sommes que témoins des faits, et l'humanité tout entière nierait le soleil, s'arracherait volontairement les yeux pour ne plus le voir, que le soleil, continuant sa course, éclairerait de sa lumière l'homme nouveau-né qui n'apporterait dans son berceau aucune haine contre lui. Enfin, il y a une expérience décisive à cet égard : c'est que tous les jours, dans les sciences et dans la vie, les faits mettent d'accord les esprits que le raisonnement a divisés.

On dira : Qu'y a-t-il de plus simple que de soumettre la raison particulière à la raison générale? Je réponds que rien n'est moins simple qu'un raisonnement, quel qu'il soit, parce qu'un raisonnement en engendre mille. C'est l'hydre de la fable avec ses têtes sans cesse renaissantes; et, pour achever la comparaison, les faits sont au raisonnement ce que fut à l'hydre la massue d'Hercule. Lors donc que Dieu lia par des faits le monde visible au monde invisible, lorsqu'il jeta du ciel aux intelligences ce pont sublime de la croix, il accomplit un miracle de logique aussi bien

qu'un miracle de charité, et éternellement toute philosophie sera impuissante pour y ajouter quelque chose,

On dira encore que l'autorité du genre humain ne s'établit pas par le raisonnement, qu'elle est un fait aussi bien que l'autorité de l'Eglise. « Quand donc on » nous demande, dit M. de La Mennais, comment » nous prouvons l'autorité, notre réponse est bien » simple : *Nous ne la prouvons pas.* Mais, si vous » ne la prouvez pas, comment donc l'établissez-vous? » sur quel fondement y croyez-vous? Nous l'établis- » sons *comme fait,* et nous croyons à ce fait, comme » tous les hommes y croient, comme vous y croyez » vous-même, parce qu'il nous est impossible de ne » pas y croire. Nous croyons tous invinciblement que » nous existons, que nous sentons, que nous pensons, » qu'il existe d'autres hommes doués comme nous de » la faculté de sentir et de penser, que nous com- » muniquons avec eux par la parole, que nous les » entendons, qu'ils nous entendent, et qu'ainsi nous » comparons nos sensations à leurs sensations, nos » sentimens à leurs sentimens, nos pensées à leurs » pensées. Nul homme n'a le pouvoir de douter de » ces choses, quoiqu'il soit impossible de les démon- » trer. Or, la pensée ou la raison particulière de » chaque homme, manifestée par la parole, voilà le » témoignage ; l'accord des témoignages ou des rai- » sons individuelles, voilà la raison générale, le sens » commun, l'autorité ; et chacun de nous croit invin- » ciblement à l'existence de l'autorité comme à celle

» du témoignage. Ainsi, encore une fois, l'autorité est
» pour nous un fait; et il est de fait encore qu'un
» penchant naturel nous porte à juger de ce qui est
» vrai ou faux d'après le consentement commun ou sur
» la plus grande autorité; que, pleins de défiance pour
» les opinions, les faits dépourvus de cet appui, nous
» attachons la certitude à l'accord des jugemens et des
» témoignages; que, si cet accord est général, et, plus
» encore, s'il est universel, on cesse d'écouter les
» contradicteurs, et d'essayer de les convaincre; on
» les méprise comme des insensés, des esprits mala-
» des, des intelligences en délire, comme des êtres
» monstrueux qui n'appartiennent plus à l'espèce
» humaine [1]. »

Que l'autorité du genre humain, dans l'extension que lui a donnée M. de La Mennais, soit un fait qui tombe sous les sens, nous ne le croyons pas; car, s'il en était ainsi, tout homme qui nie la philosophie de M. de La Mennais serait actuellement enfermé à Charenton, comme y sont enfermés tous ceux qui nient l'autorité réelle du genre humain, c'est-à-dire les premiers principes de la raison. Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit. Accordons à M. de La Mennais tout ce qu'il voudra à cet égard; accordons-lui que l'autorité du genre humain, telle qu'il l'entend, soit un fait aussi visible que l'autorité exercée sur une multitude innombrable d'intelligences par l'Eglise catho-

[1] *Défense de l'Essai sur l'Indifférence*, chap. 14.

lique. La question est de savoir sur quoi reposent cette autorité du genre humain et cette autorité de l'Eglise; car il ne suffit pas d'être une autorité, d'exercer une influence sur les esprits, pour être par cela même dépositaire de la vérité. Il faut, selon les paroles de saint Augustin, que *la raison considère à quelle autorité elle doit croire.* Aussi M. de La Mennais, tout en répétant plusieurs fois qu'il ne veut pas raisonner sur l'infaillibilité du genre humain, raisonne à l'infini sur cette infaillibilité, et son premier raisonnement est *qu'il faut l'admettre sans preuves, sous peine d'être sceptique.*

« On ne saurait prouver directement, dit-il, l'in-
» faillibilité de la raison humaine, parce que les
» preuves qu'on en donnerait, ou ne prouveraient
» rien, ou supposeraient l'infaillibilité même qu'il
» s'agit de prouver. *Mais, si l'on ne suppose pas la*
» *raison humaine infaillible, il n'y a plus de*
» *certitude possible, et, pour être conséquent, il*
» *faudrait douter de tout sans exception* [1]. »

Or, n'y eût-il que ce raisonnement dans les cinq volumes de l'*Essai*, il suffirait à lui seul pour en engendrer des milliers, non seulement parce qu'il est *prodigieux*, mais par cela seul que c'est un raisonnement. Au contraire, quand on demande à l'Eglise sur quoi repose son autorité, elle ne raisonne pas, elle raconte, elle agit; elle fait comme ce philosophe

[1] 2e Vol. de l'*Essai*, chap. 14, en note.

devant qui on niait le mouvement, et qui se contenta de marcher. Elle fait comme son divin fondateur, qui enseignait avec autorité, *quasi potestatem habens*[1], et qui prouvait son autorité, non par des dissertations, mais par des *signes*. Pour que l'autorité du genre humain fût appuyée sur des faits, et égalât en clarté l'autorité de l'Eglise, il faudrait que le genre humain eût opéré des miracles, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, guéri les lépreux, ressuscité les morts, et qu'il sortît lui-même du tombeau.

Car où est le genre humain? Qui l'a vu? Qui l'a entendu? Où sont ses missionnaires? Quel est son organe? A peine sommes-nous nés, que l'Eglise s'approche de notre berceau; elle nous ouvre les oreilles et les yeux; elle nous fait entendre les premiers sons de la langue universelle, dépositaire des vérités divines; ses cérémonies frappent nos sens encore étonnés d'être; ses monumens nous avertissent, par leur grandeur, de la puissance infinie qui porta les hommes à les élever : tout nous révèle sa vie et son action. S'agit-il des peuples encore ensevelis dans l'erreur, le bruit de la civilisation catholique, porté sur toutes les mers par les vaisseaux de l'Europe, vient sans cesse troubler leur ignorance; des ambassadeurs envoyés par l'Eglise, sous le simple nom de missionnaires, leur apportent sans jamais se lasser, avec le

[1] Saint Marc, chap. 1, vers. 22.

don de la parole sainte, la connaissance de l'autorité, qui en est l'organe vivant et infaillible. Placé au lieu le plus célèbre du monde, le père des chrétiens, le vicaire de Jésus-Christ y élève une voix que le sauvage entend dans ses forêts, le Chinois à l'extrémité du monde, l'Indou au bord de ses fleuves, le Tartare dans ses déserts, l'Arabe au milieu des sables de son pays, l'insulaire au fond de ses îles où l'océan gronde en vain, les rois dans leurs palais, le pauvre sous son toit, le prisonnier dans son cachot, le voyageur partout. La lumière du soleil et la voix de l'Eglise font toutes les deux chaque jour le tour du monde. Mais, encore une fois, qui a vu, qui a entendu le genre humain? Où sont ses missionnaires? Quel est son organe? Qui est le vicaire de l'humanité? L'humanité repose obscure dans le passé et dans l'avenir; et le lieu du monde où elle est le plus visible, ce sont les bibliothèques, ces autres sépulcres. L'Eglise nous cherche et nous parle la première : le genre humain interrogé se tait d'un silence éternel. L'Eglise est vivante : le genre humain est mort ou n'est pas né, et les générations qui s'agitent entre ces deux tombeaux, condamnées à l'ignorance, ne connaissent ni leurs pères ni leur postérité. Est-ce donc ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, est-ce donc la poussière des livres et les rêves de l'inconnu que Dieu nous a donnés pour la règle de nos jugemens, et comme le chemin le plus court pour arriver à lui? Rappelons-

nous pourquoi saint Augustin estimait nécessaire que la vérité se transmît par voie d'enseignement et d'autorité : c'était pour que les sages, purifiés par l'action de l'Eglise, devinssent capables de la contemplation de la vérité, et pour que la vérité fût mise à la portée du peuple. Or, le genre humain purifiera-t-il le cœur des sages, et sa voix de mort, sortant de la poudre des bibliothèques, sera-t-elle entendue du peuple? Il est bien aisé de dire : Le genre humain croit telle et telle chose, voici la parole du genre humain. Mais, en bonne foi, n'est-ce pas plutôt la vôtre? Le genre humain n'a point de parole, pas plus que l'Eglise n'aurait de parole si elle n'était composée que de simples fidèles, si les prêtres et les évêques eux-mêmes n'avaient au-dessus d'eux un chef unique, organe vivant du corps entier. Le genre humain a des membres qui tous ont besoin d'être instruits et dirigés, il n'a point de tête qui instruise et dirige ses membres ; et ses oracles, s'il en rend, sont comme les pages de la sybille, ou comme les feuilles du chêne de Dodone emportées par les vents.

Supposez même que l'autorité du genre humain pût être aussi clairement établie que celle de l'Eglise, quelle différence de clarté dans la manifestation de leurs pensées! Je n'ai qu'à écouter l'Eglise pour connaître sa doctrine, et le dernier gardeur de troupeaux est capable de la connaître comme moi, pourvu qu'il veuille être docile; mais quel labeur pour parvenir à

démêler la doctrine du genre humain! M. de La Mennais, qui n'a fait qu'en tracer une esquisse fort rapide, a néanmoins été contraint d'entasser six ou sept cents pages de citations, extraites des poètes, des philosophes, des lois et des historiens d'une multitude de siècles et de contrées. Quand vous lisez cela, votre vue se trouble à tout moment; le genre humain, au lieu de vous apparaître en une fois, comme l'Eglise, passe devant vous sous mille costumes divers, en parlant mille langues. Si vous voulez vérifier les textes, les peser, les comparer, sentir la justesse des interprétations qu'on en donne, c'est un travail considérable, même pour l'archéologue le plus instruit; les six cents pages forceront d'en lire des millions. Si vous ne vérifiez rien, qui vous assure de la portée véritable des textes qui passent devant vos yeux? Car il ne s'agit pas de l'exactitude matérielle, mais de la relation d'une ou deux phrases avec la pensée intime de peuples anéantis. De ce que des poètes ou des philosophes ont dit de fort belles choses sur la dégradation de l'homme, sur la nécessité d'un médiateur entre lui et Dieu; de ce que des usages, dont la valeur mystérieuse et traditionnelle échappait peut-être aux nations anciennes, ont des rapports plus ou moins frappans avec les dogmes du christianisme, s'ensuit-il absolument que l'univers et l'antiquité aient cru ce que nous croyons? Des médailles conservées dans un cabinet prouvent-elles bien que leur possesseur ait l'idée des objets qu'elles représentent, et surtout qu'il en ait la foi?

La plupart des nations, par exemple, mesurent le temps par semaines de sept jours : est-ce une preuve que ces nations savent et surtout croient que le monde a été créé en six jours par Dieu, et que Dieu s'est reposé le septième? Autre chose est de chercher dans ces sortes de reliques une confirmation de la vérité déjà établie, comme ont fait les Pères de l'Eglise, ou d'y placer le fondement même de la certitude et de la vérité. Dans le premier cas, peu importe que les peuples aient compris ou n'aient pas compris, aient cru ou n'aient pas cru la tradition dont ils étaient dépositaires; dans le système de M. de La Mennais, il faut que les peuples aient eu la foi aux vers de leurs poètes, aux sentences de leurs philosophes, aux lois de leurs législateurs, aux traditions dont ils avaient des débris plus ou moins obscurs, ou que ces vers, ces sentences, ces lois, ces traditions aient exprimé véritablement la foi des peuples. La différence est infinie entre les deux situations. Les textes cités par M. de La Mennais me paraissent clairs, en général, comme médailles d'une révélation primitive; comme preuves de la foi du genre humain en cette révélation, je ne sais absolument qu'en penser; car il est très-possible qu'un certain nombre d'esprits supérieurs, des prêtres, des sages, des législateurs, soient restés en rapport avec des vérités anciennes et les aient rappelées dans leurs écrits, sans que le peuple en ait eu connaissance, et il est encore très-possible qu'il en ait eu connaissance sans y ajouter foi. Mais quand il deviendrait clair, à

force d'études et d'attention, que le genre humain a cru à quelques dogmes qui sont le fondement du christianisme, toujours est-il vrai qu'il est infiniment plus aisé de connaître la doctrine de l'Eglise que la doctrine du genre humain.

Et ainsi, en résumant ce qui précède, on voit que l'autorité et la doctrine de l'Eglise surpassent de beaucoup en évidence l'autorité et la doctrine hypothétiques du genre humain, et que par conséquent il est plus facile d'arriver au christianisme par l'Eglise que par le genre humain; ce qui n'empêche pas qu'une fois l'autorité et la doctrine de l'Eglise établies, les traditions conservées dans le genre humain ne soient une admirable confirmation de cette doctrine et de cette autorité.

C'en serait assez déjà pour que M. de La Mennais n'eût pas dû changer l'ordre de la discussion catholique, telle que l'avaient conçue tous les siècles antérieurs. Nous ajoutons que son système renferme un protestantisme plus vaste et plus profond que l'ancien, et pour l'établir, nous ferons à ce système la plus large concession possible : nous lui accorderons que tout ce que croit le genre humain est vrai.

CHAPITRE XI.

QUE LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DE M. DE LA MENNAIS RENFERME LE PLUS VASTE PROTESTANTISME QUI AIT ENCORE PARU.

La vérité étant donc, par une supposition gratuite, dans le genre humain, comme le genre humain n'a point d'organe par lequel il s'exprime, il s'ensuit que la vérité y est contenue d'une manière latente, de la même manière qu'elle est contenue dans un livre qui a besoin d'une interprétation ultérieure. Encore est-ce dire beaucoup trop ; car un livre véridique, la Bible, par exemple, forme un seul corps dont toutes les parties sont rassemblées et harmonieuses, tandis que le genre humain est un livre qui n'est pas fait, dont les pages sont dispersées çà et là, les unes entières, d'autres à demi-effacées par le temps, d'autres à jamais anéanties. C'est une église sans prêtres, sans évêques, sans pape et sans Bible ; une église qui n'a tout au plus que des fidèles, et où brille seulement, dans la longue nuit des âges, l'étoile vagabonde d'une tradition abandonnée à elle-même. Si tout à coup le Vatican venait à tomber, en jetant à l'humanité une dernière parole de

vie ; si tous les évêques, tous les prêtres, tous les diacres de la chrétienté, réunis dans un immense et dernier concile, et chantant encore une fois le symbole, descendaient ensemble au même sépulcre ; si le dernier exemplaire du livre par excellence, si la Bible, posée sur ce grand sépulcre, devenait elle-même la pâture des vers, et qu'ensuite les siècles, passant avec toute leur puissance, balayassent nos cathédrales et nos souvenirs, les restes confus de cette lamentable catastrophe de la vérité seraient le genre humain : temple vide, si ce n'est de ruines.

Or, faire de ce temple ainsi dépouillé, faire du genre humain ainsi déchu l'oracle infaillible de la philosophie et de la religion, c'est, avons-nous dit, donner au protestantisme une base plus large qu'auparavant. Car en quoi consiste le protestantisme ? A faire d'un livre muet et divin l'oracle infaillible des vérités religieuses, à prendre pour fondement quelque chose qui est vrai, qui est pur, qui est saint, qui a une autorité divine en soi, mais qui n'a pas d'organe, qui ne parle pas. Or, la vérité est tout au plus dans le genre humain comme dans un livre, supposé qu'elle y soit, et le genre humain n'a pas plus d'organe que la Bible, ne parle pas plus que la Bible. En vain a-t-on dit que les hommes se mettaient en communication avec le genre humain par la parole : les hommes se mettent par la parole en communication avec les hommes ; ils se donnent et ils se rendent tout à la fois la vérité et l'erreur ; mais nul homme ne converse même avec la

portion du genre humain actuellement vivante, à plus forte raison avec celle qui n'existe plus et devant laquelle l'autre n'est qu'un point qui s'enfuit. Je ne parle pas de celle qui n'existe pas encore, quoique, à la rigueur, il fallût la consulter, pour être sûr de la pensée du genre humain. Même au jour du jugement, lorsque tous les temps et tous les peuples seront véritablement réunis, on n'entendra pas la voix du genre humain : l'Eglise seule aura un organe dans la personne de Jésus-Christ, son chef, à moins qu'on ne soutienne que Jésus-Christ est le chef du genre humain comme il est le chef de l'Eglise, et que les hommes non baptisés sont ses membres aussi bien que ceux qui ont été régénérés par l'eau et par l'esprit. Alors il faudrait ajouter qu'aujourd'hui le Pape est le chef du genre humain, puisqu'il est dans l'ordre visible, par rapport à l'Eglise, tout ce qu'est Jésus-Christ dans l'ordre invisible, par rapport à elle, et que par conséquent on fait partie de l'Eglise, non par le baptême, mais par la seule naissance. Et quand on soutiendrait ces principes, destructifs de la théologie chrétienne, on ne serait pas beaucoup avancé, le genre humain ayant été sans organe au moins avant Jésus-Christ, et toujours cependant l'oracle infaillible de la vraie religion.

Mais s'il est impossible de trouver un organe au genre humain, s'il faut tirer la vérité de ses entrailles profondes à l'aide de l'interprétation privée, nous ne voyons pas quelle différence existe entre le protestan-

tisme et la philosophie du sens commun, si ce n'est que la Bible chrétienne est mille fois plus facile à entendre que la Bible de l'humanité. En effet, la Bible chrétienne est la tradition écrite, la Bible de l'humanité est la tradition orale. Nous comprenons bien que ce mot d'*orale* peut faire illusion, qu'on peut croire qu'une tradition orale doit nécessairement parler. Il est néanmoins facile de s'apercevoir que son seul privilége est de passer de bouche en bouche, muette et sonore tout à la fois, impuissante comme l'Ecriture à se défendre des outrages de l'interprétation, et plus impuissante qu'elle contre les outrages de la mémoire. Il y a aujourd'hui dix-huit cents ans passés que l'Eglise travaille à expliquer la tradition catholique et à la fixer par ses décrets ; une multitude innombrable de discussions et de décisions semble l'avoir mise au-dessus de toutes les injures de l'avenir. Eh bien ! croit-on que si l'Eglise cessait de veiller à ce dépôt sacré, croit-on que si elle disparaissait à présent du monde, le christianisme subsisterait par la seule force de la tradition ? Croit-on que celui-là ne serait pas protestant, qui dirait : Je prends la tradition seule pour règle de mes jugemens en matière de foi, je la reconnais pour l'oracle infaillible de la vérité ? *Point d'Eglise, point de christianisme :* voilà ce que M. de La Mennais a démontré lui-même [1]. Il a fait voir que les protestans,

[1] *De la Religion, considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique,* chap. 6.

une fois séparés de l'Eglise, et quoiqu'ils eussent retenu l'Ecriture sainte, c'est-à-dire la vérité, sont descendus peu à peu jusqu'au déisme, et menacent de descendre plus bas. Cependant rien n'altère l'Ecriture sainte ; elle reste toujours entière, toujours pure, toujours sainte, toujours la vérité même. Que serait-ce donc si les protestans eussent pris pour juge, au lieu d'un livre immuable, une tradition abandonnée à tous les hasards du temps ? Que serait-ce si cette tradition n'était pas même la tradition catholique, mais la tradition primitive perdue dans les ténèbres du passé? Qu'avait fait du monde, avant Jésus-Christ, cette tradition? Qu'étaient devenus les mœurs, les temples et la divinité même ? Comment un état qui serait aujourd'hui et qui a été autrefois la ruine du christianisme pourrait-il être le fondement du christianisme ?

Peut-être répondra-t-on qu'il y a dans la tradition orale un moyen de discerner la vérité qui n'existe pas pour la Bible, savoir l'universalité; que par l'universalité, on distingue aisément les traditions véritables des traditions fausses; que tout ce qui est local est faux, que tout ce qui est universel est vrai. Oui, mais qui décidera que telle doctrine est la tradition orale universelle, que telle autre n'en est pas ? Qui rassemblera les témoignages épars? Qui réunira toutes les bouches en une seule ? Ne sera-ce pas la raison de chaque homme, les lèvres de chaque homme? D'ailleurs, on ne fait pas attention que la tradition n'est

jamais orale que dans un moment, qu'elle est écrite pour tous les siècles antérieurs à ce moment, et que, dans le système de M. de La Mennais, il est nécessaire d'interroger tous les temps et tous les lieux. Qui les interrogera? Qui écoutera, qui traduira leurs réponses? Evidemment ce sera la raison de chaque homme, le sens privé de chaque homme. Car si l'on dit que ce sera la raison de tous, on suppose premièrement, contre l'évidence, que tous sont capables de comprendre et de juger des questions de la plus abstruse archéologie, et en second lieu, qu'ils voudront les juger de la même façon, c'est-à-dire qu'on suppose que le protestantisme, qui a toujours désuni les intelligences, les unira cette fois. En un mot, il est impossible, quoi que l'on fasse, de concevoir une autorité sans organe, et il est impossible de concevoir quel est l'organe du genre humain. Certes, quand nous travaillions à l'*Avenir*, nous étions tous bien persuadés que l'autorité spirituelle approuvait nos travaux : or, je le demande, si nous n'avions eu affaire qu'au genre humain, en serions-nous où nous en sommes? N'aurions-nous pas pu invoquer éternellement en notre faveur l'autorité du genre humain? N'aurions-nous pas pu consumer notre vie, avec toutes sortes d'apparences, à prouver que le genre humain avait toujours cru ce que nous défendions? Nos adversaires, il est vrai, eussent soutenu le contraire; mais qui eût prononcé entre eux et nous? La postérité? Disons donc alors que nous prenons les siècles futurs pour la règle de nos jugemens, c'est-

à-dire débarrassons-nous de toute règle, et que chaque génération aille attendre au cercueil la lumière de la vérité.

Oh! que ce n'est pas ainsi que Dieu a établi les choses! Il savait la faiblesse de notre esprit, et, de même qu'il a rassemblé la lumière qui éclaire nos yeux dans un seul foyer, il a rassemblé la lumière qui doit guider notre volonté dans un centre unique, sans lequel l'universalité n'est qu'une chimère insaisissable. En effet, on peut dire du genre humain, mais dans un autre sens, ce qui a été dit de Dieu : *C'est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part*. Chacun de nous, errant dans ce cercle sans limites, se fait centre de l'humanité, salue ses propres pensées du nom d'universelles, et s'il veut, en effet, vérifier leur universalité, il se traîne toujours soi-même avec soi dans ses recherches laborieuses; il crie, et sa voix, frappant les espaces indéterminés qui l'entourent, ne lui rapporte qu'un écho de sa propre intelligence, d'autant plus trompeur qu'il est agrandi, ou si d'autres voix lui répondent, il prend le chœur lointain et harmonieux de quelques esprits pour la parole universelle. Or, l'universalité ne s'exprime que par l'unité, et il n'y a que deux unités : Dieu dans le ciel, et le pape sur la terre. Ou plutôt Dieu seul est véritablement un, et il nous a donné dans son vicaire une image de l'unité, afin que nous puissions entendre la parole universelle, et que nous *ne soyons pas comme de petits enfans, emportés à tout vent de doctrine.*

Toute autre universalité, toute autre autorité que celle dont le souverain pontife est le lien, la tête et l'organe, est une universalité stérile, une autorité sans fondement, d'autant plus dangereuse qu'elle en a les apparences, et qu'elle donne à l'erreur un piédestal plus grand que l'homme. Le protestantisme consiste précisément en cela, à donner à l'erreur l'appui d'une autorité divine en soi, mais sans organe.

Encore donc que le genre humain eût en soi la vérité, il ne fallait pas en faire un juge infaillible des controverses, pas plus que la Bible, qui a la vérité en soi, n'est un juge infaillible des discussions qui s'élèvent entre les chrétiens. De même que les protestans disputent sans fin sur l'Ecriture sainte, on peut discuter sans fin sur la doctrine de l'humanité, et par conséquent l'humanité n'est pas plus que l'Ecriture sainte la base de toute raison et de toute foi.

Nous savons bien que M. de La Mennais ne veut pas qu'on s'arrête au genre humain, que le genre humain n'est pour lui qu'une terre de passage, et qu'il établit que l'Eglise est la plus haute autorité visible, parce qu'elle réunit à la fois dans sa vaste plénitude l'autorité primordiale du genre humain et la sienne propre. « Depuis Jésus-Christ, dit-il, quelle autorité » oserait-on comparer à celle de l'Eglise catholique, » héritière de toutes les traditions primordiales, de » la première révélation et de la révélation mosaïque, » de toutes les vérités anciennement connues, dont sa » doctrine n'est que le développement, et qui, remon-

» tant ainsi à l'origine du monde, nous offre dans son » autorité toutes les autorités réunies?.... *Serait-ce » l'autorité du genre humain attestant les vérités » révélées primitivement?* Mais l'Eglise enseigne » toutes ces vérités, elle les a reçues de la tradition, » et cette tradition lui appartient avec toutes ses » preuves, avec l'autorité qui en est le fondement, et » qui est devenue une partie de la sienne[1]. » C'est ici surtout qu'on aperçoit l'abîme creusé involontairement par M. de La Mennais sous l'édifice du christianisme. Comme il a déclaré le genre humain infaillible en matière philosophique et religieuse, on aurait le droit de lui dire : N'allons pas plus loin, nous avons la certitude, la vérité, la foi, c'est assez. Qu'est-il donc obligé de faire? Il est obligé de démontrer que l'autorité de l'Eglise est plus grande que l'autorité du genre humain. Mais comment une autorité, quelle qu'elle soit, peut-elle être plus grande qu'une autorité infaillible. Infaillible est le terme extrême de l'autorité. Que la tradition primitive du genre humain se soit développée dans l'Eglise, que les promesses dont le genre humain était dépositaire se soient accomplies dans l'Eglise, à la bonne heure, cela se conçoit; mais on n'en est pas plus avancé. Car le genre humain, oracle et gardien infaillible des traditions qui devaient se développer, des promesses qui devaient s'accomplir, n'ayant pas d'organe pour attester ni les

[1] *Essai*. 3e vol., chap. 22.

unes ni les autres, chaque homme reste juge de savoir quelles étaient ces traditions, quelles étaient ces promesses, si elles se sont effectivement développées et accomplies. Chaque homme reste libre, par une interprétation protestante, de tourner le genre humain contre l'Eglise, d'invoquer contre l'autorité de l'Eglise l'autorité infaillible du genre humain. Et que répondre à un homme qui dirait : Le genre humain est infaillible; or, le genre humain n'a pas cru au médiateur; donc, le médiateur n'est pas venu. On lui répondrait que le genre humain a cru au médiateur; on lui citerait des textes de poètes, de philosophes, d'historiens, comme on cite aux protestans des textes d'Ecriture sainte : mais qui ne voit que l'obstination de l'un serait aussi naturelle que l'obstination de l'autre, et mille fois plus dangereuse, parce qu'on lui aurait accordé que le genre humain est une autorité infaillible, tandis qu'on montre au protestant que l'Ecriture sainte n'est pas une autorité infaillible, attendu qu'elle ne parle pas, n'ayant pas en elle-même son organe.

Nous cherchons en vain comment, après avoir établi l'infaillibilité de la raison générale, on la subordonnerait d'une manière solide à l'infaillibilité de l'Eglise. Le seul point de passage ou de soudure entre l'une et l'autre est la foi du genre humain au médiateur à venir, foi qui, ne subsistant plus aujourd'hui, prouve, dit-on, que le médiateur est venu. Mais qu'on dispute sur ce point, les liens réciproques sont brisés;

le christianisme flotte au milieu du genre humain qui le surpasse en grandeur, autant que soixante siècles en surpassent dix-huit, autant que l'étendue du monde ancien et nouveau surpasse l'étendue de l'Eglise. Or, ce point dépend, comme tout le reste, de l'interprétation privée, et par conséquent nous retrouvons toujours le protestantisme donné pour base au catholicisme.

Veut-on en voir une preuve terrible, une preuve vivante, et qui justifiera ce que nous avons dit, *qu'un jour nos descendans feraient sortir du genre humain avec autorité tous les rêves de leur propre esprit ?*

Une secte s'est élevée qui appelle Dieu tout ce qui est, qui adore la matière, qui, sous le prétexte de détruire un dualisme incompatible avec la paix du monde, nie la différence du bien et du mal, qui veut affranchir l'homme du joug du démon, la femme du joug de l'homme, le pauvre du joug de la charité, et fonder sur cette religion une société nouvelle. Eh bien ! sait-on quelle est la base logique des disciples de Saint-Simon ? Sait-on où ils croient lire la prophétie de leurs rêves ? Dans l'humanité qu'ils proclament infaillible, dans le passé de l'homme, dans l'espérance présente du genre humain. Là où M. de La Mennais a vu les dogmes chrétiens successivement développés par la révélation primitive, par la révélation mosaïque et par celle de Jésus-Christ, là même, les disciples de Saint-Simon ont vu le développement de

leurs dogmes, qui doivent, dans une quatrième révélation, recevoir encore un développement nouveau. Ils ont saisi, disent-ils, dans l'humanité, une loi de progrès, par laquelle la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, du bon et du mauvais principe, de l'esprit et de la matière, de Dieu et de la créature, de l'homme avec l'homme, va sans cesse en diminuant, jusqu'à ce qu'enfin naisse des douleurs universelles, comme d'un long et laborieux enfantement, l'unité sans tache de l'avenir, l'unité du bien et du mal, de la matière et de l'esprit, de Dieu et de l'homme, de l'homme et de la femme, du pauvre et du riche, du roi et du sujet, de tout avec tout, de tous avec tous. Et lorsqu'on s'étonne devant eux d'une si prodigieuse doctrine, ils répondent froidement qu'ils ne discutent pas, que l'humanité a prononcé, et qu'elle est infaillible. L'humanité, disent-ils, est pour nous dans ses trois temps : elle est pour nous dans le passé, car il y a eu dans le passé un progrès perpétuel vers l'unité future; elle est pour nous dans le présent, car le présent repousse les vieilles doctrines du catholicisme; elle est pour nous dans l'avenir, car nous sentons que l'avenir nous appartient, comme les premiers chrétiens le sentaient dans les catacombes. Que ce soient là de folles appréciations des choses, que le passé, le présent et l'avenir du genre humain soient mal interprétés par les disciples de Saint-Simon, je le crois assurément, comme je crois que les protestans expliquent mal l'E-

criture sainte; mais il n'en est pas moins vrai que l'infaillibilité du genre humain est aujourd'hui le fondement logique d'une des plus formidables erreurs qui aient encore apparu dans le monde.

Tant il y a de dangers à apporter le moindre changement à la doctrine ancienne! Tous les Pères de l'Eglise, tous les docteurs chrétiens avaient senti, comme M. de La Mennais, le besoin de l'autorité; tous ils avaient admiré la bonté divine qui avait suspendu entre le ciel et la terre ce *lustre immense* de l'Eglise, pour me servir d'une expression du comte de Maistre, et qui en avait fait une autorité d'autant plus capable d'unir les intelligences divisées, qu'elle était la seule douée d'un organe, la seule qui réunît les caractères d'unité, d'universalité, d'antiquité. Hors d'elle, les hommes pouvaient s'assurer des premiers principes de leur raison par la nécessité invincible qui les force d'y croire, et par le consentement qu'y donnent autour d'eux leurs semblables; ils pouvaient fonder la science des choses visibles par l'observation des faits et l'accord des savans; ils pouvaient s'élever jusqu'à Dieu, jusqu'à la notion du bien et du mal, non seulement par les avertissemens qu'ils recevaient de leur conscience, mais par le spectacle des sociétés humaines dont aucune ne vit sans Dieu et sans lois morales : parvenus là, ils pouvaient bien encore philosopher, s'apercevoir qu'il restait dans le monde des débris d'une sagesse primitive; mais la philosophie et le genre humain manquaient d'autorité pour réunir

les sages et le peuple dans la vérité ; le lien du monde visible et du monde invisible était brisé là. Jésus-Christ le renoua en fondant l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; et c'est sur son autorité une, universelle, liée par l'antiquité à tous les temps, seule parlante et seule infaillible, que reposent à jamais, dans l'ordre des plus hautes vérités, la foi, la certitude et les destinées du monde.

Quiconque *n'écoute pas l'Église* végète, comme les anciens philosophes, dans des conjectures privées, impuissantes pour satisfaire d'autres esprits que le sien, pour satisfaire toujours le sien même ; et, après de grandes espérances trompées, il choisit enfin dans les sombres abîmes du doute, pour se consoler, ou la brutalité du vice, ou les illusions du mysticisme, ou la paix stagnante de l'indifférence. Et quiconque cherche sincèrement l'Église, la trouve et la reconnaît à des marques qu'elle seule possède, et dont la première de toutes est son absolue nécessité. « Car, ou la Provi-
» dence de Dieu ne préside pas aux choses humaines,
» et alors il est inutile de s'occuper de religion ; ou
» elle y préside, et alors il ne faut pas désespérer
» que Dieu lui-même ait établi une autorité qui nous
» soit un chemin sûr pour nous élever jusqu'à lui[1]. »
La nécessité de l'autorité est le premier anneau de la chaîne qui conduit et qui rattache les hommes à l'Eglise ; la solitude et le doute sont la peine présente de

[1] Saint Augustin, cité plus haut.

ceux qui méconnaissent son autorité sacrée. Or, le système philosophique de M. de La Mennais, en établissant une autorité infaillible autre que l'Eglise, détruit la nécessité absolue de l'Eglise, délivre de la solitude les esprits rebelles à l'Eglise, et néanmoins ouvre la porte à un protestantisme nouveau. Nous croyons l'avoir démontré; nous croyons avoir donné des motifs suffisans de la persévérance avec laquelle ce système a été repoussé par le corps épiscopal.

CHAPITRE XII.

CONCLUSION.

Je m'arrête ici. Pourtant ces considérations sont loin d'être complètes. Il faudrait encore examiner en elle-même, dans ses bases logiques, la philosophie dont j'ai montré la nouveauté, l'inutilité et le danger. Il faudrait résoudre les divers argumens sur lesquels son auteur l'a établie. Toutefois la solution en est suffisamment indiquée, dans ce qui précède, pour les personnes accoutumées à ce genre de méditations. M. de La Mennais a mis en opposition perpétuelle avec le genre humain un homme seul, abandonné à son évidence privée, ne s'appuyant que sur lui et méprisant toute autorité. Or, il n'en est pas ainsi : l'homme n'est jamais seul. S'agit-il des premiers principes de la raison humaine, l'homme est en communication avec ses semblables. S'agit-il des premiers principes de la morale, l'homme est en communication avec

la société. S'agit-il des sciences, l'homme est en communication avec les faits constatés par les savans. S'agit-il enfin de choses philosophiques et religieuses, l'homme est en communication avec l'Eglise catholique. L'erreur de M. de La Mennais consiste à n'avoir pas voulu que l'évidence discernât l'autorité, à avoir réduit tous les élémens de la certitude à l'autorité, et toutes les autorités à une seule, le genre humain, dont l'Eglise catholique ne serait, elle-même, qu'un développement. Otez cette supposition chimérique d'un homme placé entre le genre humain et la solitude la plus absolue, il ne reste pas debout un seul des raisonnemens du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence*.

Je m'arrête donc ici. *Les longs ouvrages me font peur*. C'est assez pour moi d'avoir indiqué à mes frères un sujet de réflexions digne d'eux: Si j'en aide quelques-uns à sortir d'un état de perplexité dont j'ai bien connu la douleur; si j'ai averti l'Eglise qu'une guerre se prépare et se fait déjà contre elle au nom de l'*humanité*; c'en est assez. Qu'il me soit permis seulement d'exposer les conclusions que j'ai tirées pour moi-même de la tourmente philosophique où j'ai été ballotté. Il ne m'appartient pas de donner des conseils; mais on peut toujours dire sans orgueil que l'on s'est trompé, et rendre gloire à Dieu qui *appelle des ténèbres à son admirable lumière*.

Après dix ans d'efforts pour concevoir le véritable rôle de la philosophie dans l'Eglise; après des agitations d'esprit dont j'aperçois à peine la suite, tant le

flot a succédé de fois au flot, tant l'orage a troublé l'orage, où suis-je arrivé? Aux mêmes pensées que possédaient sans inquiétude ceux qui avaient plus compté sur l'esprit de l'Eglise que sur le leur propre. Providence juste et sainte, qui berce doucement dans la vérité ses enfans les plus dociles! D'autres font le tour du monde; ils cherchent quelque chose de plus que la patrie : mais la patrie des esprits est comme celle qui nous donna le jour, le seul lieu du monde où se repose la pensée. Combien j'ai senti avec admiration la supériorité de l'Eglise, cet instinct ineffable qui la pousse, ce discernement divin qui écarte d'elle l'ombre d'une illusion!

Une philosophie tombe de la plume éloquente d'un écrivain renommé. Elle fait des disciples, elle est défendue avec un zèle inconcevable à une époque d'anarchie où rien n'est défendu par personne, parce que chacun croit avoir quelque chose à défendre; elle constitue une école, qui devient comme une puissance. Le monde lui-même s'émeut; il admire cette nouveauté qu'il n'était plus accoutumé de voir, quelque chose qui a l'air de vivre et de s'entendre. Cela lui paraît grand. Il proclame l'écrivain et le philosophe chrétien comme le seul sauveur de l'Eglise, si l'Eglise peut être sauvée. Il s'étonne que l'Eglise ne dise pas comme lui; il l'accuse d'ingratitude; il prophétise sa ruine, puisqu'elle n'a pas su reconnaître ses derniers défenseurs. O cité de Dieu! qui tromperez jusqu'à la fin les vains raisonnemens des hommes, ainsi ont-ils

parlé de vous! Pour moi, je vous rends gloire; vous ne m'avez jamais paru plus divine.

Il y a sans doute un aspect infirme à toutes les choses qui se passent dans le temps, même aux choses saintes, puisque les hommes y sont mêlés. Dieu leur a laissé ce côté faible pour exercer notre foi. Mais, à la différence des choses humaines qui ont d'abord une apparence de grandeur, et qui bientôt deviennent petites, l'Eglise grandit avec les siècles, et elle n'a jamais besoin, pour être justifiée, que d'attendre. Encore un peu de temps, *adhuc modicum*, et tout est changé.

J'ai fait une autre réflexion. Je me suis demandé comment une philosophie, dont j'aperçois si clairement le vice aujourd'hui, avait pu si longtemps tenir en suspens ma raison; et j'ai compris que, luttant contre une intelligence supérieure à la mienne, et voulant lutter seul contre elle, il était impossible que je ne fusse pas vaincu. Car la vérité n'est pas un auxiliaire toujours suffisant pour rétablir l'équilibre des forces; autrement, jamais l'erreur ne triompherait de la vérité. Il faut donc qu'il y ait dans le monde une puissance qui soutienne les intelligences faibles contre les intelligences fortes, et qui les délivre de l'oppression la plus terrible de toutes, celle de l'esprit. Cette puissance, en effet, est venue à mon secours; ce n'est pas moi qui me suis délivré, c'est elle. Arrivé à Rome, au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, je me suis agenouillé, j'ai dit à Dieu : «Seigneur, je com-

mence à sentir ma faiblesse; ma vue se couvre; l'erreur et la vérité m'échappent également; ayez pitié de votre serviteur qui vient à vous avec un cœur sincère; écoutez la prière du pauvre. » Je ne sais ni le jour ni l'heure; mais j'ai vu ce que je ne voyais pas, je suis sorti de Rome libre et victorieux. J'ai appris de ma propre expérience que l'Eglise est la libératrice de l'esprit humain; et, comme de la liberté de l'intelligence découlent nécessairement toutes les autres, j'ai aperçu sous leur véritable jour les questions qui divisent le monde aujourd'hui.

Oui, le monde cherche la paix et la liberté; mais il les cherche sur la route du trouble et de la servitude. L'Eglise seule en fut la source pour le genre humain, et seule, dans ses mamelles outragées par ses fils, elle en conserve le lait intarissable et sacré. Quand les nations seront lasses d'être parricides, elles retrouveront là le bien qu'elles ne possèdent plus. C'est pourquoi le prêtre ne se mêlera pas aux querelles sanglantes et stériles de son siècle; il priera pour le présent et pour l'avenir; il quittera son repas, comme Tobie, pour ensevelir les morts de la captivité; il embaumera dans la charité les douleurs du monde, le plus qu'il pourra; il prédira, sans se lasser, aux générations contemporaines, qu'il n'y a ni paix ni liberté possibles hors de la vérité; il sera plein de compassion et d'espérance; il recueillera les âmes qui souffrent et qui cherchent Dieu, versant sur leurs blessures la parole qui ranime ceux qui sont las; il

remerciera Dieu de vivre dans un temps où l'ambition n'est plus même possible ; il comprendra que, plus les hommes sont agités, plus la paix qui règne sur le front et dans l'âme du prêtre est une puissante chose; que plus les hommes sont dans l'anarchie, plus l'unité de l'Église est une puissante chose; que plus les hommes sont forts en apparence, plus la faiblesse extérieure de l'Église, qui vit de la seule force de Dieu, est une puissante chose; que plus le siècle prophétise la mort du christianisme, plus le christianisme en sera glorieux un jour, lorsque le temps, fidèle à l'éternité, aura balayé cette orgueilleuse poussière, qui ne se doute pas que, pour être quelque chose dans l'avenir, il faut être quelque chose dans le présent, et que le rien ne mène à rien. Le prêtre enfin sera ce qu'est l'Église, désarmé, pacifique, charitable, patient, voyageur qui passe en faisant le bien, et qui ne s'étonne pas d'être méconnu du temps, puisqu'il n'est pas du temps.

O Rome, c'est ainsi que je t'ai vue! J'ai visité, avec un amour infini, les reliques toujours jeunes de tes saints, et les reliques admirables aussi de toutes tes grandeurs. Au pied solitaire de ton Vatican, je n'ai plus entendu les clameurs de tes ennemis que comme une pâle résurrection de ces voix d'esclaves, qui, de lustre en lustre, redisaient à ton Capitole que ses triomphateurs étaient mortels. Mais tu as hérité de leur gloire et non de leur caducité. Après tant de siècles, je t'ai trouvée debout, toujours vierge, toujours mère.

toujours maîtresse, éternel outrage de l'erreur et de l'impuissance humaines. Assise au milieu des orages de l'Europe, il n'y avait en toi aucun doute de toi-même, aucune lassitude; ton regard, tourné vers les quatre faces du monde, suivait, avec une lucidité sublime, le développement des affaires humaines dans leur liaison avec les affaires divines : seulement la tempête, qui te laissait calme parce que l'esprit de Dieu soufflait en toi, te donnait, aux yeux du simple fidèle moins accoutumé aux variations des siècles, quelque chose qui rendait son admiration compatissante. La croix brillait sur ton front comme une étoile dorée et immortelle; mais c'était toujours la croix. O Rome! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue, pour n'avoir pas rencontré de rois prosternés à tes portes ; j'ai baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles ; tu m'es apparue ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde. Voyageur suppliant, j'ai rapporté de toi, non de l'or ou des parfums, ou des pierres précieuses, mais un bien plus rare, plus inconnu : la vérité. Une parole prophétique est sortie de ton sein; et lorsque le temps aura fait un pas, lorsque sera accompli ce qui doit s'accomplir, cette parole, méconnue du monde présent, qui ne sait rien, éveillera dans son tombeau le pontife qui en a été l'organe, afin qu'il puisse entendre les acclamations

de la postérité. O Rome ! un de tes fils, à qui tu as rendu la paix, de retour dans sa patrie, a écrit ce livre. Il le dépose à tes pieds, comme une preuve de sa reconnaissance ; il le soumet à ton jugement, comme une preuve de sa foi.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

Année 1851. — De l'économie providentielle de la réparation.

Soixante-Septième Conférence. — De la réalité du gouvernement divin 7

Soixante-Huitième Conférence. — Des lois fondamentales du gouvernement divin 41

Soixante-Neuvième Conférence. — De la distribution des grâces aux âmes dans le gouvernement divin 77

Soixante-Dixième Conférence. — De la distribution des grâces à l'humanité dans le gouvernement divin 113

Soixante-et-Onzième Conférence. — Des résultats du gouvernement divin 147

Soixante Douzième Conférence. — De la sanction du gouvernement divin 185

Soixante-Treizième et dernière Conférence. — De l'incorporation du fils de Dieu à l'humanité, et de l'homme au fils de Dieu 215

Déclaration 253

Discours détachés.

Éloge funèbre du Général Drouot 259
Éloge funèbre de Daniel O'Connell 305

Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais.

Avertissement 340
Préface 341
Chapitre Ier. — Exposition du système philosophique de M. de La Mennais 367
Chapitre II. — De l'autorité du genre humain telle qu'elle était reconnue dans l'Eglise avant M. de La Mennais 377
Chapitre III. — Que la nécessité d'une autorité enseignante et infaillible a toujours été la base de la défense du christianisme, mais qu'on plaçait cette autorité dans l'Eglise et non dans le genre humain 383
Chapitre IV. — De l'usage de la philosophie dans l'Eglise avant M. de La Mennais 407
Chapitre V. — Platon 413
Chapitre VI. — Aristote 421
Chapitre VII. — Descartes 427
Chapitre VIII. — Doctrine de saint Thomas sur l'usage de la philosophie dans l'Eglise 435
Chapitre IX. — Résumé de ce qui précède, et définition de la certitude 443
Chapitre X. — Que le système philosophique de M. de La Mennais est inutile à la défense du christianisme 449
Chapitre XI. — Que le système philosophique de M. de La Mennais renferme le plus vaste protestantisme qui ait encore paru 471
Chapitre XII. — Conclusion 487

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.